



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





















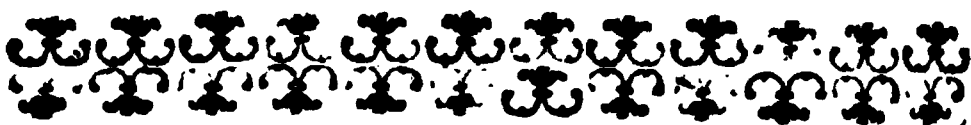




LES  
VENDANGES.  
COMEDIE.

*Tome III.*

A



## ACTEURS.

LUCAS, riche Vigneron.

MARGOT, femme de Lucas.

CLAUDINE, nièce de Lucas.

ERASTE, amoureux de Claudine.

L'OLIVE, valet d'Erasle.

LE COLLECTEUR.

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuses.

*La Scene est à Bourgenville, auprès  
de Mantes.*



LES  
VENDANGES.  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CLAUDINE.

MARGOT.

U'EST-ce donc que tu as, Claudine ?  
Tu es bien de mauvaise humeur, mon  
enfant.

CLAUDINE.

Tenez , ma tante , voulez-vous que je vous dise  
ma pensée ? Je ne suis pas contente de me marier.

MARGOT.

Tu n'es pas contente ? tu es donc folle ? Et tu es  
la première à qui ça fasse peur.

## **\* LES VENDANGES ;**

**C L A U D I N E.**

Je fis la première , si vous voulez : si mon oncle me vouloit faire plaisir....

**M A R G O T.**

Hé bien ?

**C L A U D I N E.**

Il romproit tout net ce mariage là , ma tante.

**M A R G O T.**

Mais voirement , fille , tu perds l'esprit. On te baille un Collecteur , le coq du Village : il nous a rabattu vingt écus de taille pour t'avoir , & tu veux que je l'y manquions de parole ?

**C L A U D I N E.**

Oùi, fort bien , ma tante , vous me donnez donc pour vingt écus ? Je vous suis bien obligée ! Oh , je vau<sup>x</sup> davantage , s'il vous plaît ; & quand mon oncle me devroit tuer , je ne serai jamais la femme du Collecteur.

**M A R G O T.**

Hé ! de quoi t'avises-tu de dire ça si tard ? Tu le voulois bien il n'y a que deux jours , j'allâmes ensemble à Paris acheter les étoffes ; on s'est mis en dépenses.

**C L A U D I N E.**

Hé bien , ma tante , vela justement ce que c'est , puisqu'il faut vous le dire , je n'avois jamais été à Paris ; vous m'y avez menée , je ne veux plus du Collecteur.

# COMEDIE.

y

MARGOT.

Le beau raisonnement ! Elle ne veut plus du Collecteur , parce qu'on l'a menée à Paris : quelle cervelle !

CLAUDINE.

Oh , je l'ai fort bonne , & je ne prétens pas toute ma vie n'être qu'une payfanne , moi.

MARGOT.

Comment donc ?

CLAUDINE

Je veux devenir Madame , afin que vous le sachiez.

MARGOT.

Devenir Madame , miséricorde ! Ah ! le vilain Paris , on dit bien vrai , que l'air de ce pays-là ne vaut rien pour les jolies filles de village.

CLAUDINE.

Ma chere tante , laissez-moi devenir Madame , je vous prie.

MARGOT.

Hé , comment feras-tu , malheureuse , pour te faire Madame ?

CLAUDINE.

N'êtes-vous point traîtreffe ? Je vous le dirai , ma tante : mais si vous jasez...

MARGOT.

Je ne jaserai point , dis.

CLAUDINE.

Vous vous souvenez bien de cette grande bouti-

## **LES VENDANGES,**

que dans cette grande rue où vous achetâtes du brocard pour me faire une jupe ?

**M A R G O T.**

Hé bien ?

**C L A U D I N E.**

Hé bien , ma tante , il y avoit un beau jeune Monsieur tout doré.

**M A R G O T.**

Celui qui nous regardit tant ?

**C L A U D I N E.**

C'étoit moi qu'il regardoit , ma tante , ce n'étoit pas vous ; & tenez je suis sûre qu'il étoit plus aise de me voir , que toutes les Madames qu'il a jamais vûes.

**M A R G O T.**

Mais il ne nous disoit mot , Claudine.

**C L A U D I N E.**

C'est qu'il n'osoit pas à cause de vous : mais il nous a fait suivre , & depuis ce matin il est dans le village.

**M A R G O T.**

Oh , mon enfant , je sommes perdus.

**C L A U D I N E.**

Point , ma tante , il me veut faire Madame , je lui ai déjà parlé , c'est lui qui me l'a dit.

**M A R G O T.**

Il se moque de toi.

**C L A U D I N E.**

Point , vous dis-je. Voici mon oncle , ne lui parlez

de rien ; quand il n'y sera plus je vous dirai encore autre chose : mais si vous êtes une causeuse , vous ne sçauvez plus rien.

## S C E N E I I.

MARGOT, LUCAS.

L U C A S.

**O** H ça , Margot , tu étois avec notre nièce , morgué , Dis donc ? Depuis queuques jours à qui en a-t'elle ? Elle enrageoit d'être fille , elle n'avoit pas tort ; elle avoit la rage d'être mariée , on la marie ; & elle enrage encore : Il faut qu'elle soit bien enragée , cette créature là.

M A R G O T..

Tiens, Lucas, veux-tu franchement que je te dise la chose ?

L U C A S.

Pargué tu me feras plaisir, car je n'y entens goût.

M A R G O T.

Mais ça te fâchera peut-être ?

L U C A S.

Bon , passanguenne est-ce que rien me fâche ? dis.

M A R G O T.

Elle a peur d'être malheureuse en ménage.

A iiii



## 8 LES VENDANGES ;

L U C A S.

Hé pourquoi , malheureuse ?

M A R G O T.

Que sçait-on ? Ce Collecteur est peut-être un yvrogne comme toi ; comprends-tu , Lucas ?

L U C A S.

N'est-ce que ça ? la vela bien malade !

M A R G O T.

Affurément , est-ce que tu crois que je ne veux pas bien du mal à mon pere & ma mere , de m'avoir mariée avec un homme qui ne fait que boire ?

L U C A S.

Oh pour ça , Margot , vous êtes une ingrata ; car je remarcie tous les jours notre curé de m'avoir marié , moi.

M A R G O T.

Tu crois te moquer , mais....

L U C A S.

Je ne me moque point , vous êtes une fort jolie femme , Margot , mais vous n'êtes pas bonne.

M A R G O T

Je ne fis pas bonne , que veux-tu dire ?

L U C A S.

Tu me fais toujours queuque pièce , & stanpendant ça ni fait rien , je t'aime assez comme ça ; je t'aimerois trop si tu étois milleure , & les maris qui aiment trop leurs femmes , ne s'en trouvent pas mieux le plus souvent. Tiens , Margot , ta mauvaise himeur me fait queuque fois plaisir , le diable m'emporte.

## **C O M É D I E.**

**M A R G O T.**

C'amon voirement , tu te soucies bien de quelle humeur je sùs , tu ne songes qu'au vin.

**L U C A S.**

Pargué c'est mon métier de le faire venir , Margot , il faut bien que j'y songe , il est bien raisonnable que j'en boive.

**M A R G O T.**

Hé bien , mais que n'en bois-tu chez toi ? Tu es depuis le matin jusques au soir au cabaret.

**L U C A S.**

Oh pour ça , Margot , ce n'est pas ma faute ; c'est la tienne.

**M A R G O T.**

C'est la mienne ?

**L U C A S.**

Oùi , tu n'aimes pas le monde , je connois trop de gens , & tu es fâchée que j'aye des amis , toi , Margot.

**M A R G O T.**

Vela de beaux contes , tu as des amis , mais tu paye toujours.

**L U C A S.**

C'est pour qu'ils m'aiment davantage. Ils venent me chercher pour entretenir connoissance , moi je paye pour entretenir l'amitié ; ça n'est-il pas juste ?

**M A R G O T.**

Fort bien , ne vùs-tu pas t'enyvrer encore aujourd'hui ?

## 10      *LES VENDANGES ;*

L U C A S.

Acoute, Margot, je fons demain vendange, vela le vin nouveau , il faut vuider le vieux , j'ons besoin de futailles.

M A R G O T.

Oùi , fort bien , & le cousin Dubois s'enivrera à tes dépens pour entretenir connoissance.

L U C A S.

Chut , Margot , ne parle de lui qu'avec respect , c'est le docteur du pays , que le cousin Dubois. Tu me fais songer qu'il m'attend pour une petite affaire , je vais lui payer pinte.

M A R G O T.

Quoi ?

L U C A S.

Paix , Margot , ça me baillera de l'esprit , laisse faire.

M A R G O T.

Que veux-tu dire ?

L U C A S.

Il n'y a rien qui baille de l'esprit comme d'abreuver des gens qui en avont , il y a tout plein de parsonnes riches qui s'en trouvent bien ; & quoi-qu'ils ne disent de bons mots que par bricolle , Ranpendant , Margot , nan les admire. Mais que demandons ces gens-ci ? vela des garçons de bonne façon.

M A R G O T.

N'as-tu point envie de les mener boire ?

## S C E N E III.

MARGOT, LUCAS, ERASTE  
& L'OLIVE en Payfans.

L'OLIVE.

**A** Votre physionomie brillante & enluminée ,  
il n'est pas mal-aisé de deviner que vous êtes  
Monsieur Lucas.

LUCAS.

A votre service de bien bon-cœur.

ERASTE.

C'est le bruit de votre réputation, Monsieur Lu-  
cas , qui nous attire en ce pays-ci.

LUCAS.

Ma réputation , Margot ?

MARGOT *à part.*

Je crois , Dieu me pardonne , que c'est ce Mon-  
sieur de Paris qui veut faire Claudine Madame.

L'OLIVE.

Il est vrai pour cela , que la réputation de Mon-  
sieur Lucas est extrêmement en réputation, & Mon-  
sieur Lucas a la réputation d'avoir toujours le meil-  
leur vin de France, aussi je meurs d'envie d'en boire,  
ou le diable m'emporte.

12 *LES VENDANGES.*

L U C A S.

Vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. Margot, que l'on tire du meilleur, & qu'on en apporte à ces Messieurs.

M A R G O T *à part.*

La nièce Claudine n'est pas menteuse, il ne faut rien dire.

---

S C E N E I V.

*LUCAS, ERASTE, L'OLIVÉ.*

E R A S T E.

**C**E n'est pas la seule envie de goûter votre vin, qui nous fait vous rendre visite : nous venons voir comment vous le faites, Monsieur Lucas, vous êtes dans le tems des vendanges ?

L U C A S.

Passé que vous ne pouviez mieux venir, je commencerons demain. Mais qui êtes-vous, s'il vous plaît ? vous avez bonne mine, franchement, & je n'ons point de garçons dans le Village qui en approchions.

E R A S T E.

Quand nos habillemens ne suffiroient pas à nous faire connoître, il seroit difficile de cacher notre condition. Pour vous parler franchement, nous



**ſommes nez comme vous l'un & l'autre en bonne & franche paifannerie.**

**L U C A S.**

**Oh bian pargué, je vous en aime mieux. Touchez donc là ſans façon , freres ; je vous ai pris d'abord pour des apprentifs Conſeillers, qui venont pendant les vacances faire les libartins dans les villages.**

**E R A S T E.**

**Nous ? nous ſommes de bons enfans qui ne cherchons qu'à nous réjouir. Nous aimons le bon vin préféramment à toutes choſes : mais comme nous nous ferions un ſcrupule d'en boire , ſi nous n'aidions pas à le faire , c'eſt pour cela que nous venons vous offrir nos ſervices.**

**L' O L I V E.**

**Nous avons la conſcience fort délicate , & nous voulons gagner le vin que nous buvons , nous autres.**

**L U C A S.**

**Margué je ſis comme vous , je me baille de la peine pour le faire venir , mais j'en veux boire à proportion.**

**L' O L I V E.**

**Il n'y a rien de plus juſte.**



S C E N E V.

*LUCAS, ERASTE, L'OLIVE,*  
*MARGOT* avec un pot & des verres.

L U C A S.

**O** H bian donc , sans farimonie , vela le lait  
 dont je nous nourrissans : à votre santé.

L' O L I V E.

Grand merci.

L U C A S.

Hé bian , qu'en dites-vous ? il est de notre cru.

E R A S T E.

Voilà d'excellent vin , Monsieur Lucas , & il  
 n'y a qu'honneur & plaisir à travailler à vos vignes,  
 à ce que je vois.

L U C A S.

Oh , passangué je vous bouterons à même.  
 Mais combien voulez-vous gagner par jour , s'il  
 vous plaît ? Queuque bonne mine que vous ayez,  
 je ne veux pas bailler un sou davantage , je vous  
 en avertis : la mine ne sert de rien-en vendange ; &  
 les parsonnes qui ont la meilleure façon , ne sont  
 pas toujours ceux qui font le plus de besogne.

E R A S T E.

Nous ne sommes point intéressés , vous avez

de bon vin , nous en boirons avec vous tant que dureront les vendanges , nous ne vous demandons point autre chose.

**L U C A S.**

Passangué vous êtes de braves gens : touchez là, c'est une chose faite.

**L' O L I V E.**

Mais nous gîterons aussi chez vous , Monsieur Lucas ?

**L U C A S.**

Je l'entens bien comme ça : la grange est grande, j'ons de la paille fraîche. Les nuits sont un tantinet froides : mais quand j'aurons bien bû , j'aurons la poitrine chaude , c'est le plus principal , n'est-ce pas ?

**E R A S T E.**

Assurément.

**L U C A S.**

Oh ça , j'ai une petite affaire avec le cousin Dubois , je vais la terminer, & je reviens vous joindre. En attendant vela notre minagere qui a les clefs de la cave ; si le vin vous duit , ne l'épargnez pas , & tâchez de mettre Margot en train , ça me feroit bien rire.



*S C E N E VI.*

*ERASTE, L'OLIVE, MARGOT.*

*L'OLIVE.*

**S**I Madame Margot étoit d'humeur à se mettre en train , il y auroit presse à boire avec elle.

*MARGOT.*

Pas tant que vous croyez , je n'avons pas le vin tendre.

*ERASTE.*

Monfieur Lucas est bien heureux d'être le mari d'une si aimable personne.

*MARGOT.*

Oh voirement, vous le trouveriez bien plus heureux , s'il étoit le mari de notre nièce Claudine.

*ERASTE.*

L'Olive ?

*L'OLIVE.*

On vous reconnoît , Monsieur.

*MARGOT.*

L'autre jour dans cette grande boutique, vous ne me regardâtes presque pas , & Claudine me l'a fort bien sçû dire.

*ERASTE.*

Oh pour cela , mon cœur & mes regards étoient également

également partagés entre l'une & l'autre , je vous assure.

M A R G O T.

Point , point , vous trouvítes Claudine la plus gentille ; & franchement , vous avez raison. Oh je suis bien changée en ménage : si vous m'aviez vûe quand j'étois fille , vous m'auriez pour le moins autant regardée que Claudine , oiii.

L' O L I V E.

Par ma foi fille ou femme , je vous trouve de fort belle regardure , moi , & si vous voulez , pendant que mon maître regardera Claudine.... car c'est là mon maître , afin que vous le sçachiez , & je ne suis que le valet de chambre de ce payfan-là , au moins.

M A R G O T.

Oh vraiment, je vous ai bien reconnu tous deux , mais avec tout ça , il n'est pas si genti avec s'habit-là , qu'avec sti qu'il avoit l'autre jour , & je ne m'étonne pas si nos filles aimons mieux les Monfieur de Paris , que les garçons de Village ; stanpendant comme vous voyez , au pourpoint près , c'est bien la même chose.

L' O L I V E.

Affurément.

M A R G O T.

Ecoutez , vous avez bien fait de ne point venir ici avec un habit de Monfieu , on en eût mamuré , & quoique Lucas ne soit pas défiant , il ne vous eût jamais pris pour travailler à nos raignes.

# 18 LES VENDANGES,

L'OLIVE

Oh diable ! s'il sçavoit quelle espece de Vendangeurs nous sommes , nous ne coucherions pas dans la grange , sur ma parole.

MARGOT.

Je vous en répons.

ERASTE.

Oh ça , ma chere Margot , puisque vous avez deviné la passion que j'ai pour votre nièce , je veux bien vous en faire confidence , sûr que vous ne refuserez pas de m'y rendre service.

MARGOT.

Hé comment vous rendre service ? Quand on aime les parsonnes , c'est pour le mariage , ou pour autrement. Si c'est pour autrement que vous aimez Claudine , je suis votre servante , ça ne se peut pas : si c'est pour le mariage , il n'y a encore rien à faire.

ERASTE.

Il n'y a rien à faire pour le mariage ? Que voulez-vous dire ?

L'OLIVE.

Il faudra l'aimer pour autrement , ce sera votre pis aller , je vois bien cela.

ERASTE.

Expliquez-vous donc , Margot , je vous prie.

MARGOT.

Est-ce que Claudine ne vous l'a pas dit ?

ERASTE.

Non vraiment.

MARGOT.

Hé bien tenez, la vela, qu'elle vous le dise.

---

SCENE VII.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE,  
L'OLIVE.

ERASTE.

**V**ous voyez, aimable Claudine, un homme  
que votre tante met au désespoir.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? Est-ce qu'elle vous  
gronde ? a-t-elle dit quelque chose à mon oncle ?

ERASTE.

Elle me veut persuader, Claudine, que vous ne  
pouvez être à moi.

CLAUDINE.

Hé, pourquoi mentez-vous, ma tante ? Vous  
êtes traîtresse, je m'en étois bien doutée vraiment.

MARGOT,

Qu'est-ce que ça signifie, je suis traîtresse ? N'es-  
tu pas promise au Collecteur, que veux-tu dire ?

ERASTE.

Vous êtes promise à quelqu'un, Claudine ?

CLAUDEINE.

Qu'est-ce que cela fait ? je ne suis pas livrée : vous n'avez qu'à me prendre avant lui , cela finira la dispute.

ERASTE.

Oh pourvû que vous y consentiez , Claudine , je me moque de ses prétentions.

MARGOT.

Lucas ne voudra jamais lui manquer de parole.

L'OLIVE.

Oh qu'à cela ne tienne , j'ai dans la tête une petite idée pour faire faire à Monsieur Lucas tout ce que nous voudrons.

CLAUDEINE.

Oui , laissez-les faire seulement , ma tante , les Messieurs de Paris ne sont pas des bêtes.

MARGOT.

Lucas est diablement entêté. Il y a plus de dix ans que je fais ce que je puis pour l'empêcher d'aller au cabaret , je n'en sçauois venir à bout. Quand il s'est mis quelque chose en tête , rien ne l'en fait démordre.

CLAUDEINE.

Oh vraiment , mon oncle n'aime pas tant le Collecteur que le cabaret , ma tante : il y a bien à dire.

L'OLIVE.

Nous viendrons à bout de lui, vous dis-je, & je prétens aussi par le même moyen lui faire passer le



goût du cabaret , ne vous mettez pas en peine.

M A R G O T.

Si vous faites ça , vous ferez une belle cure.

L' O L I V E.

Je le ferai , vous dis-je , pourvu que de votre côté vous vouliez faire tout ce que je vous dirai.

M A R G O T.

Si je le voudrai faire ! j'avalerai de la poison pour corriger Lucas , tant je l'aime.

L' O L I V E.

Dites moi un peu avant toutes choses , est-il jaloux , Monsieur Lucas ?

M A R G O T.

Jaloux ? non , je ne lui baille pas sujet de l'être.

L' O L I V E.

Tant pis vraiment , il faut qu'il le devienne.

M A R G O T.

Qu'il le devienne ? à Dieu ne plaise , c'est bien assez qu'il soit yvrogne.

L' O L I V E.

L'un le corrigera de l'autre , laissez-moi faire,

M A R G O T.

Hé bien , que faut-il que je fasse ?

L' O L I V E.

Que vous lui donniez de la jalousie. Un peu de jalousie guérit bien un homme de la débauche.

M A R G O T.

Ecoutez , un peu ce n'est gueres ; & comme les

22      **LES VENDANGES ;**

parsonnes de Village font malaisiées à émouvoir ;  
m'est avis qu'il faudroit que la medecine fût forte.

**L'OLIVE.**

Cela dépendra de vous , vous êtes la maîtresse.

**CLAUDINE.**

Mais de quoi servira cette jalousie-là , pour  
m'empêcher d'épouser le Collecteur ?

**L'OLIVE.**

Comment, de quoi elle servira ? Je veux qu'elle  
vous fasse épouser mon maître.

**ERASTE.**

Je ne comprend point ton dessein.

**L'OLIVE.**

Je vous le ferai comprendre. Que Margot fasse  
semblant seulement d'être éperduëment amour-  
reuse de vous , je répons du reste.

**CLAUDINE.**

Comment semblant ? s'ils alloient s'aimer tout  
de bon ? Je ne veux pas de ce semblant-là , moi ,  
cherchez quelque'autre chose.

**MARGOT.**

Paix , tais-toi , voici le Collecteur.

**CLAUDINE.**

J'ai bien affaire de lui , qu'il se promene.

**MARGOT.**

Garde-toi bien de lui faire la mine , il est soup-  
onneux , il se douteroit de quelque chose. Et

vous, promenez-vous à l'entour d'ici, sans faire semblant de nous connoître.

SCENE VIII.

MARGOT, CLAUDINE;  
LE COLLECTEUR.

LE COLLECTEUR.

**S** Arvieux, notre tante, ou peu s'en faut; car il ne s'en faut plus que de petites farimonies que je voudrois bien qui fussians faites: notre oncle Lucas veut remettre ça après vendanges, ce n'est morgué pas de mon avis au moins, Claudine. Mais passangué qu'est-ce donc que vous avez? est-ce que vous êtes fâchée d'attendre? Vous n'avez qu'à parler, l'oncle aura beau dire, je serons mariés quand il vous plaira.

MARGOT.

Répons-lui donc?

CLAUDINE.

Que voulez-vous que je lui réponde? Rien ne presse.

LE COLLECTEUR.

Sifait pargué, je suis hâté, moi. J'aurons bien de la joye quand je serons tous deux dans notre ménage.

**LES VENDANGES;****CLAUDINE** *à part.*

Nous n'y sommes pas encore.

**LE COLLECTEUR.**

Au moins , Claudine , il faut songer dès à présent à bien élever les enfans que je ferons , s'il vous plaît.

**CLAUDINE** *à part.*

Quel animal !

**LE COLLECTEUR.**

Il faudra bien prendre garde quand elles seront grandes à ne les pas marier contre leur inclination.

**CLAUDINE.**

Oh pour cela , je crois que c'est un enfer que le mariage , quand on marie des filles malgré elles.

**LE COLLECTEUR.**

Vraiment j'ai vu mon pere & ma mere se battre comme des enragés , parce qu'ils ne s'aimions pas quand ils s'épousèrent.

**CLAUDINE** *à Margot.*

Je n'y puis plus tenir , ma tante.

**MARGOT** *bas.*

Patience.

**LE COLLECTEUR.**

Tout petit que j'étois , j'ai reçu plus de deux cent coups de poing en ma vie , en voulant les empêcher de s'en bailler.

**MARGOT.**

Parguenne si par malheur, vous êtes fils de votre  
pere

pere , vela une belle espérance pour notre niece !

**LE COLLECTEUR.**

Oh , je ne nous battons pas nous , car je nous aimerons. Queu plaisir j'aurons quand je serons grand-pere !

**CLAUDINE.**

Vous avez raison , c'est le bel âge.

**LE COLLECTEUR.**

Je ne mourrai jamais content , que je n'ayons marié les enfans de nos petits-enfans. Je veux morgué vivre long-temps, moi , Claudine. Mais qu'avez-vous donc , encore un coup , vous êtes chagraine ?

**MARGOT.**

Ecoutez , 'plus on lui dit qu'alle l'est , plus elle la devient ; laissez-la en repos.

**LE COLLECTEUR.**

Mais pallsangué vela qu'est étrange : ce qui est differé n'est pas perdu ; elle m'aura , pourquoi se cheme-t-elle ? Oh bian morgué je veux la réjoûir. Il y a sous l'Orme des hautsbois & des musettes qui font danser nos Vandangeux , je vas les querir : je veux pour la divartir qu'ils venient danser avec elle. Sans adieu , ma tante.

*SCENE IX.*

*MARGOT, CLAUDINE.*

*CLAUDINE.*

**I**L a bien fait de s'en aller , car je m'en serois allée, moi.

*MARGOT.*

St , st , le Collecteur n'y est plus , rapprochez.

---

*SCENE X.*

*MARGOT, CLAUDINE;*

*ERASTE, L'OLIVE.*

*ERASTE.*

**Q**ue j'ai souffert pendant cet entretien ; belle Claudine , & qu'il est cruel de ceder un seul moment de votre conversation à un rustre comme celui-là !

*CLAUDINE.*

J'en ai pensé mourir de chagrin , cet homme-là m'est insupportable ; & depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez , je le hais encore bien davantage. Que ses discours m'ont ennuyée !

**L' O L I V E.**

Pour vous dédommager de cet ennui , allez faire  
Ensemble un tour de jardin , cette conversation ne  
vous ennuyera pas tant que l'autre.

**C L A U D I N E.**

Mais quoi ! seule...

**L' O L I V E.**

Mon maître est sage , & votre tante ira vous re-  
joindre.

---

**S C E N E    X I.**

**M A R G O T , L' O L I V E.**

**L' O L I V E.**

**O** H çà , Madame Margot , il faut ici de la  
résolution.

**M A R G O T.**

A propos de quoi , de la résolution ?

**L' O L I V E.**

Il faut risquer que Lucas vous frotte pour rendre  
service à votre nièce.

**M A R G O T.**

N'est-ce que ça ? vela bien de quoi ? je nous som-  
mes déjà frottés plus de cent fois depuis que je  
sommus en ménage : Que faut-il faire ?

L'OLIVE.

Paroître bien amoureuse de mon maître : mais il est question d'outrer la chose , au hazard d'être rossée comme je vous dis.

MARGOT.

Vous moquez-vous ? c'est moi quirosse Lucas, vous-dis-je.

L'OLIVE.

Je vous en-felicite.

MARGOT.

La darniere fois qu'il s'enyvrit , il s'endormit sur une bancelle : une de mes camarades & moi je lui attachâmes les bras & les jambes , & je le fro-  
gâmes comme tous les diables.

L'OLIVE.

Et quand il fut lâché ?

MARGOT.

Je le détachâmes , quand il dormit , & le lende-  
main je lui fimes accroire qu'il avoit rêvé.

L'OLIVE.

La peste , quelle deffalée !

MARGOT.

J'entends Lucas.

L'OLIVE.

Laissez-moi preparer la chose , & allez trouver mon maître : nous venons de convenir ensemble du personnage qu'il faut que vous fassiez , il vous  
fera répeter votre rôle.



## SCENE XII.

L'OLIVE, LUCAS.

LUCAS à demi yvres

**L**A, la, la, la, la.

L'OLIVE.

Monsieur Lucas se porte un peu mieux que quand il nous a quittés.

LUCAS.

Ah, ah, Monsieur le Vendangeux, vous vela tout seul, où est votre camarade ?

L'OLIVE.

Je ne sçai, il est avec votre ménagere Margot, & avec cette nièce que vous allez marier, je pense. Pour moi qui n'aime que le vin, je laisse-là les femmes.

LUCAS.

L'argué je vous aimé bian de cette himeur-là. Aussi c'est une méchante engeance que les femmes.

L'OLIVE.

Assurément.

LUCAS.

Tenez, morgué, pour avoir seulement rêvé de la mienne, je me réveillis tout moulu de coups. Croiriez-vous cela ?

30 *LES VENDANGES;*

L' O L I V E.

Cela est admirable.

L U C A S.

Oh, c'est une méchante carogne , que Margot ,  
alle me fait enrager , à la maison. Aussi en revan-  
che quand je n'y suis pas , & franchement je n'y  
fis guères , je m'en baille à cœur joye.

L' O L I V E.

Vous faites fort bien.

L U C A S.

Queuque sôt se fâcheroit contre elle ; mais moi  
point du tout , rien ne me fâche , je me gobarge de  
tout ; Sans souci , c'est là ma devise , & vela ma  
chançon : acoutez.

*Quand Margot fait la diableffe ,  
J'ai pour m'en garer un bon secret ;  
Je m'en cours droit au cabaret ,  
Ou je n'engendre point de tristesse ,  
Et je n'entend point le bruit qu'elle fait.*

*Ah morgué l'heureuse magniere !  
N'est-ce pas avoir bon esprit  
Que de sçavoir mettre à profit  
Les défauts de sa minagere ?*

Hé bien morgué , qu'en dites-vous ? n'est-ce pas  
l'entendre ? C'est le cousin Dubois qui a fait la  
chançon , n'est-elle pas drôle ?

L' O L I V E.

Oùï vraiment , & cela est admirable. Comme toutes choses ont deux faces !

L U C A S.

Comment donc , deux faces ?

L' O L I V E.

C'est que Margot a un cousin , qui de son côté a fait aussi pour elle une chanson à peu près sur les mêmes rimes que la vôtre.

L U C A S.

Margot a un cousin qui a fait une chanson ?

L' O L I V E.

Oùï parbleu ; je vais vous la dire.

*Si-tôt que Margot querelle ,  
Lucas en mari discret ,  
Pour éviter noise avec elle ,  
S'en court tout droit au cabaret ,  
Et le galant vient voir la belle.  
Lucas n'a-t'il pas un beau secret ?*

*Il changera sa maniere ,  
S'il m'en croit.*

*Une femme peut tout faire  
Pendant que son mari boit.*

Hé bien , Monsieur Lucas , que vous en semble ?

L U C A S.

Parguennie je ne connois point ce cousin-là ; mais la chanson en a menti. Il ne vlant point de

32 *LES VENDANGES,*

galant voir Margot ; alle est diableffe , mais alle ne m'en baille point à garder , je bouterois ma main au feu pour elle .

L' O L I V E .

Vous auriez chaud , Monsieur Lucas , ne jurez de rien , elle ne vous croit pas si prêt à revenir : cachons-nous un peu , nous en apprendrons peut-être plus que vous n'en voudrez sçavoir.

---

---

S C E N E X I I I .

*L'OLIVE, & LUCAS* caché, *MARGOT,*  
*ERASTE.*

M A R G O T .

**A**llez , vous êtes pire qu'un loup çarvier , de me vouloir faire un tour comme sti-là ,

L' O L I V E .

Monsieur Lucas , hem ?

L U C A S .

C'est votre camarade le Vendangeux qui lui a fait pièce , car alle pleure.

M A R G O T .

Baillez - moi queuque bonne raison du moins : Pourquoi vous marier ? Pourquoi ne m'aimer pas , moi qui vous aime tant ?

**L U C A S.**

Comment donc, morguenne , qu'est - ce ça signifie ?

**L' O L I V E.**

La chanson n'a pas trop menti, Monsieur Lucas;

**L U C A S.**

Il faut voir , baillons-nous patience.

**M A R G O T.**

Vous ne me répondez non plus qu'une fouche , cœur dur , cœur ingrat , cœur perfide.

**L U C A S.**

La carogne ! où diable a-t'elle pêché ce jargon , & queu tems prend-t'elle pour l'apprendre ?

**L' O L I V E.**

Le tems que vous passez au cabaret , Monsieur Lucas.

**M A R G O T.**

Dis-moi donc queuque chose, où je t'étranglerai, serpent.

**E R A S T E.**

Que voulez-vous que je vous dise ?

**L U C A S.**

Tatigué comme àlle le bourre , velà une maîtresse femme , n'est-il pas vrai ?

**L' O L I V E.**

Oùi vraiment.

**M A R G O T.**

Tu es bien heureux que je t'aime autant que je

34 *LES VENDANGES*;

fais , je t'aurois déjà dévisagé pour ta perfidie.

L U C A S.

Alle le relance tout comme moi ; je ne sis pas le seul , dieu merci. Queu diableste ! le vela morgué bian embarrassé.

L' O L I V E.

Oüi vraiment , & vous ne l'êtes guères , vous.

M A R G O T.

Inhumain que tu es !

E R A S T E.

Ma chere Madame Margot , vous avez beau m'aimer , cela n'a rien de solide : il faut que je songe à un établissement , permettez de grace....

M A R G O T.

Madame Margot ! Tu m'appelles Madame, & tu entutayes d'autres à ma barbe , barbare ?

L U C A S.

Barbe , barbare ! où prend-r'elle tout ce qu'elle dit , cette masque-là ?

E R A S T E.

Que voulez-vous que je fasse ? Monsieur Lucas me reçoit chez lui , il me fait boire de son vin , il me donne sa grange , il me retient pour travailler à ses vignes ; Madame Margot , je suis honnête homme.

L U C A S.

Il a morgué raison , ce n'est pas sa faute.

# COMEDIE

MARGOT.

Tu es honnête homme, & tu ne m'aimes point :  
cela se peut-il imaginer, tygre ?

LUCAS.

Tygre ! Je m'en vais morgué me montrer, elle  
le débaucheroit peut-être à la fin, si on la laissoit  
faire.

L'OLIVE *à part.*

Voilà l'affaire en assez bon train ; allons faire  
venir Claudine pour le dénouement.

---

## SCENE XIV.

LUCAS, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

**N**E te marie point, si-tôt, petit monstre, ne  
te marie point ; Lucas mourra, c'est un  
yvrogne, je nous marierons ensemble.

LUCAS.

Margot !

MARGOT.

C'est un sac à vin qui faut qu'il crève.

LUCAS.

Hola donc, Margot.

MARGOT.

Si je puis une fois l'entarrer, drès le lendemain  
je serai ta femme.

## 36. *LES VENDANGES.*

L U C A S.

Je me donne au diable si tu m'entarras , je m'emporte à marveilles. Me voilà , Margot , regardes-moi donc ?

M A R G O T.

Ah ! c'est vous , notre homme , j'en suis bien-aise.

L U C A S.

Et j'en suis morgué bien fâché moi. A qui en as-tu donc ? Je crois , Dieu me pardonné , que tu rêves comme je révis l'autre jour , Margot ?

M A R G O T.

Non vraiment , je ne rêve point. Tiens , Lucas , voilà un vaurien à qui j'ai baillé mon cœur , il m'emporte. Est-ce que tu souffriras ça , mon pauvre Lucas ?

L U C A S.

Non , morgué je ne le souffrirai pas , je veux qu'il se le rende.

M A R G O T.

Oh , non , non , puisque je lui ai baillé , je ne veux point le reprendre.

L U C A S.

Mais je me donne au diable , Margot , tu n'y songes pas. Me vela , te dis-je , je suis ton mari , tu me reconnois , & tu vas toujours le même train.

M A R G O T.

Il ne m'aime point , Lucas , & je l'aime plus que ma vie.



L U C A S.

Mais, tais-toi donc, Margot, il ne faut pas que je sçache rien de ça, moi. N'as-tu point de honte?

M A R G O T.

Non, je n'en ai point, je veux que tout le village le sçache, moi. Il me fait pièce; mais j'aurai la consolation de m'en plaindre.

L U C A S.

Mais palsangué, Margot, vela le Collecteur. Es-tu folle?

## S C E N E    X V.

*LE COLLECTEUR, LUCAS,  
MARGOT, ERASTE.*

L E C O L L E C T E U R.

**A**H palsanguenne vela la bande joyeuse, les Vendangeux & les Vendangeuses venont sur mes talons, j'allons nous divertir comme des Princes.

M A R G O T.

Promets-moi donc que tu m'aimeras, petit paradis.

L E C O L L E C T E U R.

Oh, oh, qu'est-ce que c'est donc que ça, Monsieur Lucas?

## 38 LES VENDANGES;

L U C A S.

« Ce n'est rien , ce n'est rien , ne prenez pas garde à ça. Quand Margot se met des folies dans la tête , il faut que ça ly passe.

LE COLLECTEUR.

Tatigué queux folies !

M A R G O T.

Ce ne sont point des folies , je n'aime que lui , il a mon cœur ; & tant que j'aurai queuque espérance de devenir veuve , je ne veux point qu'il se marie.

LE COLLECTEUR.

L'espérance d'être veuve , Monsieur Lucas ?

L U C A S.

Morgué , que voulez-vous que je fasse ? je suis trop bon ; Il faudroit la battre , je sçai bien ça.

LE COLLECTEUR.

Comment , morguene , y a-t'il tant de façons ? C'est ce drôle-là , qu'il faut assommer , baillez-moi une fourche.

E R A S T E *lui présentant un pistolet.*

Doucement , Monsieur le Collecteur.

LE COLLECTEUR & Lucas.

Des pistolets ? allarme , allarme.

E R A S T E.

Si vous faites le moindre bruit , je tuerai quelqu'un.

LE COLLECTEUR & *Lucas.*  
*Miséricorde.*

---

## SCÈNE DERNIÈRE.

*LUCAS, MARGOT, LE  
 COLLECTEUR, L'OLIVE,  
 CLAUDINE, ERASTE.*

*L'OLIVE le pistolet à la main.*

**L**E premier qui branle , je fais main basse.

*LUCAS.*

Morgué ceux Vendangeux ! la peste !

*ERASTE.*

Mon pauvre Monsieur Lucas , je suis fâché de  
 cette aventure ! Je suis homme de condition, j'aime  
 votre nièce : mais dans la vûe de l'épouser.

*LE COLLECTEUR.*

C'est Claudine à qui ils en veulent !

*L'OLIVE.*

Paix , taisez-vous , Monsieur le rustre ?

*ERASTE.*

Je me suis introduit chez vous sous ce déguise-  
 ment : votre femme a pris de l'amour pour moi ;  
 vous êtes malheureusement témoin d'une scène un

## 40 LES VENDANGES.

pen fâcheuse , je vous l'avouë : consentez que j'épouse Claudine, & je vous rends le cœur de Margot.

M A R G O T.

Est-ce que tu y consentiras , Lucas ? Me feras-tu ce chagrin-là , mon enfant ?

L U C A S.

Oùi passangué , je te le ferai , en dusses-tu crever , Margot.

LE COLLECTEUR.

Qu'est-ce à dire ? Claudine est à moi , vous me l'avez promise ?

L U C A S.

Oh morgué je vous la dépromets , j'aime mieux qu'il épouse ma nièce que ma femme.

LE COLLECTEUR.

Mais , Claudine n'est pas de cet avis-là , elle.

C L A U D I N E.

Si fait vraiment , je l'aime bien mieux que vous ; vous voulez vivre trop long-temps , & j'ai peur de m'ennuyer en ménage.

*( On entend une symphonie champêtre. )*

L U C A S.

Ah , ah ! que voulons ces gens-ci ? Je sommes bian en train de rire , ma foi.

LE COLLECTEUR.

Ils ne voulons rien , je les avois amenés pour nous divartir : mais je les remmene , & je ne sis pas d'honneur à payer les violons pour faire danser les autres.

ERASTE.

E R A S T E.

Sans emportement , Monsieur le Collecteur ,  
prenez vous-même part à la fête , il ne vous en  
coûtera rien , je vous assure. Ce sont des gens à  
moi , Monsieur Lucas , que j'ai amenés de Paris ,  
pour contribuer aux plaisirs de Claudine pendant  
les Vendanges. Ils se sont joints à quelques per-  
sonnes du Village : Voyons ce que produira ce  
mélange , & que tout le monde prenne part à ma  
joye.

L U C A S.

Acoutez , pour moi je ne me sçaurois réjouir  
si Margot ne me rend son cœur , franchement.

M A R G O T.

Je ne te le rendrai point qu'ils ne soient tout-à-  
fait mariés , & à condition encore que tu n'iras  
plus au cabaret.

L U C A S.

Oh pour stila , je t'en répons , puisqu'il te faut  
garder , je ne te quitterai plus , laisse - moi faire.





# DIVERTISSEMENT DES VENDANGEURS.

---

## PREMIERE PAYSANNE.

*C*laudine, quel est ton bonheur !  
 Un biau Monsieur plein de flamme.  
 Te sauve d'être la femme  
 D'un magot de Collecteur.  
 Claudine, quel est ton bonheur !

Il est digne, par mon ame,  
 Que tu l'aime de bon cœur,  
 Il va te faire Madame.  
 Claudine, quel est ton bonheur !

## PREMIER PAYSAN.

*A*h ! qu'ils feront un bon ménage !  
 Si dans le temps du vin nouveau.  
 Ils achevons le mariage ?  
 Je vuidrons plus d'un tonneau :  
 A leurs nœces je ferons rage ;  
 Que je boirons de vin sans iau !  
 Tope à qui plus en bourra dans sa piau.

*Ah ! qu'ils feront un bon ménage !  
 Si dans le temps du vin nouveau  
 Ils achevent leur mariage.  
 Est-il un présage plus biau ?*

## E N T R E E D E P A Y S A N S .

& de Payfannes

## S E C O N D P A Y S A N .

*Il n'est que d'être en Vendange  
 Pour boire & pour faire l'amour :  
 On boit tout le long du jour ,  
 Et toute la nuit dans la grange  
 La folle Venus a son tour.  
 Il n'est que d'être en Vendanges  
 Pour boire & pour faire l'amour.*

## S E C O N D E . P A Y S A N N E .

*Garçons & fillettes  
 Aiguissez vos serpettes.  
 Profitez de l'Automne & de votre Printemps.  
 Quand vous serez à l'hyver de v'os ans .  
 Adieu panier , Vendanges seront faites.*

## E N T R E E D E S P A Y S A N S .

## P R E M I E R P A Y S A N :

*Notre Village a ses plaisirs  
 Comme une grande Ville.*      *Dij*

**44 LES VENDANGES;**

**PREMIERE PAYSANNE.**

*On n'entend point de vains soupirs  
Dans ce séjour tranquille.*

**SECONDE PAYSANNE.**

*L'Automne au gré de nos desirs  
En Vendange est fertile.*

**SECOND PAYSAN.**

*Quand le chaud fait peur aux Zephirs;  
La cave est notre azile.*

**Tous ensemble.**

*Notre Village a ses plaisirs  
Comme une grande Villa.*

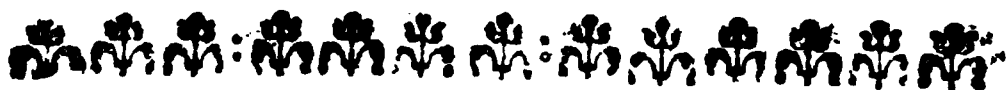
**F I N.**



EE

TUTEUR,

COMEDIE.



## A C T E U R S.

Mr. BERNARD , tuteur d'Angelique.

LE CHEVALIER, oncle d'Angelique.

DORANTE, amant d'Angelique, &  
crû Peintre chez Mr. Bernard.

L'OLIVE, valet de Dorante, & jardinier  
de Mr. Bernard.

ANGELIQUE, nièce du Chevalier.

LISETTE, sa suivante.

LUCAS, fermier de Mr. Bernard.

MATURINNE.

*La Scene est dans la maison de campagne  
de Monsieur Bernard.*

L E  
T U T E U R,  
C O M E D I E.

---

S C E N E P R E M I E R E.

*LUCAS* seul, tenant un  
papier à la main.

**A**RIEU! que c'est grand dommage que je ne connoisse A. ni B. Gros & grand comme je sis, c'est une honte que je ne sçache pas en-  
! que j'aurois de plaisir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver! Il faut que ce soit quelque chose de biau; car il étoit bien emmailloté: cachets par ici, cachets par y-là... Si c'étoit quelque bon contrat, quelque bonne lettre de change, que sçait-on? La fortune

vient parfois en dormant ; elle m'en veut peut-être ? Pourquoi non ? je ne serois pas le premier manant qu'elle auroit fait grand-Seigneur , ça se voit à chaque bout de champ , ça arrive tous les jours , & si personne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un biau carrosse , qu'est-ce qui croiroit que j'ai été paysan ? je ne m'en souviendrois morgué peut-être pas moi-même.

---

## SCENE II.

LUCAS, LISETTE.

L I S E T T E.

**Q**ue fais-tu là , Lucas ?

L U C A S.

Je me promène , Mademoiselle Lisette. Comme j'avons soupé de bonne heure , en attendant qu'il soit tout-à-fait nuit , je suis bien-aise de faire un peu digestion.

L I S E T T E.

Mais tu parlois tout seul , je pense ?

L U C A S.

C'est que je songeais à faire fortune : je ne suis pas un sot , non , tel que vous me voyez.

L I S E T T E.

Je le crois bien , tu as la physionomie d'avoir de l'esprit.

L U C A S.

**L U C A S.**

J'en ai comme un enragé : mais je ne sçai pas lire , c'est ce qui me chagraine.

**L I S E T T E.**

Tu as raison , cela est chagrinant : mais cela n'est pas trop nécessaire pour faire fortune.

**L U C A S.**

Morgué si fait , & j'en aurois bon besoin à l'heure qu'il est.

**L I S E T T E.**

Comment donc , Lucas ?

**L U C A S.**

Accoutez , je sommes pour être mariez ensemble ; car Monsieur Bernard notre maître dit qu'il le veut , je le veux bian itou. Quand vous ne le voudriais pas vous , je sommes deux contre un , à la pluralité des voix je serons mari & femme , ne vous en déplaîse.

**L I S E T T E.**

C'est une chose sûre : mais afin que les choses se fasse de bonne grace , & que je le veuille bien aussi , c'est pour cela que tu veux faire fortune ?

**L U C A S.**

Tout justement , vous l'avez deviné. J'aime à être riche , moi ; il m'est avis que ça est bian commode , Mademoiselle Lifette.

**L I S E T T E.**

Tu as raison.

**Tome III**

**B**

30      **LE TUTEUR,**

**L U C A S.**

Oh bien donc, comme je partagerons notre fortune, il n'y a point de danger de vous mentrer ce que je viens de trouver.

**L I S E T T E.**

Qu'est-ce que c'est ?

**L U C A S.**

*Motus*, au moins.

**L I S E T T E.**

Est-ce quelque diamant ?

**L U C A S.**

Non.

**L I S E T T E.**

Une bourse pleine d'or ?

**L U C A S.**

Non.

**L I S E T T E.**

Quoi donc ?

**L U C A S.**

Un papier.

**L I S E T T E.**

Quel papier ?

**L U C A S.**

Un papier dont j'ai bonne opinion, c'est tout dire, le voilà. Tenez, il fait encore un tantinet jour, vous sçavez lire, voyez ce que c'est; car je n'y entens goutte, oïï : mais morgué lisez donc tout haut, point de trahison, au moins.

L I S E T T E *lit.*

*Madame votre mere m'est venu trouver : vous avez fort bien fait de lui mander naturellement où vous êtes , le sujet qui vous y retient , & les moyens qu'il y a de vous rendre service. Je suivrai de près le valet de chambre qui vous porte ma lettre : tâchez de plaire , puisque vous l'avez entrepris , & comptez qu'on n'épargnera rien pour vous rendre heureux.*

LE CHEVALIER D'ARTIMON.

D'Artimon ! c'est l'oncle d'Angelique.

L U C A S.

Il n'y a morgué pas là de quoi faire fortune. Mais tatigné que les gens sont fots d'empaqueter si bien si peu de chose ?

L I S E T T E.

Où as-tu trouvé ce papier ?

L U C A S.

Auprès de la petite porte du jardin : je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramasser , si j'eusse crû que c'eût été si peu de chose. Vous en ferez votre profit , je vous le baille.

L I S E T T E.

Où vas-tu si vite ?

L U C A S.

Je n'ai pas le temps de m'amuser, je m'en cours dire à Monsieur Bernard queuque chose que j'ai vû : car je ly dit tout comme vous sçavez , c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.

## SCENE III.

*L I S E T T E* seule.

**U**N Ne lettre du Chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa nièce ! quelle autre correspondance peut-il avoir en ce pays-ci ? Ah ! vous voilà le plus à propos du monde.

## SCENE IV.

*A N G E L I Q U E , L I S E T T E .**A N G E L I Q U E .*

**A**S-tu quelque chose à m'apprendre qui puisse me faire plaisir ?

*L I S E T T E .*

Cela se pourroit bien , connoissez-vous l'écriture de votre oncle ?

*A N G E L I Q U E .*

De mon oncle le Chevalier ? oui , Lisette.

*L I S E T T E ,*

En est-ce là ? voyez.

*A N G E L I Q U E .*

Sans doute , cette lettre est de lui , donne. A qui s'adresse-t-elle ? où l'as-tu trouvée ? qui te l'a rendue ?



L I S E T T E.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hazard qu'elle est entre mes mains ; je ne sçai ce qu'elle signifie , mais le cœur me dit quelque chose de bon , & je me flatte que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

A N G E L I Q U E.

Non , Lisette ; je suis née malheureuse , & je ne sçache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

L I S E T T E.

Mais dans le fonds , qu'est-ce qui vous manque ? ce ne sont pas les soupirans , Dieu merci. Vous n'en avez que trop peut-être , & je ne sçai pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognito* , qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce Peintre , & ce Jardinier qui sont ici depuis quinze jours ?

A N G E L I Q U E.

Que veux-tu dire ?

L I S E T T E.

Ces gens-là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent ; je m'y connois , ce sont des amoureux en masque , sur ma parole.

A N G E L I Q U E.

Que tu es extravagante , Lisette , avec tes idées !

L I S E T T E.

Donnez-vous patience , nous aurons tout le

temps d'éclaircir mes doutes , & selon toutes les apparences nous ne retournerons pas si-tôt à Paris. Ce bizarre Monsieur Bernard , que votre pere en mourant s'avisa pour nos péchés de nommer votre Tuteur en dépit de toute la famille , a ses raisons pour demeurer ici , & sous prétexte d'embellir sa maison de campagne , de faire peindre ses appartemens , il vous cache aux yeux de tout le monde , & nous tient releguées depuis six mois dans le fonds d'un village , où il y a plus de cinq mois & trois semaines que je m'ennuye.

ANGELIQUE.

Ah ! ma chere Lifette.

L I S E T T E.

J'entens. Vous vous ennuyez aussi , & de plus d'une maniere même. L'état de fille vous déplaît autant que le village , & franchement vous avez raison ; c'est une chose ennuyeuse. Mais enfin ce qui se trouve à Paris se trouve en Province , il y a des épouseurs par tout pays ; & si par hazard le Peintre étoit ce que je m'imagine , je répondrois bien, moi , de faire passer vos chagrins avant qu'il fût peu.

ANGELIQUE.

Hé ! que me serviroit-il qu'on m'aimât , & même de faire un choix : les injustes caprices de mon Tuteur , qui refuse tous les partis qui se présentent , ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

L I S E T T E.

Hé, mort de ma vie, votre Tuteur ne sçait ce qu'il veut, ne sçavez-vous pas ce qu'il vous faut ? Il ne vous le donne point, c'est à vous de le prendre.

A N G E L I Q U E.

Ah ! que me conseilles-tu ? Les mauvaises manieres qu'il a pour moi ne me feront jamais sortir des égards que je me dois à moi-même ; & quelque passion que je puisse avoir, elle sera toujours soumise à la raison & à la bienfiance.

L I S E T T E.

Et avec ces beaux sentimens-là vous mourrez vieille fille, cela est cruel : Monsieur Bernard, pour ne point rendre compte de votre bien, écartera tous les prétendans ; car enfin il n'a point eu jusqu'ici de bonnes raisons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

A N G E L I Q U E.

C'étoit des partis fort convenables, Lisette.

L I S E T T E.

Oùi : mais cependant pourquoi a-t'il refusé ce jeune Conseiller ? parce qu'il est ignorant, dit-il : la grande merveille ! Hé, mort de ma vie, si pour être de robe il falloit absolument être habile homme, la plupart des Charges seroient à vendre.

A N G E L I Q U E.

Tu as raison. Hé, qu'ai-je affaire aussi que mon mari soit sçavant, Lisette ?

*L I S E T T E.*

Bon, c'est quelque chose de bien nécessaire pour le mariage que de la science : & voilà ce gros Colonel qui vous aimoit tant , par exemple , on dit qu'il sçait du latin , celui-là , du grec ; que sçai-je , moi ? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

*A N G E L I Q U E.*

Oh, cet homme-là ne me revenoit point du tout, je te l'avouë.

*L I S E T T E.*

Ni a moi non plus , & cependant je vous aurois toujours conseillé de le prendre en attendant mieux ; mais le mauvais Tuteur l'a-t'il voulu Il dit que c'est un homme qui ne s'attache qu'à l'étude , & qui ne songe point à son Regiment : Le Conseiller en sçait trop peu pour un Magistrat, & le Colonel en sçait trop pour un homme d'épée. Ne voilà-t'il pas de bonnes chiennes de raisons ?

*A N G E L I Q U E.*

Tu me fais entrevoir des choses...

*L I S E T T E.*

Je vous fait entrevoir juste. Et comment a-t'il reçu la demande que lui fit , il a quelque temps, la mere de riche Marquis , dont les terres sont si proches d'ici ?

*A N G E L I Q U E.*

Je n'ai jamais vû ce Marquis , j'en ai oui dire mille biens.

L I S E T T E.

Je ne le connois pas non plus que vous, & cependant je m'intéressois pour lui, parce que Madame sa mere est si bonne personne, outre qu'il est presque toujours à la Cour; & l'air de ce pays-là nous conviendrait assez, à ce qu'il me semble.

A N G E L I Q U E.

Je ne sçaurois pardonner à mon Tuteur d'avoir rebuté celui-là, je te l'avoué.

L I S E T T E.

Il prétend encore avoir eu raison; ce Marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, genereux, bon ami, sincere. C'est un Courtisan qui ne sçait pas son métier, Monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

A N G E L I Q U E.

Comment donc, qu'on excelle comme lui? que veux-tu dire?

L I S E T T E.

Quoi! vous ne voyez pas comme moi que sa conduite est admirable?

A N G E L I Q U E.

En quoi admirable?

L I S E T T E.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle & riche, il est votre Tuteur, il vous

refuse à tout le monde , il vous garde pour lui peut-être. N'est-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille ?

A N G E L I Q U E.

Si je croyois qu'il eût cette pensée , il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire plutôt que d'être exposée . . .

L I S E T T E :

Paix , taisez-vous ; voici son espion , il ne faut rien dire devant ce maraut-là.

## S C E N E V.

*ANGELIQUE , LISETTE , LUCAS.*

L U C A S.

**O** H passangué je vous trouve bian à point. Réjouïssiez-vous, Mademoiselle, vous ne serez plus si fâchée.

A N G E L I Q U E.

Comment ?

L U C A S.

Réjouïssiez-vous , vous dis-je encore une fois , tout vient à point à qui peut attendre , vous serez morgué mariée à la fin.

A N G E L I Q U E à Lisette.

Tes conjectures n'étoient pas justes , ma pauvre Lisette.

L I S E T T E.

Elle sera mariée ! qui te l'a dit ?

L U C A S.

Morgué je le sçai bian, il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci , & sti qui la prend n'en aura pas le démenti ; car j'y ons regardé.

A N G E L I Q U E.

Explique-toi donc ? quel homme est-ce ?

L U C A S.

Oh passangué c'est une bonne affaire.

L I S E T T E.

Quelque jeune homme peut-être ?

L U C A S.

Un jeune homme ? sy : Est ce que ce seroit une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'asteure ?

A N G E L I Q U E.

Est-ce quelque personne de qualité ?

L U C A S.

De qualité ? Dieu vous en garde. Ils avont toujours queuque ménage en Ville les gens de qualité , & ils en font plus soigneux que de celui de leurs femmes encore.

L I S E T T E.

Ne seroit-ce point queuque Financier ?

L U C A S.

Un Financier ? elle seroit bian lottie : aujourd'hui Madame , & demain rian peut-être.

60 *LE TUTEUR,*

*ANGELIQUE.*

Hé ! ne nous tien pas davantage dans l'incertitude.

*LUCAS.*

Tatigué comme vous gobez ça. Je fis un porteur de bonnes nouvelles, moi, n'est-il pas vrai ?

*LISETTE.*

Hé, de par tous les diantres, achève donc de la dire ta bonne nouvelle. Est-ce un parti avantageux enfin ?

*LUCAS.*

Oh pour sti-là je vous en répons. Hé pargué, tenez vela Monsieur, qu'il vous le dise lui-même.

---

*SCENE VI.*

*ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS ;  
M. BERNARD.*

*M. BERNARD.*

**O**H, c'est vous que je cherche, Angelique ? j'allois monter à votre appartement, & je suis bien-aïse de vous rencontrer ici.

*ANGELIQUE.*

Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

*M. BERNARD.*

Oùï, depuis le souper on m'a appris des choses



qui ont achevé de me faire prendre des résolutions dont vous serez bien-aïse, & j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

A N G E L I Q U E.

Me voilà prête à vous écouter.

M. B E R N A R D.

On vous demande en mariage.

A N G E L I Q U E.

On m'a déjà demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'est pour moi ni surprenante ni agréable.

L I S E T T E.

Oh, cette fois-ci ne sera pas comme les autres, & de la manière dont Monsieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

M. B E R N A R D.

Les meilleures du monde, Lisette. Tu sçais bien combien de soins j'ai pris pour son éducation.

L I S E T T E.

Cela est vrai.

A N G E L I Q U E.

Je vous en suis bien redevable.

M. B E R N A R D.

Depuis la mort de ses parens je n'ai épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

L I S E T T E.

Et vous avez très-bien réussi.

M. BERNARD.

Il me semble qu'il ne manque plus à l'accomplissement de mon ouvrage , que de la voir heureusement mariée.

L I S E T T E.

Vous avez raison , il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

M. BERNARD.

J'ai peut-être , selon son gré , un peu trop différé de le faire ; & entre nous , Lisette , elle en a murmuré quelquefois.

ANGELIQUE.

Moi , Monsieur ?

L I S E T T E.

Oh pour cela oui , je vous l'avoué , nous en murmurions tout à l'heure encore.

ANGELIQUE.

Tu perds l'esprit , Lisette

L I S E T T E.

Vous rougissez : voilà une pudeur bien placée ! Hé , allez , allez , en fait de mariage les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

M. BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

L I S E T T E.

Ses intérêts sont bien entre vos mains.

M. BERNARD.

Aujourd'hui tout me détermine à la marier

incessamment, & j'ai été averti de bonne part qu'on forme des desseins contre son honneur.

ANGELIQUE.

Hé ! quels desseins , Monsieur ?

M. BERNARD.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

ANGELIQUE.

Nous enlever !

M. BERNARD.

Où , mais...

LISETTE.

Au remede , Monsieur , vite , au remede , on ne peut trop se hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaises intentions des hommes.

M. BERNARD.

C'est aussi le parti que je prens.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon esprit.

M. BERNARD.

Et pour la dérober aux persecutions & aux poursuites d'une foule de prétendans qui ne lui conviennent point , j'ai resolu dès demain d'en faire ma femme , & j'ai pris pour cela...

ANGELIQUE.

Comment , Monsieur ?

LISETTE *bas.*

Mes conjectures n'étoient pas fausses.

## LE TUTEUR,

M. BERNARD.

Plait-il ?

ANGELIQUE.

Vous avez fait dessein ; dites-vous ?

M. BERNARD.

De vous épouser dès demain moi-même , & d'é-  
ter ainsi tout espoir..

LISETTE *bas*.

Oh, si cela est comme cela , qu'il nous laisse en-  
lever , cela vaut beaucoup mieux.

M. BERNARD.

Qu'avez-vous ? vous voilà toute je ne sçai com-  
ment.

ANGELIQUE.

Je me trouve mal , Monsieur. Viens auprès de  
moi , Lisette.

LISETTE.

Madame , Madame , hola donc , Madame.

M. BERNARD.

Oùais , voilà un mal qui lui prend bien brusque-  
ment.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne , Monsieur ;  
elle est si fort outré des mauvais desseins que l'on  
fait contre elle , que le moins qu'elle puisse faire ,  
c'est de s'évanouir ; je crois que j'en mourrois ,  
moi , si j'étois à sa place.

M. BERNARD.

Oh bien , bien , cela ne fera rien : qu'elle prenne

un

un peu de repos , je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

L I S E T T E *bas.*

Hom , quel ordre , quel ordre ! nous y mettrons un contre-ordre , nous autres.

S C E N E VII.

M. BERNARD , LUCAS

M. BERNARD,

**I** Ci , Lucas. Tu as un gros bon sens que j'ai toujours trouvé admirable.

L U C A S.

Mon bon sens & moi je sommes à votre service.

M. BERNARD.

Que penfes-tu de l'évanouissement d'Angelique ?

L U C A S.

Morgué je pense qu'elle ne vous aime point. Voyez-vous ; elle seroit bien-aise d'être mariée , mais elle est fâchée que ce soit avec vous.

M. BERNARD.

Elle n'en épousera pourtant point d'autre.

L U C A S.

Acoutez , Monsieur , ne jurons de rien , & désons-nous de tout , il se mitonne quelque mani-

gance , à quoi il faut prendre garde.

M. BERNARD.

Mais est-tu bien sûr de ce que tu m'as dit ?

LUCAS.

J'en fis margué plus sûr que je ne fis sûr qui étoit mon pere. Ne vous ai-je pas dit que votre Jardinier va tous les soirs au bout de la Sauflaye , qu'aurait-il affaire là ce Jardinier ? Il vient un grand homme à cheval.

M. BERNARD.

Tous les soirs aussi ?

LUCAS.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure : Le Jardinier & ly se promenant , ils parlent , ils gesticulent , ils se tourmantont , & puis ils se separont : le Monsieur à cheval galope d'un côté , & le Jardinier trotte de l'autre. Morgué qu'est-ce que cela signifie ?

M. BERNARD.

Tu as raison , il y a là-dessous quelque chose.

LUCAS.

S'il y a qu'enque chose ? je vous en répons ; mais ce n'est pas tout. Maturine la servante des trois Rois , dit qu'ils avont cheuz eux du depuis quatre jours , trois ou quatre Monfieux que votre Jardinier connoît itou , ils soupiont tout à l'heure ensemble , & ils parliont de vous , de Mademoiselle Angelique ; ils difions qu'il la falloir ôter de vos

pattes , & qu'ils la mettront dans les pattes d'un autre. Que sçai-je moi ? Mais brestant y a, ce sont vos affaires.

**M. BERNARD.**

Et le peintre, sur quoi le soupçonnes-tu d'être de la partie ?

**LUCAS.**

Sur quoi ? Sur ce que le Jardinier & ly sont bons amis ; puisqu'ils s'aimont tant , il ne valent pas mieux l'un & l'autre.

**M. BERNARD.**

Cela pourroit être ; il faut que j'approfondisse cette affaire.

**LUCAS.**

Et quand vous aurez approfondi , que ferez-vous ?

**M. BERNARD.**

Je les chasserai.

**LUCAS.**

Hé, morgué chassez-les sans approfondissement. Faut-il tant de façons ? Je sommes cheux vous, j'y avons deux filles , vous aimez l'une , vous voulez que j'aime l'autre, je le veux bian , moi, pour vous faire plaisir , tout coup vaille . Acoutez , mettons tout le monde dehors , & ne demeurons que nous quatre , je ne serons jaloux de parsonne , & je varrons beau jeu , ne vous boutez pas en peine.

M. BERNARD.

Je veux avant toutes choses penetrer ce mystere ;  
te dis-je : Je vais faire un tour dans le village , &  
tâcher de sçavoir qui sont ces gens qui logent aux  
trois Rois.

L U C A S.

Vous ne sçauvez que ce que je vous ai dit.

M. BERNARD.

Pour toi quand je serai dehors , prends soin de  
bien roder par tout , & d'observer exactement ce  
qui se passera dans le logis.

L U C A S.

Velà qui est bien, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Le Jardinier est-il rentré ?

L U C A S.

Il faut bien qu'il le soit , car vela lui-même.

## S C E N E V I I I.

M. BERNARD, L'OLIVE,  
LUCAS.

M. BERNARD.

**A**pprochez , Monsieur le maraut , approchez:  
L' O L I V E.

Avez-vous quelque ordre à me donner , Mon-



Seigneur ? me voilà prêt à vous obéir.

**M. BERNARD.**

D'où venez-vous à l'heure qu'il est , coquin que vous êtes ?

**L'OLIVE.**

Je viens d'ici près , Monsieur.

**M. BERNARD.**

Vous êtes un pendart.

**L'OLIVE.**

Monsieur.

**M. BERNARD.**

Un fripon.

**L'OLIVE.**

Monsieur.

**M. BERNARD.**

Un yvrogne qui ne bougez du cabaret.

**L'OLIVE.**

Ah , Monsieur ! demandez , je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service.

**M. BERNARD.**

Tu n'y a pas mis les pieds , infame ? qui sont ces gens avec qui tu viens de souper ?

**L'OLIVE.**

Oh pour cela oui , Monsieur , je vous l'avoue , ce sont de mes amis , des gens de qualité.

**M. BERNARD.**

Des gens de qualité de tes amis !

## L' O L I V E.

Oùi, Monsieur, ils auront l'honneur de vous venir faire la reverence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des Jardiniers de la Cour qui voyagent par curiosité.

*M. Bernard lui donne des coups de bâton:*  
Ah, ah, ah, Monsieur.

M. BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.

## SCENE IX.

*LUCAS, L'OLIVE.*

L U C A S.

AH, ah, ah, par sangüé cela est tout à-fair drôle! A qui en a-t-il donc de vous rosser comme ça, sans dire gare? quel caprice est-ça, Monsieur le Jardinier?

L' O L I V E.

Parbleu je ne sçai pas: mais je l'envoierois au Diable avec ses caprices.

L U C A S.

Est-ce que vous prenez ça sérieusement? Il ne vous a baillé que quelques coups de bâton, cela n'est qu'une belle bagatelle, ce sont de petites humeurs qui

I'y prenont , comme ça parfois , & il faut un peu excuser les défauts des parsonnes.

**L' O L I V E.**

Maugrébleu de ses défauts. Mais baste j'ai aussi des défauts à peu près pareils ; & si les siens le reprennent encore , les miens me prendront à coup sûr , & nos défauts auront querelle ensemble.

**L U C A S.**

Vous jouiez de malheur d'être tombé le premier sous sa pate. Il a du chagrin , il est amoureux.

**L' O L I V E.**

Lui amoureux ? & de qui amoureux ?

**L U C A S.**

De Mademoiselle Angelique.

**L' O L I V E.**

Et depuis quand ?

**L U C A S.**

Pargué depuis toujours : mais il ne lui a dit que depuis tout à l'heure.

**L' O L I V E.**

Hé bien ?

**L U C A S.**

Hé bien ? ne jasez point , au moins.

**L' O L I V E.**

Non , non , ne craignez rien.

**L U C A S.**

Il ne la veut marier avec parsonne , parce qu'il veut qu'elle se marie avec ly : mais elle ne l'aime pas..

L' O L I V E.

Non ?

L U C A S.

Non voirement , c'est ce qui le met de mauvaise humeur. Il la battroit si elle étoit sa femme ; en attendant qu'elle la devienne , afin que les coups qu'elle mérite ne soyons pas perdus , il les baille au premier venu , c'est sa maniere. Oh pour ça c'est un plaisant homme.

L' O L I V E.

Je ne trouve point cela plaisant , moi , & je n'ai que faire...

L U C A S.

Acoutez , pour les coups de bâton d'aujourd'hui , vous pourrais bien y avoir un tantinet votre part , à ce que je m'imagine.

L' O L I V E.

Comment donc ?

L U C A S.

Allons , allons , boutez la main à la conscience , je dis tout ce que je sçai : vos bons amis les Jardiniers de la Cour , hem ?

L' O L I V E.

Hé bien ?

L U C A S.

Ce sont eux qui vous ont pressuré cette aubaine-là , je vous conseille de les en remercier. Serviteur , Monsieur le Jardinier.

SCENE

## S C E N E X.

*L'OLIVE* seul.

**V**oilà un maroufle qui se moque de moi.  
 La mine est éventée , quel parti prendre ?  
 Il n'y a point à balancer.

## S C E N E XI.

*DORANTE, L'OLIVE.*

D O R A N T E.

**T**rouverai-je l'occasion de me déclarer ? &  
 quand je l'aurai trouvée , aurai-je assez de  
 bonheur pour persuader Angelique ?

L' O L I V E.

Ma foi , Monsieur , il faut vous dépêcher de le  
 faire si vous voulez y réussir.

D O R A N T E.

Ah , te voilà , mon pauvre l'Olive !

L' O L I V E.

N'êtes-vous point las de ce déguisement , Mon-  
 sieur ? N'est-il pas temps que vous cessiez d'être  
 Peintre , & que vous redeveniez ce que vous êtes ?

D O R A N T E.

Hé , paix , paix , l'Olive. As-tu résolu de tout perdre ?

L' O L I V E.

Hé, morbleu, tout est déjà perdu, Monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sçachiez,

D O R A N T E.

A toi ?

L' O L I V E.

A moi-même.

D O R A N T E.

Hé paix , paix. Parlons bas.

L' O L I V E.

On ne nous écoute point.

D O R A N T E.

Il n'importe. Et pourquoi r'a-t'il mal-traité ?

L' O L I V E.

Il faut qu'il soupçonne quelque chose , ou que ce soit par maniere de conversation. Son gros coquin de Fermier dit que c'est la coutume , pour se désennuyer il rosse tantôt l'un tantôt l'autre : votre tour viendra peut-être , c'est ce qui me console, Mais , Monsieur , j'ai bien autre chose à vous apprendre.

D O R A N T E.

Quoi ?

L' O L I V E.

Vous ne regardez ce Monsieur Bernard que comme le Tuteur d'Angelique ?

D O R A N T E.

Hé bien ?

L' O L I V E.

Il est votre rival , je vous en avertis.

D O R A N T E.

Mon rival ! Que me dis-tu là ?

L' O L I V E

Ne vous allarmez point , Angelique le hait en perfection ; & la crainte qu'elle a d'être à lui , la déterminera plus facilement à se donner à vous.

D O R A N T E.

Ah ! mon pauvre l'Olive, je tremble à lui découvrir qui je suis , ce que je sens pour elle ; & je crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le dessein que j'ai formé.

L' O L I V E.

Qu'elle ne s'effarouche ! la crainte est bonne. Hé allez, allez , Monsieur , les filles d'aujourd'hui sont des animaux bien apprivoisés ; elles ne s'effarouchent point qu'on les aime , & nous vivons dans un siècle fort aguerri.

D O R A N T E.

Non , l'Olive , attendons pour me déclarer que le Chevalier d'Artimon son oncle soit arrivé. Si j'en crois la lettre que son valet de chambre m'a rendue hier au soir , il ne doit pas tarder.

L' O L I V E.

Il ne doit pas tarder ? Mais il tardera peut-être ;

croyez-moi , Monsieur ; il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le village qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action. Vous attendez , vous , le consentement de votre Maîtresse , il faut le demander pour l'obtenir.

D O R A N T E.

Mais enfin ?

L' O L I V E.

Mais enfin , il faut venir au fait , & tout au plus vite , nous n'avons point de temps à perdre. Nous travaillons ici depuis quinze jours l'un & l'autre , moi à gâter le jardin de Monsieur Bernard , & vous à défigurer les plafonds & les cheminées ; car vous êtes un très-mauvais Peintre , & je ne suis pas bon jardinier , moi , sans contredit. La fourberie sera découverte avant terme , si nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la suivante , laissez-moi un peu causer avec elle , j'irai dans un moment vous rendre compte de la conversation.

D O R A N T E.

Ne lui donne point trop à connoître....

L' O L I V E.

Laissez-moi faire , je ne gâterai rien.





## SCENE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

LISETTE.

**I**L faut absolument que je démêle ce que je soup-  
çonne. Monsieur Bernard. Monsieur Bernard ,  
votre extravagante passion nous fera faire quelque  
extravagance.

L'OLIVE.

Je suis votre très-humble serviteur , Mademoi-  
selle Lisette.

LISETTE.

Je suis votre servante , Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Vous me semblez avoir l'esprit occupé de quel-  
que affaire importante , Mademoiselle Lisette ?

LISETTE.

Oui , j'ai quelque chose en mouvement dans la  
cervelle , je vous l'avoue.

L'OLIVE.

J'ai aussi la tête embarrassée de quelques petites  
bagatelles.

LISETTE.

Ne pourroit-on point sçavoir le sujet de votre  
embarras ?

*L' O L I V E.*

Où que sâfait. La petite personne pour qui vous vous intéressez , est Angelique ?

*L I S E T T E.*

Justement.

*L' O L I V E.*

Elle-est amoureuse de quelqu'un ?

*L I S E T T E.*

Non pas encore : mais elle hait Monsieur Bernard.

*L' O L I V E.*

C'est une grande disposition pour en aimer un autre.

*L I S E T T E.*

Ce Monsieur Bernard veut l'épouser malgré qu'elle en ait.

*L' O L I V E.*

Voilà d'heureuses conjonctures ; & si vous voulez lui faire entendre que le Peintre est mon maître, homme de condition , amoureux d'elle à la folie.

*L I S E T T E.*

Hé bien ?

*L' O L I V E.*

Je crois que nous n'aurions pas de peine à faire ce mariage-là , qu'en dis-tu ?

*L I S E T T E.*

Il s'en fait de plus difficiles.

L' O L I V E.

N'est-il pas vrai ? Et le nôtre ne sera pas mal-aisé à conclure , je pense.

L I S E T T E.

Oh que non , quand les parties sont une fois d'accord , les affaires sont bien-tôt terminées.

L' O L I V E.

Touche donc là. Sans façon, ma chere. Ce sont de bonnes filles que ces Lisettes , je n'en ai jamais trouvé qui n'ayent dit, oui.

L I S E T T E.

Voici Angélique , va chercher ton maître , & l'amène ici ; il ne faut point que les choses languissent.

L' O L I V E.

J'y cours , & je te le livre tout à l'heure. Ah ! qu'on est heureux en amour de trouver des filles si expéditives !

## S C E N E X I I I.

*ANGÉLIQUE, LISETTE.*

A N G E L I Q U E.

**P**ourquoi me laisses-tu seule , Lisette ? Dans l'aecablement où je suis , tu m'abandonnes à mes chagrins , & depuis que tu es sortie de ma

82      *LE TUTEUR ;*

chambre j'ai fait les plus cruelles réflexions.

*L I S E T T E.*

Et je viens de faire , moi , la rencontre la plus heureuse.

*A N G E L I Q U E.*

Tu causois avec le Jardinier : que te disoit-il ?

*L I S E T T E.*

Vivat , Madame , la fortune & l'amour sont pour la jeunesse , & le Tuteur est pris pour dupe.

*A N G E L I Q U E.*

Comment ?

*L I S E T T E.*

Je m'en étois toujours bien doutée , que le Peintre étoit un faux Peintre.

*A N G E L I Q U E.*

En as-tu quelque certitude ?

*L I S E T T E.*

C'est un de vos amans , qui s'est déguisé pour s'introduire auprès de vous.

*A N G E L I Q U E.*

Que me dis-tu ?

*L I S E T T E.*

Je vous dis vrai.

*A N G E L I Q U E.*

Un de mes amans ! Il y a quinze jours qu'il est ici , il ne m'a point encore parlé. Qu'il est indolent , ou timide ! Et dans l'extrémité où je me trouve , que j'ai peu de secours à attendre d'une tendresse comme la sienne !

L I S E T T E.

Oùi , vous aimez la vivacité dans un amant ,  
vous avez le goût bon ; & le Peintre en aura , ne  
vous mettez pas en peine. Le voici.

---

## S C E N E    X I V .

*DORANTE, L'OLIVE, ANGELIQUE,  
L I S E T T E.*

A N G E L I Q U E.

**A** H Lisette , que sa présence me cause de  
trouble , je n'ai jamais senti ce que je sens.

L I S E T T E.

Ce sont les effets de la simpatie. Allons , mort de  
ma vie , il ne faut pas être rebelle à la destinée.

L' O L I V E.

Hé , allons donc , Monsieur , ferme , courage.

D O R A N T E.

Je tremble , l'Olive.

L' O L I V E.

Ira-t'il ?

L I S E T T E.

Il n'ose vous aborder.

A N G E L I Q U E.

Qu'osera-t'il donc entreprendre , pour me prou-  
ver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi ?

DORANTE.

J'oserai tout , belle Angelique , si vous souffrez que je vous aime , & si vous me permettez d'espérer.

L'OLIVE.

Ah ! le voilà en mouvement , dieu merci.

DORANTE.

Je ne vous adore , il est vrai , que depuis deux mois , parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois de ma vie. J'ai fait parler à votre Tuteur, ma mere elle-même.

LISETTE.

Madame , c'est le Marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh , par ma foi , Monsieur Bernard , nous nous marierons ; mais vous ne signerez point au Contrat.

DORANTE.

Oùï , c'est moi , charmante Angelique , qui brûle d'unir ma destinée à la vôtre.

ANGELIQUE.

Si vous êtes le Marquis , Monsieur , j'ai reçu tant de témoignages de tendresse de Madame votre mere , quand elle vint ici....

L'OLIVE.

Je me donne au diable , Madame sa mere est aussi folle de vous que le fils , c'est beaucoup.

LISETTE.

Ah ! Madame , par reconnoissance pour l'une,

vous ne pouvez vous dispenser d'aimer l'autre.

D O R A N T E.

Je ne demande point , adorable Angelique ; que pour vous délivrer des persécutions d'un Tuteur bizarre , vous vous jettiez aveuglément entre mes bras , moins par tendresse , peut-être , que par désespoir ; c'est l'amour qui me fait faire le personnage que je fais ici. Mais l'aveu de votre famille l'autorisera sans doute. Votre oncle le Chevalier....

L I S E T T E.

Hé vite , hé vite , éloignez-vous , j'entens tousser de loin ce gros coquin de Lucas ; il vient de ce côté-ci , peut-être , il ne faut pas qu'il nous trouve en-semble.

A N G E L I Q U E.

Ah , Lisette !

L' O L I V E.

Sauvons-nous , Monsieur.

D O R A N T E.

Un mot , avant que je vous quitte.

A N G E L I Q U E.

Que voulez-vous que je vous dise ?

L I S E T T E.

Hé retirez-vous , la nuit s'avance à grands pas : quand elle sera tout-à-fait obscure , revenez ici dans le même endroit , vous nous y trouverez l'une & l'autre.

36 *LE TUTEUR,*

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience !

L'OLIVE.

Nous voyagerons , Monsieur , apparemment ,  
& la partie sera quarrée ; elles sont à nous , sur ma  
parole.

---

S C E N E   X V .

*ANGELIQUE, LISETTE.*

LISETTE.

**H**E bien , que dites-vous de tout ceci ? Votre  
cœur est plus agité que le mien , je gage.

ANGELIQUE.

Mon cœur est agité , je te l'avouë , & mon esprit  
embarrassé.

LISETTE.

Il faut pourtant se hâter de prendre parti , & voi-  
ci une aventure qu'il faut brusquer , si vous voulez  
la conduire à bonne fin.

ANGELIQUE

Mais comment la finir sans consentir à un enle-  
vement ?

LISETTE.

Ce ne sera pas un enlèvement , le Ciel nous en



préserve. Il faudra faire la chose par maniere de promenade.

A N G E L I Q U E.

Mais la médisance....

L I S E T T E.

Bon , bon , c'est une bonne carogne , que la médisance ; elle est elle-même si fort décriée , que personne ne s'embarrasse de ce qu'elle peut dire.

A N G E L I Q U E.

Quel éclat feroit mon Tuteur !

---

## S C E N E   X V I.

*A N G E L I Q U E , L I S E T T E ,  
M. B E R N A R D , L U C A S.*

M. B E R N A R D.

**Q**ui va là ?

L I S E T T E.

Le voilà , Madame , nous sommes perdus.

A N G E L I Q U E.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées ?

M. B E R N A R D.

Qui va là , encore une fois ?

L U C A S *entrant de l'autre  
côté du Théâtre.*

Pasquagé , qui va là toi-même ?

88      *LE TUTEUR,*

M. BERNARD.

Lucas ?

LUCAS.

Monsieur ?

M. BERNARD.

Est-ce toi ?

LUCAS.

Hé, voirement oüi, qui pourroit-ce être ? Vous m'avez baillé ordre de roder par tout ; & je rode, comme vous voyez, mais je ne trouve rien.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGELIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont venir : comment ferons-nous ?

M. BERNARD.

Hem, que murmures-tu là entre tes dents ?

LUCAS.

Tatigué comme vous vous gauffez ! c'est vous, qui jasez tout seul, je pense.

M. BERNARD.

Tu rêves, je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon ?

M. BERNARD.

Non vraiment.

LUCAS

Oh bien morgué je sommes donc ici plus de  
deux ;

deux ; il y a de la trahison, prenons garde à nous.

L I S E T T E.

Il faut les éviter , sauvons-nous.

L U C A S.

Morgué je tiens quelque chose que je ne laisserai pas aller.

A N G E L I Q U E.

Doucement , Lucas.

M. B E R N A R D.

Je pense que c'est la voix d'Angelique ?

A N G E L I Q U E.

Oui , Monsieur , c'est moi qui me promène avec Lisette.

M. B E R N A R D.

Ah , ah !

L U C A S.

Les mâles se sont envolés , Monsieur , je n'avons déniché que les femelles.

M. B E R N A R D.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin ?

L I S E T T E.

Pour dissiper un grand mal de tête qui lui est resté de son évanouissement de tantôt , je lui ai conseillé de faire un tour de promenade.

M B E R N A R D.

C'est fort bien fait : mais l'heure de la promenade est un peu passée ; l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder , rentrons.

## ANGELIQUE.

L'air me fait du bien , au contraire ; & je continuerai , s'il vous plaît , de me promener avec Lisette.

## M. BERNARD.

Non , non , puisque vous voulez vous promener , je ne vous quitterai point , je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade ; allons , venez.

## ANGELIQUE.

Lisette.

## LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarrasser.

## LUCAS.

Où êtes-vous donc , Mademoiselle Lisette , que je nous promenions itou par ensemble ?

## SCENE XVII.

## DORANTE, L'OLIVE.

## DORANTE.

**L'**Olive ?

## L'OLIVE.

Monsieur.

## DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher ? ce sont-elles sans doute.

L' O L I V E.

Non , Monsieur , je n'ai rien entendu , il n'y a encore personne , nous revenons de trop bonne heure , & quoique la nuit soit des plus obscures , elle ne l'est point assez à ma fantaisie.

D O R A N T E.

Que veux-tu ? Les momens me durent des siècles absent d'Angelique , & je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être , où je lui ai parlé de mon amour pour la première fois , & où j'espère la trouver sensible à ce que je souffre pour elle.

L' O L I V E.

Cela est bien tendre : Mais dites -moi un peu ; Monsieur , si par aventure les belles consentent au voyage , cette affaire-ci me paroît d'une nature à mériter que la justice s'en mêle.

D O R A N T E.

Cela peut arriver ; elle s'en mêlera sans doute.

L' O L I V E.

Tant pis , je voudrois bien que cela se fit sans elle.

D O R A N T E.

Pourquoi ?

L' O L I V E.

Elle est tracassière , la Justice , elle fera des informations , des poursuites.

D O R A N T E.

Nous nous tirerons bien d'affaires , cela s'accommodera.

*L' O L I V E.*

Oùi, cela s'accommodera pour vous ; mais je fê-  
rai peut-être pendu par accommodement, moi : ce  
sera un des articles. Ce Monsieur Bernard m'en  
veut diablement.

*D O R A N T E.*

Je te réponds de tout , ne te mets pas en peine.  
Angélique ne vient pas encore !

*L' O L I V E.*

Elle ne viendra peut-être pas , Monsieur. Si c'é-  
toit une baye qu'elle vous eût donnée?

*D O R A N T E.*

Paix , paix , j'entens quelqu'un.

*S C E N E X V I I I.*

*D O R A N T E , L' O L I V E ,  
ANGELIQUE , LISETTE ,  
M. BERNARD , LUCAS.*

*ANGELIQUE en rentrant dans  
le fonds du Théâtre.*

**N**ous revenons insensiblement au même en-  
droit où vous nous avez trouvées.

*D O R A N T E.*

La voici , l'Olive.

M. BERNARD.

Cette allée sombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre ?

D O R A N T E.

L'Olive ?

L' O L I V E.

Oùi, c'est elle, vous avez raison ; mais elle est en compagnie ; retirons-nous, Monsieur, la place est prise.

*Angelique s'avance d'un côté avec Monsieur Bernard, qui la tient sous le bras, & Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas ; de manière que Dorante & l'Olive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, & Monsieur Bernard & Lucas dans les deux côtés du Théâtre.*

M. BERNARD.

Mais, mignone, n'êtes-vous point lasse de vous promener, & ne serions-nous point mieux dans la maison ?

A N G E L I Q U E.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

L I S E T T E.

Elle a raison : un peu de complaisance une fois en votre vie ; Y-a-t'il du mal à se promener ?

*Ici Lisette en approchant de l'Olive qu'elle ne voit point, étend sa main, & le prend par le*

*colet, & dans le même temps Angelique rencontre la main de Dorante , qu'elle prend.*

*L' O L I V E à voix très basse.*

Je suis pris , Monsieur.

*D O R A N T E.*

Et moi aussi.

*L I S E T T E.*

Est-ce toi ?

*L' O L I V E.*

Moi-même.

*L I S E T T E.*

Paix.

*A N G E L I Q U E.*

Ne faites point de bruit.

*M. B E R N A R D.*

Hem ? Comment ? Quoi ? Que dites-vous ?

*A N G E L I Q U E.*

Je dis , Monsieur , que si vous voulez rentrer absolument , nous acheverons , Lisette & moi , notre caprice de promenade.

*M. B E R N A R D.*

Non , je ne suis point pressé , mignonne , & je ne rentrerai qu'avec vous.

*A N G E L I Q U E.*

Quelle peine !

*L I S E T T E.*

Va te coucher , Lucas , & emmene Monsieur.



LUCAS.

Oh non, tâtigué je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi ! parle donc hé , marouffe ?

M. BERNARD.

Mais , mignonne , cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroît bien nouvelle & bien extraordinaire , j'ai peine à croire qu'elle soit sans fondement , je vous l'avouë.

ANGELIQUE.

Et moi , Monsieur , je vous avouë naturellement que vous croyez juste. Ce Peintre que vous avez ici depuis quinze jours.

DORANTE.

Ah ! Madame , vous me perdez.

M. BERNARD.

Hé bien , ce Peintre , qu'a-t'il fait ?

ANGELIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il est amoureux de moi.

LUCAS.

Morgué je vous l'avois bian dit , Monsieu , que le Jardinier & ly c'étoient deux fripons.

ANGELIQUE.

Je suis bien malheureuse , ma pauvre Lisette , d'être exposée....

LISETTE.

Hem , que vous êtes bonne , Madame ! C'est

par ordre de Monsieur que tout cela se fait , il veut nous éprouver , & cela n'est ni beau ni honnête , de soupçonner ainsi de pauvres innocentes comme nous , & de faire sonder notre pudeur par un Peintre & par un maraut de Jardinier.

L' O L I V E.

Hon , masque.

M. B E R N A R D.

Quoi , le Peintre & le Jardinier ?

A N G E L I Q U E.

Ils ont eu la hardiesse de nous demander à Lisette & à moi un rendez-vous cette nuit.

M. B E R N A R D.

Un rendez-vous !

L I S E T T E.

Oùi vraiment , un rendez-vous , & nous avons eu la foiblesse de leur accorder la chose , Monsieur.

M. B E R N A R D.

Vous leur avez donné le rendez-vous ?

A N G E L I Q U E.

Oùi , Monsieur.

M. B E R N A R D.

Comment , oùi ?

L I S E T T E.

Que voulez-vous ? Les filles sont curieuses ; on est bien-aïse de voir jusqu'où des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heure à peu près, Monsieur,

seur , si vous vouliez nous irrions par curiosité encore.

M. B E R N A R D.

Qu'est-ce à dire par curiosité ?

L U C A S.

Tâtigué que cette Lisette est curieuse ! je n'aime pas ça.

A N G E L I Q U E .

Pour moi , Monsieur , je ne veux pas être la dupe de cette affaire , s'il vous plaît ; je démêlerai l'avanture , & vous me vengerez de ces insolens.

L I S E T T E.

Mort de ma vie , il les faut faire expirer sous le bâton , Madame.

L' O L I V E.

Si tu ne me laisses aller , je crierai.

A N G E L I Q U E.

Ou je sçaurai bien me venger de vous , s'il est vrai , comme je le pense , que ce soit vous qui par soupçon de ma conduite me fassiez faire cette mauvaise plaisanterie.

M. B E R N A R D.

Moi ? je ne sçai ce que c'est , je vous jure.

L U C A S.

Ni moi non plus , la peste m'étouffe.

A N G E L I Q U E.

Voulez-vous me le bien persuader ?

*Tome III,*

I

M. BERNARD.

Oh de tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre , sous ces maronniers d'Inde , il faut que vous y alliez à ma place.

M. BERNARD.

Où j'irai , je vous en répons.

ANGELIQUE.

Et nous irons tout de ce pas , Lisette & moi , nous cacher derrière la palissade pour entendre la conversation ; & sçavoir ce que nous devons croire.

M. BERNARD.

Oh je le veux bien , vous me rendrez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place , Madame ?

LUCAS.

Volontiers , morgué que ça sera drôle ?

M. BERNARD.

Ne perdons point de temps. Allons , viens , Lucas.

ANGELIQUE.

Non , Monsieur , ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

M. BERNARD.

Comment donc ?

ANGELIQUE.

Il faut prendre des habits de femmes pour les mieux tromper.

M. BERNARD.

Qu'en avons-nous affaire ? on n'y voit goutte.

LUCAS.

On n'y voit goutte ; mais on tâte , Monsieur. Ça est bien pensé des habits de femmes !

M. BERNARD.

Hé bien soit , voyons la fin de tout cela.

ANGELIQUE.

Vous trouverez un deshabillé pour vous , & une coëffure sur ma toilette.

LISETTE.

Et pour l'ajustement de Lucas , vous le prendrez dans ma garderobe.

LUCAS.

Pargué je n'avons pas besoin de tant de parure.

ANGELIQUE.

Allez vite , & revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine , je serons bientôt sagement. Morgué que j'allons rire.



## SCENE XIX.

ANGELIQUE, DORANTE,  
LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE.

**M**aintenant , Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

La peste que tu as la serre bonne !

ANGELIQUE.

Je ne tiens pas mal aussi ce qui me tombe en partage ; & quelques efforts que vous ayez fait pour m'échapper. . . .

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de vous : mais le commencement de votre conversation. . . .

L'OLIVE.

Je me donne au diable , j'ai eu belle peur ; j'ai cru d'abord que vous étiez traîtresse , Madame.

ANGELIQUE.

Cette conversation s'est terminée plus heureusement que vous ne pensiez.

DORANTE.

Elle vous a débarrassée de vos surveillans ; nous sommes seuls , charmante Angelique , quelles résolutions sont les vôtres ?

A N G E L I Q U E.

Que vous alliez tout au plus vite au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

D O R A N T E,

Ah ! de grace , parlons sérieusement , je vous prie.

L I S E T T E.

On vous parle sérieusement aussi , il faut y aller.

L' O L I V E.

Pour moi je ne demande pas mieux.

D O R A N T E.

Adorable Angélique , profitons d'une occasion si favorable : il s'agit de me désespérer , ou de vous déterminer à une fuite.

A N G E L I Q U E.

Non , pour le parti de la fuite , ne vous attendez point que je le prenne. Menageons votre fortune & ma réputation , une affaire d'éclat perdrait l'une & l'autre : écrivez à votre famille , j'attens des nouvelles de la mienne.

D O R A N T E.

Et que deviendrai-je en attendant , moi , Madame ?

A N G E L I Q U E.

Vous me dites que vous m'aimez , vous aurez le temps de me le persuader.

D O R A N T E.

Après ce que vous avez dit à votre Tuteur , il

ne faut pas que le jour me retrouve chez lui m<sup>me</sup> dans le village.

ANGÉLIQUE.

Au contraire, allez au rendez-vous, vous dis-je, & trouvez les moyens de mériter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, Madame !

LISETTE.

Où sa confiance. Vous avez de l'esprit & de l'amour, & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille ?

L'OLIVE.

Il faut que j'aye plus d'esprit que mon maître assurément ; car je comprends la chose à merveille, moi.

DORANTE.

Mais expliquez-moi donc ?

L'OLIVE.

Je vous expliquerai tout, suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obéis aveuglément, Madame, quel prix recevrai-je de ma soumission ?

LISETTE.

Hé, mort de ma vie, dépêchez-vous, on vous dira cela quand vous serez revenu.





## SCÈNE XX.

*ANGELIQUE, LISETTE.**ANGELIQUE.*

**L**A plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette & Monsieur Bernard..

*LISETTE.*

Hé, allez, allez, Madame, c'est un bon homme qui le mérite bien. Comment, on ne sçauroit se défaire de ce petit importun-là ?

*ANGELIQUE.*

L'imagination du rendez-vous m'est venue bien à propos pour nous en débarrasser.

*LISETTE.*

Avouez que je ne vous ai pas mal secondée : nous sommes vives nous autres dans l'occasion, nos soupirans en ont tremblé.

*ANGELIQUE.*

Cette aventure produira des effets admirables, Lisette.

*LISETTE.*

Assurément. Le Tuteur convaincu de notre bonne foi ne sera plus si défiant, & nous serons un peu moins gênées. Par ma foi voilà une jolie maniere de guerir les soupçons d'un jaloux !

M. BERNARD & LUCAS *derrière le Théâtre.*

Haye, haye, haye, à l'aide.

ANGELIQUE.

J'entens du bruit, Lisette.

LISETTE.

Oùï, Madame, on applique le remède, il faut lui donner le temps d'opérer: rentrons dans le logis.

M. BERNARD.

Au secours, au secours.

LUCAS.

A l'aide, à l'aide.

## SCENE XXI.

DORANTE, M. BERNARD,  
ANGELIQUE, LUCAS,  
LISETTE.

DORANTE.

**V**Ous prétendez en vain m'échaper, je veux vous mener moi-même à Monsieur Bernard, & le rendre témoin de votre trahison; comment malheureuse, vous trompez un si honnête homme: ah perfide!

M. BERNARD.

[Voilà un brave garçon, je ne l'aurois pas cru.]

L U C A S.

Hé , je suis tout moulu de coups , miséricorde !

L ' O L I V E.

Oh , tu as beau fuir , tu ne m'échaperas pas.  
Trahir un si bon maître que le tien , carogne de  
Lisette !

L U C A S.

Oh tatigué , tenez-vous donc. Si c'est Lisette  
à qui vous en voulez , je ne suis pas elle , je suis  
Lucas.

L ' O L I V E.

Comment , Lucas ?

L U C A S.

Oùï palfangué , regardez-y plutôt : Voici tout  
à propos de la lumière.

## S C E N E   X X I I.

*DORANTE, LUCAS, M. BERNARD,  
MATURINE , ANGELIQUE ,  
LISETTE , L'OLIVE.*

M A T U R I N E , *avec un flambeau.*

**H**E' ! quel vacarme est-ce-là ? A qui en avez-  
vous donc ? quel bruit vous faites !

D O R A N T E.

Lucas en habit de femme , que veut dire ceci ?

L U C A S.

Ça veut dire que je croyions vous attraper, & que je sommes attrapés, nous. C'est notre Monsieur qui est la Damaïfelle que vous avez fi bien épouftée.

D O R A N T E.

Quoi, Monsieur ?

M. B E R N A R D.

Oùi, mon cher enfant, c'est moi-même.

D O R A N T E.

Je fuis au défefpoir, Monsieur, des coups de bâton...

M. B E R N A R D.

Ne me fais point d'excufes, je te prie, ne me fais point d'excufes. Je fuis ravi d'avoir ce témoignage de ton zele & de ton affection.

D O R A N T E.

Monsieur...

L' O L I V E.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

M. B E R N A R D.

Ho ! non, non, diable ! Hé bien, Lucas, te voilà avec tes foupçons, tu es détrompé maintenant, dis, n'eft-il pas vrai ?

L U C A S.

Détrompé, non, mais je fis battu.

M B E R N A R D.

Approchez. Où êtes-vous, Angelique ? venez

embrasser cet honnête garçon-là: Voilà la perle des domestiques. Hé bien, étois-je d'intelligence avec eux? qu'en dites-vous? vous me rendez justice à l'heure qu'il est.

A N G E L I Q U E

Oh pour cela oïi, Monsieur, je vous en répons : & voici mon oncle le Chevalier qui vient d'arriver qui vous la rendra bien davantage encore.

M. B E R N A R D.

Votre oncle! Et que vient-il faire ici à l'heure qu'il est?

A N G E L I Q U E.

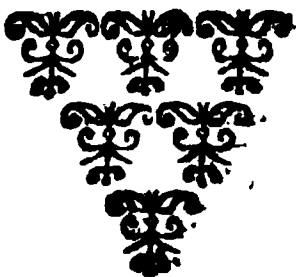
Nous ne tarderons pas à l'apprendre : C'est quelque affaire pressée, apparemment.

D O R A N T E.

Le Chevalier me tient parole, tout va bien, l'Olive.

L U C A S.

Morgué, Monsieur, ne nous montrons pas comme ça, on se gaufferoit de nous.



---

---

SCÈNE DERNIÈRE.

M. BERNARD, LE CHEVALIER,  
ANGELIQUE, DORANTE,  
L'OLIVE, LISETTE,  
LUCAS.

LISETTE.

**T**enez, Monsieur, c'est Monsieur Bernard  
qui vous en voulez, le voilà en des-habillé  
de campagne.

LE CHEVALIER.

Monsieur Bernard !

M. BERNARD.

Oùi, Monsieur, c'est moi-même. Il faut vous  
dire. . . .

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage ! Donnez vous le bal ici,  
Monsieur ? Ma nièce, y en a-t'il quelqu'un dans  
le village ?

M. BERNARD.

Ce n'est point une mascarade, Monsieur, je  
vais vous expliquer. . . .

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'esprit depuis quel-  
que temps, il nous le faut veiller toutes les nuits.

**M. BERNARD.**

Comment , insolente ?

**L'OLIVE.**

Il ne court encore que le jardin ; mais il courra bien-tôt les champs , si je ne me trompe.

**LE CHEVALIER.**

Ah ! te voilà , l'Olive.

**L'OLIVE.**

Vous voyez , Monsieur , chacun a sa folie dans cette maison-ci : la mienne est d'être Jardinier.

**LE CHEVALIER.**

Je sçai l'avanture.

**L'OLIVE.**

Et voilà aussi une autre fou de votre connoissance qui s'est mis dans la tête...

**LE CHEVALIER.**

Je connois sa folie ; je viens ici pour la guérir. Et quelle figure est-ce encore-là ?

**LISETTE.**

C'est le Fermier de Monsieur Bernard , qui a la même folie que son maître , ils ont tous deux la rage d'être femmes.

**LUCAS.**

Morgué ça n'est pas vrai , je ne veux pas être femme , c'est une trop méchante engeance , & j'aimerois mieux être loup-garou.

**M. BERNARD.**

Oùais , tout ceci commence à me déplaire , qu'est-ce donc que cela signifie ?

**LE TUTEUR,****LE CHEVALIER.**

Vous êtes-là, ma nièce, en bien mauvaise compagnie.

**ANGELIQUE.**

Je m'y déplaïs beaucoup, mon oncle, je vous l'avouë.

**LE CHEVALIER.**

Je le crois bien, ce sont les Petites-Maisons que cette maison-ci : il faut en sortir au plus vite.

**M. BERNARD.**

On se moque ici de moi, je pense.

**ANGELIQUE.**

Pour le Peintre & le Jardinier, ce sont des espèces de foux assez agréables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmènerons avec nous.

**LE CHEVALIER.**

Volontiers, ma nièce.

**L'OLIVE.**

Nous divertirons ces Dames dans le voyage : Monsieur.

**LE CHEVALIER.**

J'ai là mon carrosse, allons ; venez.

**M. BERNARD.**

L'on prétend ainsi malgré moi ...

**LE CHEVALIER.**

Doucement, s'il vous plaît, Monsieur Bernard, votre folie me paroît dangereuse, vous demeurerez tout seul : mais je vous ferai garder à vue, en



attendant qu'on vous enferme , ou que votre bon sens vous revienne.

M. BERNARD.

Quoi, Angelique ?

ANGELIQUE.

Adieu, Monsieur, je suis bien fâchée de votre accident, nous vous reverrons quand vous serez plus sage.

M. BERNARD.

Ma pauvre Lisette ! empêche que...

L I S E T T E.

Jusqu'au revoir. Monsieur, quand sa folie le prendra recommandez qu'on ne le batte point, il vient d'en avoir assez, je vous assure.

M. BERNARD.

Quoi ! tout le monde m'abandonne ?

D O R A N T E.

Vous êtes persuadé de mon zèle & de ma fidélité, Monsieur, je vais suivre votre maîtresse ; & je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons sentimens qu'elle a pour vous.

M. BERNARD.

Hom, je creve.

L' O L I V E.

Je laisse votre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moi, je vous prie ; ne donnez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers, ces marauts-là sçavent les rendre.

**M. BERNARD.**

Ah ! mon pauvre Lucas , je perds Angelique ;  
que deviendrai-je ?

**L U C A S.**

Bon, palfangué , que voulez-vous faire ? Ils ont  
biau dire , je ne sommes pas foux ; je sommes les  
fots , & si j'avions épousé ces deux carognes-là ,  
je t'aurions été bian davantage.

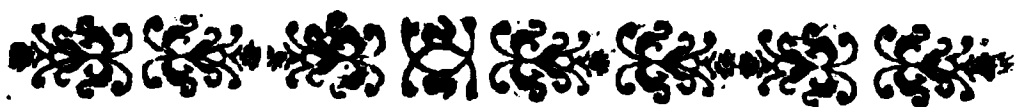
**F I N.****LA FOIRE**

LA FOIRE

DE

BESONS

COMEDIE.



## A C T E U R S.

M. GRIFFARD, Financier.

MARIANE, fille de M. Griffard.

CHONCHETTE, filleule de M. Griffard.

CLITANDRE, neveu de M. Griffard.

M. GUILLEMIN, Notaire.

M<sup>e</sup>. GUILLEMIN, femme de M.  
Guillemin.

LE CHEVALIER.

L'ABBE.

CIDALISE, femme de Clitandre.

ERASTE, Amant de Mariane.

M<sup>e</sup>. ARGANTE, vieille Coquette,  
Amoureuse d'Erasle.

FROSINE, intrigante.

L'OLIVE, valet d'Erasle.

LE TABELLION.

LE NOURICIER.

Troupe de Payfans & de Payfannes, &c.

*La Scene est dans la Prairie de Besons.*

LA FOIRE  
DE  
BESONS,  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

*CLITANDRE* seul.



**L**R A S T E me fait bien attendre , & il n'a gueres d'empreslement pour un homme aussi passionné qu'il paroît l'être .

S C E N E II.

CLITANDRE, L'OLIVE.

CLITANDRE.

**A** H ! te voilà , l'Olive , où est ton maître ?

L' O L I V E.

Il m'envoie vous prier de ne vous point impatienter , Monsieur , il va venir aussi-tôt qu'il sera débarassé de Madame Argante.

CLITANDRE

Si Madame Argante est avec lui ?

L' O L I V E.

Vraiment oui , Monsieur , ce sont des animaux tenaces que de vieilles coquettes , on ne les quitte pas comme on veut ; cependant comme il est sans façon avec elle , il la plantera là toute seule au premier endroit : nous l'aurons bien-tôt ici. Le voilà , le pense.



## S C E N E III.

*CLITANDRE, ERASTE, L'OLIVE.*

E R A S T E.

**M**lle pardons , mon cher Clitandre , j'abuse de toute maniere des bontés que tu as pour moi.

C L I T A N D R E.

Laissons-là les complimens , s'il te plaît , & venons au fait. Voilà la maison de mon oncle.

L' O L I V E.

Vous avez tort d'être broüillé avec lui , vous seriez bien logé en ce pays-ci.

C L I T A N D R E.

Il y est depuis deux jours , sa fille est avec lui. Tu es amoureux d'elle ; mon oncle est un homme extraordinaire qui ne la mariera point dans les formes ; il faut se servir , pour te rendre heureux , du petit stratagème que nous avons imaginé.

E R A S T E.

Toutes nos mesures sont prises pour cela : mais l'exécution m'en paroît un peu difficile.

L' O L I V E.

Point du tout, Monsieur , c'est ce qui vous trompe : l'occasion de la Foire autorise la mascarade ; &

## **VI<sup>8</sup> LA FOIRE DE BESONS.**

pour donner plus d'apparence à la chose , j'ai engagé deux ou trois payfans des plus gros Bourgeois du village , à être de la partie , tout ira bien.

**C L I T A N D R E.**

Ton aimable parente, Cidalise , a mis le moins scrupuleux petit Notaire de Paris dans tes intérêts ; nous l'avons amené avec nous. Mon oncle est amoureux de Cidalise à la fureur , elle le fera donner dans tous les panneaux qu'elle voudra lui tendre.

**E R A S T E.**

Mais toi qui aimes Cidalise , consentiras-tu , sans quelque sorte de répugnance , qu'elle flatte du moindre espoir l'extravagante passion de ton oncle ? Et la délicatesse de ton amour....

**C L I T A N D R E.**

Il faut te parler confidemment : prend garde que quelque curieux ne vienne point nous écouter , l'Olive. Nous sommes trop bons amis pour avoir des secrets l'un pour l'autre , & je me reproche de t'en avoir fait un depuis six jours de mon mariage avec Cidalise.

**E R A S T E.**

Quoi, Cidalise !

**C L I T A N D R E.**

Elle a consenti à mon bonheur , nous nous intéressons à faire le tien. Tu seras heureux, j'ose t'en répondre.



**E R A S T E.**

Et ton oncle ne sçait-il rien de cette affaire ?

**C L I T A N D R E.**

Je suis si mal avec lui depuis long - temps , & il en use si mal avec sa famille , que j'ai crû pouvoir me dispenser....

**L' O L I V E.**

Monfieur , je viens d'appercevoir Frofine qui se promene ici-près toute seule. Monfieur est mal avec son oncle, je n'y suis pas bien , moi ; nous n'avons personne pour commencer l'intrigue , voulez-vous que je la mette de notre partie ?

**E R A S T E.**

Elle est des amies de Madame Argante , prend garde....

**L' O L I V E.**

Elle aime l'argent plus que toutes choses , je vous répons d'elle.

**C L I T A N D R E.**

Fais-la venir , que nous lui parlions , je suis fort de ses amis , moi.

**L' O L I V E.**

Je vous l'amene.... Oh , par ma foi , il n'est plus temps , Madame Argante s'en est emparée : les voilà qui viennent de ce côté.

**E R A S T E.**

Retirons-nous ; & toi , l'Olive , trouve quelque moyen pour éloigner Madame Argante de cet en-

## 120 LA FOIRE DE BESONS,

droit-ci, nous en aurons besoin pour notre mascarade.

L' O L I V E.

Je m'en charge ; & d'engager Frofine à vous rendre service , laissez-moi faire.

---

### SCENE IV.

*Me ARGANTE , FROSINE.*

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

**A** H , quelle cohue , ma pauvre Frofine ! quelle cohue que cette Foire de Besons !

F R O S I N E.

C'est une espece de bal de campagne , où on laisse entrer tous les masques , comme vous voyez.

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Le cruel bal , & les vilains masques ! Je suis bienheureuse de t'avoir rencontrée. Il n'y a ici que moi de femme de qualité , je pense. En vérité je suis confuse de la complaisance que j'ai pour Erasme : il faut l'aimer autant que je fais , pour ne pas rompre toutes les ridicules parties où il m'engage,

F R O S I N E.

Nous l'avons perdu dans la foule , & cela vous inquiète , à ce qu'il me semble : avouez de bonne foy,

foi la chose , Madame , c'est la jalousie plutôt que la complaisance qui vous fait être de ses parties , il ne vous a pas trop pressée pour celle-ci , au contraire.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Jalouse , moi ! moi jalouse ! Oh , je ne la suis point du tout , je t'assure : quand on est faite comme moi , & qu'on se connoît , la jalousie est une passion qu'on ne connoît guères.

FROSINE.

Il est vrai , Madame , que vous avez tous les sujets du monde de vous louer de la nature.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Franchement , Frosine , ma figure lui fait honneur , & depuis qu'on s'est avisé de porter des visages dans le monde , il n'y a guères que le mien qu'elle puisse se vanter d'avoir fait.

FROSINE.

Vous êtes bien contente de votre grosse personne , Madame ?

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Tout ce qu'on peut l'être , ma chere Frosine , je suis belle , riche , & jeune encore , malgré la médisance ; car il y a des mal-intentionnées dans le monde.

FROSINE.

Oùii , cela est vrai ; des ridicules qui enragent de vieillir , & qui veulent que tout le monde vieillisse

122 LA FOIRE DE BESONS;

à proportion : quand il y a quarante ou cinquante ans qu'ils connoissent une femme , ils s'imaginent qu'elle a cet âge-là.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Le monde est si plein d'impertinens : car pour très-jeune , je la suis , te dis-je.

F R O S I N E.

Hé , à qui le dites-vous , Madame ? Je le sçai mieux qu'un autre ; vous n'étiez qu'un enfant quand ma grand mere fut mariée.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Et avec tous ces avantages de la beauté & de la jeunesse , j'ai ceux aussi d'une naissance distinguée , d'une alliance considérable.

F R O S I N E.

Ah , Madame , qu'il y a de malignité dans le monde !

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Comment donc , Frofine ?

F R O S I N E.

Le mérite & la vertu sont bien persécutés dans ce siècle-ci ! J'ai entendu dire à mille personnes que vous n'avez jamais eu ni pere ni mere , ni de mari même , quoique vous soyez veuve.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E

Mais en vérité cela est trop plaisant , Frofine ; cela est trop plaisant. Que le monde est extravagant ! comme si l'on ne connoissoit pas ma fa-

mille. J'ai deux jeunes garçons au College , une petite nièce dans le Couvent.

FROSINE.

Oh , pour des enfans , & des especes de nièces , on ne vous dispute point cette famille-là : mais pour un mari & des ancêtres , ce sont des parens qu'on ne vous connoît point , à ce que j'ai oûi dire.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Il y a là-dedans un excès de ridicule qui me réjouis.

FROSINE.

Je vous demande pardon , Madame , de vous dire si naturellement....

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Tu ne me fâches point , mon enfant , je suis femme de bon esprit , je me mets au dessus des discours du peuple , j'ai du bien , de l'argent comptant.

FROSINE.

De l'argent comptant ?

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Où , Frosine.

FROSINE.

Ah vraiment , je ne m'étonne plus que vous vous moquiez de tout ce qu'on peut dire , & que vous n'en preniez point de chagrin. Le chagrin & l'argent comptant ne doivent point loger en même maison.

## 24 LA FOIRE DE BESOINS.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

J'ai du goût pour Erasme , il m'aime , cela suffit ,  
je suis à la veille de l'épouser.

F R O S I N E

Ecoutez , Madame , on est dans le goût de vous  
disputer vos mariages , on pourroit bien vous dis-  
puter ce mari-ci. En temps de guerre les hommes  
sont rares , c'est à qui en aura.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Non , Frosine , il ne tient qu'à moi d'épouser  
Erasme , te dis-je , & cela ne tardera pas à se faire.

---

### S C E N E V.

M<sup>e</sup> A R G A N T E , F R O S I N E ;  
C I D A L I S E.

C I D A L I S E.

A H Ciel ! Que vois-je ? l'heureuse rencontre !  
Madame Argante à la Foire de Besons ! Hé,  
c'est vous , charmante personne !

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Cidalise ! quoi , Cidalise ! Ah , quelle prédesti-  
nation ! Te trouver ici , mon incomparable ! Tu  
n'y es pas seule , apparemment ? & ces sortes de  
parties....

**C I D A L I S E.**

Elles se font toujours en bonne compagnie, la mienne est assurément une des plus gaillardes. Cléandre m'a engagée d'y venir avec un Abbé, une fille d'Opéra & un Notaire.

**F R O S I N E.**

Ne seroit-ce point le mariage de l'Abbé que vous venez faire en ce pays-ci ? C'est une Foire pour ces sortes de mariages, que la Foire de Besons, Madame.

**C I D A L I S E.**

Ah ! te voilà, Frofine. Tu es toujours aussi folle que de coutume.

**F R O S I N E.**

Fort à votre service, Madame.

**M<sup>e</sup>. A R G A N T E.**

Où as-tu laissé ta compagnie ?

**C I D A L I S E.**

Elle s'est dispersée de côté & d'autre. En sortant du bac, cinq ou six femmes à bonne fortune se sont emparées de Monsieur l'Abbé, à cinquante pas plus loin, un gros d'yvrognes a accosté la fille d'Opera, & Monsieur le Notaire est ici proche en affaire sérieuse.

**M<sup>e</sup>. A R G A N T E.**

En affaire sérieuse à la Foire de Besons ?

**C I D A L I S E.**

Où vraiment, & très-sérieuse, même. Le pau-

## 126 LA FOIRE DE BESONS,

Un petit Tabellion en faveur du voyage avoit arboré le plumet & l'épée pour imposer aux Clercs & aux Courtauts.

FROSINE.

« Cela aura produit un effet tout contraire, j'engage.

CIDALISE.

Justement, Frosine, tu l'as deviné. Ils l'ont reconnu, il a pris querelle; & ils achevoient de le battre quand je l'ai quitté, parce que je ne pouvois plus m'empêcher d'en rire.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

« Et toi, tu n'as point trouvé d'aventure ?

CIDALISE.

Une des meilleures de toute la Foire. Un joli Mousquetaire de dix-huit ans, qui m'a offert la collation, & de me remener en croupe à Paris. Ce ne sont pas là des bagatelles, Frosine.

FROSINE.

Fy, en croupe, Madame ?

CIDALISE.

Oh, il me proposoit d'aller en deux jours, pour éviter la fatigue du voyage.

FROSINE.

Diantre, cela mérite réflexion.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

« Et voilà, Frosine, à quoi l'on est exposé dans ces sortes de plaisirs-ci, & sérieusement, je me sçai fort mauvais gré d'y être venuë.



## FROSINE.

Ah, Madame! vous n'avez rien à craindre, & vous êtes à couvert de ces sortes d'aventures; ce n'est que de petites étourdies comme Madame, à qui l'on ose faire des propositions si téméraires. Mais il n'y a point de jeune homme, quelque déterminé qu'il puisse être, qui ose vous insolenter de cette manière-là.

## SCENE VI.

*Me. ARGANTE, FROSINE,  
CIDALISE, M. GUILLEMIN.*

## CIDALISE.

AH! Vous voilà, Monsieur Guillemín. Hé comment avez-vous pu vous débarrasser de cette foule de frappeurs qui vous entourroit?

## M. GUILLEMIN.

J'en suis venu à bout, Madame: & grace au ciel m'en voilà quitte.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

N'est-ce pas là ton petit Notaire?

## CIDALISE.

Où, lui-même.

M. GUILLEMIN.

Il arrive toujours quelque histoire plaisante dans ces promenades-ci, c'est la coutume, il s'y faut attendre.

CIDALISE.

Je ne sçai pas où vous trouvez le plaisant de celle-ci, & elle me paroît assez triste pour vous.

M. GUILLEMIN.

Point du tout, Madame, ce n'est qu'une bagatelle.

FROSINE.

Oh, Monsieur Guillemain est fait à ces sortes d'incidens-là, Madame; il y a long-temps que nous nous connoissons, c'est un petit homme à bonne fortune.

M. GUILLEMIN.

Ah! c'est toi, Serviteur, Frofine.

FROSINE.

Qu'il soit à Paris, ou à la campagne, il ne passe point de jour sans quelque aventure.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Cela est heureux, & je l'en félicite.

CIDALISE.

Comment, ma charmante; sçavez-vous bien que Monsieur Guillemain est en commerce avec ce qu'il y a de plus agréables libertines dans le monde?

M. GUILLEMIN.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame,

**FROSINE.**

Tout Notaire qu'il est , il ne se fait pas une affaire de disputer le cœur d'une coquette à un Prince , & à un Financier même.

**M. GUILLEMIN.**

Il y a une maniere pour se faire aimer , que ces Messieurs-là ne connoissent pas mieux que d'autres.

**CIDALISE.**

Il est toujours le préféré , vous dis-je.

**M<sup>e</sup>. ARGANTE.**

Je n'ai pas de peine à le croire.

**M. GUILLEMIN.**

Je ne m'en vante jamais, & cela se sçait d'ailleurs ; Madame.

**FROSINE.**

Oh, pour cela oui , les affaires finissent toujours avec éclat. Il prend ordinairement querelle avec ses rivaux ou avec ses maîtresses , cela lui attire des disputes avec les domestiques ; ces marauds-là sont insolens , il faut les battre , ou être battu quelquefois. Il y a toujours des coups donnés dans le dénouement des aventures de Monsieur Guillemine, ce sont des especes de Tragédies.

**M. GUILLEMIN.**

Je n'y joué pas le plus mauvais personnage ; Frosine.

**FROSINE.**

Vous êtes souvent lezé dans la catastrophe.

## 130 LA FOIRE DE BESONS,

CIDALISÉ.

Que ne souffre-t'on point pour les Dames ? Il aime le beau sexe , c'est-là sa folie.

M. GUILLEMIN.

Ah , Madame !

FROSINE.

Lui , Madame ! vous n'y songez pas. Il a la plus jolie femme de France , qu'il n'aime point du tout.

M. GUILLEMIN.

Fy , aimer sa femme , cela est-il permis à un galant homme ? & se marie-t'on pour cela dans le monde ? A moins que d'être du dernier Bourgeois...

CIDALISÉ.

M. Guillemmin est un Notaire de qualité , au moins ; c'est lui qui fait valoir tout l'argent comptant des petits Maîtres de la Cour , Madame.

M. GUILLEMIN.

Je ne me suis donné une femme que pour la forme , c'est une bonne personne qui ne sort point de chez elle , qui ne voit ame qui vive , & qui fait aller mon ménage pendant que je me divertis & que je me promène.

CIDALISÉ.

Vous êtes bien prédestiné , Monsieur Guillemmin , d'avoir une si bonne femme.



## SCÈNE VII.

MR. ARGANTE, FROSINE,  
CIDALISE, M. GUILLEMIN,  
L' ABBÉ.

CIDALISE.

Nous nous retrouverons tous à la fin. Voici  
Monsieur l'Abbé, je pense.

L' ABBÉ.

Nous l'avons échappé belle, Madame. Et l'avanture  
qui vient d'arriver...

M. GUILLEMIN.

Comment ? Quelle aventure ?

L' ABBÉ.

On ne vous l'a pas encore dite ?

FROSINE,

Nous ne savons ce que c'est.

L' ABBÉ.

Le même bac qui nous a passé vient de s'ouvrir  
en abordant de ce côté-ci, il y avoit dedans plus de  
trois cens personnes.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Au secours, au secours, miséricorde ! Hé ! n'y a-t-il  
personne de noyé ?

## 32 *LA FOIRE DE BESONS;*

L' A B B E'.

Non , Madame , la plûpart n'ont pris que le demi bain même : à la vérité il y a quelques chapeaux & quelques fontanges qui prendront le bain tout entier , & qui pourront bien aller jusqu'à Roïen porter des nouvelles du naufrage.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Ces pauvres chapeaux ! Ces pauvres fontanges !

---

### S C E N E   V I I I .

*Me. A R G A N T E , F R O S I N E ;*

*M. GUILLEMIN , L' A B B E' ,*

*LE C H E V A L I E R yvre.*

LE C H E V A L I E R à l'Abbé.

**B**on-jour , mon ami.

L' A B B E'.

Voilà un jeune homme qui se porte bien. Bon-jour , Chevalier.

LE C H E V A L I E R.

Serviteur, Mesdames. Allons vite , votre manteau , Monsieur l'Abbé.

L' A B B E'.

Mon manteau ! Tu te moques , je pense.

**LE CHEVALIER.**

Je ne me moque point , tôt , dépêche .

**M<sup>e</sup>. ARGANTE.**

Comment donc , est-ce qu'on vole ainsi les manteaux à la Foire de Besons ?

**CIDALISE.**

Cela est fort commode.

**LE CHEVALIER.**

On ne les vole point , Madame , on les emprunte aux Abbés officieux , pour envelopper les baigneuses du bac , en attendant que leurs habits se-  
chent.

**FROSINE.**

Il faut avouer que ces Messieurs les Abbés sont d'une grande ressource pour les Dames.

**L' ABBÉ.**

Mais je suis bien-aîsé de sçavoir à qui mon manteau....

**LE CHEVALIER.**

Hé, donne , te dis-je , la petite personne qui s'en servira mérite bien qu'on lui fasse plaisir ; elle est d'humeur reconnoissante , & tu ne seras point fâché de l'avoir obligée.

**L' ABBÉ.**

Mon caractère m'engage à être charitable , il n'y a pas moyen de m'en défendre.

**LE NOTAIRE.**

Que Monsieur l'Abbé est bien-faisant , Mesdames !

## **34 LA FOIRE DE BESONS.**

**LE CHEVALIER.**

Il me faudroit encore une jupe. Allons, Madame, faites bien les choses.

**M<sup>e</sup>. ARGANTE.**

Comment ? Qu'est-ce à dire ?

**LE CHEVALIER.**

C'est une petite Bourgeoise des plus jolies, qui m'avoit ici donné rendez-vous : il lui arrive un accident, je ne puis pas avec bienfiance la remener chez elle toute nue. Allons, Madame.

**M<sup>e</sup>. ARGANTE.**

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Je n'ai que faire de votre petite Bourgeoise, moi.

**CIDALISE.**

Il faut avoir quelques égards pour son prochain, Madame.

**L' ABBÉ.**

Monsieur le Chevalier est fort joli homme, au moins, ce n'est pas un ingrat ; & quand une personne de mérite lui rend service, il a sa revanche de la bonne maniere.

**FROSINE.**

Est-ce que vous voudriez être moins charitable que Monsieur l'Abbé, Madame ?

**M<sup>e</sup>. ARGANTE.**

Hom, il faut avoir des complaisances....

**FROSINE.**

Voilà une Dame bien obligeante.

**LE CHEVALIER.**

La petite Bourgeoise viendra vous remercier, je vous l'amene dans ce moment même.



## SCENE IX.

*M. GUILLEMIN, CIDALISE;**Me. ARGANTE, L'ABBE'.*

M. GUILLEMIN.

**V**oilà un naufrage de bac qui causera du désordre dans plus d'un ménage.

CIDALISE.

Oùï, on verra bien que les habits mouillés ne viendront pas de visites sérieuses.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Oh, pour moi je ne passerai point de bac assurément, on fera faire un pont si on veut que je m'en retourne.

L' A B B E'.

Il faut vous établir en ce pays-ci, Madame, le Bailli de Besons est veuf; si vous voulez, c'est un mariage à faire.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Un Bailli de Besons, Monsieur l'Abbé! Un Bailli.... Regardez-moi bien, ai-je l'air d'une Bailive.... Je vous trouve admirable.

L' A B B E'.

Vous vous emportez, je quitte la place.

*A Cidalise & au Notaire.*

Nous sçavons où nous retrouver: sans adieu, Madame.

# 36 L'AFFAIRE DE BESOINS ;

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Voilà un Abbé bien impertinent, avec son Bailli de village. Je ne sçai qui me tient...

---

## S C E N E X.

*Me. GUILLEMIN, M. GUILLEMIN, LE CHEVALIER yvre, FROSINE, Me. ARGANTE, CIDAISE.*

M<sup>e</sup>. G U I L L E M I N.

**J**E ne sçai à qui j'ai l'obligation de l'ajustement où me voilà : mais on m'a fait si grand plaisir , que je ne puis remercier assez..

M. G U I L L E M I N.

Que vois-je ? ventrebleu , c'est ma femme !

M<sup>e</sup>. G U I L L E M I N.

Ah ! Monsieur le Chevalier, voilà mon mari, je suis perduë.

L E C H E V A L I E R.

Son mari !

M. G U I L L E M I N.

Comment, malheureuse !

L E C H E V A L I E R.

Doucement , Monsieur , point de violence :

M. G U I L L E M I N.

Qu'est-ce à dire, point de violence ?

FROSINE

FROSINE à Monsieur Guillemain.

Vous le disiez bien, Monsieur, voilà un petit naufrage qui causera du désordre.

M. GUILLEMIN.

Où je vous en répons, & vous verrez de quelle maniere...

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Est-ce ainsi que votre femme fait aller le menage, pendant que vous vous promenez, Monsieur le Notaire ?

M. GUILLEMIN.

Morbleu.

CIDALISE.

Cette aventure est plus triste que la premiere: M'en croirez-vous ? je suis votre amie, avalez doucement la pillule. Si vous teniez chez vous compagnie à votre femme, elle n'en viendrait pas chercher à la Foire.

M. GUILLEMIN.

Quoi, Madame !

FROSINE.

Hé fy, Monsieur, vous faites comme le chien du Jardinier ; vous n'avez pas pris votre femme pour l'aimer, & vous ne voulez pas que d'autres l'aiment.

M. GUILLEMIN.

L'aimera qui voudra : mais ce ne sera pas chez

138 LA FOIRE DE BESONS,

moi, je vous jure , & je m'en vais tout de ce pas la remener chez son pere.

M<sup>e</sup>. GUILLEMIN.

Helas ! vous le pouvez , Monsieur , vous m'y avez prise : mais comme le carrosse de Monsieur le Chevalier m'a prise au logis . il faut auparavant qu'il m'y remène.

M. GUILLEMIN.

Quoi , vous avez encore l'effronterie..

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Ce qu'elle propose est dans les règles , il n'y a pas le petit mot à dire.

M. GUILLEMIN.

J'enrage.

LE CHEVALIER.

Allons , point de bruit , Monsieur le Notaire ; votre femme se met à la raison , il faut aussi que vous vous y mettiez ; vous la remènerez demain chez son pere ; & je la remènerai ce soir chez vous , moi. Nous allons toujours faire collation en attendant que les hardes sechent ; il n'y paroîtra pas , je vous assure.

M. GUILLEMIN.

Je ne vous quitterai pas , vous avez beau faire.

LE CHEVALIER.

Hé bien, venez, vous êtes le maître : mais point de mauvaise humeur sur tout , ou nous vous mettrons dehors , je vous en avertis.

**CIDALISE.**

Vous n'êtes pas heureux à la Foire de Besons,  
Monsieur Guillemmin, je ne vous conseille pas d'y  
revenir l'année prochaine.

**M. GUILLEMIN**

Si l'on m'y rattrape de ma vie...

**LE CHEVALIER.**

Donnez la main à votre épouse, Monsieur Guil-  
lemmin, faites-bien les choses.

**M<sup>e</sup>. GUILLEMIN.**

Sans rancune au moins, mon petit mari.

**M. GUILLEMIN.**

Hom! carogne.

**LE CHEVALIER.**

Tout cela s'accommodera, Mesdames; avec  
nous autres gens de qualité il faut bien qu'un  
Notaire soit bon homme.



SCENE XI.

FROSINE, CIDA LISE,

Me. ARGANTE.

FROSINE.

**J** Usqu'au revoir , Monsieur Guillemín. On va vous envoyer la petite fille d'Opera , afin que la partie soit quarrée.

CIDA L I S E.

Epargne-le , Frofine , il est de mes amis , & il a assez de chagrin.

FROSINE.

Bon , Madame , il ne s'est donné une femme que pour la forme , & il n'est aussi fâché que pour la forme , je vous assure.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Il n'a pas fait un heureux voyage.



## SCENE XII.

*Me. ARGANTE, CICALISE,  
FROSINE, L'OLIVE.*

L'OLIVE.

**A** H ! Madame que je vous trouve bien à propos.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

A qui en as-tu donc ? te voilà bien essoufflé.

L'OLIVE.

On le feroit à moins. Bon-jour , Frosine.

FROSINE.

Bon-jour , l'Olive.

L'OLIVE.

Il y a une heure que je galope toute la prairie pour vous chercher , Madame.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Que me veux-tu ?

L'OLIVE.

Ah, la maudite Foire , Madame , la maudite Foire ! Vous aviez un bon pressentiment de vouloir rompre cette partie-là.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Qu'y-a-t'il donc ?

## 144 LA FOIRE DE BESONS;

pons. L'une veut le mener à Clichy , l'autre à Nanterre , celle-ci à Asnières , celle-là à Colombes ; il y a la femme d'un Sous-fermier , qui est une connoisseuse confirmée, celle-là , qui veut à toute force qu'il aille souper à Argenteuil avec elle.

CIDALISE.

Il faut que vous rompiez ces parties-là , ma charmante.

L'OLIVE.

Il faut donc se hâter , Madame , la scène ne se passe qu'à cent pas d'ici sous ces premiers Saules. L'une le tire d'un côté , l'autre de l'autre ; on le démembre peut-être à l'heure que je vous parle. Est-ce que vous souffrirez cela , Madame ?

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Non vraiment, je ne le souffrirai pas. Ne viendras-tu pas avec moi, ma chère bonne ?

CIDALISE.

Volontiers.

L'OLIVE *bas à Cidalise.*

Défaites-nous de cette vieille masque-là , c'est une cassade que je lui donne.

CIDALISE.

Mais il faudra que je vous quitte pour rejoindre ma compagnie.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.



M<sup>re</sup>. A R G A N T E.

Ne m'abandonne pas, toi, Frofine.

F R O S I N E.

Non, Madame.

L' O L I V E.

Nous allons vous suivre, Madame. Je suis bien-aîsè que Frofine vienne avec moi, pour me défendre des curieuses. Un homme seul à la Foire de Besons court de grands risques, comme vous voyez.

## S C E N E X I I I.

F R O S I N E L' O L I V E.

F R O S I N E.

**O**H, par ma foi, je suis votre servante : mais je ne vous aime pas assez pour vous garder, Monsieur de l'Olive.

L' O L I V E.

Tu prens la chose au pied de la lettre, un peu de patience, mon enfant, j'ai quelques petites propositions à te faire de la part d'Erasme.

F R O S I N E.

Veut-il que je presse son mariage avec Madame Argante ?

Tome III.

N

*L' O L I V E.*

Ce n'est pas cela : tout au contraire , il n'est pas content d'elle , il cherche condition.

*F R O S I N E.*

Comment donc ?

*L' O L I V E.*

Elle ne fait pas bien les choses.

*F R O S I N E.*

Elle est pourtant bien en argent comptant , à ce qu'elle dit.

*L' O L I V E.*

Bagatelles. Elle s'en vante pour attraper quelque jeune sot : mais nous ne sommes pas dupes , nous autres. Elle a eu du goût l'année dernière pour un Colonel de Dragons qui a furieusement dérangé ses affaires : il a fallu remonter un Régiment , & le quartier d'Hyver a été rude.

*F R O S I N E.*

Elle s'attendoit bien à épouser ce Colonel-là.

*L' O L I V E.*

Bon, épouser ! Sont-ee des épouseurs que les Officiers , & les Officiers de Dragons encore ?

*F R O S I N E.*

Il est vrai , la plupart de ces Messieurs-là s'imaginent que leur profession leur donne des droits sur les femmes des autres , ils n'en veulent point prendre en leur nom.

## L' O L I V E.

N'ont-ils pas raison ? Au retour d'une Campagne ils ne sont pas tâchez de trouver chez des Madame Argante , toutes les commodités de la vie. Ils regardent cela comme une espece d'auberge ; bonne table , bon équipage , crédit chez les marchands , bourse bien garnie. Tant que cela dure on a des empressements pour elles , soins , complaisances , égards , assiduez , rien ne manque ; le Printemps vient , le mois de Mars arrive , le dénoûment approche , il est question d'épouser , ohé , ohé , l'amour s'envole , le Cavalier décampe , & la Dame enrage. Oh ça , le mariage est une espece de conclusion qu'on ne connoît point parmi les troupes , & la plupart des jolies femmes ne s'embarassent pas de le supprimer.

## F R O S I N E.

Mais Eraste n'est point dans les troupes , & Madame Argante n'est point jolie femme.

## L' O L I V E.

C'est ce qui fait qu'on a d'autres visées. Tiens , vois-tu cette premiere maison à côté de ces grands arbres ?

## F R O S I N E.

Cette maison neuve ? Hé bien ?

## L' O L I V E.

C'est une forteresse qui renferme une fille fort

**148. LA FOIRE DE BESONS,**

jolie , un vieux Financier qui est son pere , & cent mille écus d'argent comptant.

**F R O S I N E.**

Mort de ma vie , voilà une bonne place à assiéger , si on étoit sûr de la prendre.

**L' O L I V E.**

Mon maître est amoureux de la fille.

**F R O S I N E.**

J'ai compris cela tout d'abord.

**L' O L I V E.**

Il a aussi une passion très-forte pour les cent mille écus.

**F R O S I N E.**

Cela n'est pas difficile à croire.

**L' O L I V E.**

Et de mon côté , moi , j'ai une vieille rancune contre le Financier.

**F R O S I N E.**

Pour quel sujet ?

**L' O L I V E.**

Pour une bagatelle. Il y a deux ou trois ans que j'eus besoin d'argent , il m'arriva de faire une méprise , je signai son nom au lieu du mien sur un papier qui n'étoit pourtant pas de conséquence ; je suis fort étourdi , moi , de mon petit naturel.

**F R O S I N E.**

Hé bien ?

**L' O L I V E.**

Hé bien , mon enfant , il eut le crédit de me

Faire faire à la Justice des excuses publiques de mon étourderie , & la Justice eut la bizarrerie de me faire porter en plein jour un flambeau tout allumé dans les rues de Paris. Cela m'a donné un petit ridicule dans le monde , & je suis engagé d'honneur à me venger du Financier , comme tu vois.

F R O S I N E.

Où , je vois bien que tu as tes raisons , ton maître a les siennes. Mais les miennes à moi ?

L' O L I V E.

Oh , pour les tiennes , elles se trouveront dans la bourse d'Erasme : le voici le plus à propos du monde.

## S C E N E X I V.

*FROSINE , L'OLIVE , ERASTE.*

E R A S T E.

**H**E' bien , l'Olive , où en sommes-nous ?  
as-tu fait confidence à Frosine...

L' O L I V E.

Je commençois à lui expliquer la chose , Monsieur ; mais elle fait déjà quelques petites difficultés.

E R A S T E.

Comment donc ?

N iij

150 LA FOIRE DE BESONS ;

F R O S I N E.

Non, Monsieur, je ne suis point intéressée, je vous assure ; il va peut-être vous faire entendre....

L' O L I V E.

Non, Monsieur, ce n'est point l'intérêt qui la domine ; mais enfin il faut un motif aux personnes de mérite pour les faire agir. Et... Allons, Monsieur, faites bien les choses.

E R A S T E.

Je n'ai sur moi que vingt pistoles, les voilà, ma chère Frosine.

FROSINE *en prenant l'argent.*

Hé, fy donc, Monsieur, vous me faites rougir.

E R A S T E.

Ce n'est qu'un échantillon de ce que je veux faire pour toi, si le dessein que j'ai peut réussir.

F R O S I N E.

Il ne tiendra pas à moi, je vous assure.

E R A S T E.

Il n'y a que Madame Argante qui m'embarrasse en ce pays-ci.

F R O S I N E.

Pourquoi l'amenez-vous ?

E R A S T E.

A-t-il été possible de faire autrement ? Elle étoit chez moi dès six heures du matin, je n'ai pû me défaire d'elle.

L' O L I V E.

J'ai bien eu envie de vous en débarrasser en passant le Bac, moi , Monsieur , il m'a pris une legere tentation de lui donner un petit coup de coude , & de la noyer adroitement , cela lui auroit épargné bien des chagrins dans la suite.

F R O S I N E.

Voilà un garçon bien charitable.

E R A S T E.

Où est-elle enfin ? Qu'est-elle devenue ?

L' O L I V E.

Je l'ai envoyée vous chercher de ce côté-là , parce que je sçavois bien que vous étiez de l'autre.

E R A S T E.

Elle reviendra , comment ferons-nous ?

L' O L I V E.

Ne vous inquiétez point , elle est en bonne main , Cidalise la promene , elle tâchera de la perdre comme un animal incommode. Et Clitandre , qu'en avez-vous fait ?

E R A S T E.

Il cherche un habit de paysan pour se déguiser avec nous , il veut être du divertissement.

L' O L I V E.

Et les Musiciens , les Danseurs sont-ils arrivés ?

E R A S T E.

Je ne sçai point encore.

L' O L I V E.

Où leur avez-vous donné rendez-vous ?

E R A S T E.

Au premier cabaret du village , à la Croix blanche.

L' O L I V E.

Au cabaret ! ils y sont dès le matin , sur ma parole. Oh diable ! pour ces sortes de rendez-vous là la Musique & la Danse sont d'une exactitude admirable. Allez-vous-en leur dire de se tenir prêts , pendant que j'acheverai d'expliquer à Frofine ce qu'il faut qu'elle fasse.

E R A S T E.

Mais ...

L' O L I V E.

Hé, ne perdez point de temps , allez vite ; je m'en vais vous joindre.

## S C E N E X V.

*F R O S I N E , L' O L I V E.*

L' O L I V E.

**O** H ça , Mademoiselle Frofine , maintenant que vous avez vos raisons en poche.

F R O S I N E.

Me voilà prête à entrer en action , de quoi s'agit-il ? que faut-il faire ?



L' O L I V E.

Fort peu de chose ; rendre cette lettre à Maria-  
ne premierement.

F R O S I N E.

Cela ne fera pas bien difficile.

L' O L I V E.

Si je n'étois pas trop connu du Financier , je  
t'en aurois épargné la peine.

F R O S I N E.

Et est-ce une intrigue à entamer, ou si la con-  
noissance est déjà faite ?

L' O L I V E.

Oh, vraiment oui , la connoissance est déjà faite ,  
& sans la vigilance du Financier elle seroit peut-  
être bien avancée.

F R O S I N E.

Comment nommes-tu ce Financier ?

L' O L I V E.

Monsieur Griffard.

F R O S I N E.

Monsieur Griffard ! je connois cet homme-là ,  
c'est un de mes intimes.

L' O L I V E.

Tout de bon !

F R O S I N E.

Oui , te dis je.

L' O L I V E.

A la bonne heure , cela se rencontre le mieux  
du monde.

**F R O S I N E.**

Cela se rencontre fort mal au contraire ; & je ne puis pas en conscience , moi , donner les mains au bernement d'un Financier de ma connoissance.

**L' O L I V E.**

Ah , ah , fort bien , la conscience de Frofine ; qui a des égards pour un Financier ! cela est nouveau. Sçavez-vous bien que vous n'y songez, pas, au moins , mignonne ?

**F R O S I N E.**

Qu'est-ce à dire , je n'y songe pas ?

**L' O L I V E.**

Tu baisses furieusement , je ne te connois plus , moi , qui te parle ; & où est ce feu , cette vivacité , cette ardeur exempte de scrupule que je t'ai toujours vûe jusqu'à présent ? Quoi , cette illustre Frofine qui a elle-même enrôlé son mari pour avoir le plaisir d'être plutôt veuve , cette héroïne , qui pour s'approprier le petit bien de sa famille a fait mettre son frere aux petites Maisons , & envoyé son oncle aux galeres ? Je ne parle point de sa nièce qu'elle a très-avantageusement mariée à un riche Magistrat , qui n'est pourtant pas veuf encore . . . . cette même Frofine . . .

**F R O S I N E.**

Oh , oh , oh , tais-toi donc l'Olive , si tu me piques d'honneur , tu me feras faire tout ce que tu

voudras ; voilà qui est fini , tu n'as qu'à parler.

**L' O L I V E.**

Rends la lettre à Mariane , & persuade à ton intime qu'il est fort aimé de Cidalise ; on ne te demande pas autre chose.

**F R O S I N E.**

Je vais y travailler tout de ce pas , laisse-moi faire.

**L' O L I V E.**

On ouvre la porte , quelqu'un sort , je vais trouver mon maître.

---

---

## **S C E N E X V I.**

***FROSINE , CHONCHETTE.***

**CHONCHETTE.**

**I**L en arrivera ce qu'il pourra , puisqu'on ne me mene point promener en ce pays-ci , j'irai fort bien me promener toute seule.

**F R O S I N E.**

Voilà une petite personne dont le visage ne m'est pas inconnu.

**CHONCHETTE.**

Tout le monde se réjouit , tout le monde danse à la Foire ; il ne sera pas dit , assurément , que je ne danse pas comme les autres.

156 *LA FOIRE DE BESONS,*

**F R O S I N E.**

C'est la petite nièce de Madame Argante , je pense ?

**C H O N C H E T T E.**

J'ai vû cette femme là chez ma tante , à ce qu'il me semble.

**F R O S I N E.**

Je la reconnois , c'est elle-même.

**C H O N C H E T T E.**

Hé, bon-jour, ma chere Frosine.

**F R O S I N E.**

Quoi ! c'est vous, Mademoiselle Chonchette? Et d'ou sortez-vous ?

**C H O N C H E T T E.**

De chez mon parrain.

**F R O S I N E.**

Est-ce que Monsieur Griffard est votre parrain ?

**C H O N C H E T T E.**

Oùi, je demeure chez lui depuis que ma tante a fait semblant de me mener au Couvent.

**F R O S I N E.**

Elle dit à tout le monde que vous y êtes : mais à ce que je vois , c'est votre parrain qui a soin de vous.

**C H O N C H E T T E.**

N'allez point vous imaginer que c'est mon pere, au moins. Tout le monde le croit : mais ma tante dit bien que cela n'est pas vrai.

**F R O S I N E.**

Il faut en croire votre tante , elle doit le sçavoir mieux qu'une autre.

**C H O N C H E T T E.**

Oùi vraiment , c'est elle qui est ma mere : mais Je ne fais pas semblant d'en rien sçavoir.

**F R O S I N E.**

La petite rusée ! Vient-elle voir votre parrain , quelquefois ?

**C H O N C H E T T E.**

Qui , ma tante ? Non , elle ne sçait pas qu'il a cette maison-ci , seulement ; il se cache d'elle & de tout le monde , mon parrain : il est amoureux d'une personne qui venoit quelques fois chez ma tante , & il voudroit bien qu'elle l'aimât , afin de l'épouser sans qu'on en sçût rien.

**F R O S I N E.**

N'est-ce point Cidalise ?

**C H O N C H E T T E.**

Vous l'avez deviné justement. Il a une grande fille qu'on appelle Mademoiselle Mariane , qui voudroit bien aussi se marier sans le dire à son pere , ils sont fort secrets , dans cette famille-là.

**F R O S I N E.**

Hé , qui vous a donc dit tous leurs secrets , à vous ?

**C H O N C H E T T E.**

Mademoiselle Mariane ! Nous sommes bonnes

## 158 LA FOIRE DE BESONS,

amies : elle me dit tout ce qu'elle pense. Et quoique je ne sois qu'une petite fille , elle trouve que j'ai de l'esprit.

F R O S I N E.

Où ?

C H O N C H E T T E.

Il y a un jeune Monsieur qu'on appelle Erasme , qu'elle aime à la folie : tenez , elle l'aime presque autant que nous haïssons mon parrain.

F R O S I N E.

Hé , pourquoi le haïssez-vous ?

C H O N C H E T T E.

Il ne veut point que Mademoiselle Mariane ait des amans , elle le hait pour cette raison-là , elle ; quand je serai plus grande , il ne voudra peut-être pas que j'en aye , moi ; je le hais par avance.

F R O S I N E.

Voilà un enfant qui promet beaucoup. Hé , où est-elle à présent , Mademoiselle Mariane ?

C H O N C H E T T E.

Dans le logis.

F R O S I N E.

Que fait-elle ?

C H O N C H E T T E.

Elle achève de s'habiller en paysanne , à cause de la Foire : C'est elle qui m'a coiffée , comme vous voyez , & qui m'a mis ma robe neuve.

F R O S I N E.

Cela vous sied fort bien , vous êtes fort jolie.

## C H O N C H E T T E.

Nous nous mettons un peu de bon air aujourd'hui, parce que nous nous attendons de voir Erasme. Il doit venir en masque, & il avoit promis d'envoyer des violons mais on n'a point eu de ses nouvelles. Les hommes sont si traîtres. Oh, s'il ne venoit point, Mademoiselle Mariane seroit bien fâchée contre lui.

## F R O S I N E.

Faites-moi parler à elle, Mademoiselle Chonchette.

## C H O N C H E T T E.

Je m'en vais la chercher : elle fera bien-aïse de vous connoître, & que vous la voyiez, car elle est bien belle. Hé, tenez, la voilà qui vient d'elle-même.

## S C E N E X V I I.

*M A R I A N E, C H O N C H E T T E,  
F R O S I N E.*

## M A R I A N E.

**V**ous sortez toute seule, Chonchette, vous ne serez pas mal grondée.

## C H O N C H E T T E.

Hé là, là, ma bonne, ne faites point tant la

## 160 LAFOIRE DE BESONS ;

fieri , on vous gronde aussi souvent que moi ; & pour être plus grande , vous n'êtes pas plus exempte de la mauvaise humeur de mon parrain.

M A R I A N E.

Qui est cette Dame à qui vous parlez ?

C H O N C H E T T E.

C'est la meilleure personne du monde, ma chère bonne.

F R O S I N E

Mademoiselle , je suis votre très-humble servante.

M A R I A N E.

Je suis bien la vôtre , Madame.

C H O N C H E T T E.

Elle venoit presque tous les jours chez ma tante , & elle m'apportoit tant de confitures ; elle prenoit toujours mon parti contre elle , quand elle me grondoit.

M A R I A N E.

Je ne m'étonne pas que tu sois si fort de tes amies.

C H O N C H E T T E.

Faites connoissance avec elle , croyez-moi , ma bonne ; elle vous aidera , si vous voulez , à faire en-dêver mon parrain. C'est une fort bonne femme ; elle veut bien qu'on ait des amans , elle , elle connoissoit tous ceux de ma tante.

M A R I A N E.

Tatante a donc des amans , Chonchette ?

C H O N C H E T T E



C H O N C H E T T E.

Tant qu'elle veut , ma bonne , elle n'a point de  
pere.

M A R I A N E.

Qu'elle est heureuse ! on ne la contraint point.

F. R. O S I N E.

Vous regardez donc la liberté comme un grand  
bonheur , Mademoiselle ?

M A R I A N E.

Je ne conçois rien de plus agréable , Madame.

C H O N C H E T T E.

J'aime à faire tout ce que je veux , je suis déjà  
comme elle.

F R O S I N E.

Et vous seriez bien-aise de ne plus dépendre d'un  
pere ?

M A R I A N E.

Oùi , je vous l'avouë.

C H O N C H E T T E.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle meurt d'envie d'être  
mariée ?

M A R I A N E.

Comment, petite fille, vous avez l'indiscrétion...

F R O S I N E.

Ne vous alarmez point , votre secret est en sû-  
reté , j'en sçai plus qu'elle ne m'en peut dire , & je  
cherchois , quand je l'ai trouvée , à vous parler de  
la part d'Erasme.

## 181 LA FOIRE DE BESONS,

M A R I A N E.

Paix , parlez bas. De la part d'Erasme !

C H O N C H E T T E.

Je vous le disois bien , qu'elle étoit bonne femme.

F R O S I N E.

Voilà un billet qu'il vous envoie.

M A R I A N E.

Il n'est donc pas ici ?

F R O S I N E.

Il ne tardera pas à s'y rendre ; voyez , en attendant , ce qu'il vous écrit.

M A R I A N E.

Chonchette ?

C H O N C H E T T E.

J'entens bien ce que vous me voulez dire. Hé ! la , la , ma bonne , faites vos petites affaires , je m'en vais amuser mon parrain , afin qu'il ne vienne point vous surprendre.



## SCENE XVIII.

M A R I A N E , F R O S I N E .

F R O S I N E .

**L**A petite filleule de Monsieur Griffard a de  
grands talens pour entrer dans le monde , et-  
le y fera fortune , sur ma parole.

M A R I A N E .

Qu'Erasme m'écrit tendrement , mais qu'il agit  
avec lenteur ! Pourquoi ne pas me demander en  
mariage à mon pere ?

F R O S I N E .

Il apprehende d'être refusé ; Monsieur votre pé-  
re est un bizarre qui ne se gouverne pas comme un  
autre ; il a ses caprices , le bon-homme.

M A R I A N E .

Vous le connoissez donc , à ce que je vois , Ma-  
dame ?

F R O S I N E .

Si je le connois !

M A R I A N E .

Hé , mon dieu , n'allez pas lui dire que j'aime  
Erasme , je ne lui en ai point parlé , je serois perdue.

F R O S I N E .

Ne craignez rien.

M A R I A N E.

Il ne veut pas que je fasse la moindre chose sans l'avertir : cela est bien gênant , Madame , n'est-il pas vrai ?

F R O S I N E.

Bon , c'est à lui de le vouloir , & à vous de n'en rien faire : Le ridicule ! Est-ce que pour aimer un joli homme , il faut qu'une fille demande permission ? Et combien y en a-t'il dans le monde qui se marient tous les jours *incognito* , même ?

M A R I A N E.

Se marier *incognito* ! & se marie-t'on beaucoup comme cela , dites ?

F R O S I N E.

Très-souvent. A la vérité , ces mariages-là ne durent pas tant que les autres ; mais ils sont bien plus à la mode.

M A R I A N E.

Je suis très-humble servante à la mode , je n'épouserai point Erasme de cette manière-là ; car je veux que notre mariage dure toujours.

F R O S I N E.

Oh , pour le vôtre , nous le ferons de la bonne sorte , ne vous mettez pas en peine.

M A R I A N E.

Vous ferez mon mariage , Madame ?

F R O S I N E.

Nous ne sommes ici que pour cela , & ce ne se-

pas *incognito* , votre pere sera de la nôce.

M A R I A N E.

Vous plaisantez peut-être ? Je veux être mariée sérieusement , moi , je vous en avertis.

F R O S I N E.

Vous le ferez sérieusement aussi.

M A R I A N E.

Et vous y ferez consentir mon pere ?

---

## S C E N E   X I X.

M A R I A N E , C I D A L I S E , F R O S I N E.

C I D A L I S E.

**I**L faudra bien qu'il y consente , puisque tu le veux si sérieusement.

M A R I A N E.

C'est vous , ma chere Cidalise ? vous me surprenez ainsi ? Je vous le pardonne , & je n'ai point de secrets pour vous.

F R O S I N E.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous connoissez , à ce que je vois ?

C I D A L I S E.

Oh , ça , Mariane , tu aimes toujours Erasme , & tu seras bien-aise de l'épouser , apparemment ?

## 266 LA FOIRE DE BESONS.

M A R I A N E.

Il est votre parent, l'ami de Clitandre. C'est vous qui me l'avez fait connoître dans le Couvent où nous étions , vous l'avez vu me jurer cent fois qu'il m'aimeroit toute sa vie , je lui ai promis de l'aimer éternellement , je lui tiendrai parole , je vous assure.

F R O S I N E.

La pauvre enfant ! cela m'attendrit. Mort de ma vie , Madame , il faut que Monsieur Griffard consente au mariage , ou que le diable l'emporte , car j'y ai regardé.

M A R I A N E.

Cidalise n'a qu'à vouloir être ma belle-mère , elle lui fera faire tout ce qu'elle voudra.

C I D A L I S E.

Moi , ta belle-mère ? je t'aime trop pour cela , & c'est une chose qui n'est plus faisable. Tout ce que je puis pour ton service , c'est de faire bonne mine à Monsieur Griffard tout aujourd'hui. Que Frofine lui dise que je suis ici , que c'est pour le voir que je suis venue même , qu'elle flatte son imagination de tout l'espoir qu'il voudra prendre , je l'avouerai de ce qu'elle aura dit.

F R O S I N E.

Je ne gâterai rien , allez : si je lui promets quelque chose de trop , je lui tiendrai parole pour vous , laissez-moi faire.

M A R I A N E.

Mais où cela nous mènera-t'il ?

C I D A L I S E.

A le faire donner plus aisément dans une fourberie  
que nous lui préparons pour faciliter ton mariage.

M A R I A N E.

Vous voulez lui faire une fourberie ?

C I D A L I S E.

Où , de concert avec toi-même.

M A R I A N E.

Avec moi ?

F R O S I N E.

Avez-vous quelque répugnance à le tromper ,  
dites ?

M A R I A N E.

Hé, non vraiment, je n'en ai point. Qui ne trom-  
pe t'on pas pour être mariée ?

---

---

S C E N E   X X.

*C H O N C H E T T E , C I D A L I S E ,  
M A R I A N E , F R O S I N E .*

C H O N C H E T T E.

**H**E, vite, vite, rentrez, ma chère bonne,  
voilà mon parrain qui va venir.

M A R I A N E.

Quoi, tout à l'heure ?

## 163 LA FOIRE DE BESONS.

CHONCHETTE.

Oùï, je pense. Afin de vous donner le temps de causer avec Frofine, je lui avois caché la perruque; mais il l'a retrouvée, il va venir, vous dis-je. Ah ! ah ! vous voilà donc aussi, vous. Toutes mes connaissances se rassemblent. Bon-jour, Madame.

CIDALISE.

Bon-jour, Chonchette.

CHONCHETTE.

Vraiment, je suis bien-aise que vous soyez ici; cela mettra mon parrain de bonne humeur, peut-être.

CIDALISE.

Je ne veux pas qu'il me voye avant que tu aies parlé, Frofine.

FROSINE.

Allez vous-en donc trouver Erasme, il est à l'entrée du village, à la Croix blanche.

CIDALISE.

C'est où j'ai donné rendez-vous à mon petit Notaire & à Clitandre: Viens, viens-t'en avec moi, Mariane.

MARIANE.

J'en ai bien envie, mais je n'ose.

CHONCHETTE.

Hé, menez-moi avec vous, ma chere bonne, nous rentrerons par la porte de derriere que je viens d'ouvrir, & je dirai à mon parrain que j'aurai toujours.



Toujours été avec vous dans le jardin. Il me croira ; Car, dieu merci, il ne m'a point encore attrapé en menterie, & je lui en dis pourtant très-bien tous les jours.

C I D A L I S E.

Chonchette a plus d'esprit que tous tant que nous sommes. Allons, viens.

M A R I A N E.

Vous me menez où est Erasme, je n'ai pas la force de m'en défendre.

## S C E N E   X X I.

*F R O S I N E* seule.

**I**L falloit autrefois avoir de l'expérience pour bien conduire une affaire amoureuse ; aujourd'hui les filles naissent avec tant d'esprit, que la plus jeune est quelquefois la plus habile. Mais voici notre Monsieur Griffard : qu'il me paroît rêveur ! Il doit avoir fait cette nuit quelque mauvais songe.



# **73 LA FOIRE DE BESONS;**

## **SCENE XXII.**

**M. GRIFFARD, FROSINE;**

**M. GRIFFARD.**

**E**st-il possible que je ne puisse être un seul moment, sans songer à cette inhumaine de Cidalise ?

**FROSINE.**

Est-il possible que parmi tant de monde je ne trouverai point quelqu'un qui puisse me dire, où est la maison de Monsieur Griffard ?

**M. GRIFFARD.**

C'est moi à qui l'on en veut.

**FROSINE.**

Aurois-je le chagrin de retourner à Paris sans avoir rendu mes petits devoirs à cet honnête-homme, là ?

**M. GRIFFARD.**

Hé, c'est Froline, je pense ! Bon-jour, Froline,

**FROSINE.**

Bon-jour, Monsieur, ne pourriez-vous point m'enseigner....

**M. GRIFFARD.**

Hé, c'est moi-même, me voilà, c'est moi que tu cherches.

# **C O M E D I E.**

**171**

**F R O S I N E.**

Comment gouvernez-vous les petites payannes de Besons ? Vous êtes un compere , & du vivant de la défunte (c'étoit par droit de représailles , peut-être, ) mais je vous ai vu bien alerte.

**M. G R I F F A R D.**

J'ai quelquefois fait des miennes , oui , Frofine.

**F R O S I N E.**

C'étoit le bon temps , Monsieur , vous souvient-il de cette jeune Avocate , au mari de qui vous donniez à plaider toutes les causes de la Ferme , & qui venoit déjeuner avec vous pendant que le pauvre diable s'égoillait au Palais ?

**M. G R I F F A R D.**

Ce petit Avocat-là m'a donné de la peine , il étoit furieusement jaloux.

**F R O S I N E.**

Ce sont d'incommodes personnages que ces Avocats , parce qu'ils sçavent les anciennes loix ; ils prétendent que leurs femmes les observent , & ils ne veulent point souffrir qu'elles suivent la nouvelle coutume ; cela est bien ridicule.

**M. G R I F F A R D.**

Nous l'avions pourtant mis sur le bon pied.

**F R O S I N E.**

Et ce Commissaire à qui vous aviez prêté de l'argent pour achever de payer la Charge ? Son épouse ne vous haïssoit pas encore.

## LA FOIRE DE BESONS,

M. GRIFFARD.

C'étoit un fort honnête homme , que ce Commissaire-là.

FROSINE.

Oùï , vous avez raison , un homme d'ordre ; son quartier étoit toujours bien réglé , mais en revanche sa femme ne l'étoit gueres.

M. GRIFFARD.

Oh , oh , oh , Frosine.

FROSINE.

Je ne médise de personne : mais pendant que Monsieur le Commissaire courroit la ville pour faire observer les Ordonnances de la Police , Madame sa femme tenoit chez elle une petite police , où Monsieur le Commissaire lui-même étoit souvent condamné à l'amende.

M. GRIFFARD.

Tu es toujours mordicante, Frosine, tu ne changes point.

FROSINE.

Vous n'aimez pas qu'on vous reproche vos fredaines , cela vous chagrine ; laissons-là le passé ; parlons du présent.

M. GRIFFARD.

Ne parle point de cela , Frosine , tout cela est fini , j'ai bien autre chose dans la tête : je suis véritablement amoureux , ma pauvre Frosine.

**F R O S I N E.**

**Bon , amoureux ! vous n'avez jamais été que li-  
bertin,**

**M. G R I F F A R D.**

**Je n'ai été que libertin dans mon jeune âge , je  
crève d'amour sur mes vieux jours ; l'amour ne  
perd point ses droits , c'est la regle.**

**F R O S I N E.**

**Mort de ma vie ! je suis bien fâchée que vous  
ayez le cœur occupé de cette maniere-là.**

**M. G R I F F A R D.**

**J'en suis plus fâché que toi , je t'assure.**

**F R O S I N E.**

**Je suis venue me promener à la Foire avec une  
fort jolie personne qui me paroît avoir du goût pour  
vous , & si vous n'étiez point prévenu d'une passion  
si forte ....**

**M. G R I F F A R D.**

**Une jolie personne qui a du goût pour moi ?**

**F R O S I N E.**

**Où , une de vos voisines de Paris.**

**M. G R I F F A R D.**

**Que tu appelles ?**

**F R O S I N E.**

**Cidalise.**

**M. G R I F F A R D.**

**Comment , Cidalise ? Tu te moques , je pense.**

**F R O S I N E.**

**Je ne me moque point , je vous dis vrai.**

174 LA FOIRE DE BÉSONS,

M. GRIFFARD.

Et c'est elle dont je suis si fort amoureux, ma pauvre Frofine.

FROSINE.

Est-il possible ?

M. GRIFFARD.

Où, te dis-je.

FROSINE.

Vous ne lui en avez donc jamais rien dit ?

M. GRIFFARD.

Si fait vraiment, & c'est ce qui me met au désespoir. Elle m'a traité d'une manière....

FROSINE.

La petite dissimulée ! Ah ! Que les filles sont traîtresses, Monsieur ! Oh, bien, bien, elle est folle de vous, je vous en avertis.

M. GRIFFARD.

Folle de moi ?

FROSINE.

La foire de Bésons n'est qu'un prétexte qu'elle a pris pour venir ici vous rendre une visite sans conséquence.

M. GRIFFARD.

Ma pauvre Frofine !

FROSINE.

Elle n'a fait que me parler de vous pendant tout le chemin.

M. GRIFFARD.

De moi ! Et que disoit-elle ?

FROSINE.

Que vous étiez le plus honnête homme du monde.

M. GRIFFARD.

Tout de bon ?

FROSINE.

Qu'elle étoit charmée de votre seule phisienne.

M. GRIFFARD.

Sérieusement ?

FROSINE.

Sérieusement. Et n'avez-vous jamais remarqué que depuis quelque temps elle est presque toujours à ses fenêtres pour vous voir passer ?

M. GRIFFARD.

Non , je ne me suis point apperçu de cela.

FROSINE.

C'est que vous avez la vue basse : mais elle n'en bouge ; elle vous aime à la fureur , je vous assure.

M. GRIFFARD.

Tu me fais grand plaisir de me le dire , Frosine ; car la peste m'étrouffe , à ses manières je ne l'aurois jamais deviné.

FROSINE.

Elle va venir ici , c'est à vous à prendre vos mesures ; la voici , je pense. Je suis fâchée qu'elle me surprenne avec vous , elle se doutera de ce que je vous ai dit.

# 76 LA FOIRE DE BESONS.

M. GRIFFARD.

Je suis tout hors de moi-même , quand je la vois seulement , Frofine.

---

## SCENE XXIII.

CIDALISE, M. GRIFFARD,  
FROSINE , LE NOURRICIER.

CIDALISE.

Où , cela me fera plaisir ; je le veux bien : mon pauvre Nourricier : mais amenez donc ici toute la nôce , il y a moins de monde que par-tout ailleurs , & nous y danserons plus à notre aise.

LE NOURRICIER.

Je m'en vas vous les amener , Madame.

CIDALISE.

Ah , te voilà ! je te croyois perduë , Frofine.

FROSINE.

Vous me trouvez en bonne compagnie , Madame.

CIDALISE.

Avec Monsieur Griffard ! Ah ! perfide , vous m'avez fait une trahison : mais vous vous en repentirez.

FROSINE.

Moi , Madame ?



M. GRIFFARD.

Non, ne craignez rien, belle personne, ne craignez rien, je n'abuserai point de la confiance qu'elle m'a faite, ni de l'heureuse sympathie...

C I D A L I S E.

Ne croyez pas tout ce qu'elle vous a dit, au moins, Frosine est une fausse personne, je vous en avertis.

M. GRIFFARD.

Que je suis heureux d'avoir une maison en ce pays-ci, pour jouir de l'avantage de vous y recevoir !

C I D A L I S E.

Frosine vous fait entendre peut-être qu'on y venoit exprès pour vous : elle ment bien fort, prenez-y garde.

F R O S I N E.

Bon, bon, voilà de belles façons. Vous aimez, Monsieur, il n'est pas cruel, il vous aime aussi : à quoi bon faire mystère des choses ?

M. GRIFFARD.

Elle a raison.

F R O S I N E.

Ces chiennes de Coquettes, elles en sont toutes logées-là, pour se faire valoir ! c'est leur rage. Il faut encore qu'on les prie, & qu'on leur ait obligation de ce qu'elles souhaitent le plus, quelquefois.

## 178 LAFOIRE DE BESONS,

M. G R I F F A R D.

Ne nous contraignons point, Madame ; ne nous contraignons point. Puisque nos cœurs sont si bien d'accord , pourquoi chercher à se faire de la peine ?

C I D A L I S E.

L'indiscrétion de Frosine vous a appris des choses que je vous aurois peut-être cachées toute ma vie.

M. G R I F F A R D.

Madame ! Madame !

F R O S I N E.

Le pauvre bon-homme !

C I D A L I S E.

Mais je vous demande en grâce de ne me point parler d'amour de toute la journée ; ne songeons qu'à nous divertir , je vous prie.

M. G R I F F A R D.

Que puis-je faire qui vous fasse plaisir ?

C I D A L I S E.

Etre de bonne humeur , danser , chanter , rire , & faire figure à une nôce où je vous invite.

M. G R I F F A R D.

Volontiers. Et quelle nôce est-ce ?

C I D A L I S E.

C'est le fils de ma nourrice qui épouse une petite fille du village. Ils font aujourd'hui leurs fiançailles ; ils vont venir danser ici , nous danserons

avec eux , s'il vous plaît , & ce soir vous donnerez à souper à la compagnie.

M. G R I F F A R D.

De tout mon cœur. Hé ! phût au Ciel , Madame , que cette nôce pût vous mettre en goût de faire bien-tôt la nôtre.

F R O S I N E.

Ne la pressez point , cela viendra : donnez-vous patience.

*On entend une symphonie champêtre.*

C I D A L I S E.

J'entens des violons. Voilà le marié & la mariée qu'on promene en cérémonie. C'est apparemment la mode du village.

M. G R I F F A R D.

Ma chere Frosine , dis , je te prie , qu'on fasse venir ma fille & ma filleule ; il faut qu'elles soient de la nôce.

F R O S I N E.

Affûrément , la fête ne seroit pas complete sans elles.



SCENE XXIV.

*M. GRIFFARD, CIDALISE,  
L'OLIVE en Marinier, CLITAN-  
DRE & ERASTE en Payfans,  
LE TABELLION, & plusieurs  
personnages de la nôce.*

L'OLIVE.

**A** Elons, Monsieur le Tabellion, jarnigné  
trémoufflez-vous donc? Faites votre char-  
ge: est-ce que ce contrat n'est pas encore bâti? A  
quoi tient-il que je ne le signions? Je sommes ici  
pour ça.

LE TABELLION.

Oh, doucement, s'il vous plaît, n'engendrons  
point de chaleur de foye, il faut rendre l'honneur  
à qui il appartient, Monsieur le Marinier.

L'OLIVE.

Hé bien morgué, rendez-le donc, cet honneur,  
afin que j'en soyons quittes, & que je commencions  
le prélude de la nôce.

LE TABELLION.

Vous aviais promis à votre nourricier, Madame,  
que vous prendriais la peine de bouter-là votre  
pataraphe.

# COMEDIE

CIDALISE.

Priez Monsieur de signer le premier , je signerai ensuite.

L'OLIVE.

Si Monsieur a assez de bonté que de vouloir bien nous faire st'honneur-là , quoique je n'en soyons pas daines...

M. GRIFFARD.

Oùï dà, donnez, donnez, il suffit que ce soit le fils de la nourrice de Madame.

L'OLIVE.

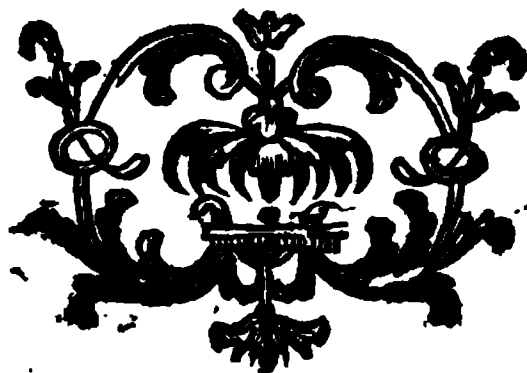
Tatigué elle vous a fait une belle nourriture , n'est-ce pas ?

M. GRIFFARD.

Je signerai quand vous voudrez notre contrat de mariage aussi aveuglément que celui-là.

CIDALISE.

Vous ne hazarderiez pas plus qu'à signer celui-ci, je vous assure.



SCENE XXV.

M. GRIFFARD, CICALISE;  
CLITANDRE, ERASTE,  
MARIANE, CHONCHETTE,  
FROSINE, L'OLIVE, L'ETABELLION, &c.

FROSINE.

**V**oilà ces Demoiselles que je vous amène;  
Monsieur.

L'OLIVE *bas à Frosine.*

Tout va bien. Va-t-en vite avertir Madame Argante de ce qui se passe, & nous l'enverra ici, nous aurons besoin d'elle pour le dénouement.

FROSINE.

Il faudra qu'elle soit bien égarée, si je ne la trouve.

---

---

SCENE XXVI.

*M. GRIFFARD , CIDAISE,  
CLITANDRE , ERASTE;  
MARIANE, CHONCHETTE,  
L'OLIVE , LE TABELLION, &c.*

CHONCHETTE.

**V**ous nous envoyez querir pour être de la  
nôce. Et est-ce que vous vous mariez, mon  
parrain ?

M. GRIFFARD.

Non, c'est vous qu'on va marier; faites-la  
signer aussi, Monsieur le Tabellion. Là, signez,  
petite fille.

CHONCHETTE.

Volontiers; je ne me fait pas prier, comme  
vous voyez. Et ne signez - vous pas, ma chère  
bonne ?

M. GRIFFARD.

Oùï, oùï, elle signera.

MARIANE.

Moi, mon pere?

M. GRIFFARD.

Oùï, vous-même, signez, vous dis-je!

## 184 LA FOIRE DE BESONS,

M A R I A N E.

A moins que vous ne me le commandiez absolument, mon pere...

M. G R I F F A R D.

Hé, oui, oui, je vous le commande. Que de façons ? quand ce seroit vous qu'on marieroit vous n'en feriez pas davantage. Et le marié & la mariée ne signent-ils pas, eux ?

L' O L I V E.

Ils signeront une autrefois : Vela assez d'écritures pour un contrat de village ; je n'y voulons pas tant de façons, nous autres. Allez vous-en farrer ça, Monsieur le Tabellion, & puis vous viandrez boire un coup. J'allons toujours commencer en vous attendant, faites vite.

à M. Griffard.

Avec votre permission, Monsieur, j'ons le cœur en joie, excusez si je prenons la libarté...

M. G R I F F A R D.

Vous faites fort bien, mes enfans, réjouïssiez-vous, & tâchez de divertir cette aimable personne, vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. Allons, qu'on apporte du vin & des sièges, & qu'on fasse comme il faut les honneurs de la Foire, & de la nœce.

L' O L I V E.

Du plus gaillard, Messieurs les Menétriers, vive la joie.

L'OLIVE.



L'OLIVE chante.

O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !  
 Que Monsieur Griffard est bon-homme,  
 Voyez-vous comme  
 Il fait les honneurs de chez lui :  
 Que Monsieur Griffard est bon-homme.  
 O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !

---

SCENE DERNIERE.

M. GRIFFARD, CIDALISE,  
 MARIANE, CLITANDRE,  
 ERASTE, CHONCHETTE,  
 Me. ARGANTE, L'OLIVE.

Me. ARGANTE.

QU'est-ce que c'est donc que tout ceci ? Fro-  
 ne vient de me conter de jolies choses.

ERASTE.

Frofine ! l'Olive !

L'OLIVE.

Où, Monsieur, c'est de mon ordonnance.

Me. ARGANTE.

Où est-il ce scélerat, que je le dévissage ?

Tome III.

186 LA FOIRE DE BESONS,

M. G R I F F A R D.

Madame Argante en ce pays-ci, quel contre-temps !

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Oh ce n'est pas à vous à qui j'en veux, ne craignez rien.

M. G R I F F A R D.

A qui en voulez-vous donc, Madame, & pour-quoi venir troubles un divertissement ?

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

La-bonne-dupe que vous êtes avec votre divertissement.

M. G R I F F A R D.

Comment donc dupe ? Que voulez-vous dire ?

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Sçavez-vous bien quel contrat vous venez de signer, vieux fou ?

M. G R I F F A R D.

Madame Argante ?

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Le contrat de votre fille, & d'un parti qui vous fonde.

M. G R I F F A R D.

Le contrat de ma fille ! Vous ne sçavez ce que vous dites, laissez-moi en repos avec vos visions, que diable...

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Je ne sçai ce que je dis ! Ne sçavez pas la Foire de Besons, traître, réponds ?

ERASTE.

Mé bien ouï , Madame , je suis Eraste.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Et tu as l'insolence de m'amener ici pour me trahir à ma barbe , petit vilain ?

ERASTE.

Vous y êtes venue malgré moi , Madame , & je ne vous trahis point , je ne vous ai jamais aimée.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Ah ! je suis morte.

M. GRIFFARD.

Que veut dire ceci , Mariane ?

MARIANE.

Je ne sçai , mon pere , vous m'avez commandé de signer , je me suis fait un devoir de vous obéir.

M. GRIFFARD.

Ah ! , je suis trahi ! je le vois bien.

L'OLIVE.

Allez , allez , Monsieur , ce n'est qu'une bagatelle , & cela ne doit pas vous empêcher de continuer la nôce. Sans rancune , venez vous-en danser les rigolois , Madame Argante.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Ah ! tu r'en mèles aussi , toi , pendant.

M. GRIFFARD.

Comment ? Et c'est mon coquin de l'Olive , je pense ?

## 182 LA FOIRE DE BESONS.

L' O L I V E.

Vous l'avez devinez , Monsieur , c'est moi-même ; mais je n'ai pas signé pour vous cette fois-ci , vous avez bien signé vous-même.

M. G R I F F A R D.

Ah ! Cidalise , vous avez aidé à me tromper ! mais je vous pardonne tout , pourvu que vous consentiez à m'épouser.

C I D A L I S E.

Volontiers , Monsieur , je ne demande pas mieux ; mais il faut attendre que je sois veuve.

M. G R I F F A R D.

Comment veuve ! vous êtes donc mariée ?

C I D A L I S E.

Depuis huit jours je suis votre nièce , je ne puis pas si-tôt devenir votre femme.

M. G R I F F A R D.

Ma nièce !

C L I T A N D R E.

Vous ne pouvez désapprouver le choix que j'ai fait , mon oncle , puisqu'il est si fort de votre goût.

M. G R I F F A R D.

Ote-toi de mes yeux , misérable , ôte-toi de mes yeux.

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Nous sommes les dupes de tout ceci , Monsieur Griffard , & je ne sçai pas comment vous l'envisagez.

**L' O L I V E.**

Ma foy vous êtes faits l'un pour l'autre , affo-  
ciez vos chagrins & vos infortunes , c'est le meil-  
leur parti que vous puissiez prendre.

**M. G R I F F A R D.**

Le voulez-vous , Madame ? je donnerai tout  
mon bien à ma filleule.

**M<sup>e</sup> A R G A N T E.**

Voilà qui est fait , Monsieur , j'y consens pour  
faire enrager toute votre famille.

**L' O L I V E.**

En attendant l'effet de ces menaces, profitons du  
temps present nous autres ; & continuons de nous  
réjoûir , puisque nous avons réussi dans notre en-  
treprise.



# CHANSONS DU DIVERTISSEMENT.

L'OLIVE chante.

**H**aut le pied , belle Alifon ,  
Pour gambader , rire & boire ,  
Vive la Foire  
De Besons.  
On y danse  
En cadence ,  
On s'y balance  
Sur le gazon.

L'Amour y fait un doux commerce ,  
Fille qui tombe à la renverse  
N'en a pas plus mauvais renom.  
Vive la Foire de Besons.

L'Olive & Alifon dansent ensemble , après  
quoi Chonchette & une petite Espagno-  
lette , & une autre petite fille dansent une  
Gigue , & ensuite l'Espagnolette danse seu-  
le une Sarabande.

UN MARINIER chante.  
Que l'amour qu'on fait au Village ,

## COMEDIE.

132

*Est un amour doux & plaisant ?  
Les soupirs n'y sont point en usage ;  
Et quand on veut tâter du mariage ,  
Le contrat s'y fait brusquement.  
Non , non rien n'est si charmant  
Que l'amour qu'on fait au Village.*

Cette chanson est suivie d'une entrée de Dame Gygogne , qui danse seule ; ensuite de quoi une petite Bateliere s'avance au bord du Théâtre entre l'Olive & un Marinier.

LE MARINIER chante.

*Entrons tous deux , belle Isabeau ,  
Dans ton bateau ,  
Et nous irons chercher sur l'eau  
Quelque Anguille , ou quelque Barbeau  
Tout doit se rendre  
A tes attraits ,  
Tu n'as qu'à rendre  
Tes filets.*

*Si les poissons s'échappent de tes rets ,  
Les cœurs du moins s'y viendront prendre.*

L'OLIVE chante.

*Quand on est gailarde & genilte ,  
Il ne faut point d'autre baquet.*

## **LES LAFOIRE DE BESONS,**

*Bien souvent la plus jeune fille  
Aurape le plus vieux poisson.*

Deux petits garçons vêtus en Bergers dansent  
un Menuet avec Chonchette & la petite  
Espagnolette. Le Menuet fini, tous les Ac-  
teurs & Actrices se prennent par la main,  
& dansent en rond, sur les chansons sui-  
vantes.

*Filles qui cherchez des maris ,  
Ici l'on en achette.*

*Ils sont aussi bons qu'à Paris.  
Filles qui cherchez des maris ,  
Souffrant chez eux les Favoris  
D'une femme coquette.*

*Filles qui cherchez des maris ,  
Ici l'on en achette.*

LE MARINIER chante.  
*Les vieillards n'y sont point admis ,  
Filles qui cherchez des maris ,  
Ils sont loups garoux & rigris ,  
De mauvaise défaire.*

*Filles , qui cherchez des maris ,  
Ici l'on en achette.*

L'OLIVE chante.  
*Il en est des grands , des petits ,  
Filles , qui cherchez des maris ,*



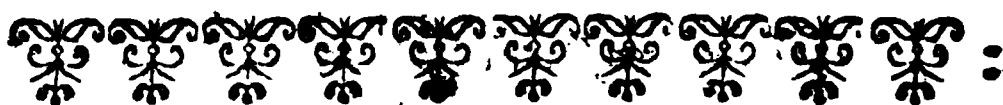
*Et que l'on donne à juste prix ,  
Venez en faire emplette.  
Filles qui cherchez des maris ,  
Ici l'on en achette.*

Tous les Acteurs & les Actrices de la Comedie & du Divertissement sortent du Théâtre en dansant , & en se tenant par la main.

L' O L I V E adresse ce dernier couplet à l'assemblée.

*vous qui deviendrez maris ,  
Qui croyant prendre serez pris ,  
A caution dans ce pays  
Les filles sont sujettes.  
Vieillards qui deviendrez maris  
Mettez bien vos lunettes.*





# AUGMENTATION DES AIRS

DE LA COMEDIE

DE LA FOIRE DE BESONS.

*M* *Aris que Venus domine ,*  
*Craignez le sort de Vulcain.*

*Tel qui se leve du matin*  
*Pour courir après sa voisine ,*  
*Trouve souvent en son chemin*  
*Que sa femme est plus libertine ,*  
*Qu'il n'est libertin.*

*Maris que Venus domine ,*  
*Craignez le sort de Vulcain.*

LE CHEVALIER.

*Ah, morbleu, que j'ai de chagrin !*

Hé pourquoi, Chevalier ? Vous êtes si bien avec  
 Madame Guillemine ?

*Nous n'aurons point de bon vin.*  
*Plaignons , plaignons notre cruel destin ,*

*tin , tin , tin , tin.*

*Terelin tin , tin. Terelin tin , tin.*

*La vigne a des angelures ,*

*Que ferons-nous cet hyver ?  
Notre vin sera trop verd ,  
Et nos filles seront trop mures ,  
Robin turelure , lure.*

*Couplets ajoutés , sur l'air : Filles , qui cher-  
chés des Maris.*

*Filles qui venez à Besons ,  
Gardez-vous du naufrage.  
Troussiez bien haut vos cotillons :  
Filles qui venez à Besons.  
Il faut quand le Bac coule à fonds  
Se sauver à la nage.*

*Filles qui venez à Besons ,  
Gardez-vous du naufrage.  
Prenez bien vos précautions ,  
Filles , qui venez à Besons.  
Tous les oiseaux des environs  
Disent par leur ramage ,  
Filles , qui venez à Besons ,  
Gardez-vous du naufrage.*

*Belles , dont les maris fripons  
Vont chercher fortune à Besons ,  
Si dans la même intention  
Vous faites le voyage ,  
Profitez de l'occasion  
Sans crainte du naufrage.*

**FIN.**



LES  
VENDANGES.  
DE  
SURESNE.  
COMEDIE.



## A C T E U R S.

M. THOMASSEAU.

MARIANE, sa fille.

THIBAUT, jardinier de Monsieur Thomasseau.

CLITANDRE, amant de Mariane.

Me. DESMARTINS, tante de Clitandre & d'Angelique.

ANGELIQUE, sœur de Clitandre.

Me. DUBUISSON, cousine de Thibaut.

M. VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, son cousin.

LORANGE, ami de Madame Dubuisson.

Vendangeurs & Vendangeuses.

*La Scene est à Surêne.*

LES  
**VENDANGES**  
**DE SURESNE.**  
 COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

*M. THOMASSEAU, THIBAUT.*

M. THOMASSEAU.

H çà, mon pauvre Thibaut, aye un  
 peu l'œil à tout mon enfant, & prend  
 garde qu'il ne se fasse aucun dégât  
 dans la maison.

THIBAUT.

Mais pâlangué, Monsieur, comment l'entend-

R iij

déz-vous , donc ? Vous n'avez qu'un arpent de veigne à Surêne, pour tout potage ; & je crois, dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra chez vous en vendange. Sur ce pied-là , je n'avons que faire d'aller au Pressoir , & j'aurons nos futailles de reste.

M. THOMASSEAU.

Paix, tais-toi , j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs , & je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

T H I B A U T.

Oh , je ne dis plus rien. Je m'étonnois aussi que vous fîssiez les honneurs de votre maison de si bon courage ; car vous-êtes un tantinet ladre , de votre naturel : mais baste , il n'est chère que de vilain , comme on dit ; & quand vous vous y boutez une fois , tout y va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me marier , Thibaut ?

T H I B A U T.

Vous remarier, Monsieur ! bon , queu conte.

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte , c'est une vérité.

T H I B A U T.

Vous vous gaussiez , Monsieur , ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela est , te dis-je.



T H I B A U T.

Morgué tant pis ; vous êtes donc bian incorrigible !

M. THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire ?

T H I B A U T.

Vous avez déjà eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La premiere étoit diableffe , parce qu'elle avoit trop de vertu. Vous avez fait le diable avec l'autre , parce qu'elle n'en avoit pas assez. Quelle espece de femme voulez-vous encore prendre ?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde , douce , honnête , spirituelle.

T H I B A U T.

Hom , je crois bian que vous le voudriez : mais c'est un animal bian rare , qu'une femme comme ça : Je ne dis pas qu'il n'y en ait queuqu'une : mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment si tu avois vû celle que j'aime.

T H I B A U T.

Acoutez, faites-là moi voir avant que de la prendre , je vous en dirai ce qui en fera , tout à la franquette. Voyez-vous , nous autres Payfans des environs de Paris , je nous connoissons mieux : ca-

femmes que parsonne, j'en voyons tant de toutes les façons. C'est morgué une marchandise bian trompeuse.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras , & dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

T H I B A U T.

J'entens bian , c'est pour elle que la fête se fait.

M. THOMASSEAU.

Justement.

T H I B A U T.

Je boute d'abord le nez dessus , n'est-ce pas ? Mais , s'il vous plaît , Monfieu , en vous chargeant de l'embarras d'une femme , ne vous déchargez-vous point de sty de votre fille , alle est en âge d'être mariée ; & quand une poire est mûre , si on ne la cueille , alle tombe d'elle-même , comme vous sçavez.

M. THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille , & le mari que je lui destine devrait être ici , je l'attens de jour en jour.

T H I B A U T.

Et quelle acabie de mari lui baillez-vous , s'il vous plaît ? S'il n'est pas à sa fantaisie , alle en prendra queuque autre avec stila ; & s'ils se trouvent deux maris pour un , hem , ça fora du grabuge.

M. THOMASSEAU.

Mariane est une fille bien élevée , qui fera tous jours tout ce que je voudrai.

T H I B A U T.

Alle est une fille bian élevée , mais alle est une fille ; & j'ai queuque opignion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

M. T H O M A S S E A U.

Hé, qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

T H I B A U T.

Oh , je fis un futé compere , voyez-vous. Il vient roder ici depuis que vous y êtes , un jeune gars de Paris.

M. T H O M A S S E A U.

Et tu crois que c'est pour ma fille ?

T H I B A U T.

Hé pargué oui , c'est d'alle ou de moi qu'il est amoureux.

M. T H O M A S S E A U.

Comment , amoureux de toi ?

T H I B A U T.

Drès qu'il me voit , il ne sçait sur quel pied danser , il me fait plus de meines , plus de contorsions , plus de révérences qu'à alle-même.

M. T H O M A S S E A U.

Tu ne sçais ce que tu dis , tu perds l'esprit.

T H I B A U T.

Je ne pars point l'esprit : acoutez , comme je fis dans la maison , il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance : car pour avec Mademoiselle Mariane , la connoissance est déjà faite.

M. THOMASSEAU.

Il a fait connoissance avec ma fille ?

T H I B A U T.

Oh passanguenne oui , ils l'avont commencée drès Paris, je gage , & ils continuont ici par-dessus les murailles.

M. THOMASSEAU.

Par-dessus les murailles ?

T H I B A U T.

Il est toutes les nuits , comme un hibou , dans la petite ruelle , au bout du jardin.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

T H I B A U T.

Et Mademoiselle Mariane grimpe comme une chatte tout le long du treillis de la pallissade.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

T H I B A U T.

Hé bian , elle s'accotte sur le haut de la muraille , & la chatte & le hibou jafont tous deux comme des marles.

M. THOMASSEAU.

Est-il possible ?

T H I B A U T.

Il faut bien qu'il soit possible , car je les ai vûs.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh que sifait.

M. THOMASSEAU.

Et que disent-ils ?

THIBAUT

Tatigué, de jolies choses ! Allez, allez, ils avont la langue bian penduë. Et si par aventure le jeune drôle vient à grimper aussi de son côté : enfin , que sçait-on , la poire est mûre , & les enfans de Paris aimons bian le fruit , prenez-y garde.

M. THOMASSEAU.

Tu as raison , je ne puis trop me hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue , je m'en vais lui parler un peu , & sçavoir d'elle....

THIBAUT.

Bon , est-ce que vous croyez les filles assez fottes pour conter à leurs peres leurs petites fredaines ? Elles ne sont pargué pas si mal apprises : laissez-moi tout doucement ly tirer les vars du nez , je la ferai bian donner dans le panniau , & je vous dirai tout , ne vous boutez pas en peine.

M. THOMASSEAU.

Fais donc , Thibaut , & me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse ; je vais , en me promenant , au-devant d'elle jusqu'au bois de Boulogne. Toi , va faire un tour aux vignes , & vois si nos Vendangeurs....

T H I B A U T.

Allez, allez, allez, Monsieur, & laissez-morfaire seul. Je ne sçai ce que ça veut dite, mais il m'est avis que j'ai plus d'esprit que Monsieu Thomasseau: Oh, pour ça oui, j'ai meilleur jugement. Je ne sis pourtant qu'un payfan: mais il y a vingt-ans que je le sers, & que je me moque de ly, & il ne m'en ferôit morgué pas accroire seulement un quart d'heure.

## S C E N E II.

*CLITANDRE, THIBAUT.*

C L I T A N D R E

**V** Ivrai-je encore long-temps dans la contrainte où je suis depuis quelques jours?

T H I B A U T.

Voilà notre amoureux.

C L I T A N D R E.

Est-il possible que la liberté de la Campagne, & l'occasion des Vendanges ne me fournirons point les moyens de m'introduire dans la maison de Mariane?

T H I B A U T.

Il a la meine d'avoir bonne bourse, & notre connoissance pourroit avoir de bonnes suites.

CLITANDRE.

Si le Jardinier , encore , étoit d'humeur un peu traitable ; mais c'est un marouffe.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voilà , lui-même.

THIBAUT.

Il m'apperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je ?

THIBAUT.

Oh , s'il s'en tient aux réverences , il n'y a rien à faire , je n'entens point les meines.

CLITANDRE.

Je suis votre serviteur , Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

Je vous baise les mains , Monsieur de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert , tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va ? N'êtes-vous point enrhumé ? Le vent de bise a soufflé cette nuit , & ça ne vaut rien ni pour la veigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis , la bise m'incommoderoit un peu moins , Monsieur le Jardinier.

**T H I B A U T.**

J'entens votre affaire, je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, & vous faire un bon feu dans mon taudis, vous y causerais plus chaudement que dans la petite ruelle.

**C L I T A N D R E.**

Vous seriez un homme adorable, d'être un peu dans mes intérêts.

**T H I B A U T.**

N'est-il pas vrai ?

**C L I T A N D R E.**

Je vous devrois la vie.

**T H I B A U T.**

Oùi da : d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bien vous faire malade.

## **S C E N E III.**

**CLITANDRE, MARIANE,**

**THIBAUT.**

**M A R I A N E.**

**J**E te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument...

**T H I B A U T.**

Ah, vous vela ! je parlions de vos affaires.

**MARIANE,**



M A R I A N E.

Quoi ! Clitandre, vous paroissez en plein jour  
ici ? Si l'on vous voit dans le village...

C L I T A N D R E.

Ne craignez rien, la saison des Vendanges y  
attire aujourd'hui tant de monde...

T H I B A U T.

Allez, allez, on n'y connoitra pas à la même  
ceux qui auront passé la nuit au clair de la Lune.

M A R I A N E.

Ah, Thibaut !

T H I B A U T.

Je sçavons de vos fredaines, comme vous voyez.

M A R I A N E.

Je ne me plaignois que de votre peu de mena-  
gement, je ne sçavois pas que votre indiscretion...

C L I T A N D R E.

Je n'ai point parlé, belle Mariane..

T H I B A U T.

Oh parguenne, il ne m'a rien dit, mais j'ai vu,  
& quand il seroit un tantinet jaseux, vela une belle  
affaire.

C L I T A N D R E.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous ren-  
dre service, & de chercher les moyens de vous  
voir plus souvent ?

T H I B A U T.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas fort, il ai-

*Fine III.*

## 210 LES VENDANGES

me les commodités , voyez-vous , & il n'a pas tort : il vaut bien mieux faire l'amour de plein pied dans la maison , que de haut en bas par-dessus la palissade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon sens.

MARIANE.

Où , mais n'avions-nous pas résolu que vous iriez passer les jours à Paris ?

CLITANDRE.

C'est l'amour qui me retient ici.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits , & que vous engageriez à force d'argent le maître du Bac à être discret ?

CÉPTANDRE.

Je n'ai rien épargné pour cela , je vous assure.

THIBAUT.

Oh , il ne sonnera mot , il est bon homme ; mais pour ce qui est de moi , je suis diablement babillard , je vous en avais.

MARIANE.

N'étions-nous pas d'accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre ?

CLITANDRE.

Je craignois votre timidité , je vous l'avoue , je songeais à vous prévenir.

M A R I A N E.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis ?

C L I T A N D R E.

Où.

M A R I A N E.

Qu'il nous recevrait dans la chambre ?

C L I T A N D R E.

Vous avez raison.

M A R I A N E.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon père ?

C L I T A N D R E.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

T H I B A U T.

[Où, mais morgué de quoi est-ce que je suis convenu, moi ?

M A R I A N E.

De rien encore ; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

T H I B A U T.

Non, paffangué, je n'en ferai rien.

C L I T A N D R E.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

T H I B A U T.

J'entens bien : mais je suis plus mal aisé à gouverner que le maître du Bae, je vous en avertis.

M A R I A N E.

Tiens, voilà une montre d'or que je te donne.

S il

212 *LES VENDANGES*

**T H I B A U T.**

Oh non , tâtiqué , je ne veux rien de vous.

**M A R I A N E.**

Comment donc ?

**T H I B A U T.**

Quand il y a quelque frais à faire en amour , il faut que ce soit le Monsieur qui paye à moins que la Madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris je sçavons les règles.

**C L I T A N D R E.**

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens , voilà une bourse , il y a dedans vingt pistoles , tu n'as qu'à l'ouvrir , & y prendre tout ce que tu voudras.

**T H I B A U T.**

Oh , Monsieur.

**C L I T A N D R E.**

Comment ?

**T H I B A U T.**

Il n'y a point de nécessité de l'ouvrir , je la veux toute.

**C L I T A N D R E.**

Tu n'as qu'à la garder , je te la donne.

**M A R I A N E.**

Il est homme d'esprit , vous avez raison.

**T H I B A U T.**

Mais cela donc d'accord à présent , je serons

trois têtes dans le même bonnet; acourez, vous n'avez pas mal fait d'y fourer la mienne.

M A R I A N E.

Nous pouvons compter sur ton zèle, & sur ta discrétion ?

T H I B A U T.

Oh pour cela oui, la peste m'étouffe, je ne dis jamais rien : vela votre pere qui va se remarier par exemple, il vian de me le dire, est-ce que je vous en ai parlé ?

M A R I A N E.

Mon pere va se remarier !

T H I B A U T.

Que cela ne vous chagraine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui son gendre & sa maîtresse.

C L I T A N D R E.

Que nous dis-tu là ?

T H I B A U T.

Pargué ce qu'il m'a dit.

M A R I A N E.

Je vous en avois averti, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

C L I T A N D R E.

Quelle apparence que votre pere vous fît épouser un homme que vous n'avez jamais vu, qu'il ne connoît pas lui-même ?

M A R I A N E.

C'est le fils d'un de ses anciens amis; le Bailly de

## LE S'VENDANGES

Gilors; iſy a près d'un an qu'il me menace de ce mariage , & voilà ſes menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment ſ'y prendre , Thibaut ?

THIBAUT.

Il faudroit pour bien faire , que vous épouſſiez ſici , & que vous n'épouſſiez point ſi-là.

MARIANE.

Où juiſtement.

THIBAUT.

Acoutez , ça eſt difficile , mais pourtant ça n'eſt pas impoſſible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moyen ?

THIBAUT.

Oh pour ça non , je n'y entens goutte : mais attendez... Hé oùi... juiſtement vela votre affaire.

MARIANE.

Quoi ?

THIBAUT.

Oh paſſangé vous êtes plus heureux que ſages ; j'ai une couſine dans le village , qui ſera bien notre fait.

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

C'est une grosse Madame, au moins, & ce sont les mariages qui avont fait sa fortune. Elle en a tant fait, tant fait, & ça sans Curé ni Tabellion : elle n'y charche point tant de façons, aussi, elle a la presse.

MARIANE.

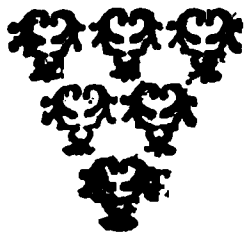
Il extravague avec sa cousine.

THIBAUT.

Non morgué, je n'extravase point : rentrés dans la maison seulement, j'allons ensemble charcher la cousine, & mettre les fers au feu, ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, & songez que mon bonheur dépend entièrement du vôtre.



SCENE IV.

THIBAUT, CLITANDRE,

THIBAUT.

**T** Atigué, vèla un friand morceau:

CLITANDRE.

Ne perdons point de temps, allons prendre avis  
de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Hé pargué la vela, c'est que-  
que bon vent qui nous la soufflé envars ici, j'au-  
rons bonne issue.

---

SCENE V.

M<sup>re</sup>. DUBUISSON, CLITANDRE,

THIBAUT.

CLITANDRE.

**C**omment! & c'est Madame Dubuissou, je  
pense?

THIBAUT.

Oùi justement, c'est son nom de Paris que stila;  
& la grosse Cato, c'est son nom de village.

M<sup>re</sup>. DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre?

CLITANDRE;



**CLITANDRE.**

Ma chere Dubuiffon , que je t'embrasse!

**THIBAUT.**

Cette coufeine-là connoît tout le monde.

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Bon-jour , coufin.

**THIBAUT.**

Votre valet , coufeine.

**CLITANDRE.**

Que je fuis heureux de te rencontrer en ce pays-ci , ma chere enfant !

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Peut-on vous y rendre quelque service ?

**THIBAUT.**

J'allions vous charcher pour ça , je vous l'ame-  
nois , & je ne fçavois pas que vous fufliais fi  
bons amis.

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Hé vraiment , c'eft le neveu de Madame Des-  
martins.

**THIBAUT.**

De cette belle Madame qui a été tout ce Prin-  
temps cheux vous ?

**CLITANDRE.**

Ma tante a paffé le Printemps chez toi ?

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Elle y a été quinze jours ou trois femaines à  
prendre du lait , Monsieur.

M. THIBAUT.

Bon , passangué du lait , vous vous gauffez de nous : alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros Monfieur appartiont de Versailles. A la vérité drès que son mari la venoit voir, alle étoit toujours malade ; quand il n'y étoit plus, tatigué qu'alle se portoit bian ! Oh je ne m'étonne plus que vous soyais si fort amoureux, vous êtes de bonne race.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est un extravagant , ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle , Madame Dubuiffon , ce ne sont pas les miennes.

THIBAUT.

C'est bian dit , je ne sommes pas ici pour ça , j'y sommes pour notre compte.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Ce ne sont pas les Vendanges qui vous attirent à Surêne , c'est l'amour qui vous y amene apparemment ?

CLITANDRE.

Oùï , ma chere Madame Dubuiffon , vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

N'est-ce point à Mademoiselle Thomasseau à qui vous en voulez ?

THIBAUT.

Ça n'est pas malaisié à deviner , puisque je sommes ensemble.

CLITANDRE.

C'est elle-même que j'adore.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Vous n'êtes pas seul ici pour elle ; il y a chez moi un de vos rivaux , je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouser même , il en a parole de son pere.

CLITANDRE.

C'est l'homme en question , ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça se pourroit bien , il faut que ce soit ly-même.

CLITANDRE.

Ah, ma chere Dubuiffon , je suis perdu , si nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Que faire pour cela ? Je le voudrois de tout mon cœur. J'ai toujours été de vos amies , & je ne connois point ce nigaut-là ; c'est un Provincial que la maîtresse des Coches m'a adressé , parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-pere , il ne l'a jamais vû , non plus que sa maîtresse.

THIBAUT.

Je sçavons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous point berner ce faquin-là ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage , dégoûter de lui Monsieur Thomasseau , & le renvoyer à Gisors avec les étrivieres ?

THIBAUT.

Morgué que ça est bian pensé.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre l'Olive , n'est-il point ici ?

CLITANDRE.

Non , je suis seul , & je n'ai personne.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Mort de ma vie , nous aurions bon besoin de lui , c'est un joli homme , & notre Provincial entre ses mains auroit été bien régalé.

THIBAUT.

Bon , morgué faut-il tant de façons ? Vous dites que c'est un nigaut, n'est-ce pas ? Il y a aux trois Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à se divartir ; ils avont des Musiciens , des Menétriers , ce sont de bons enfans qui j'avont la meine d'aimer à rire : lâchons-les après ce benais-là, ils le feront defarter , sur ma parole,

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Cela n'est pas mal imaginé : mais cela ne suffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vois toujours leux en parler , tout coup vaille : si cela vous duit , je les mettrons en besogne. Et venez-vous-y en , Monsieur , vous en connoîtrez queuqu'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te suivre , tu n'as qu'à attendre.

## SCÈNE VI.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON , CLITANDRE ;

CLITANDRE.

**O**H ça , ma chere Dubuiffon , je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde depuis quelque temps que par un excès de sçavoir faire ; les affaires de ma famille sont terriblement derangées , ce mariage-ci peut les rétablir : J'aime Mariane , elle est riche , l'affaire est sérieuse , il ne faut pas la manquer , tu seras contente.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en usage pour cela ?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le Provincial , & gagnons du temps.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Si nous avons quelque habile fourbe qui pût nous aider encore , je répondrais bien... Oh par ma foi vous êtes né coëffé , en voici un que le hazard nous adresse le plus à propos du monde.

## SCENE VII.

*CLITANDRE, M<sup>e</sup>. DUBUISSON,  
LORANGE.*

CLITANDRE.

**H**E', comment ! c'est Monsieur de Lorange , le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris!

LORANGE.

Hé , serviteur , Monsieur Clitandre : Hé , comment vous en va ?

M. DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange ?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Hé, que diantre viens-tu faire ici ?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? Je

ne le dirois pas à d'autres , mais à ma commere & à vous....

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Il amene quelque petite Grifette en Vendange à Surène , je gage.

LORANGE.

Non , par ma foi , je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surène ?

LORANGE.

Oùï parbleu , nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce pais-ci , & nous allons chercher les vins de Bourgogne par-delà Etampes.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Mon compere Lorange est de bonne foi , comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un éfronté maroufle !

LORANGE.

Oh ! ne vous fâchez point , Vous ne bûvez point de ces bons vins-là , vous autres , on n'en donne qu'à ceux qui les payent le mieux , & qui s'y connoissent le moins. A de petits maîtres de Paris , par exemple , à des filles de qualité de leur connoissance , à des enfans de famille qui prennent crédit , à des Abbés qui font porter des soupers en ville : il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année dernière à ce petit homme-là....

LORANGE.

Qui ?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque , cet apprentif Magistrat qui faisoit son cours de Droit chez moi, & qui donne à présent des audiences dans l'amphitéâtre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne sçai qui vous voulez dire.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le monde, que Monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui c'est.

CLITANDRE.

Hé ! comment gouvernes-tu ce grand inutile ; qui a l'air si déterminé ? qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les Mousquetaires ?

LORANGE.

Il me doit de l'argent , mais il se déniaise. La peste ! il soupe quelquefois chez la veuve d'un partisan qui a arrêté ses parties.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Cela est heureux , des parties arrêtées..

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'avance.



res, vous vous acquitterez de la même manière de huit cens francs que vous me redeviez.

**CLITANDRE.**

Moi ? je n'en payerai que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Surène.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Nous avons affaire de lui, ne lui rabattez rien.

**LORANGE.**

Je me donne au diable, ce seroit conscience.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Qu'il vous aide à faire réussir votre affaire seulement, vous serez bien-tôt quitte, sur ma parole.

**LORANGE.**

Parbleu, de tout mon cœur : De quoi s'agit-il ?

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Il s'agit de tromper un pere, & de bernier un sot.

**CLITANDRE.**

De me faire épouser une fille riche & jolie, & d'être payé de ce que je te dois.

**LORANGE.**

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut ; vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire ; & pour moi je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous voudrez lui tendre.

---

---

*SCENE VII.**Mr. DUBUISSON, VIVIEN,  
BASTIEN.**VIVIEN.*

**A**llons, Bastien, ne me quittez pas, & marchez bien derrière moi, vous êtes mon laquais, au moins.

*BASTIEN.*

Ah, votre laquais, Monsieur Vivien, je suis votre cousin, ne vous en déplaît, & quoique je sois rouge vêtu....

*VIVIEN.*

Où, vous êtes mon cousin à Gisors, mais à Paris & chez le beau-père, vous serez mon laquais, entendez-vous ?

*BASTIEN.*

Où, mon cousin.

*VIVIEN.*

Où, mon cousin ! Il faut dire : où, Monsieur, ce benais-là !

*BASTIEN.*

Hé bien, où, Monsieur, je le dirai, mon cousin Vivien.

*VIVIEN.*

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque af-

front , il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-pere. Rentrez , & ne forcez point que je ne sois revenu.

BASTIEN.

Non , non , je m'en vais tant seulement panser nos cavales , & je les menerai boire , mon cousin Vivien.

---

---

SCENE IX.

*Me. DUBUISSON , VIVIEN.*

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

**V** Raiment , Monsieur , vous avez là un petit domestique bien affectionné , & qui a bien soin de vos montures.

VIVIEN.

Ah ! bon-jour , Madame. C'est un petit gueux du pays que j'ai amené à Paris par charité , pour le déniaiser seulement.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Cela est bien louable , d'avoir ainsi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh ! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un batard , qui étoit le fils d'une batarde de notre famille.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie !

V I V I E N.

Vous voyez-bien , qu'il n'est mon cousin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche , nous autres.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Je vous en félicite.

V I V I E N.

C'est pour m'empêcher de peupler comme ça , que mon pere m'envoie à Paris , & qu'il me marie de si bonne heure ; car je n'ai encore que trente-huit-ans , afin que vous le sçachiez.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est le bel âge pour se mettre en ménage.

V I V I E N.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maison de la Chaponnardiere , on veut se dépêcher d'avoir de la race.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

On a bien raison de ne pas laisser périr une si belle famille.

V I V I E N.

C'est une des bonnes de la Province , voyez-vous , nous avons eu tout de suite quatre Baillifs de Gisors , & autant de Médecins , tous de pere en fils : cela est beau , Madame ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Comment , beau ! je ne sçache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau sera bien-heureux , d'avoir pour gendre Monsieur Vivien de la Chaponnardiére.

V I V I E N.

Sa fille est-elle jolie , Madame ? j'aime les jolies filles.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

V I V I E N.

Elle est sage , au moins ? Car à Paris, on dit que les filles sont diablement égrillardes.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Mais à Paris , comme dans votre famille , on peuple quelquefois du côté gauche.

---

---

S C E N E X.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON , VIVIEN ,

L O R A N G E en naine.

L O R A N G E.

**B**on-jour , Madame Dubuissou.

V I V I E N.

Voilà une figure assez drôle.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON *à part* :

C'est Lorange , je pense.

L O R A N G E.

On m'a dit que mon petit mari de Gisors étoit chez vous , Madame Dubuiffon. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir , cet animal là ? Voilà un plaisant sôt ! Oh ! Que je m'en vais lui apprendre à vivre !

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Allons , Monsieur , voilà votre maîtresse ; saluez-la donc.

V I V I E N.

Comment , Madame !

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est Mademoiselle Thomasseau , que vous venez épouser.

V I V I E N.

Quoi , ce l'est là ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Elle-même ; abordez-la donc ?

V I V I E N.

Vous vous moquez de moi.

L O R A N G E.

Qui est cet original-là , Madame Dubuiffon ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est votre petit mari de Gisors , Monsieur Vivien de la Chaponnardiere , que je vous présente.

L O R A N G E.

Ah , le plaisant visage ! Il faut donc que j'épouse

ce gobin-là ? Quel animal ! Quel brutal ! A-t'il une langue ? Sçait-il parler , ce pauvre benais ?

**V I V I E N.**

Elle est folle , Madame ? Comme elle me traite !

**M<sup>e</sup>. D U B U I S S O N.**

Les filles de Paris sont vives, comme vous voyez ; & c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

**L O R A N G E.**

Hé bien , me fera-t'il honnêteté ? Me fera-t'il compliment ? C'est une buche , je pense , je ne veux point d'un mari comme celui là ; il ne remue non plus qu'une souche.

**M<sup>e</sup>. D U B U I S S O N.**

Elle a raison : démenez-vous donc un peu , parlez-lui.

**V I V I E N.**

Que voulez-vous que je lui dise ? à deux de jeu ; si elle ne veut point de moi , je ne veux point d'elle. Adieu , Mademoiselle Thomasseau. Hola , hé , Bastien , brides nos bêtes.

**L O R A N G E.**

Non , Monsieur de Gisors , non , vous ne partirez pas comme cela , il faut que vous voyiez mon papa Thomasseau auparavant : votre mine le réjouira , car elle est fort drôle.

**V I V I E N.**

Parbleu , la vôtre est plus ridicule que la mienne ; je n'ai ni furot , ni malandre.

**L O R A N G E.**

Vous êtes un peu tortu-bossu : mais on vous redressera, ce n'est pas une affaire.

**V I V I E N.**

Redressez-vous vous-même le corps & l'esprit, avant que de parler des autres.

**L O R A N G E.**

Que je me redresse, moi ? moi ? que je me redresse ! Que veut-il dire, cet impertinent-là, Madame Dubuissou ? Je lui pourrois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSOU.**

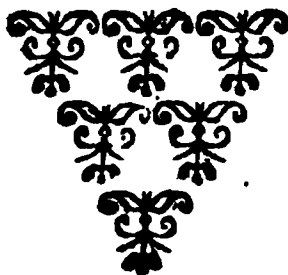
Hé, Mademoiselle, ne vous emportez pas, c'est un Provincial qui ne sçait ce qu'il dit.

**L O R A N G E.**

Patience, patience, qu'il m'épouse, je le froterai bien quand je serai sa femme.

**V I V I E N.**

Oh, par ma foi, je lui permets de m'affommer si cela arrive.



**SCENE**



---

SCÈNE XI.

*Me. DUBUISSON, VIVIEN ;  
LORANGE, THIBAUT, boiteux  
avec un manteau noir ,  
& une emplâtre sur l'œil.*

LORANGE.

**A**H ! Vous voilà ,papa Thomasseau , venez-  
vous-en un peu morigéner votre gendre, il  
perd le respect , je vous en avertis.

THIBAUT.

On vient de me dire qu'il est arrivé , & il m'est  
avis qu'il devrait être cheux nous.

LORANGE.

C'est un petit impoli qui ne sçait pas vivre ; ses  
grossièretés me font quitter la place. Votre servan-  
te , Madame Dubuiffon , jusqu'au revoir , Mon-  
sieur de la Chaponnardiere.

THIBAUT.

Elle est un peu mièvre , parce qu'elle est jeune :  
mais en grandissant , ça changera. Votre valet ,  
votre gendre.

VIVIEN.

Monsieur , je suis votre serviteur. Quoi , Mada-  
me , c'est-là Monsieur Thomasseau ? ce l'est là ?

234 *LES VENDANGES*

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Oùï, lui-même, votre beau-pere.

V I V I E N.

Par ma foi, voilà une vilaine famille.

T H I B A U T.

Hé bian, qu'est-ce, à qui an a-vous donc ?  
Comment se porte le bon-homme de pere ? est-il  
toujours aussi libartin, aussi yvrogne que de cou-  
teume ?

V I V I E N.

Mon pere, yvrogne ?

T H I B A U T.

Vous ly ressemblez comme deux goûtes d'ian ;  
& n'an dit que vous ne valez par mieux que ly.  
Mais ma fille est une diableffe qui vous rangera ;  
ne vous boutez pas en peine.

V I V I E N.

Je n'y comprend rien, c'est une espee de Payfan,  
que le beau-pere..

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Oh, dame, la maison de Thomasseau n'est pas  
si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

V I V I E N

Oùïais.

T H I B A U T.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir fait  
le voyage.

V I V I E N.

Ce n'est point avec ces gens-là que mon pere a.

conclu mon mariage assurément, il y a quelqu'autre Thomasseau, Madame.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

S'il y en a, c'est donc comme chez vous, du côté gauche : mais les Thomasseau, en ligne directe, font de Surène ; je n'en connois point d'autres.

## SCENE XII.

*Me. DUBUISSON, CLITANDRE en breteur, THIBAUT, VIVIEN, LORANGE encore en naine.*

LORANGE.

**V**oilà mon cousin l'Officier que j'amène voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu, voilà un garçon bien-fait, & de bonne mine ; par la corbleu, il a bon dos pour porter le mousquet dans notre Compagnie ; jarnibleu, que vous avez bien choisi, mon oncle ! Serviteur, cousin.

VIVIEN.

Cousin.... Je vous baise les mains, Monsieur Est-ce encore là un Thomasseau, Madame ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Comment ! C'est le Chevalier Thomasseau, ce  
Vij

## 436 LES VENDANGES

fameux , ce brave , Officier aux Gardes de son  
métier ? Anspessade de la Colonelle , qui tue régu-  
lièrement deux hommes toutes les semaines.

V I V I E N.

Deux hommes toutes les semaines !

M<sup>e</sup>. D U B U I S S O N.

Où , tout au moins , cela va bien là , l'un por-  
tant l'autre.

V I V I E N.

Miséricorde ! Où mon pere m'a-t'il envoyé ? La  
vilaine famille !

C L I T A N D R E.

Parbleu , mon oncle , il faut que j'enivre le cou-  
sin pour faire connoissance.

T H I B A U T.

Où dâ , il faut bien commencer par queuque  
chose..

C L I T A N D R E.

Allons , ventrebleu , cousin , allons boire ensem-  
ble.

V I V I E N.

Monfieur , je vous remercie : mais...

C L I T A N D R E.

Oh , par làsambleu , vous viendrez , car j'y ai  
regardé.

V I V I E N.

Je ne bois jamais , Monfieur.

C L I T A N D R E.

Mais , vous fumez quelquefois , du moins ?

**V I V I E N.**

Oh , point du tout , je vous assure.

**C L I T A N D R E.**

Maugrébleu , voilà un sot animal de cousin , il ne sçait rien faire.

**L O R A N G E.**

C'est un nigaut , qui est frais émoulu de la Province , mais vous me le dégourdirez , cousin.

**C L I T A N D R E.**

Ah , ah ! paffambleu , je vous en répons. Vous ne prétendez pas faire si-tôt la nôce , mon oncle ?

**T H I B A U T.**

Non paffangué , rian ne presse.

**C L I T A N D R E.**

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre campagnes dans notre Régiment : ne vous mettez pas en peine , je le ferai assommer , ou j'en ferai quelque chose.

**V I V I E N.**

Trois ou quatre campagnes, moi ! ma chere-Madame.

**M<sup>e</sup>. D U B U I S S O N.**

Voilà comme le Chevalier Thomasseau fait des recrues.

**C L I T A N D R E.**

Allons : Hé , marchez à moi , cousin.

**V I V I E N.**

Aufecours ! A moi , Bastien , miséricorde !

## 238 LES VENDANGES

CLITANDRE.

Comment ? pafsambleu, vous faites rebellion !

VIVIEN.

Ma chere Madame , revanchez-moi.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit , ne le mettez pas en colere ; il n'a encore que perfonne , & voilà bien-tôt la fin de la femaine.

VIVIEN.

Ah ! le maudit pays , le maudit-pays !

LORANGE.

Donnez-moi la main , mon petit mari , ne vous faites point tirer l'oreille.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON à *Clitandre* :

Voilà Monsieur Thomasseau , tout est perdu.

CLITANDRE.

Ma tante & ma fœur font avec lui. Qu'est-ce que cela fignifie ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte, allez-vous en : qu'elles ne vous voyent point dans cet équipage.



SCENE XIII.

*Me. DUBUISSON, Me. DESMARTINS, ANGELIQUE,  
M. THOMASSEAU.*

*Me. DESMARTINS.*

**H**E ! Te voilà , Madame Dubuiffon , j'ai fait  
mettre mon carrosse chez toi.

*Me. DUBUISSON.*

Apparemment, Madame , M. Thomasseau m'ôte  
l'avantage de vous y donner un appartement ?

*Me. DESMARTINS.*

Je me partage , Madame Dubuiffon , J'ai passé  
tout le Printemps chez toi , je viens passer chez  
Monsieur Thomasseau les Vendanges avec ma  
nièce , & en équipage de Vendangeuses , comme  
tu vois.

*M. THOMASSEAU.*

C'est bien de l'honneur que vous me faites , Ma-  
dame , & vous ferez toujours la maîtresse de tout ce  
qui dépendra de moi.

*Me. DESMARTINS.*

Il faut avouer que Monsieur Thomasseau est la  
politesse & la galanterie même.

**LES VENDANGES.**

**M. THOMASSEAU.**  
Ah ! Madame.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Il a assez vécu pour sçavoir vivre. Mais, Madame, cette jeune personne est donc votre nièce ?

**M<sup>e</sup>. DESMARTINS.**

Oùi, ma chère. Allons, ma nièce, saluez Madame Dubuiffon, c'est une bonne personne que vous ne serez pas fâchée de connoître dans la suite.

**ANGÉLIQUE.**

Il suffit qu'elle soit de vos amies, pour me donner bonne opinion de son mérite.

**M. THOMASSEAU.**

N'est-ce pas là un aimable enfant, Madame Dubuiffon ?

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

On ne peut l'être davantage.

**M. THOMASSEAU.**

N'est-il pas vrai ? Oh ça, Mesdames, voilà la maison de votre petit serviteur, nous y serons plus commodément qu'ici.

**ANGÉLIQUE.**

Je meurs d'impatience d'embrasser Mademoiselle votre fille.

**M. THOMASSEAU.**

Elle sera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la révérence.

**M<sup>e</sup>. DESMARTINS.**

Nous nous verrons, Madame Dubuiffon.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**



**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Votre servante, Madame.

**M. THOMASSEAU.**

Attens-moi ici, ma voisine, j'ai quelque chose à se dire.

---

**SCENE XIV.****M<sup>e</sup>. DUBUISSON** seule.

**L**E pauvre Monsieur Thomasseau est en assez bonne main. Madame Desmartins, & sa petite nièce le meneront loin s'il veut les suivre : elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pays-ci : mais il est bon Prince. Son rival & son amour l'occupent trop pour lui laisser le temps de songer à troubler la fête. Mais voici déjà le bon-homme, quelle confiance me veut-il faire ?

SCENE XV.

M. THOMASSEAU, MADAME  
DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

Où ça, ma chère voisine, tu connois les  
Dames qui sont chez moi ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Oùi, Monsieur. Madame Desmartins c'est la  
plus vertueuse personne du monde, sage, hon-  
nête, douce, complaisante, l'esprit bien fait,  
l'humeur enjouée, les manières engageantes. Je  
ne sçai pas où vous avez pêché cette connoissance-  
là : mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens, dis, n'est-il pas vrai ?  
Et la petite nièce, qu'en dis-tu ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas : mais j'en ai oùi parler  
mille fois à sa tante. C'est un petit modèle de per-  
fection, c'est la sagesse en miniature, une fille  
élevée comme une Princesse, un cœur de Reine.  
Elle possède elle seule assez de talens pour rendre  
une douzaine de filles des plus accomplies.

**M. THOMASSEAU.**

Tu me ravis , Madame Dubuiffon , de m'en parler de cette manière.

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Comment donc , Monsieur , quel intérêt prenez-vous. . .

**M. THOMASSEAU.**

Je te prie de la nôce , Madame Dubuiffon.

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Quoy , vous épousez la petite nièce ?

**M. THOMASSEAU.**

Oùi , mon enfant , ne suis-je pas bien heureux ?

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Ah ! que ce parti-là vous convient bien , Monsieur ! & que vous allez passer agréablement le reste de vos jours !

**M. THOMASSEAU.**

Je r'en répons. Je me défais de ma fille , & je l'envoie dans le fonds de la Province.

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Quelle conduite !



SCENE XVI.

*Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.*

*VIVIEN derriere le Théâtre.*

**A** L'aide ! au secours ! à la force !

*M. THOMASSEAU.*

Quel bruit confus est-ce là ?

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON à part.*

Ah ! Monsieur de la Chaponnardiere est échappé ; nous allons voir de belles affaires.

*V I V I E N.*

Hé, par charité, Monsieur, Madame, ayez pitié de moi.

*M. THOMASSEAU.*

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur, à qui en avez-vous ?

*V I V I E N.*

Ah ! je n'en puis plus.

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON à part.*

Voilà le gendre & le beau-pere aux prises ; allons avertir Clitandre des sentimens où Monsieur Thomasseau est pour sa famille.



## SCENE XVII.

*M. THOMASSEAU, VIVIEN.*

M. THOMASSEAU.

**Q**ue vous a-t-on fait ? Qui êtes-vous , Monsieur ?

VIVIEN.

Je suis un honnête homme de Normandie ,  
Monsieur.

M. THOMASSEAU.

De Normandie ?

VIVIEN.

Oùi , Monsieur , & pour mes péchés je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un Monsieur Thomasseau , qui est le plus grand coquin le plus grand maraud...

M. THOMASSEAU.

Comment donc , Monsieur , prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'est la vérité , Monsieur , il a une fille qui est la créature la plus maussade , & la plus effrontée...

M. THOMASSEAU.

Monsieur...

V I V I E N.

Et un coquin de cousin qui est un homme à pendre ; c'est bien la plus détestable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon , & un insolent , de parler de gens d'honneur comme vous faites , & je vous ferai donner mille coups de bâton , afin que vous le sçachiez.

V I V I E N.

Que la peste m'étouffe , si je ne vous dis vrai. Vous ne connoissez point ces gens-là , Monsieur , si vous les aviez vûs seulement.

M. THOMASSEAU.

Et sçavez-vous bien que je suis Monsieur Thomasseau , moi qui vous parle ?

V I V I E N.

Non , non , Monsieur , ce n'est pas vous , je viens de le quitter ; il est aux trois Rois avec sa fille & des soldats aux Gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'esprit , ou qui vient ici pour m'insulter.

V I V I E N.

Tenez , il est borgne & boiteux , Monsieur Thomasseau ; je viens de le quitter , vous dis-je.

**M. THOMASSEAU.**

Il y a ici quelque chose que je ne comprends point.

**V I V I E N.**

Et sa fille a le visage de travers , elle est bossuë , naine & boiteuse.

**M. THOMASSEAU.**

C'est une pièce qu'on m'a voulu faire.

**V I V I E N.**

Vous avez l'air d'un honnête homme , Monsieur , je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

**M. THOMASSEAU.**

Il faut en rire malgré moi. Oûi je vous l'accorde , c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite. Vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci , quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

**V I V I E N.**

Il y a de méchantes gens. Pour moi , Monsieur , je suis sans malice.

**M. THOMASSEAU.**

Je le vois bien. Oh ça , c'est moi qui suis Monsieur Thomasseau , encore une fois.

**V I V I E N.**

Et moi , Monsieur Vivien de la Chaponnardière.

M. THOMASSEAU.

Ma fille est jeune & belle, & n'est ni naïve ni bossuë.

V I V I E N.

En ce cas-là je viens pour être votre gendre, & voilà une lettre de mon pere.

M. THOMASSEAU.

Je reconnois son feing & son écriture.

## SCENE XVIII.

*Me. DUBUISSON, CLITANDRE ;*

*M. THOMASSEAU, VIVIEN.*

M<sup>e</sup>. DUBUISSON à *Clitandre*.

**C** Ela est comme je vous le dis , entrez dans le logis , votre tante & votre sœur y sont, & vous ne risquez rien.

C L I T A N D R E.

Mais si ce gendre malotru...

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Il ne le fera pas , je vous en répons : le voilà encore avec Monsieur Thomasseau ; entrez, vous dis-je , & nous laissez faire.





---

---

SCENE XIX.

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON, M. THOMAS-  
SEAU, VIVIEN.*

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON.*

**H**E bien , avez-vous sçû ce qu'avoit cet honnête Monsieur , pour faire tant de bruit ?

*M. THOMASSEAU.*

C'est le fils d'un de mes amis , ma voisine , qui vient ici pour être mon gendre.

*VIVIEN.*

Je vous le disois bien moi , que le Thomasseau de tantôt n'étoit pas le véritable , & qu'il y en avoit quelqu'autre.

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON.*

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

*VIVIEN.*

Si je vous en avois crû pourtant... Ecoutez , je crois que vous êtes une friponne , Madame.

*M. THOMASSEAU.*

Comment , mon gendre ?

*VIVIEN.*

Elle étoit de complot avec vos cadets , ces vilains Thomasseaux que je vous ai dit.

**N<sup>o</sup> LAFOIRE DE BESONS;**

---

**SCENE XXIV.**

**M. GRIFFARD, CID, ALISE;**  
**L'OLIVE** en Marinier, **CLITAN-**  
**DRE & ERASTE** en Payfins;  
**LE TABELLION**, & plusieurs  
personnages de la pièce.

**L'OLIVE**

**A** Esus, Monsieur le Tabellion, jarnigab  
trémousser-vous donc? Faites votre char-  
ge: est-ce que ce contrat n'est pas encore bân? A.  
qu'à tient-il que je ne le signions? Je sommes ici  
pour ça.

**LE TABELLION.**

Oh, doucement, s'il vous plaît, n'engendrons  
point de chaleur de foye, il faut rendre l'honneur  
à qui il appartient, Monsieur le Marinier.

**L'OLIVE**

Hé bien morgué, rendre-le donc, cet honneur,  
m'entendez-vous?

, Madame,  
ter-là votre

# COMEDIE

CIDALISE.

Priez Monsieur de signer le premier , je signerai ensuite.

L'OLIVE.

Si Monsieur a assez de bonté que de vouloir bien nous faire st'honneur-là , quoique je n'en soyons pas daines...

M. GRIFFARD.

Oùi dà, donnez, donnez, il suffit que ce soit le fils de la nourrice de Madame.

L'OLIVE.

Tatigué elle vous a fait une belle nourriture , n'est-ce pas ?

M. GRIFFARD.

Je signerai quand vous voudrez notre contrat de mariage aussi aveuglément que celui-là.

CIDALISE.

Vous ne hazarderiez pas plus qu'à signer celui-ci, je vous assure.



SCENE XXV.

M. GRIFFARD, CICALISE;  
CLITANDRE, ERASTE,  
MARIANE, CHONCHETTE,  
FROSINE, L'OLIVE, L'ETA,  
BELLION, &c.

FROSINE.

**V**oilà ces Demoiselles que je vous amène,  
Monsieur.

L'OLIVE *bas à Frosine.*

Tout va bien. Va-t-en vite avertir Madame Argante de ce qui se passe, & nous l'enverrons ici, nous aurons besoin d'elle pour le dénouement.

FROSINE.

Il faudra qu'elle soit bien égarée, si je ne la trouve.

SCENE XXVI.

M. GRIFFARD , CIDAISE,  
CLITANDRE , ERASTE;  
MARIANE, CHONCHETTE,  
L'OLIVE , LE TABELLION, &c.

CHONCHETTE.

**V**ous nous envoyez querir pour être de la  
nôce. Et est-ce que vous vous mariez, mon  
parrain ?

M. GRIFFARD.

Non , c'est vous qu'on va marier ; faites-la  
signer aussi, Monsieur le Tabellion. Et, signez,  
petite fille.

CHONCHETTE.

Volontiers ; je ne me fait pas prier , comme  
vous voyez. Et ne signez - vous pas , ma chère  
bonne ?

M. GRIFFARD.

Où , où , elle signera :

MARIANE.

Moi , mon pere ?

M. GRIFFARD.

Où , vous-même , signez , vous dis-je !

## 184 LA FOIRE DE BESONS,

M A R I A N E.

A moins que vous ne me le commandiez absolument, mon pere...

M. G R I F F A R D.

Hé, oui, oui, je vous le commande. Que de façons ? quand ce seroit vous qu'on marieroit vous n'en feriez pas davantage. Et le marié & la mariée ne signent-ils pas, eux ?

L' O L I V E.

Ils signeront une autrefois : Vela assez d'écritures pour un contrat de village ; je n'y voulons pas tant de façons, nous autres. Allez vous-en farrer ça, Monsieur le Tabellion, & puis vous viandrez boire un coup. J'allons toujours commencer en vous attendant, faites vite.

à M. Griffard.

Avec votre permission, Monsieur, j'ons le cœur en joie, excusez si je prenons la libarté...

M. G R I F F A R D.

Vous faites fort bien, mes enfans, réjouissez-vous, & tâchez de divertir cette aimable personne, vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. Allons, qu'on apporte du vin & des sièges, & qu'on fasse comme il faut les honneurs de la Foire, & de la nêce.

L' O L I V E.

Du plus gaillard, Messieurs les Menêtriers, vive la joie.

L'OLIVE,

L'OLIVE chante.

O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !  
 Que Monsieur Griffard est bon-homme,  
 Voyez-vous com m.  
 Il fait les honneurs de chez lui :  
 Que Monsieur Griffard est bon-homme.  
 O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !

SCENE DERNIERE.

M. GRIFFARD, CIDALISE,  
 MARIANE, CLITANDRE,  
 ERASTE, CHONCHETTE,  
 Me. ARGANTE, L'OLIVE.

Me. ARGANTE.

QU'est-ce que c'est donc que tout ceci ? Fro-  
 ne vient de me conter de jolies choses.

ERASTE.

Frofine ? l'Olive !

L'OLIVE.

Oùi, Monsieur, c'est de mon ordonnance.

Me. ARGANTE.

Où est-il ce scélerat, que je le dévise ?

Tome III.

101

M. GRIFFARD.

Madame Argante en ce pays-ci, quel contre-temps !

M<sup>re</sup>. ARGANTE.

Oh ce n'est pas à vous à qui j'en veux, ne craignez rien.

M. GRIFFARD.

A qui en voulez-vous donc, Madame, & pour quoi venir troubler un divertissement ?

M<sup>re</sup>. ARGANTE.

La bonne dupe que vous êtes avec votre divertissement.

M. GRIFFARD.

Comment donc dupe ? Que voulez-vous dire ?

M<sup>re</sup>. ARGANTE.

Sçavez-vous bien quel contrat vous venez de signer, vieux fou ?

M. GRIFFARD.

Madame Argante ?

M<sup>re</sup>. ARGANTE.

Le contrat de votre fille, & d'un perfide qui vous fourbe.

M. GRIFFARD.

Le contrat de ma fille ! Vous ne sçavez ce que vous dites, laissez-nous en repos avec vos visions, que diable...

M<sup>re</sup>. ARGANTE.

Je ne sçai ce que je dis ! N'est-ce pas là Enfant Répons, traître, répons ?



ERASTE.

Mé bien ouï , Madame , je suis Eraste.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Et tu as l'insolence de m'amener ici pour me trahir à ma barbe , petit vilain ?

ERASTE.

Vous y êtes venuë malgré moi , Madame , & je ne vous trahis point , je ne vous ai jamais aimée.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Ah ! je suis morte.

M. GRIFFARD.

Que veut dire ceci , Mariane ?

MARIANE.

Je ne sçai , mon pere , vous m'avez commandé de signer , je me suis fait un devoir de vous obéir.

M. GRIFFARD.

Ah ! , je suis trahi ! je le vois bien.

L'OLIVE.

Allez , allez , Monsieur , ce n'est qu'une bagatelle , & cela ne doit pas vous empêcher de continuer la nôce. Sans rancune , venez vous-en danser les rigotets , Madame Argante.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Ah ! tu t'en mêles aussi , toi , pendant.

M. GRIFFARD.

Comment ? Et c'est mon coquin de l'Olive , je pense ?

Qui

## 188 LA FOIRE DE BESONS.

L' O L I V E.

Vous l'avez devinez , Monsieur , c'est moi-même ; mais je n'ai pas signé pour vous cette fois-ci , vous avez bien signé vous-même.

M. G R I F F A R D.

Ah ! Cidalise , vous avez aidé à me tromper , mais je vous pardonne tout , pourvu que vous consentiez à m'épouser.

C I D A L I S E.

Volontiers , Monsieur , je ne demande pas mieux ; mais il faut attendre que je sois veuve.

M. G R I F F A R D.

Comment veuve ! vous êtes donc mariée ?

C I D A L I S E.

Depuis huit jours je suis votre nièce , je ne puis pas si-tôt devenir votre femme.

M. G R I F F A R D.

Ma nièce !

C L I T A N D R E.

Vous ne pouvez désapprouver le choix que j'ai fait , mon oncle , puisqu'il est si fort de votre goût.

M. G R I F F A R D.

Ote-toi de mes yeux , misérable , ôte-toi de mes yeux.

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Nous sommes les dupes de tout ceci , Monsieur Griffard , & je ne sçai pas comment vous l'annuler.

L' O L I V E.

Ma foy vous êtes faits l'un pour l'autre , associez vos chagrins & vos infortunes , c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre.

M. G R I F F A R D.

Le voulez-vous , Madame ? je donnerai tout mon bien à ma filleule.

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Voilà qui est fait , Monsieur , j'y consens pour faire enrager toute votre famille.

L' O L I V E.

En attendant l'effet de ces menaces, profitons du temps present nous autres ; & continuons de nous réjouir , puisque nous avons réussi dans notre entreprise.



# CHANSONS DU DIVERTISSEMENT.

L'OLIVE chante.

**H**aut le pied , belle Alison ,  
Pour gambader , rire & boire ,  
Vive la Foire  
De Besons.  
On y danse  
En cadence ,  
On s'y balance  
Sur le gazon.

L'Amour y fait un doux commerce ,  
Fille qui tombe à la renverse  
N'en a pas plus mauvais renom.  
Vive la Foire de Besons.

L'Olive & Alison dansent ensemble , après  
quoi Chonchette & une petite Espagno-  
lette , & une autre petite fille dansent une  
Gigue , & ensuite l'Espagnolette danse seu-  
le une Sarabande.

UN MARINIER chante.

*Que l'amour qu'on fait au Village ,*

## COMEDIE. 132

*Est un amour doux & plaisant ?  
Les soupirs n'y sont point en usage ;  
Et quand on veut tâter du mariage ,  
Le contrat s'y fait brusquement.  
Non , non rien n'est si charmant  
Que l'amour qu'on fait au Village.*

Cette chanson est suivie d'une entrée de Dame Gygogne , qui danse seule ; ensuite de quoi une petite Bateliere s'avance au bord du Théâtre entre l'Olive & un Marinier.

LE MARINIER chante.

*Entrons tous deux , belle Isabeau ,  
Dans ton bateau ,  
Et nous irons chercher sur l'eau  
Quelque Anguille , ou quelque Barbeau  
Tout doit se rendre  
A tes attraits ,  
Tu n'as qu'à rendre  
Tes filets.*

*Si les poissons s'échappent de tes vers ,  
Les cœurs du moins s'y viendront prendre.*

L'OLIVE chante.

*Quand on est gaillarde & gentille ,  
Il ne faut point d'autre hameçon.*

## **LA FOIRE DE BESONS,**

*Bien souvent la plus jeune fille  
Aurape le plus vieux poisson.*

**Deux petits garçons vêtus en Bergers dansent**  
un Menuet avec Chonchette & la petite  
Espagnolette. Le Menuet fini, tous les Ac-  
teurs & Actrices se prennent par la main,  
& dansent en rond, sur les chansons sui-  
vantes.

*Filles qui cherchez des maris ,  
Ici l'on en achete.*

*Ils sont aussi bons qu'à Paris.  
Filles qui cherchez des maris ,  
Souffrant chez eux les Favoris.  
D'une femme coquette.*

*Filles qui cherchez des maris ,  
Ici l'on en achete.*

**LE MARINIER** chante.  
*Les vieillards n'y sont point admis ,  
Filles qui cherchez des maris ,  
Ils sont loups garoux & rigris ,  
De mauvaise défaire.*

*Filles , qui cherchez des maris ,  
Ici l'on en achete.*

**L'OLIVE** chante.  
*Il en est des grands , des petits ,  
Filles , qui cherchez des maris ,*

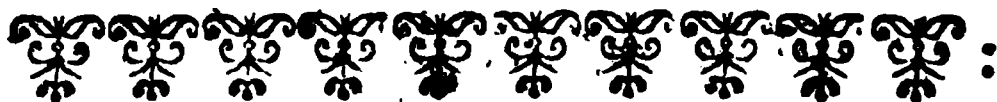
*Et que l'on donne à juste prix ,  
 Venez en faire emplette.  
 Filles qui cherchez des maris ,  
 Ici l'on en achette.*

Tous les Acteurs & les Actrices de la Comedie & du Divertissement sortent du Théâtre en dansant , & en se tenant par la main.

L' O L I V E adresse ce dernier couplet à l'assemblée.

*vous qui deviendrez maris ,  
 Qui croyant prendre serez pris ,  
 A caution dans ce pays  
 Les filles sont sujettes.  
 Vieillards qui deviendrez maris  
 Menez bien vos lunettes.*





AUGMENTATION DES AIRS

DE LA COMEDIE

DE LA FOIRE DE BESONS.

*M* *Aris que Venus domine,*  
*Craignez le sort de Vulcain.*

*Tel qui se leve du matin*  
*Pour courir après sa voisine ,*  
*Trouve souvent en son chemin*  
*Que sa femme est plus libertine ,*  
*Qu'il n'est libertin.*

*Maris que Venus domine ,*  
*Craignez le sort de Vuleain.*

LE CHEVALIER.

*Ah, morbleu, que j'ai de chagrin !*

Hé pourquoi, Chevalier ? Vous êtes si bien avec  
Madame Guillemain ?

*Nous n'aurons point de bon vin.*  
*Plaignons , plaignons notre cruel destin.*

*tin , tin , tin , tin.*

*Terelin tin , tin. Terelin tin , tin.*

*La vigne a des angelures ,*



*Que ferons-nous cet hyver ?  
Notre vin sera trop verd ,  
Et nos filles seront trop mures ,  
Robin turelure , lure.*

*couplets ajoutés , sur l'air : Filles , qui cher-  
chés des Maris.*

*Filles qui venez à Besons ,  
Gardez-vous du naufrage.  
Trousssez bien haut vos cotillons :  
Filles qui venez à Besons.  
Il faut quand le Bac coule à fonds  
Se sauver à la nage.*

*Filles qui venez à Besons ,  
Gardez-vous du naufrage.  
Prenez bien vos précautions ,  
Filles , qui venez à Besons.  
Tous les oiseaux des environs  
Disent par leur ramage ,  
Filles , qui venez à Besons ,  
Gardez-vous du naufrage.*

*Belles , dont les maris fripons ,  
Vont chercher fortune à Besons ,  
Si dans la même intention  
Vous faites le voyage ,  
Profitez de l'occasion  
Sans crainte du naufrage.*

**FIN.**



LES  
VENDANGES.  
DE  
SURESNE.  
COMEDIE.



## A C T E U R S.

M. THOMASSEAU.

MARIANE, sa fille.

THIBAUT, jardinier de Monsieur Thomasseau.

CLITANDRE, amant de Mariane.

Me. DESMARTINS, tante de Clitandre & d'Angelique.

ANGELIQUE, sœur de Clitandre.

Me. DUBUISSON, cousine de Thibaut.

M. VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, son cousin.

LORANGE, ami de Madame Dubuisson.

Vendangeurs & Vendangeuses.

*La Scene est à Suréne.*

LES  
 VENDANGES  
 DE SURESNE,  
 COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

*M. THOMASSEAU, THIBAUT.*

*M. THOMASSEAU.*

H ça, mon pauvre Thibaut, aye un  
 peu l'œil à tout, mon enfant, & prend  
 garde qu'il ne se fasse aucun dégât  
 dans la maison.

*THIBAUT.*

Mais palfangé, Monsieur, comment l'enten-

R iij

## 260 LES VENDANGES

déz-vous , donc ? Vous n'avez qu'un arpent de veigne à Surène, pour tout potage ; & je crois, dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra cheux vous en vendange. Sur ce pied-là , je n'avons que faire d'aller au Pressoir , & j'aurons nos futailles de reste.

M. THOMASSEAU.

Paix, tais-toi, j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs , & je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

T H I B A U T.

Oh , je ne dis plus rien. Je m'étonnois aussi que vous fîssiez les honneurs de votre maison de si bon courage ; car vous êtes un tantinet ladre , de votre naturel : mais baste , il n'est chère que de vilain , comme on dit ; & quand vous vous y boutez une fois , tout y va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me marier , Thibaut ?

T H I B A U T.

Vous remarier, Monsieur ! bon , queu conte.

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte , c'est une vérité.

T H I B A U T.

Vous vous gaussiez , Monsieur , ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela est , te dis-je.

T H I B A U T.

Morgué tant pis ; vous êtes donc bian incorrigible !

M. THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire ?

T H I B A U T.

Vous avez déjà eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La premiere étoit diableffe , parce qu'elle avoit trop de vertu. Vous avez fait le diable avec l'autre , parce qu'elle n'en avoit pas assez. Quelle espee de femme voulez-vous encore prendre ?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde , douce , honnête , spirituelle.

T H I B A U T.

Hom , je crois bian que vous le voudriais : mais c'est un animal bian rare , qu'une femme comme ça. Je ne dis pas qu'il n'y en ait queuqu'une : mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment si tu avois vû celle que j'ahne.

T H I B A U T.

Acoutez, faites-là moi voir avant que de la prendre , je vous en dirai ce qui en fera , tout à la franquette. Voyez-vous , nous autres Payfans des environs de Paris, je nous connoissons mieux ça.

202 *LES VENDANGES*

femmes que parsonne, j'en voyons tant de toutes les façons. C'est morgué une marchandise bien trompeuse.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras , & dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

T H I B A U T.

J'entens bien , c'est pour elle que la fête se fait.

M. THOMASSEAU.

Justement.

T H I B A U T.

Je boute d'abord le nez dessus , n'est-ce pas ? Mais , s'il vous plaît , Monsieur , en vous chargeant de l'embaras d'une femme , ne vous déchargez-vous point de sty de votre fille , elle est en âge d'être mariée ; & quand une poire est mûre , si on ne la cueille , elle tombe d'elle-même , comme vous sçavez.

M. THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille , & le mari que je lui destine devrait être ici , je l'attens de jour en jour.

T H I B A U T.

Et quelle acabie de mari lui baillez-vous , s'il vous plaît ? S'il n'est pas à sa fantaisie , elle en prendra quelque autre avec stila ; & s'ils se trouvent deux maris pour un , hem , ça fera du grabuge.

M. THOMASSEAU.

Mariane est une fille bien élevée , qui fera toujours tout ce que je voudrai.



**T H I B A U T.**

Alle est une fille bian élevée , mais alle est une fille ; & j'ai queuque opignion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

**M. THOMASSEAU.**

Hé, qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

**T H I B A U T.**

Oh , je sis un futé compere , voyez-vous. Il vianit roder ici depuis que vous y êtes , un jeune gars de Paris.

**M. THOMASSEAU.**

Et tu crois que c'est pour ma fille ?

**T H I B A U T.**

Hé pargué oïi , c'est d'alle ou de moi qu'il est amoureux.

**M. THOMASSEAU.**

Comment , amoureux de toi ?

**T H I B A U T.**

Drès qu'il me voit , il ne sçait sur quel pied dancier , il me fait plus de meïnes , plus de contorsions , plus de révérences qu'à alle-même.

**M. THOMASSEAU.**

Tu ne sçais ce que tu dis , tu perds l'esprit.

**T H I B A U T.**

Je ne pars point l'esprit : acoutez , comme je sis dans la maison , il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance : car pour avec Mademoiselle Mariane , la connoissance est déjà faite.

204 *LES VENDANGES*

M. THOMASSEAU.

Il a fait connoissance avec ma fille ?

T H I B A U T.

Oh palsanguenne oui , ils l'avont commencée  
dès Paris, je gage , & ils continuent ici par-dessus  
les murailles.

M. THOMASSEAU.

Par-dessus les murailles ?

T H I B A U T.

Il est toutes les nuits , comme un hibou , dans la  
petite ruelle , au bout du jardin.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

T H I B A U T.

Et Mademoiselle Mariane grimpe comme une  
chate tout le long du treillis de la paillassade.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

T H I B A U T.

Hé bien , elle s'accotte sur le haut de la muraille,  
& la chate & le hibou jafont tous deux comme des  
marles.

M. THOMASSEAU.

Est-il possible ?

T H I B A U T.

Il faut bien qu'il soit possible , car je les ai vus.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

**THIBAUT.****Oh que sifait.****M. THOMASSEAU.****Et que disent-ils ?****THIBAUT**

Tatigué, de jolies choses ! Allez , allez , ils avont la langue bian penduë. Et si par avanture le jeune drôle vient à grimper aussi de son côté : enfin , que sçait-on , la poire est mûre , & les enfans de Paris aimons bian le fruit , prenez-y garde.

**M. THOMASSEAU.**

Tu as raison , je ne puis trop me hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue , je m'en vais lui parler un peu , & sçavoir d'elle....

**THIBAUT.**

Bon , est-ce que vous croyez les filles assez sottes pour conter à leurs peres leurs petites fredaines ? Elles ne sont pargué pas si mal apprises : laissez-moi tout doucement ly tirer les vars dunez , je la ferai bian donner dans le panniau , & je vous dirai tout , ne vous boutez pas en peine.

**M. THOMASSEAU.**

Fais donc , Thibaut , & me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse ; je vais , en me promenant , au-devant d'elle jusqu'au bois de Boulogne. Toi , va faire un tour aux vignes , & vois si nos Vendangeurs....

T H I B A U T.

Allez, allez, allez, Monsieur, & laissez-moi faire seul. Je ne sçai ce que ça veut dire, mais il m'est avis que j'ai plus d'esprit que Monsieur Thomasseau: Oh, pour ça oui, j'ai meilleur jugement. Je ne suis pourtant qu'un paysan: mais il y a vingt-ans que je le fers, & que je me moque de ly, & il ne m'en ferait morgué pas accroire seulement un quart d'heure.

## S C E N E II.

*CLITANDRE, THIBAUT*

C L I T A N D R E

**V**ivrai-je encore long-temps dans la contrainte où je suis depuis quelques jours?

T H I B A U T.

Voilà notre amoureux.

C L I T A N D R E.

Est-il possible que la liberté de la Campagne, & l'occasion des Vendanges ne me fourniront point les moyens de m'introduire dans la maison de Mariane?

T H I B A U T.

Il a la mine d'avoir bonne bourse, & notre connaissance pourroit avoir de bonnes suites.

CLITANDRE.

Si le Jardinier, encore, étoit d'humeur un peu traitable ; mais c'est un marouffe.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voilà, lui-même.

THIBAUT.

Il m'apperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je ?

THIBAUT.

Oh, s'il s'en tient aux réverences, il n'y a rien à faire, je n'entens point les meines.

CLITANDRE.

Je suis votre serviteur, Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

Je vous baise les mains, Monsieur de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert, tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va ? N'êtes-vous point enrhumé ? Le vent de bise a soufflé cette nuit, & ça ne vaut rien ni pour la veigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis, la bise m'incommoderoit un peu moins, Monsieur le Jardinier.

**T H I B A U T.**

J'entens votre affaire, je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, & vous faire un bon feu dans mon taudis, vous y causerais plus chaudement que dans la petite ruelle.

**C L I T A N D R E.**

Vous seriez un homme adorable, d'être un peu dans mes intérêts.

**T H I B A U T.**

N'est-il pas vrai ?

**C L I T A N D R E.**

Je vous devrois la vie.

**T H I B A U T.**

Oùï da : d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

### **S C E N E III.**

**C L I T A N D R E , M A R I A N E ,**

**T H I B A U T.**

**M A R I A N E.**

**J**E te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument...

**T H I B A U T.**

Ah, vous vela ! je parlions de vos affaires.

**M A R I A N E,**

M A R I A N E.

Quoi ! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici ? Si l'on vous voit dans le village...

C L I T A N D R E.

Ne craignez rien, la saison des Vendanges y attire aujourd'hui tant de monde...

T H I B A U T.

Allez, allez, on n'y connoitra pas à la même ceux qui auront passé la nuit au clair de la Lune.

M A R I A N E.

Ah, Thibaut !

T H I B A U T.

Je sçavons de vos fredaines, comme vous voyez.

M A R I A N E.

Je ne me plaignoïs que de votre peu de menagement, je ne sçavois pas que votre indiscretion...

C L I T A N D R E.

Je n'ai point parlé, belle Mariane..

T H I B A U T.

Oh parguenne, il ne m'a rien dit, mais j'ai vu, & quand il seroit un tantinet jaseux, vela une belle affaire.

C L I T A N D R E.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, & de chercher les moyens de vous voir plus souvent ?

T H I B A U T.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas sot, il ai-

*Fine III.*

210 **LES VENDANGES**

me les commodités , voyez-vous , & il n'a pas tort : il vaut bien mieux faire l'amour de plein pied dans la maison , que de haut en bas par-dessus la palissade.

**CLITANDRE.**

Thibaut parle en homme de bon sens.

**MARIANE.**

Où , mais n'avions-nous pas résolu que vous iriez passer les jours à Paris ?

**CLITANDRE.**

C'est l'amour qui me retient ici.

**MARIANE.**

Que vous reviendriez toutes les nuits , & que vous engageriez à force d'argent le maître du Bac à être discret ?

**CÉFÉTANDE.**

Je n'ai rien épargné pour cela , je vous assure.

**THIBAUT.**

Oh , il ne sonnera mot , il est bon homme ; mais pour ce qui est de moi , je suis diablement babillard , je vous en avais.

**MARIANE.**

N'étions-nous pas d'accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre ?

**CLITANDRE.**

Je craignois votre timidité , je vous l'avoue , je songeais à vous prévenir.



M. A R I A N E.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis ?

C L I T A N D R E.

Où.

M. A R I A N E.

Qu'il nous recevrait dans sa chambre ?

C L I T A N D R E.

Vous avez raison.

M. A R I A N E.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon père ?

C L I T A N D R E.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

T H I B A U T.

[Où, mais morgué de quoi est-ce que je suis convenu, moi ?

M. A R I A N E.

De rien encore ; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

T H I B A U T.

Non, pas sangé, je n'en ferai rien.

C L I T A N D R E.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

T H I B A U T.

Pentens bien : mais je suis plus mal aisé à gouverner que le maître du Bœ, je vous en avertis.

M. A R I A N E.

Voilà, voilà une montre d'or que je te donne.

S'il

212 *LES VENDANGES*

T H I B A U T.

Oh non, tâtigué, je ne veux rien de vous.

M A R I A N E.

Comment donc ?

T H I B A U T.

Quand il y a quelque frais à faire en amour, il faut que ce soit le Monsieur qui paye à moins que la Madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris je sçavons les règles.

C L I T A N D R E.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens, voilà une bourse, il y a dedans vingt pistoles, tu n'as qu'à l'ouvrir, & y prendre tout ce que tu voudras.

T H I B A U T.

Oh, Monsieur.

C L I T A N D R E.

Comment ?

T H I B A U T.

Il n'y a point de nécessité de l'ouvrir, je la veux toute.

C L I T A N D R E.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

M A R I A N E.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

T H I B A U T.

Monsieur donc d'accord à présent, je serons

Trois têtes dans le même bonnet; écoutez, vous n'avez pas mal fait d'y fourer la mienne.

M A R I A N E.

Nous pouvons compter sur ton zèle, & sur ta discrétion ?

T H I B A U T.

Oh pour cela oui, la peste m'étouffe, je ne dis jamais rien : verra votre père qui va se remarier par exemple, il viendra de me le dire, est-ce que je vous en ai parlé ?

M A R I A N E.

Mon père va se remarier !

T H I B A U T.

Que cela ne vous chagraine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui son gendre & sa maîtresse.

C L I T A N D R E.

Que nous dis-tu là ?

T H I B A U T.

Pargué ce qu'il m'a dit.

M A R I A N E.

Je vous en avois averti, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

C L I T A N D R E.

Quelle apparence que votre père vous fît épouser un homme que vous n'avez jamais vu, qu'il ne connoît pas lui-même ?

M A R I A N E.

C'est le fils d'un de ses anciens amis; le Bailli de

## LE S' V'ENDANGES

Gilors, il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage, & voilà les menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut?

THIBAUT.

Il faudroit pour bien faire, que vous épousiez ici, & que vous n'épousiez point si-là.

MARIANE.

Où justement.

THIBAUT.

Acoutez, ça est difficile, mais pourtant ça n'est pas impossible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moyen?

THIBAUT.

Oh pour ça non, je n'y entens goutte : mais attendez... Hé oùi... justement vela votre affaire.

MARIANE.

Quoi?

THIBAUT.

Oh paffangé vous êtes plus heureux que saiges; j'ai une cousine dans le village, qui sera bien notre fait.

CLITANDRE

Comment ?

THIBAUT.

C'est une grosse Madame, au moins, & ce sont les mariages qui ont fait sa fortune. Elle en a tant fait, tant fait, & ça sans Curé ni Tabellion : elle n'y cherche point tant de façons, aussi, elle a la presse.

MARIANE.

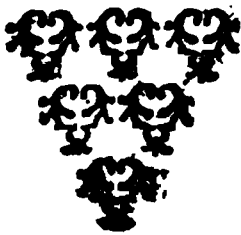
Il extravague avec sa cousine.

THIBAUT.

Non morgué, je n'extravase point : rentrez dans la maison seulement, j'allons ensemble chercher la cousine, & mettre les fers au feu ; ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, & songez que mon bonheur dépend entièrement du vôtre.



# LES VENDANGES

---

## SCENE IV.

THIBAUT, CLITANDRE,

THIBAUT.

**T** Atigué, vèla un friand morceau :

CLITANDRE,

Ne perdons point de temps, allons prendre avis  
de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Hé pargué la vela, c'est queu-  
que bon vent qui nous la soufflé envars ici, j'au-  
rons bonne issue.

---

## SCENE V.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON, CLITANDRE,

THIBAUT.

CLITANDRE.

**C**omment ! & c'est Madame Dubuissou, je  
pense ?

THIBAUT.

Oùi justement, c'est son nom de Paris que filà,  
& la grosse Caro, c'est son nom de village.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre ?

CLITANDRE,

**CLITANDRE.**

Ma chere Dubuiffon , que je t'embrasse!

**THIBAUT.**

Cette coufeine-là connoît tout le monde.

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Bon-jour , coüfin.

**THIBAUT.**

Votre valet , coufeine.

**CLITANDRE.**

Que je fuis heureux de te rencontrer en ce pays-ci , ma chere enfant !

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Peut-on vous y rendre quelque fervice ?

**THIBAUT.**

J'allions vous charcher pour ça , je vous l'ame-  
nois , & je ne fçavois pas que vous fuffiez fi  
bons amis.

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Hé vraiment , c'est le neveu de Madame Des-  
martins.

**THIBAUT.**

De cette belle Madame qui a été tout ce Prin-  
temps cheux vous ?

**CLITANDRE.**

Ma tante a paffé le Printemps chez toi ?

**M<sup>c</sup>. DUBUISSON.**

Elle y a été quinze jours ou trois femaines à  
prendre du lait , Monsieur.

M. THIBAUT.

Bon , passangué du lait , vous vous gaussez de nous : alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros Monsieux appartiont de Versailles. A la vérité drès que son mari la venoit voir, alle étoit toujours malade ; quand il n'y étoit plus, tatigué qu'alle se portoit bian ! Oh je ne m'étonne plus que vous soyais si fort amoureux, vous êtes de bonne race.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est un extravagant , ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle , Madame Dubuiffon , ce ne sont pas les miennes.

THIBAUT.

C'est bian dit , je ne sommes pas ici pour ça , j'y sommes pour notre compte.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Ce ne sont pas les Vendanges qui vous attirent à Surêne , c'est l'amour qui vous y amene apparemment ?

CLITANDRE.

Oùï , ma chere Madame Dubuiffon, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

N'est-ce point à Mademoiselle Thomasseau à qui vous en voulez ?



THIBAUT.

Ça n'est pas malaisié à deviner , puisque je sommes ensemble.

CLITANDRE.

C'est elle-même que j'adore.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Vous n'êtes pas seul ici pour elle ; il y a chez moi un de vos rivaux , je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouser même , il en a parole de son pere.

CLITANDRE.

C'est l'homme en question , ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça se pourroit bien , il faut que ce soit lui-même.

CLITANDRE.

Ah, ma chere Dubuissou , je suis perdu , si nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Que faire pour cela ? Je le voudrois de tout mon cœur. J'ai toujours été de vos amies , & je ne connois point ce nigaut-là ; c'est un Provincial que la maîtresse des Coches m'a adressé , parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-pere , il ne l'a jamais vû , non plus que sa maîtresse.

T ij

THIBAUT.

Je sçavons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous point berner ce faquin-là ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage , dégouter de lui Monsieur Thomasseau , & le renvoyer à Gisors avec les étrivieres ?

THIBAUT.

Morgué que ça est bian pensé.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre l'Olive , n'est-il point ici ?

CLITANDRE.

Non , je suis seul , & je n'ai personne.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Mort de ma vie , nous aurions bon besoin de lui , c'est un joli homme , & notre Provincial entre ses mains auroit été bien régalé.

THIBAUT.

Bon , morgué faut-il tant de façons ? Vous dites que c'est un nigaut, n'est-ce pas ? Il y a aux trois Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à se divartir ; ils avont des Musiciens , des Menétriers , ce sont de bons enfans qui savent la meine d'aimer à rire : lâchons-les après ce benais-là, ils le feront defarter , sur ma parole,

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Cela n'est pas mal imaginé : mais cela ne suffit pas.

T H I B A U T.

Je m'en vois toujours leux en parler , tout coup vaille : si cela vous duit , je les mettrons en besogne. Et venez-vous-y en , Monsieur , vous en connoîtrez queuqu'un peut-être.

C L I T A N D R E.

Je vais te suivre , tu n'as qu'à attendre.

S C E N É VI.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON , CLITANDRE,

C L I T A N D R E.

**O**H ça , ma chere Dubuiffon , je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde depuis quelque temps que par un excès de sçavoir faire ; les affaires de ma famille sont terriblement derangées , ce mariage-ci peut les rétablir : J'aime Mariane , elle est riche , l'affaire est sérieuse , il ne faut pas la manquer , tu seras contente.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en usage pour cela ?

C L I T A N D R E.

Commençons par écarter le Provincial , & gagnons du temps.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Si nous avons quelque habile fourbe qui pût nous aider encore , je répondrais bien... Oh par ma foi vous êtes né coëffé , en voici un que le hazard nous adresse le plus à propos du monde.

## SCENE VII.

*CLITANDRE, M<sup>e</sup>. DUBUISSON,**LORANGE.*

CLITANDRE.

**H**E', comment ! c'est Monsieur de Lorange , le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris!

LORANGE.

Hé , serviteur , Monsieur Clitandre : Hé , comment vous en va ?

M. DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange ?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Hé, que diantre viens-tu faire ici ?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? Je

ne le dirois pas à d'autres , mais à ma commere & à vous....

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Il amene quelque petite Grifette en Vendange à Surène , je gage.

LORANGE.

Non , par ma foi , je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surène ?

LORANGE.

Où parbleu , nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce pais-ci , & nous allons chercher les vins de Bourgogne par-delà Etampes.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Mon compere Lorange est de bonne foi , comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un éfronté maroufle !

LORANGE.

Oh ! ne vous fâchez point , Vous ne bûvez point de ces bons vins-là , vous autres , on n'en donne qu'à ceux qui les payent le mieux , & qui s'y connoissent le moins. A de petits maîtres de Paris , par exemple , à des filles de qualité de leur connoissance , à des enfans de famille qui prennent crédit , à des Abbés qui font porter des soupers en ville : il faut bien que tout passe.

124      *LES VENDANGES*

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année dernière à ce petit homme-là....

LORANGE.

Qui ?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque , cet apprentif Magistrat qui faisoit son cours de Droit chez moi, & qui donne à présent des audiences dans l'amphitéâtre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne sçai qui vous voulez dire.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Il y en a tant commé cela dans le monde, que Monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui c'est.

CLITANDRE.

Hé ! comment gouvernes-tu ce grand inurile ; qui a l'air si déterminé ? qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les Mousquetaires ?

LORANGE.

Il me doit de l'argent , mais il se déniaise. La peste ! il soupe quelquefois chez la veuve d'un partisan qui a arrêté ses parties.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Cela est heureux , des parties arrêtées..

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'avant-

res, vous vous acquitterez de la même manière de huit cens francs que vous me redeviez.

**CLITANDRE.**

Moi ? je ne t'en payerai que la moitié , tu m'as fait boire du vin de Surêne.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Nous avons affaire de lui , ne lui rabattez rien.

**LORANGE.**

Je me donne au diable , ce seroit conscience,

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Qu'il vous aide à faire réussir votre affaire seulement , vous serez bien-tôt quitte , sur ma parole.

**LORANGE.**

Parbleu , de tout mon cœur : De quoi s'agit-il ?

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Il s'agit de tromper un pere , & de bernier un sot.

**CLITANDRE.**

De me faire épouser une fille riche & jolie , & d'être payé de ce que je te dois.

**LORANGE.**

Il n'y a rien que je ne fasse , vous n'avez qu'à dire.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Voici votre rival , allez rejoindre Thibaut ; vous avez tous trois de l'esprit , vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire ; & pour moi je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous voudrez lui tendre.

---

---

*SCENE VII.**Me. DUBUISSON, VIVIEN,  
BASTIEN.**VIVIEN.*

**A** Llons, Bastien, ne me quittez pas, & marchez bien derrière moi, vous êtes mon laquais, au moins.

*BASTIEN.*

Aga, votre laquais, Monsieur Vivien, je fis votre cousin, ne vous en déplaît, & quoique je sois rouge vêtu....

*VIVIEN.*

Oùï, vous êtes mon cousin à Gisors, mais à Paris & chez le beau-père, vous serez mon laquais, entendez-vous ?

*BASTIEN.*

Oùï, mon cousin.

*VIVIEN.*

Oùï, mon cousin ! Il faut dire : oùï, Monsieur ; ce benais-là !

*BASTIEN.*

Hé bien, oùï, Monsieur, je le dirai, mon cousin Vivien.

*VIVIEN.*

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque af-



front , il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-pere. Rentrez , & ne sortez point que je ne sois revenu.

BASTIEN.

Non , non , je m'en vais tant seulement panser nos cavales , & je les menerai boire , mon cousin Vivien.

---

---

SCENE IX.

*Me. DUBUISSON , VIVIEN.*

Me. DUBUISSON.

**V** Raiment , Monsieur , vous avez là un petit domestique bien affectionné , & qui a bien soin de vos montures.

VIVIEN.

Ah ! bon-jour , Madame. C'est un petit gueux du pays que j'ai amené à Paris par charité , pour le déniaiser seulement.

Me. DUBUISSON.

Cela est bien louable , d'avoir ainsi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh ! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un batard , qui étoit le fils d'une batarde de notre famille.

228 *LES VENDANGES*

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie !

VIVIE N.

Vous voyez-bien , qu'il n'est mon cousin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche , nous autres.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Je vous en félicite.

VIVIE N.

C'est pour m'empêcher de peupler comme ça , que mon pere m'envoie à Paris , & qu'il me marie de si bonne heure ; car je n'ai encore que trente-huit-ans , afin que vous le sçachiez.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est le bel âge pour se mettre en ménage.

VIVIE N.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maison de la Chaponnardiere , on veut se dépêcher d'avoir de la race.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

On a bien raison de ne pas laisser périr une si belle famille.

VIVIE N.

C'est une des bonnes de la Province , voyez-vous, nous avons eu tout de suite quatre Baillifs de Gisors , & autant de Médecins , tous de pere en fils : cela est beau , Madame ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Comment , beau ! je ne sçache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau sera bien-heureux , d'avoir pour gendre Monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

V I V I E N.

Sa fille est-elle jolie , Madame ? j'aime les jolies filles.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

V I V I E N.

Elle est sage , au moins ? Car à Paris, on dit que les filles sont diablement égrillardes.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Mais à Paris , comme dans votre famille , on peuple quelquefois du côté gauche.

---

---

## S C E N E X.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON , VIVIE N ;

L O R A N G E en naine.

L O R A N G E.

**B** On-jour , Madame Dubuiffon.

V I V I E N.

Voilà une figure assez drôle.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON *à part* :

C'est Lorange , je pense.

L O R A N G E.

On m'a dit que mon petit mari de Gisors étoit chez vous , Madame Dubuïsson. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir , cet animal là : Voilà un plaisant sôt ! Oh ! Que je m'en vais lui apprendre à vivre !

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Allons , Monsieur , voilà votre maîtresse ; saluez-la donc.

V I V I E N.

Comment , Madame !

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est Mademoiselle Thomasseau , que vous venez épouser.

V I V I E N.

Quoi , ce l'est là ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Elle-même ; abordez-la donc ?

V I V I E N.

Vous vous moquez de moi.

L O R A N G E.

Qui est cet original-là , Madame Dubuïsson ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est votre petit mari de Gisors , Monsieur Vivien de la Chaponnardiere , que je vous présente.

L O R A N G E.

Ah , le plaisant visage ! Il faut donc que j'épouse

ce gobin-là ? Quel animal ! Quel brutal ! A-t'il une langue ? Sçait-il parler , ce pauvre benais ?

**V I V I E N.**

Elle est folle , Madame ? Comme elle me traite !

**M<sup>e</sup>. D U B U I S S O N.**

Les filles de Paris sont vives, comme vous voyez,  
& c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

**L O R A N G E.**

Hé bien , me fera-t'il honnêteté ? Me fera-t'il compliment ? C'est une buche , je pense , je ne veux point d'un mari comme celui là ; il ne remue non plus qu'une foughe.

**M<sup>e</sup>. D U B U I S S O N.**

Elle a raison : démenez-vous donc un peu , parlez-lui.

**V I V I E N.**

Que voulez-vous que je lui dise ? à deux de jeu ; si elle ne veut point de moi , je ne veux point d'elle. Adieu , Mademoiselle Thomasseau. Hola , hé , Bastien , brides nos bêtes.

**L O R A N G E.**

Non , Monsieur de Gisors , non , vous ne partirez pas comme cela , il faut que vous voyiez mon papa Thomasseau auparavant : votre mine le réjouira , car elle est fort drôle.

**V I V I E N.**

Parbleu , la vôtre est plus ridicule que la mienne ; je n'ai ni furot , ni malandre.

## 232 LES VENDANGES

L O R A N G E.

Vous êtes un peu tortu-boîtu : mais on vous redressera, ce n'est pas une affaire.

V I V I E N.

Redressez-vous vous-même le corps & l'esprit avant que de parler des autres.

L O R A N G E.

Que je me redresse, moi ? moi ? que je me redresse ! Que veut-il dire, cet impertinent-là, Madame Dubuissou ? Je lui pourrois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

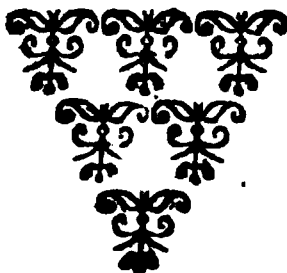
Hé, Mademoiselle, ne vous emportez pas, c'est un Provincial qui ne sçait ce qu'il dit.

L O R A N G E.

Patience, patience, qu'il m'épouse, je le froterai bien quand je serai sa femme.

V I V I E N.

Oh, par ma foi, je lui permets de m'affommer si cela arrive.



SCENE

---

SCÈNE XI.

*Me. DUBUISSON, VIVIEN ;  
LORANGE, THIBAUT, boiteux  
avec un manteau noir,  
& une emplâtre sur l'œil.*

LORANGE.

**A** H ! Vous voilà ,papa Thomasseau , venez-  
vous-en un peu morigéner votre gendre, il  
perd le respect , je vous en avertis.

THIBAUT.

On vient de me dire qu'il est arrivé , & il m'est  
avis qu'il devoit être cheux nous.

LORANGE.

C'est un petit impoli qui ne sçait pas vivre ; ses  
grossièretés me font quitter la place. Votre servan-  
te , Madame Dubuissou , jusqu'au revoir , Mon-  
sieur de la Chaponnardiere.

THIBAUT.

Alle est un peu mièvre , parce qu'alle est jeune :  
mais en grandissant , ça changera. Votre valet ,  
notre gendre.

VIVIEN.

Monsieur , je suis votre serviteur. Quoi , Mada-  
me , c'est-là Monsieur Thomasseau ? ce l'est là ?

234 *LES VENDANGES*

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Oùï , lui-même , votre beau-pere.

V I V I E N.

Par ma foi , voilà une vilaine famille.

T H I B A U T.

Hé bian , qu'est-ce , à qui an a-vous donc ?  
Comment se porte le bon-homme de pere ? est-il  
toujours aussi libartin , aussi yvrogne que de cou-  
teume ?

V I V I E N.

Mon pere , yvrogne ?

T H I B A U T.

Vous ly ressemblez comme deux goûtes d'iau ,  
& n'an dit que vous ne valez par mieux que ly.  
Mais ma fille est une diablesse qui vous rangera ,  
ne vous boutez pas en peine.

V I V I E N.

Je n'y comprend rien , c'est une espee de Payfan ,  
que le beau-pere.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Oh , dame , la maison de Thomasseau n'est pas  
si noble que la vôtre , il y a bien à dire.

V I V I E N

Oùiais.

T H I B A U T.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir fait  
le voyage.

V I V I E N.

Ce n'est point avec ces gens-là que mon pere a.



conclu mon mariage assurément, il y a quelqu'autre Thomasseau, Madame.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

S'il y en a, c'est donc comme chez vous, du côté gauche : mais les Thomasseau, en ligne directe, sont de Surène ; je n'en connois point d'autres.

## SCENE XII.

*Me. DUBUISSON, CLITANDRE en breteur, THIBAUT, VIVIEN, LORANGE encore en naine.*

LORANGE.

**V**oilà mon cousin l'Officier que j'amène voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu, voilà un garçon bien-fait, & de bonne mine ; par la corbleu, il a bon dos pour porter le mousquet dans notre Compagnie ; jarnibleu, que vous avez bien choisi, mon oncle ! Serviteur, cousin.

VIVIEN.

Cousin.... Je vous baise les mains, Monsieur Est-ce encore là un Thomasseau, Madame ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Comment ! C'est le Chevalier Thomasseau, ce  
Vij

## 436 LES VENDANGES

fameux , ce brave , Officier aux Gardes de son métier ? Anspessade de la Colonelle , qui tue régulièrement deux hommes toutes les semaines.

V I V I E N.

Deux hommes toutes les semaines !

M<sup>e</sup>. D U B U I S S O N.

Oùi , tout au moins , cela va bien là , l'un portant l'autre.

V I V I E N.

Miséricorde ! Où mon pere m'a-t'il envoyé ? La vilaine famille !

C L I T A N D R E.

Parbleu , mon oncle , il faut que j'enivre le cousin pour faire connoissance.

T H I B A U T.

Oùi dà , il faut bien commencer par quelque chose.

C L I T A N D R E.

Allons , ventrebleu , cousin , allons boire ensemble.

V I V I E N.

Monfieur , je vous remercie : mais...

C L I T A N D R E.

Oh , par l'asambleu , vous viendrez , car j'y ai regardé.

V I V I E N.

Je ne bois jamais , Monfieur.

C L I T A N D R E.

Mais , vous fumez quelquefois , du moins ?

**V I V I E N.**

Oh , point du tout , je vous assure.

**C L I T A N D R E.**

Maugrébleu , voilà un sot animal de cousin , il ne sçait rien faire.

**L O R A N G E.**

C'est un nigaut , qui est frais émoulu de la Province , mais vous me le dégourdirez , cousin.

**C L I T A N D R E.**

Ah , ah ! palfambleu , je vous en répons. Vous ne prétendez pas faire si-tôt la nôce , mon oncle ?

**T H I B A U T.**

Non palfangué , rian ne presse.

**C L I T A N D R E.**

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre campagnes dans notre Régiment : ne vous mettez pas en peine , je le ferai assommer , ou j'en ferai quelque chose.

**V I V I E N.**

Trois ou quatre campagnes, moi ! ma chere-Madame.

**M<sup>e</sup>. D U B U I S S O N.**

Voilà comme le Chevalier Thomasseau fait des recrues.

**C L I T A N D R E.**

Allons : Hé , marchez à moi , cousin.

**V I V I E N.**

Au secours ! A moi , Bastien , miséricorde !

238 *LES VENDANGES*

CLITANDRE.

Comment ? pafambleu, vous faites rebellion !

VIV I E N.

Ma chere Madame , revanchez-moi.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit , ne le mettez pas en colere ; il n'a encore qu'e perfonne , & voilà bien-tôt la fin de la femaine.

V I V I E N.

Ah ! le maudit pays , le maudit pays !

L O R A N G E.

Donnez-moi la main , mon petit mari , ne vous faites point tirer l'oreille.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON à *Clitandre* :

Voilà Monsieur Thomasseau , tout est perdu.

CLITANDRE.

Ma tante & ma fœur font avec lui. Qu'est-ce que cela signifie ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte, allez-vous en : qu'elles ne vous voyent point dans cet équipage.



SCENE XIII.

Me. DUBUISSON, Me. DESMARTINS, ANGELIQUE,  
M. THOMASSEAU.

Me. DESMARTINS.

**H**E ! Te voilà, Madame Dubuiffon, j'ai fait  
mettre mon carrosse chez toi.

Me. DUBUISSON.

Apparemment, Madame, M. Thomasseau m'ôte  
l'avantage de vous y donner un appartement ?

Me. DESMARTINS.

Je me partage, Madame Dubuiffon, j'ai passé  
tout le Printemps chez toi, je viens passer chez  
Monsieur Thomasseau les Vendanges avec ma  
nièce, & en équipage de Vendangeuses, comme  
tu vois.

M. THOMASSEAU.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Ma-  
dame, & vous serez toujours la maîtresse de tout ce  
qui dépendra de moi.

Me. DESMARTINS.

Il faut avouer que Monsieur Thomasseau est la  
politesse & la galanterie même.

240 **LES VENDANGES.**

**M. THOMASSEAU.**

Ah ! Madame.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Il a assez vécu pour sçavoir vivre. Mais, Madame, cette jeune personne est donc votre nièce ?

**M<sup>e</sup>. DESMARTINS.**

Oùi, ma chère. Allons, ma nièce, saluez Madame Dubuiffon, c'est une bonne personne que vous ne ferez pas fâchée de connoître dans la suite.

**ANGÉLIQUE.**

Il suffit qu'elle soit de vos amies, pour me donner bonne opinion de son mérite.

**M. THOMASSEAU.**

N'est-ce pas là un aimable enfant, Madame Dubuiffon ?

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

On ne peut l'être davantage.

**M. THOMASSEAU.**

N'est-il pas vrai ? Oh ça, Mesdames, voilà la maison de votre petit serviteur, nous y serons plus commodément qu'ici.

**ANGÉLIQUE.**

Je meurs d'impatience d'embrasser Mademoiselle votre fille.

**M. THOMASSEAU.**

Elle sera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la révérence.

**M<sup>e</sup>. DESMARTINS.**

Nous nous verrons, Madame Dubuiffon.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Votre servante, Madame.

**M. THOMASSEAU.**

Attens-moi ici, ma voisine, j'ai quelque chose à te dire.

---

**S C E N E XIV.****Me. DUBUISSON** seule.

**L**E pauvre Monsieur Thomasseau est en assez bonne main, Madame Desmartins, & sa petite nièce le meneront loin s'il veut les suivre : elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pays-ci : mais il est bon Prince. Son rival & son amour l'occupent trop pour lui laisser le temps de songer à troubler la fête. Mais voici déjà le bon-homme, quelle confidence me veut-il faire ?

SCENE XV.

M. THOMASSEAU, MADAME  
DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

**O** H ça , ma chere voisine , tu connois les  
Dames qui sont chez moi ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Oùi , Monsieur. Madame Desmartins c'est la  
plus vertueuse personne du monde , sage , hon-  
nête , douce , complaisante , l'esprit bien fait ,  
l'humeur enjouée , les manieres engageantes. Je  
ne sçai pas où vous avez pêché cette connoissance-  
là : mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens , dis , n'est-il pas vrai ?  
Et la petite nièce , qu'en dis-tu ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas : mais j'en ai oùi parler  
mille fois à sa tante. C'est un petit modele de per-  
fection , c'est la sagesse en miniature , une fille  
élevée comme une Princesse , un cœur de Reine.  
Elle possède elle seule assez de talens pour rendre  
une douzaine de filles des plus accomplies.



M. THOMASSEAU.

Tu me ravis , Madame Dubuiffon , de m'en parler de cette manière.

M<sup>c</sup>. DUBUISSON.

Comment donc , Monsieur , quel intérêt prenez-vous...

M. THOMASSEAU.

Je te prie de la nôce , Madame Dubuiffon.

M<sup>c</sup>. DUBUISSON.

Quoy , vous époufez la petite nièce ?

M. THOMASSEAU.

Oùi , mon enfant , ne fuis-je pas bien heureux ?

M<sup>c</sup>. DUBUISSON.

Ah ! que ce parti-là vous convient bien , Monsieur ! & que vous allez passer agréablement le refte de vos jours !

M. THOMASSEAU.

Je r'en répons. Je me défais de ma fille , & je l'envoye dans le fonds de la Province.

M<sup>c</sup>. DUBUISSON.

Quelle conduite !



# LES VENDANGES

---

---

## SCENE XVI.

*Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.*

*VIVIEN derriere le Théâtre.*

**A** L'aide ! au secours ! à la force !

*M. THOMASSEAU.*

Quel bruit confus est-ce là ?

*Me. DUBUISSON à part.*

Ah ! Monsieur de la Chaponnardiere est échappé ; nous allons voir de belles affaires.

*VIVIEN.*

Hé, par charité, Monsieur, Madame, ayez pitié de moi.

*M. THOMASSEAU.*

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur, à qui en avez-vous ?

*VIVIEN.*

Ah ! je n'en puis plus.

*Me. DUBUISSON à part.*

Voilà le gendre & le beau-pere aux prises ; allons avertir Clitandre des sentimens où Monsieur Thomasseau est pour sa famille.



## SCENE XVII.

*M. THOMASSEAU, VIVIEN.*

M. THOMASSEAU.

**Q**ue vous a-t-on fait ? Qui êtes-vous , Monsieur ?

VIVIEN.

Je suis un honnête homme de Normandie , Monsieur.

M. THOMASSEAU.

De Normandie ?

VIVIEN.

Oùi , Monsieur , & pour mes péchés je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un Monsieur Thomasseau , qui est le plus grand coquin le plus grand maraud...

M. THOMASSEAU.

Comment donc , Monsieur , prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'est la vérité , Monsieur , il a une fille qui est la créature la plus maussade , & la plus effrontée...

M. THOMASSEAU.

Monsieur...

V I V I E N.

Et un coquin de cousin qui est un homme à pendre ; c'est bien la plus détestable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon , & un insolent , de parler de gens d'honneur comme vous faites , & je vous ferai donner mille coups de bâton , afin que vous le sçachiez.

V I V I E N.

Que la peste m'étouffe , si je ne vous dis vrai. Vous ne connoissez point ces gens-là , Monsieur , si vous les aviez vûs seulement.

M. THOMASSEAU.

Et sçavez-vous bien que je suis Monsieur Thomasseau , moi qui vous parle ?

V I V I E N.

Non , non , Monsieur , ce n'est pas vous , je viens de le quitter ; il est aux trois Rois avec sa fille & des soldats aux Gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'esprit , ou qui vient ici pour m'insulter.

V I V I E N.

Tenez, il est borgne & boiteux, Monsieur Thomasseau ; je viens de le quitter , vous dis-je.

M. THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprends point.

V I V I E N .

Et sa fille a le visage de travers , elle est bossuë , naine & boiteuse.

M. THOMASSEAU.

C'est une pièce qu'on m'a voulu faire.

V I V I E N .

Vous avez l'air d'un honnête homme , Monsieur , je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

M. THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oûi je vous l'accorde , c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite. Vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci , quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

V I V I E N .

Il y a de méchantes gens. Pour moi , Monsieur , je suis sans malice.

M. THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh ça , c'est moi qui suis Monsieur Thomasseau , encore une fois.

V I V I E N .

Et moi , Monsieur Vivien de la Chaponnardière.

M. THOMASSEAU.

Ma fille est jeune & belle, & n'est ni naïve ni bossuë.

V I V I E N.

En ce cas-là je viens pour être votre gendre, & voilà une lettre de mon pere.

M. THOMASSEAU.

Je reconnois son feing & son écriture.

## SCENE XVIII.

*Me. DUBUISSON, CLITANDRE ;*

*M. THOMASSEAU, VIVIEN.*

M<sup>e</sup>. DUBUISSON à *Clitandre*.

**C**ela est comme je vous le dis, entrez dans le logis, votre tante & votre sœur y sont, & vous ne risquez rien.

C L I T A N D R E.

Mais si ce gendre malotru...

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Il ne le fera pas, je vous en répons : le voilà encore avec Monsieur Thomasseau ; entrez, vous dis-je, & nous laissez faire.



---

---

S C E N E   X I X.

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON, M. THOMAS-  
SEAU, VIVIEN.*

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON.*

**H**E' bien , avez-vous sçû ce qu'avoit cet honnête Monsieur , pour faire tant de bruit ?

*M. THOMASSEAU.*

C'est le fils d'un de mes amis , ma voisine , qui vient ici pour être mon gendre.

*V I V I E N.*

Je vous le disois bien moi , que le Thomasseau de tantôt n'étoit pas le véritable , & qu'il y en avoit quelqu'autre.

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON.*

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

*V I V I E N.*

Si je vous en avois crû pourtant... Ecoutez ; je crois que vous êtes une friponne , Madame.

*M. THOMASSEAU.*

Comment , mon gendre ?

*V I V I E N.*

Elle étoit de complot avec vos cadets , ces vilains Thomasseaux que je vous ai dit.

250 *LES VENDANGES*

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Votre gendre est un peu fou , Monsieur , il est bon de vous en avertir.

---

SCENE XX.

*M<sup>e</sup>. DUBUISSON, M. THOMASSEAU,  
S E A U , V I V I E N ,  
T H I B A U T.*

T H I B A U T.

**A** H ! vous vela , Monsieur , n'avez-vous point vû par hazard une Madame de Paris qui vous charche ?

M. THOMASSEAU.

Une Dame de Paris ! que me veut-elle ?

T H I B A U T.

Alle m'a dit de vous dire qu'alle veut vous dire queuque chose , qu'alle dit qui est de conséquence.

M. THOMASSEAU.

Quand elle viendra nous sçaurons ce que c'est.

*T H I B A U T en regardant Vivien.*

Ah , ah , ah , ah.

*V I V I E N en se retournant pour voir dequoi ris Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi , je pense à



**T H I B A U T.**

Tâtigué , que vela un drôle de corps ! ah , ah ,  
ah , ah.

**M. THOMASSEAU.**

Te tairas-tu , maraud ? c'est mon gendre.

**T H I B A U T.**

Ah , ah , ah , ah , comme il se gausse , couseine.

**M<sup>e</sup>. DUBUISSON.**

Il ne se gausse point , c'est la vérité.

**T H I B A U T.**

Quoi , c'est-là ce mari qu'ous avez fait venir  
expres pour Mademoiselle Mariane ?

**M. THOMASSEAU.**

Où , lui-même , qu'en veux tu dire ?

**T H I B A U T.**

Morgué , votre fille choisit mieux que vous ;  
je me donne au diable , le gars de la petite  
ruelle vaut trente maris comme stilà ; je vous  
l'avois bian dit qu'ils se trouverient deux. Je  
m'en vais vous l'amener , vous varrez vous-  
même.

**M. THOMASSEAU.**

Madame Dubuiffon , vous avez un cousin qui  
devient bien insolent , je le mettrai dehors si cela  
continue.



156 *LES VENDANGES*

M. THOMASSEAU.

Un lit de damas ! cela est violent.

V I V I E N.

Si j'ai jamais vu cette coquine-là, si je sçai ce que c'est que tout ce qu'elle dit.

L O R A N G E.

Oh, tu as beau nier, il faut que tu m'épouses, ou que tu sois pendu.

V I V I E N.

Je vous épouserai, moi ?

L O R A N G E.

Oùi, par la ventrebleu tu m'épouseras.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoiselle, vous vous ferez malade.

L O R A N G E.

Ah, je veux que cinq cens diables me tordent le cou, Madame, si...

V I V I E N.

Voilà une effrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez, Monsieur, vous devriez mourir de honte, de faire des présens à des filles qui jurent comme cela.



SCENE

THOMASSEAU.

Je suis votre serviteur , Madame.

VIVIEN.

Voilà une grande fille qui n'est pas mal faite.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Hé , comment , c'est Mademoiselle Duhazard ,  
si je ne me trompe ?

LORANGE.

Oùi , ma chere Madame Dubuiffon , c'est moi-  
même.

M. THOMASSEAU.

Tu connois cette personne-là , ma voisine ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Vraiment oùi , c'est une de nos amies , une fort  
honnête fille , qui postule pour chanter gratis à  
l'Opera , afin de se faire connoître. Hé , qui vous  
amene en ce pays-ci , Mademoiselle ?

LORANGE.

Trois Officiers de Dragons de mes bons amis  
m'ont engagée d'y venir en Vendanges ; & comme  
j'ai sçû par occasion que Monsieur Vivien de la  
Chaponnardiere y étoit pour épouser la fille de  
Monsieur , j'ai crû ne pouvoir me dispenser de  
venir mettre empêchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empêchement à mon mariage ! & de  
quel droit , Madame ?

## 354 LES VÉNDANGES

L O R A N G E.

Comment de quel droit , petit perfide ?

M. THOMASSEAU.

Que veut dire ceci , mon gendre ?

V I V I E N.

Le diable m'emporte si j'en sçai rien , je ne connois point cette créature-là.

L O R A N G E.

Tu ne me connois point , traître ? je te dévilerai si on me laisse faire.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Hé , ne vous emportez pas de la sorte.

L O R A N G E.

Tu ne me connois pas ? n'est-ce pas toi qui m'a mis dans mes meubles ?

V I V I E N.

Moi ?

M. THOMASSEAU.

Mon gendre ?

L O R A N G E.

Avant que je connusse ce libertin-là , ma réputation flairoit comme beaume dans tout le quartier du Palais Royal.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Je vous le disois bien , elle a toujours passé pour une fille fort sage.

L O R A N G E.

Si vous sçaviez , Monsieur , comme il m'a attrapée.

M. THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien , mon gendre , voilà de mauvaises manieres.

VIV I E N.

Je vous proteste , Monsieur Thomasseau.

L O R A N G E.

Tenez , Monsieur , il venoit quelquefois chez une honnête Marquise qui donne à jouer ; il me vit , je lui plûs ; je le vis , il me plût.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Il vous proposa quelques parties de plaisir ?

L O R A N G E.

Vraiment nous soupâmes ensemble dès le soir même ; il me fit boire tant de ratafia , & tant manger de truffes. Oh pour cela l'argent ne lui coûte rien , il fait bien les choses.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Cet homme-là est d'une grande dépense , au moins.

M. THOMASSEAU.

Oùi , cela n'accommode point un ménage.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Il ne faut pas demander si le lendemain il alla vous rendre visite ?

L O R A N G E.

Oùi , Madame , & deux jours après il m'envoya une tapisserie de brocatelle , un petit lit de damas feuille-morte , avec la petite oye.

156 *LES VENDANGES.*

M. THOMASSEAU.

Un lit de damas ! cela est violent.

V I V I E N.

Si j'ai jamais vû cette coquine-là , si je sçai ce que c'est que tout ce qu'elle dit.

L O R A N G E.

Oh, tu as beau nier, il faut que tu m'épouses, ou que tu sois pendu.

V I V I E N.

Je vous épouserai , moi ?

L O R A N G E.

Oùi , par la ventrebleu tu m'épouseras.

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point , Mademoiselle , vous vous ferez malade.

L O R A N G E.

Ah , je veux que cinq cens diables me tordent le cou , Madame , si . .

V I V I E N.

Voilà une effrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez , Monsieur , vous devriez mourir de honte , de faire des présens à des filles qui jurent comme cela.



SCENE

## SCENE XXIII.

*Me. DUBUISSON, M. THOMAS-  
SEAU, VIVIEN, THIBAUT,  
CLITANDRE.*

THIBAUT.

**T**enez, Monsieur, vela de mari que votre fille  
a fait venir de Paris, & vela sti que vous  
avez fait venir de campagne. Alle veut stici, &  
ne veut point sti là, est-ce qu'alle a tort ? Re-  
gardez-les bian, queux comparaison !

## SCENE DERNIERE.

*Me. DUBUISSON, M. THOMAS-  
SEAU, CLITANDRE, MARIANE,  
THIBAUT, VIVIEN, Me. DES-  
MARTINS, ANGELIQUE.*

M. THOMASSEAU.

**A**pprochez, ma fille, approchez.

MARIANE.

Souffrez, mon pere, que je me jette à vos

*Tome III.*

Y

258 *LES VENDANGES*

génoux , pour vous conjurer instamment de ne me pas forcer...

M. THOMASSEAU.

Ne me priez de rien , ma fille , l'affaire est conclue dans ma tête.

M A R I A N E.

Ah , mon pere !

M. THOMASSEAU.

Votre mariage est déjà rompu avec Monsieur ; c'est une affaire faite , je ne veux point de débauché dans ma famille.

V I V I E N.

Quoi ! vous croyez , Monsieur Thomasseau..

M. THOMASSEAU.

Voilà qui est fini , vous dis-je , j'écrierai à votre pere.

C L I T A N D R E.

Oserois-je me flatter , Monsieur..

M. THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous , Monsieur , il faut sçavoir auparavant qui vous êtes.

C L I T A N D R E.

Il ne sera pas mal-aisé de vous en instruire , & voilà ma tante & ma sœur...

M. THOMASSEAU.

Vous êtes le frere de cette adorable personne ?

M<sup>e</sup>. DESMARTINS.

Si vous êtes toujours dans le dessein d'épouser



ma nièce, il faut consentir au bonheur de mon neveu, pour le faire consentir au vôtre.

M. THOMASSEAU.

Sur ce pied-là, c'est une affaire faite, & nous serons bien-tôt d'accord.

VIVIE N.

Hé, qu'est-ce donc, me faire venir exprès de Gisors pour se moquer de moi ?

L O R A N G E.

Consolez-vous, Monsieur; jeune & nigaut comme vous êtes, vous ne manquerez pas de bonne fortune.

*On entend un bruit de Haut-bois & de Mufettes.*

M. THOMASSEAU.

Quelle musique est-celà ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

C'est un petit bal de Campagne que Mademoiselle Duhazard a préparé pour Monsieur Vivien, apparemment.

M. THOMASSEAU.

Comment donc ?

M<sup>e</sup>. DUBUISSON.

Comme fille postulante d'Opera, il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la compagnie.

L O R A N G E.

Et comme maître de l'Epée de bois, si vous vou-

Lez je ferai le festin des deux mariages.

M. THOMASSEAU.

Mademoiselle Du hazard est un Cabaretier :

L O R A N G E.

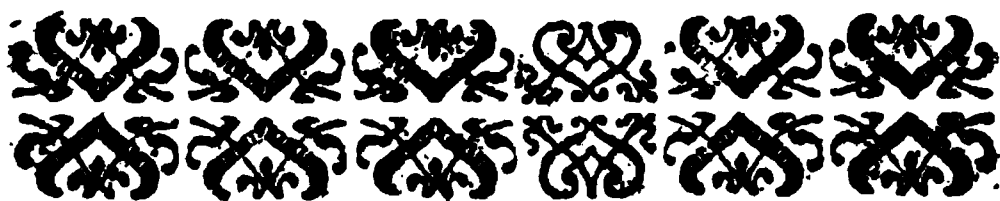
Fort à votre service.

V I V I E N.

Je vous le disois bien , moi , qu'on me faisoit  
pièce.

L O R A N G E.

Sans rancune , Monsieur Vivien , nous vous  
avons empêché de vous marier , ce n'est pas vous  
rendre un mauvais office. Allons , gai , Messieurs  
de la symphonie , honneur à Monsieur Vivien , &c  
à nos Vendanges.



## DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Vendangeurs & Vendangeuses ;  
précédés de quelques Hautbois & d'une  
Musette, entrent en dansant.

### PREMIER VENDANGEUR.

*A* Mis Vendangeux ,  
Ayons le cœur joyeux ,  
Favons des Vendanges nouvelles ,  
Qui sont des plus belles ,  
Nargue du vin vieux.  
Amis Vendangeux ,  
Ayons le cœur joyeux.

LE CŒUR répète.

*Amis Vendangeux ,  
Ayons le cœur joyeux.*

### SECOND VENDANGEUR.

*Darlu, Rousseau, Firre & Forelle:  
En avons dans l'aîle  
Avec leur vin vieux.*

# **LES VENDANGES**

*Amis Vendangeux ,  
Ayons le cœur joyeux.*

LE COEUR répète.

*Amis Vendangeux ,  
Ayons le cœur joyeux.*

**PREMIER VENDANGEUR.**

*Serviteur à Monsieur Vivien  
De la Chaponnardiere.*

Tous les Acteurs & Actrices de la Comedie  
& du Divertissement font la révérence à  
Monsieur Vivien , en répétant ,

*Serviteur à Monsieur Vivien  
De la Chaponnardiere.*

**PREMIER VENDANGEUR.**

*Qu'il est docile , & qu'il prend bien  
Le bon parti dans cette affaire.  
Serviteur à Monsieur Vivien  
De la Chaponnardiere.*

LE CHOEUR répète.

*Serviteur à Monsieur Vivien  
De la Chaponnardiere.*

Deux Vendangeurs & deux Vendangeuses.  
dansent une Entrée grotesque.

SECOND VENDANGEUR.

*Morgué , morgué , point de mélancolie ,  
J'ons bon vin & femme jolie ,  
N'est-ce pas pour vivre contents ?  
Tout ce qui peut me chagriner l'âme ,  
J'ons du vin nouveau tous les ans :  
Mais j'ons toujours la même femme.*

Entrée d'un Sabotier , feul.

M<sup>re</sup> DESMARTINS vêtue en Vendangeuse ;  
chante,

*Amans , qui venez en vendange ,  
L'Amour ne trouve point étrange  
Qu'au Dieu du vin vous fassiez votre cour.  
Dans une heureuse intelligence  
Ces Dieux se servent tour à tour ,  
L'Amour aide à Bacchus , & par reconnaissance  
Bien souvent Bacchus avance  
Les affaires de l'Amour.*

Un Payfan d'arde une Entrée comique avec  
Angelique qui est vêtue en Vendangeuse.

# LES VENDANGES

## SECOND VENDANGEUR.

*Les plus habiles Vendangeuses ,  
Quoiqu'ordonne le Dieu du Vin ,  
Ne sont jamais assez soigneuses  
Pour bien cueillir tout le raisin-  
Mais aux Vendanges de Surène ,  
Avec les Jeux & les Ris ,  
Le Dieu des Amours amène  
Des grapilleuses de Paris.*

Un grand benais de Payfan danse seul d'une maniere niaise : quand il a fini , Madame Desmartins s'avance au bord du Théâtre , au milieu des deux Vendangeurs. Ils chantent les couplets suivans , que tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du Divertissement repetent en chantant.

## PREMIER VENDANGEUR.

*Profitez bien , jeunes fillettes ,  
Des momens faits pour les amours ;  
Quand on a passé ses beaux jours ,  
Adieu panniers , Vendanges sont faites.*

## M<sup>re</sup>. DESMARTINS.

*Cachez bien les faveurs secretes ,*

*Amants*

*Amans , dont vous êtes comblez ;  
Si-tôt que vous les revelez ,  
Adieu panniers , Vendanges sont faites.*

## SECOND VENDANGEUR.

*Il faut sçavoir en amourettes  
Se saisir des tendres momens :  
Pour les trop timides Amans ,  
Adieu panniers , Vendanges sont faites.*

## PREMIER VENDANGEUR.

*Faites bien vos marchés , Grisettes ,  
Avant qu'aimer les grands Seigneurs ;  
Si-tôt qu'ils ont eu vos faveurs ,  
Adieu panniers , Vendanges sont faites.*

Tous les Acteurs & Actrices rentrent en dansant & en chantant ; & Madame Desmartins qui demeure seule sur le Théâtre, adresse à l'Assemblée ce dernier couplet.

*Désirez-vous de ces coquettes  
Qui n'en veulent qu'à vos écus ;  
Si-tôt que vous n'en aurez plus ,  
Adieu panniers , Vendanges sont faites.*

F I N.





bien. Nous sommes d'une noblesse tellement ancienne , que tous nos biens en sont usés : nous n'avons , vous & moi , d'autre patrimoine que le sçavoir-faire : mais qu'importe ? Les fots doivent tribut aux gens d'esprit , & il y a dans cette Foire saint Germain , quantité de Bureaux où je me fais payer mes rentes.

U R B I N E.

Hé donc , en venez-vous toucher quelqueune aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Cadedis , ma chere sœur , je suis sans cesse à l'affut de la fortune. Je lui ai donné la chasse à la Cour , j'ai cru la tenir par le toupet , la coquine s'est trouvée chauve. A la guerre , je l'ai poursuivie , & je lui ai fait peur , apparemment ; elle s'est tenue close & couverte pour me faire pièce , on ne l'a point vûe pendant la campagne. Mais graces au ciel , je la retrouve en quartier d'hyver ; & pour ne l'effaroucher pas , en attendant que l'amour m'en fasse absolument raison , je la mine tout doucement ici , & je l'attrappe par les menus.

U R B I N E.

Vous seriez amoureux , mon frere ?

LE CHEVALIER.

Amoureux , moi ! De richesses , oui ; de femmes , non , je vous proteste. Hola , hé , Mademoiselle Mouffet , serviteur ; un mot ici , je vous en conjure.

Z iij



## A C T E U R S.

Mlle MOUSSET , Marchande de robes de chambre.

LORANGE , Marchand de café , vêtu en Arménien.

Mesd. MANON ,

MIMI ,

ÉLOÏSSE ,

} Marchandes de la  
Foire.

LE CHEVALIER de Castagnac , Gascon.

URBINE , sœur du Chevalier.

CLITANDRE , amant d'Angelique.

LE BRETON , valet de Clitandre.

ANGELIQUE , maîtresse de Clitandre ;

M<sup>e</sup>. ISAAC , gouvernante d'Angelique.

JASMIN , laquais d'Angelique.

M. FARFADEL , Financier.

M<sup>e</sup>. DE KERMONIN , sœur du Breton.

MAROTTE , petite Grifette.

M<sup>e</sup>. BARDOUX , mere d'Angelique.

Plusieurs Acteurs du cercle qui composent le Divertissement.

*La Scene est dans un des Carrefours de la Foire S. Germain.*

# LA FOIRE S. GERMAIN, COMEDIE.

*Le Théâtre représente un des Carrefours de la Foire.*

---

## SCENE PREMIERE.

*Mlle MOUSSET, LORANGE;  
Mlles. MANON, MIMI;  
LOLOTTE dans leurs boutiques.*

*Mlle MOUSSET.*

E belles robes de chambres, Messieurs ? des étoffes de la Chine ? des bonnets à la Beneficiere ? des deshabillez à bonne fortune ? Voyez ici Mesdames ?

## 270 LA FOIRE S. GERMAIN .

M I M I .

Des rubans d'or ? des tabliers ? des fichus ? de belles écharpes , Messieurs ?

L O L O T T E .

Des tabatieres ? des cannes ? des cordons de chapeau ? des nœuds d'épée , Mesdames ?

M A N O N *en Turque.*

Marchandises de Levant , Messieurs ? Eaux de senteur de Constantinople ? Beaume de Perse ? mastic pour les trous de petite verolle ? ciment pour recrépir les visages ? nous avons ce qu'il vous faut , Mesdames.

L O R A N G E .

Caffé , thé , chocolat ? Vin de saint Laurent ? vin de Laciota ? vin de Canarie ?

---

## S C E N E II.

LE CHEVALIER , URBINE.

U R B I N E .

**V** Enir tant de bonne heure à la Foire saint Germain ! vous n'y portez pas attention , Chevalier ?

LE CHEVALIER .

A toutes les heures du jour ; gens de chez nous , ma sœur , pensent à leurs affaires , & font très-

bien. Nous sommes d'une noblesse tellement ancienne , que tous nos biens en sont usés : nous n'avons , vous & moi , d'autre patrimoine que le sçavoir-faire : mais qu'importe ? Les fots doivent tribut aux gens d'esprit , & il y a dans cette Foire saint Germain , quantité de Bureaux où je me fais payer mes rentes.

U R B I N E.

Hé donc , en venez-vous toucher quelqu'une aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Cadedis , ma chere sœur , je suis sans cesse à l'affut de la fortune. Je lui ai donné la chasse à la Cour , j'ai cru la tenir par le toupet , la coquine s'est trouvée chauve. A la guerre, je l'ai poursuivie, & je lui ai fait peur , apparemment ; elle s'est tenue close & couverte pour me faire pièce , on ne l'a point vûe pendant la campagne. Mais graces au ciel , je la retrouve en quartier d'hyver ; & pour ne l'effaroucher pas , en attendant que l'amour m'en fasse absolument raison , je la mine tout doucement ici , & je l'attrappe par les menus.

U R B I N E.

Vous seriez amoureux , mon frere ?

LE CHEVALIER.

Amoureux , moi ! De richesses , oui ; de femmes , non , je vous proteste. Hola , hé , Mademoiselle Mouffet , serviteur ; un mot ici , je vous en conjure.

Z iij

SCENE III.

*Mlle MOUSSET, LE CHEVALIER.  
URBINE.*

Mlle. M O U S S E T.

**C**'Est déjà vous , Monsieur le Chevalier ? On ne fera ici que dans une heure.

L E C H E V A L I E R.

Mais y fera-t'on ? Car je n'ai point de temps à perdre , je ne veux pas qu'on m'amuse.

Mlle M O U S S E T.

On m'a bien promis de s'y rendre.

L E C H E V A L I E R.

As-tu touché la grosse corde, & peut-on appuyer ferme dessus sans la rompre ?

Mlle. M O U S S E T.

Toutes choses sont bien disposées , & vous en aurez bonne issue. Ne voulez-vous pas entrer ?

L E C H E V A L I E R.

Non , mon enfant , ta boutique est plus incommode que ce carrefour , elle est toujours pleine de cent personnes à qui tu crois vendre des robes de chambre , & qui n'ont pas de quoi payer un bonnet.

**Mlle. M O U S S E T.**

Cette Dame est de votre compagnie ; apparemment ?

**L E C H E V A L I E R.**

C'est ma sœur Urbine de Castagnac , ma chere Mademoiselle Mouffet.

**U R B I N E.**

Cette marchande paroît bien de vos amies , mon frere , je lui suis tant & plus acquise.

**Mlle M O U S S E T.**

Je suis votre très humble servante , Madame.

**L E C H E V A L I E R.**

Envisagez bien cette femme-là , ma sœur , c'est une illustre de Paris , au moins.

**U R B I N E.**

Tant nouvelle je suis à la Ville , que je n'en connois pas encore les merveilles.

**Mlle M O U S S E T.**

Vous en allez faire un des plus beaux ornemens , Madame.

**U R B I N E.**

Hélas ; Madame ! j'ai confusion d'être sortie de la Province ; mais je m'y recache dans le moment que j'aurai mis quelque fin à mes affaires.

**Mlle M O U S S E T.**

Vous avez des affaires en ce pays-ci ?

**L E C H E V A L I E R.**

Bon , des affaires , c'est moins que rien. Tu con-

nois cet homme , peut - être ?

Mlle M O U S S E T .

Quel homme , Monsieur ?

L E C H E V A L I E R .

Un certain Monsieur Farfadel de par le monde.

Mlle M O U S S E T .

Ce vieillard si riche & si fou , qui en conte à toute la terre ?

L E C H E V A L I E R .

Justement ; ce grand époufeur en paroles , ce fameux honniffeur de filles.

Mlle M O U S S E T .

Il en a fait accroire depuis fix mois à plus de quatre de ma connoiffance.

L E C H E V A L I E R .

Voilà l'homme : il y a quelques mois qu'il vint en Province ; il vit ma fœur Urbine , il prit du goût pour elle ; il lui fit une promesse de mariage par maniere de conversation , dit-il ; & parce que je méprise de l'affommer , ma fœur Urbine , par maniere d'acquit , le va faire pendre : cela fera bientôt vuide.

Mlle M O U S S E T .

Et vous appelez cela moins que rien ?

L E C H E V A L I E R .

Oùi , mon enfant , la Comteffe de Meripillerious , notre parente , tient toute la robe dans fa manche ; je vais accompagner ma fœur chez elle pour son affaire , & je reviens dans l'inftant ici pour la nôtre.



CLITANDRE.

Non , mon enfant , je vous remercie.

---

---

SCENE VII.*CLITANDRE, LE BRETON,  
Mlle. MOUSSET, LORANGE.*

CLITANDRE.

**A**H ! Te voilà, bourreau ?

LE BRETON.

Oùi , Monsieur , c'est moi-même , qui ne veut plus me mêler de vos affaires , & qui viens vous demander mon congé.

CLITANDRE.

Comment , misérable !

Mlle MOUSSET.

Hé , Monsieur !

CLITANDRE.

Hé , quelles nouvelles m'apportes - tu encore ?  
Ça , voyons.

LE BRETON.

Je ne vous en apporte aucune ; il n'y a rien à faire , il faut nous séparer , & vous n'avez qu'à chercher fortune.

CLITANDRE *veut se jeter sur lui.*

Quoi , pendart !

280 *LA FOIRE S. GERMAIN,*

L O R A N G E

Hé , point d'emportement.

L E B R E T O N.

Ne le lâchez pas , au moins , il devient fou , je vous en avertis.

C L I T A N D R E.

Je te ferai mourir sous le bâton.

L E B R E T O N.

Il ne s'en apperçoit pas , lui : mais cela ne laisse pas d'être.

C L I T A N D R E.

Ah ! je n'en puis plus : Oüi , je perds l'esprit , je l'avouë ; mais c'est ce malheureux qui me fait tourner la cervelle.

Mlle M O U S S E T.

Lui , Monsieur ?

L O R A N G E.

Comment donc ?

L E B R E T O N.

Il ne sçait ce qu'il dit , comme vous voyez.

C L I T A N D R E.

Je vous en fais juges vous-mêmes. Depuis un mois , je suis amoureux de la plus aimable personne du monde.

L E B R E T O N.

Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui lui gâte l'esprit , que diable.

C L I T A N D R E.

Monfieur le Breton , ce charmant Monfieur le  
Breton

L O R A N G E.

Elle est allée tenir compagnie à ton Marquisat ;  
ma chere Marton.

Mlle M O U S S E T.

Tu as fait de grands voyages , à ce que l'on m'a  
dit , depuis que nous ne nous sommes vûs ?

L O R A N G E.

Comment , morbleu , de grands voyages ! j'ai  
pensé faire celui de l'autre monde.

Mlle M O U S S E T.

Tu as pensé mourir ?

L O R A N G E.

Oùi vraiment , il y a eu des ordres exprès pour  
cela , & ils ont été affichés , même : mais je n'ai  
pas voulu les suivre , j'aime à vivre , moi , comme  
tu sçais.

Mlle M O U S S E T.

Tu as raison , mais ne risques-tu rien ici ?

L O R A N G E.

La chose est problématique ; comme enfant de  
Paris , Ecuyer fleur de Lorange , & Chevalier de  
Gourdinvillers , les ordres sont précis : mais com-  
me Armenien , naturalisé depuis trois semaines ,  
il n'y a rien à crandre ; c'est pourquoi , mon enfant ,  
supprime , s'il te plaît , le nom de Lorange , & ne  
me nomme que l'Armenien.

Mlle M O U S S E T.

Très-volontiers , tu n'as qu'à dire , Mais toi , ne  
m'appelle point Marton , je te prie.

*L O R A N G E.*

J'entens bien , il y a aussi quelques ordres expédiés sous ce nom-là , n'est-ce pas ? C'est la même étoile qui nous domine ; nous finirons ensemble de manière ou d'autre.

## S C E N E VI.

*CLITANDRE, Mlle MOUSSET,*  
*L O R A N G E.*

## C L I T A N D R E.

**L** Es valets sont bien nés pour nous impatienter ! A quoi diantre ce maraut-là s'amuse-t'il ?

## Mlle M O U S S E T.

Hé ! Qu'avez - vous aujourd'hui , Monsieur ? Vous voilà bien sombre !

## C L I T A N D R E.

Mon coquin de Breton se moque de moi , ma chère Mademoiselle Mouffet : je lui ai dit de me venir rendre réponse , il y a deux heures que je l'attens , je suis sur des épines.

## L O R A N G E.

Si vous vouliez , Monsieur , rafraîchir votre impatience de quelque petit verre de liqueurs , j'en ai des meilleures de la Foire.

**LE BRETON.**

La mere est une veuve entre deux âges , un exemple de régularité ; femme très-prude , & très-rébarbarative de son métier.

Mlle M O U S S E T.

Cet article-là rend l'affaire épineuse.

**LE BRETON.**

La suivante est un monstre de laideur , & un dragon de vertu , plus affreuse que le diable , & par conséquent plus méchante.

**L O R A N G E.**

Cet animal-là sera difficile à apprivoiser.

**L E B R E T O N.**

Avec cela il y a dans la maison une espece d'Abbé qui sert d'Intendant , un valet de chambre qui a les goûtes , un cuisinier manchot , un cocher borgne , & trois vieux laquais qui n'ont jamais bû de vin. Le moyen de faire connoissance avec ces gens-là ?

Mlle M O U S S E T.

Voilà un agréable petit domestique.

**L E B R E T O N.**

Ils sont tous zelés pour la mere , & gardent tous la fille à vûë. Les entrepreneurs n'ont qu'à tabler là-dessus , & à faire leurs diligences.

Mlle M O U S S E T.

Monsieur l'Armenien ?

280 *LA FOIRE S. GERMAIN,*

L O R A N G E

Hé , point d'empotement.

L E B R E T O N.

Ne le lâchez pas , au moins , il devient fou , je vous en avertis.

C L I T A N D R E.

Je te ferai mourir sous le bâton.

L E B R E T O N.

Il ne s'en apperçoit pas , lui : mais cela ne laisse pas d'être.

C L I T A N D R E.

Ah ! je n'en puis plus : Oüi , je perds l'esprit , je l'avouë ; mais c'est ce malheureux qui me fait tourner la cervelle.

Mlle M O U S S E T.

Lui , Monsieur ?

L O R A N G E.

Comment donc ?

L E B R E T O N.

Il ne sçait ce qu'il dit , comme vous voyez :

C L I T A N D R E.

Je vous en fais juges vous-mêmes. Depuis un mois , je suis amoureux de la plus aimable personne du monde.

L E B R E T O N.

Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui lui gâte l'esprit , que diable.

C L I T A N D R E.

Monsieur le Breton , ce charmant Monsieur le Breton

Breton que vous voyez , connoît tout l'excès de mon amour : il est témoin de tous les tourmens que me fait souffrir l'impossibilité d'avoir accès chez cette belle.

LE BRETON.

Où , je vois de belles choses , assurément.

CLYTANDRE.

Et le belître a la constance & la malice de ne pas imaginer aucune chose pour me rendre le moindre service.

LE BRETON.

Moniteur l'Armenien ?

LORANGE.

Oh , vous avez tort , Monsieur le Breton ; il faut passer condamnation , cela n'est pas bien.

LE BRETON.

Mademoiselle Mouffet ?

Mlle MOUSSET.

Je suis contre vous aussi. Vous n'êtes point un valet zélé.

LE BRETON.

Je me doute au diable ; vous y feriez bien empêchés , vous autres ; & pourtant les Marchands Forains ne sont pas les moins habiles pour ces affaires-là.

LORANGE.

Je gage en deux jours d'emporter l'affaire , quelque difficile qu'elle puisse être.

# 224 LA FOIRE S. GERMAIN;

Mlle MOUSSET.

Je ne puis le deviner, mais il n'est pas bête.

LE BRETON.

Angelique & la suite approchent, nous les man-  
querons.

L O R A N G E *derrière le Théâtre.*

Gare l'eau.

---

---

## SCENE IX.

ANGELIQUE, M<sup>e</sup>. ISAAC,  
Mlle MOUSSET, LE BRETON.

ANGELIQUE.

AH, juste Ciel ! Qu'est-ce que cela ?

M<sup>e</sup>. I S A A C.

Comment donc - Quels insolens ! Quelles ca-  
nailles ! en pleine Foire, jeter des immondices par  
les fenêtres ! Un procès verbal : Des témoins ? Un  
honnête Commissaire ?

Mlle M O U S S E T.

A qui en ont-elles, donc,

LE BRETON.

A qui ? Monsieur l'Armenien vient de vider une  
chocolatière sur le corps de la surveillante.

ANGELIQUE.

Voilà des choses qui ne sont pas permises.



**LE BRETON.**

La mere est une veuve entre deux âges , un exemple de régularité ; femme très-prude , & très-rébarbarative de son métier.

Mlle M O U S S E T.

Cet article-là rend l'affaire épineuse.

**LE BRETON.**

La suivante est un monstre de laideur , & un dragon de vertu , plus affreuse que le diable , & par conséquent plus méchante.

**L O R' A N G E.**

Cet animal-là fera difficile à apprivoiser.

**L' E B R E T O N.**

Avec cela il y a dans la maison une espece d'Abbé qui sert d'Intendant , un valet de chambre qui a les goûtes , un cuisinier manchot , un cocher borgne , & trois vieux laquais qui n'ont jamais bû de vin. Le moyen de faire connoissance avec ces gens-là ?

Mlle M O U S S E T.

Voilà un agréable petit domestique.

**LE BRETON.**

Ils sont tous zelés pour la mere , & gardent tous la fille à vûë. Les entrepreneurs n'ont qu'à tablex là-dessus , & à faire leurs diligences.

Mlle M O U S S E T.

Monsieur l'Armenien ?

A a ij

L O R A N G E.

Mademoiselle Mouffet ?

Mlle M O U S S E T.

Il faut plus de deux jours pour cette affaire-là.

L O R A N G E.

Vous n'en sortirez pas en vingt-quatre heures.

L E B R E T O N.

Bon , il y a près d'un mois que j'y travaille , & je n'ai pû l'entamer encore.

C L I T A N D R E.

Hé ! mes chers enfans , ne m'abandonnez pas , je vous en conjure.

Mlle M O U S S E T.

Mort de ma vie , nous sommes trois , il ne faut pas en avoir le démenti.

L O R A N G E.

Non , assurément.

L E B R E T O N.

Ah ! Monsieur , voilà Mademoiselle Angélique ; je pense , elle vient de ce côté-ci , même.

C L I T A N D R E.

Ah ! mon cher Breton : je n'en puis plus , tous mes sens sont interdits. Par où commencer ? Comment l'aborder ? Que lui dirai-je ?

L E B R E T O N.

Vous ne lui direz rien s'il vous plaît. Ce sera bien assez de la regarder ; la maudite suivante , & le maître Laquais sont avec elle.

## CLITANDRE.

Ah, jûste Ciel !

## SCENE VIII.

CLITANDRE, Mlle MOUSSET,  
LORANGE, LE BRETON,  
ANGELIQUE, Me. ISAAC.

LORANGE à Clitandre.

**E** Loignez-vous , & me laissez faire , je vous débarrasserai des incommodes.

CLITANDRE.

Seroit-il possible ?

LORANGE.

Eloignez-vous , vous dis-je. Elle vient par ici , n'est-ce pas ?

LE BRETON.

Elle va passer , la voilà presque au milieu de la rue.

LORANGE.

Vous avez de l'esprit , secondez-moi bien , seulement.

LE BRETON.

Il nous quitte & rentre chez lui : que diantre va-t'il faire ?

**284 LA FOIRE S. GERMAIN ;**

**Mlle MOUSSET.**

Je ne puis le deviner , mais il n'est pas bête.

**LE BRETON.**

Angelique & la suite approchent , nous les man-  
querons.

**L O R A N G É** *derrière le Théâtre.*

Gare l'eau.

---

**S C E N E IX.**

**ANGELIQUE, M<sup>e</sup>. ISAAC,**

**Mlle MOUSSET, LE BRETON.**

**A N G E L I Q U E.**

**A** H , juste Ciel ! Qu'est-ce que cela ?

**M<sup>e</sup>. I S A A C.**

Comment donc - Quels insolens ! Quelles ca-  
nailles ! en pleine Foire , jeter des immondices par  
les fenêtres ! Un procès verbal : Des témoins ? Un  
honnête Commissaire ?

**Mlle M O U S S E T.**

A qui en ont-elles , donc ,

**LE B R E T O N.**

A qui ? Monsieur l'Armenien vient de vider une  
chocolatiere sur le corps de la surveillante.

**A N G E L I Q U E.**

Voilà des choses qui ne sont pas permises.

**COMEDIE.** 287

**M<sup>e</sup>. I S A A C.**

Hé la, la, c'est bien employé, Mademoiselle ; si vous aviez été au Palais, comme Madame votre mere vous l'avoit dit ; & non pas à la Foire. . . .  
Houm, hom, voilà comme le Ciel punit vos extravagances.

**A N G E L I Q U E.**

Moi ! je ne me plains point, je n'ai rien eu. Mais vous qui êtes une personne si sage, & si raisonnable, Madame Isaac, qu'est-ce que le Ciel punit en vous, je vous prie à

**M<sup>e</sup>. I S A A C.**

L'impertinence que j'ai eue d'adhérer à vos sottises : mais cela ne m'arrive pas souvent.

---

**S C E N E X.**

**ANGELIQUE, M<sup>e</sup>. I S A A C ;**

**M<sup>lle</sup>. MOUSSET, LEBRETON,**

**L O R A N G E, J A S M I N.**

**L O R A N G E.**

**J**E viens vous demander mille pardons, Madame, du petit accident de la chocolatiere.

## 292. LA FOIRE S. GERMAIN.

LE BRETON.

Oùï , toi-même.

ANGELIQUE.

C'est mon laquais , Monsieur.

LE BRETON.

C'est un coupeur de bourses , Madame , je l'ai pris sur le fait.

LORANGE.

A qui en avez-vous ? Que vous fait-on , Monsieur ?

LE BRETON.

On vole , on pille auprès de votre boutique , & vous souffrez cela , Monsieur l'Armenien ?

JASMIN.

Messieurs....

LORANGE *en donnant un coup de pied à Jasmin.*

Hé ! c'est mon fripon de l'autre jour , je le reconnois.

JASMIN.

Je suis honnête garçon , ne me frappez pas.

ANGELIQUE.

Doucement , Messieurs , c'est mon laquais , je vous assure.

Mlle MOUSSET.

Lui ! je le connois pour un voleur , Madame !

ANGELIQUE.

Vous n'y songez pas.

**Mlle. M O U S S E T.**

Il prit encore hier au soir dans la poche d'une vieille Marquise de ma connoissance le portrait d'un jeune Abbé, qu'elle venoit de retirer de chez la Frenaye.

**A N G E L I Q U E.**

Jasmin ?

**J A S M I N.**

En vérité, Mademoiselle, cela n'est pas vrai, je vous assure.

**L O R A N G E.**

Il a coupé il n'y a que trois jours à une fort honnête Procureuse de la rue Galande, une Croix de diamans de près de dix pistoles, que deux jeunes Academistes lui avoient donnée.

**L E B R E T O N.**

Voilà des preuves convaincantes, allons, marchons chez le Commissaire.

**J A S M I N.**

Au secours, à la force.

**L O R A N G E.**

Oh tu as beau crier, tu iras en galere.

**A N G E L I Q U E.**

Mais vraiment ces violences-là ne se font point. Qu'on prenne garde à ce qu'on fait, c'est mon laquais encore une fois.

**Mlle. M O U S S E T.**

Hé ! laissez-le emmener, on a quelque chose à vous dire qu'on ne veut pas qu'il sçache.

**LA FOIRE S. GERMAIN;**

emplettes à faire, vous trouverez bon que j'y demeure.

**M<sup>l</sup>e. MOUSSET.**

Si vous voulez prendre un siège en attendant..

**A N G E L I Q U E.**

Je vous suis obligée, Madame.

**M<sup>e</sup>. I S A A C.**

Je vous laisserois ici toute seule ?

**A N G E L I Q U E.**

Ah ! que vous êtes ridicule avec vos manieres !  
Allez, Madame, il suffit de moi pour me garder,  
& d'un laquais pour vous rendre compte de mes actions & de mes paroles.

**M<sup>e</sup>. I S A A C.**

Ah, ah ! vous le prenez sur ce ton-là ? Oh bien,  
bien, je ne reviendrai pas, moi, mais je vous  
vais envoyer compagnie.

**A N G E L I Q U E.**

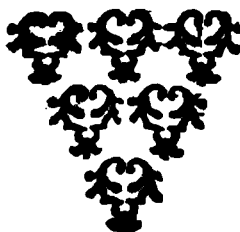
Vous me ferez plaisir, je n'en sçai pas de plus  
désagréable que la vôtre.

**M<sup>e</sup>. I S A A C à Jasmin.**

Je te la recommande, ne la quitte pas de vue,

**J A S M I N.**

J'ai de bons yeux, ne vous mettez pas en peine.





---

---

SCENE XI.

ANGELIQUE, Mlle. MOUSSET,  
LORANGE, LEBRETON,  
JASMIN.

LORANGE.

**B**On, voilà déjà un de nos espions reparti.

LEBRETON.

Je m'en vais bien-tôt faire décamper l'autre.

ANGELIQUE.

Ah, que je suis fatiguée de l'esclavage où l'on me fait vivre ! n'en sortirai-je que pour passer dans un autre encore plus rude ?

Mlle. MOUSSET.

Il ne tiendra qu'à vous d'être heureuse, j'ose vous en répondre.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame !

LEBRETON à Jasmin :

Comment coquin, tu fouille dans ma poche ?

JASMIN.

Moi, Monsieur ?

292. **LA FOIRE S. GERMAIN,**

**LE BRETON.**

Oùï , toi-même.

**A NGELIQUE.**

C'est mon laquais , Monsieur.

**LE BRETON.**

C'est un coupeur de bourses , Madame , je l'ai pris sur le fait.

**L O R A N G E.**

A qui en avez-vous ? Que vous fait-on , Monsieur ?

**LE BRETON.**

On vole , on pille auprès de votre boutique , & vous souffrez cela , Monsieur l'Armenien ?

**J A S M I N.**

Messieurs....

**L O R A N G E** *en donnant un coup de pied à Jasmin.*

Hé ! c'est mon fripon de l'autre jour , je le reconnois.

**J A S M I N.**

Je suis honnête garçon , ne me frappez pas.

**A NGELIQUE.**

Doucement , Messieurs , c'est mon laquais , je vous assure.

**Mlle M O U S S E T.**

Lui ! je le connois pour un voleur , Madame ;

**A NGELIQUE.**

Vous n'y songez pas.

Mlle. M O U S S E T.

Il prit encore hier au soir dans la poche d'une vieille Marquise de ma connoissance le portrait d'un jeune Abbé, qu'elle venoit de retirer de chez la Frenaye.

A N G E L I Q U E.

Jasmin ?

J A S M I N.

En vérité, Mademoiselle, cela n'est pas vrai, je vous assure.

L O R A N G E.

Il a coupé il n'y a que trois jours à une fort honnête Procureuse de la rue Galande, une Croix de diamans de près de dix pistoles, que deux jeunes Academistes lui avoient donnée.

L E B R E T O N.

Voilà des preuves convaincantes, allons, marchons chez le Commissaire.

J A S M I N.

Au secours, à la force.

L O R A N G E.

Oh tu as beau crier, tu iras en galere.

A N G E L I Q U E.

Mais vraiment ces violences-là ne se font point. Qu'on prenne garde à ce qu'on fait, c'est mon laquais encore une fois.

Mlle. M O U S S E T.

Hé ! laissez-le emmener, on a quelque chose à vous dire qu'on ne veut pas qu'il sçache.

B b iij

SCÈNE XII.

*Mlle. MOUSSET, ANGELIQUE.*

ANGELIQUE.

**E**Xpliquez-moi ce mystère , Madame.

Mlle. MOUSSET.

Ne le comprenez-vous pas ? Vous êtes toute aimable , & l'on écarte les surveillans pour vous découvrir sans contrainte les sentimens que vous faites naître.

ANGELIQUE.

Comment , Madame ?

Mlle. MOUSSET.

Ne craignez rien.

ANGELIQUE *voyant Clitandre.*

C'est lui , c'est Clitandre : je suis perduë.



## S C E N E   X I I I .

*C L I T A N D R E , A N G E L I Q U E ,  
Mlle, M O U S S E T .*

C L I T A N D R E .

**P**ardonnez , charmante personne , à la violence de mon amour , les artifices innocens dont on se sert pour me faciliter les moyens de vous entretenir : Depuis long-temps je vous adore , je n'ai pu vous parler que des yeux , & je n'ai rien lû dans les vôtres qui m'ait flatté du moindre espoir. Enfin j'ose , en tremblant , vous consulter ici moi-même sur ma destinée : mon cœur est tout à vous , avez-vous disposé du vôtre ? Que faut-il faire pour l'obtenir ? Si vous le destinez au plus tendre , au plus fidele , au plus passionné de tous les amans , aucun autre que moi n'a droit d'y prétendre.

Mlle. M O U S S E T .

Cela est bien écrit , au moins , ne faites-vous point de réponse ?

C L I T A N D R E .

Vous hésitez à vous déclarer ? Que je suis à plaindre !

A N G E L I Q U E .

Quand je vous aurai dit l'état où je suis , vous

vous trouverez bien plus malheureux encore.

CLITANDRE.

Vous avez un engagement , Madame !

ANGELIQUE.

Dans quatre jours on me marie.

CLITANDRE.

Ah , je suis mort !

Mlle MOUSSET.

Mort de ma vie , voilà un homme que vous poignardez , Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Ecoutez-moi , Monsieur. Vous me dites que vous m'aimez , vos regards m'en ont assurée , & leur langage s'est fait entendre dès le moment qu'ils m'ont parlé. La liberté de mon procédé va vous étonner peut-être : mais la situation où je me trouve suffit de reste pour le justifier. On prétend me faire épouser un vieux mari que je deteste. Ma mère est riche , je suis jeune , tout le monde me trouve belle , consultez bien encore votre cœur & vos yeux. Je vous aime , ne me trompez point ; si vous m'aimez véritablement , n'épargnez rien pour faire changer les sentimens de ma mère , & trouvez les moyens d'assurer ensemble votre bonheur , & mon repos.

CLITANDRE.

Ah , divine Angelique ! à quelque excès de joie..

Mlle MOUSSET.

Doucement , s'il vous plaît , Monsieur , un peu moins de transport , & plus de reflexion ; nous ne sommes pas ici en place d'avoir de longues conversations : venons au fait. Qui est cet heureux vieillard qu'on veut vous donner , & que vous aimez tant , Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Monsieur Fafardel.

Mlle MOUSSET.

Monsieur Fafardel ?

ANGELIQUE.

Lui-même : Le connoissez-vous ?

Mlle MOUSSET.

Et très-fort même : il vient ici presque tous les jours. Je sçai de ses fredaines , & votre affaire n'est pas encore si bien conclüe qu'on ne la puisse rompre.

CLITANDRE.

Sçais-tu des moyens pour cela ?

ANGELIQUE.

Seroit-il possible ?

Mlle MOUSSET.

S'il ne s'agit que de détromper Madame votre mere , nous en viendrons aisément à bout : mais pour y parvenir , il est bon qu'on ne nous voie point ensemble , & que je ne paroisse pas me mêler de vos affaires même.

302 *LA FOIRE S. GERMAIN,*

une fois embarquée, je ne suis pas d'humeur à me contraindre, & je me rejeterai dans la bagatelle.

Mlle MOUSSET.

Vous n'en forcez pas trop, à ce qu'il me semble !  
Et quel rendez-vous vous attire à la Foire, s'il vous plaît ?

M. FARFADEL.

J'y en ai deux, Mademoiselle Mouffet ; un chez toi avec une petite Grifette.

Mlle MOUSSET.

Je n'ai encore vû personne.

M. FARFADEL.

On viendra, les petites Grifettes son exactes, elles n'ont pas tant d'affaires que les femmes de qualité ; en attendant je m'en vais chez Laigu, où se doit trouver une petite Bretonne de ta connoissance. Je ne te dis pas adieu, Mademoiselle Mouffet.

---

---

SCENE XVII.

Mlle MOUSSET.

**J**usqu'au revoir, Monsieur. L'agréable chose qu'un petit libertin sexagenaire, il trouvera compagnie chez Laigu : mais ce ne sera pas celle qu'il cherche. Consultons maintenant avec nos deux associés ce que nous pourrons faire pour.



Mlle MOUSSET.

C'est une de mes meilleures pratiques. Nous en aurons raison. Faites-moi chercher l'Arménien & votre Breton , qu'ils lâchent le filou prétendu , & qu'ils se dépêchent de venir ici.

CLITANDRE.

Je vais te les envoyer , & revenir ensuite chez Laigu , pour y regarder du moins Angelique , s'il ne m'est pas permis de lui parler.

## SCENE XV.

*Mlle MOUSSET seule.*

**O** Que les amans sont foux ! je suis bien-heureuse que l'expérience m'ait corrigée de ces foiblesses. Mais voici Monsieur Farfadel.

## SCENE XVI.

*M. FARFADEL, Mlle MOUSSET.*

M. FARFADEL.

**H**E' , laquais , qu'on ne me suive point.

Mlle MOUSSET.

C'est lui-même.

**M. F A R F A D E L.**

Et que mon carrosse aille m'attendre à la petite porte de la rue des Cannettes.

**Mlle M O U S S E T.**

Voilà des ordres qui sentent furieusement la bonne fortune.

**M. F A R F A D E L.**

Bonjour , mon enfant. Je ne suis jamais sans cela , comme tu sçais.

**Mlle M O U S S E T.**

Vous êtes le mortel le plus coureur , & le plus couru que je connoisse.

**M. F A R F A D E L.**

Et avec tout cela je n'aime point les femmes ; elles sont toutes folles de moi. Je suis un peu coquet de mon naturel : je les laisse se flatter ; je dis que je veux épouser l'une , je promets de faire la fortune de l'autre ; je donne des régals , des cadeaux , des promenades ; somme totale , je les amuse , & je ne conclus rien. Oh ! cela me donne un grand relief dans le monde.

**Mlle M O U S S E T.**

Vous avez raison.

**M. F A R F A D E L.**

Quand quelque petite personne me donne dans la vûë , je donne d'abord de l'emploi à ses freres , ou à ses cousins. Quand j'ai soupé trois ou quatre fois avec elle , krac je les revoque.

Mlle M O U S S E T.

Chacun se distingue à sa maniere.

M. F A R F A D E L.

J'ai choisi la bonne, moi. La maniere de se distinguer à la guerre est dangereuse ; celle de la robe est trop sérieuse , & trop pénible ; il n'est rien tel que de briller dans la Finance.

Mlle M O U S S E T.

Assurément cela est bien plus sûr , & bien plus commode.

M. F A R F A D E L.

Je n'ai que du plaisir, je ne court point dans le risque , & je suis pourtant un homme considérable, au moins.

Mlle M O U S S E T.

Et considéré même. Je gage qu'il n'y a point de mere qui ne soit ravie de vous voir faire les doux yeux à sa fille.

M. F A R F A D E L.

Oh, pour cela oui, j'en répons. Je suis à la veille d'en épouser une toute des plus jolies.

Mlle M O U S S E T.

Quoi, vous voulez vous marier sérieusement ?

M. F A R F A D E L.

Oui, mon enfant, j'ai mes raisons. Cette fille est riche, & ce qui fait que je viens ici *incognito* aujourd'hui, c'est que la mere est une prude qu'il faut ménager ; je ne veux pas manquer cette affaire , elle est sérieuse : mais quand la dupe sera

352 *LA FOIRE S. GERMAIN,*

une fois embarquée, je ne suis pas d'humeur à me contraindre, & je me rejeterai dans la bagatelle.

Mlle MOUSSET.

Vous n'en forcez pas trop, à ce qu'il me semble! Et quel rendez-vous vous attire à la Foire, s'il vous plaît?

M. FARFADEL.

J'y en ai deux, Mademoiselle Mouffet; un chez toi avec une petite Grifette.

Mlle MOUSSET.

Je n'ai encore vû personne.

M. FARFADEL.

On viendra, les petites Grifettes son exactes, elles n'ont pas tant d'affaires que les femmes de qualité; en attendant je m'en vais chez Laigu, où se doit trouver une petite Bretonne de ta connoissance. Je ne te dis pas adieu, Mademoiselle Mouffet.

---

SCENE XVII.

Mlle MOUSSET.

J'Usqu'au revoir, Monsieur. L'agréable chose qu'un petit libertin sexagenaire, il trouvera compagnie chez Laigu: mais ce ne sera pas celle qu'il cherche. Consultons maintenant avec nos deux associés ce que nous pourrons faire pour.

## SCENE XVIII.

Mlle MOUSSET, LORANGE,  
LE BRETON.

LE BRETON.

**H**E' bien, nos amans sont-ils contents l'un  
de l'autre ? se sont-ils abouchés ?

LORANGE.

Nous leur avons donné tout le temps & toute  
la commodité de le faire.

Mlle MOUSSET.

Est-ce que vous n'avez point vû Clitandre ?  
Il vous cherche,

LE BRETON.

A quelle intention ?

Mlle MOUSSET.

Pour vous dire de venir ici, & de laisser aller  
ce pauvre diable.

LORANGE.

On a prévenu ses ordres, l'espion pris en a  
été quitte pour quelques soufflets, quelques coups  
de pied dans le ventre, quelques croquignoles,  
le tout pour lui apprendre à écouter aux portes.

LE BRETON.

Comment s'est passée l'entrevue ?

**304 LA FOIRE S. GERMAIN;**

**Mlle MOUSSET.**

Le mieux du monde. Angelique est presque aussi amoureuse de ton maître, que ton maître est amoureux d'elle.

**LE BRETON.**

Est-il possible?

**Mlle MOUSSET.**

Oùï, te dis-je, il n'y a qu'une petite difficulté;

**LORANGE.**

Hé, quelle?

**Mlle MOUSSET.**

Son mariage est conclu avec un autre.

**LORANGE**

Quoi, ce n'est que cela, voilà une belle bagatelle!

**LE BRETON.**

Cela n'est rien, mon enfant, mon maître n'est pas scrupuleux, il l'épousera en secondes nocces avant qu'elle soit veuve.

**Mlle MOUSSET.**

Tu as raison, voilà un accommodement : mais il est bien-aise d'épouser en premier.

**LORANGE.**

Il a tort, les mariages en second sont les moins embarrassans, & les moins dangereux pour les suites.

**Mlle MOUSSET.**

Laissons-là la plaisanterie, & parlons sérieusement!

ment, il faut rompre cette affaire, & assurer la nôtre.

LE BRETON,

Comment s'y prendre ?

Mlle MOUSSET.

Le rival de ton maître est à la Foire.

LORANGE.

Où.

Mlle MOUSSET.

Il est allé chez Laigu, où il trouvera Angeli-  
que.

LE BRETON.

Quel homme est-ce ?

Mlle MOUSSET.

Un soupirant bannal, un petit maître de soi-  
xante ans.

LORANGE.

De robe, d'épée, ou de finance ?

Mlle MOUSSET.

Selon le goût de ses maîtresses ; il n'est rien,  
& il est tout : c'est un petit caméléon d'amour,  
un animal amphibie en qui la finance domine.

LE BRETON.

Voilà un bon sujet, Monsieur l'Arménien.

LORANGE.

Où, cela doit bien rendre.

LE BRETON.

Il va donner apparemment à son épouse pré-  
tendue quelques-uns des divertissemens de la

## 306 LA FOIRE S. GERMAIN,

Foire, le Cercle, le petit Opera, les Danseurs de corde ? Ne pourrions-nous point nous servir de cette occasion ?

Mlle MOUSSET.

Où cela pourroit-il nous mener ? à ridiculiser le personnage tout au plus.

LE BRETON.

Il n'importe, commençons par là, c'est toujours quelque chose.

LORANGE.

Le garçon qui monte le Cercle est de mes intimes.

LE BRETON.

L'Entrepreneur du petit Opera est le bâtard d'une de mes tantes, & la petite Danseuse de corde est la maîtresse de mon neveu. Nous sommes en pays de connaissance.

Mlle MOUSSET.

Qu'est-ce que cela fait ? que prétens-tu faire ?

LE BRETON.

Ne vous mettez pas en peine, je vais toujours en me divertissant préparer un petit regal de Foire, qui finira peut-être agréablement notre intrigue. Songez au dénouement, vous autres.

LORANGE.

Mais il faudroit...



Mlle DE KERMONIN.

Je vous en demande pardon , je suis si troublée :  
Si tu sçavois , Mademoiselle Mouffet , l'indignité  
que ce vieux singe de Farfadel vient de me faire ?

Mlle MOUSSET.

Vous n'étiez pas seule pour lui chez Laigu , il y  
avoit un autre rendez-vous que le vôtre.

Mlle DE KERMONIN.

Je l'y attendois depuis une heure ; il y est venu  
j'ai été au devant de lui , il n'a pas fait semblant de  
me voir , Mademoiselle Mouffet ; & il est allé faire  
mille carresses en ma présence à une guenon , qui  
ne le regardoit presque pas , seulement.

LORANGE.

Il falloit lui donner le soufflet que j'ai eu , cela  
eût été dans l'ordre.

Mlle DE KERMONIN.

Si je n'avois appréhendé l'éclat....

Mlle MOUSSET.

Mademoiselle de Kermomin est une personne  
fort prudente.

LORANGE.

Et fort vaporeuse , de par tous les diables.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut qu'il ait perdu l'esprit , car cette personne-  
là n'est rien moins que jolie.

Mlle. MOUSSET.

C'est une fille qu'il va épouser , je vous en avertis.

.....

# **511 LA FOIRE S. GÉRMAIN,**

**Mlle DE KERMONIN.**

Qu'il va épouser ! Oh ! je l'en défie , je le tueraï , je le mangerai , je l'assommerai , je le poignarderai , je te dévisagerai , je l'étranglerai. Ah ! je n'en puis plus , je ne sçaurois parler.

**L O R A N G E.**

Il ne fait pas bon ici.

**Mlle M O U S S E T.**

Ne me quittez pas , Monsieur l'Armenien , il faut bien finir notre affaire.

**Mlle DE KERMONIN.**

Il en épouserait une autre que moi ?

**Mlle M O U S S E T.**

Est-ce que vous avez ensemble quelques engagements qui l'en empêchent.

**Mlle DE KERMONIN.**

Si nous en avons, Mademoiselle Mouffet ? Il y a six semaines qu'il me rend visite ; il a mon portrait en mignature , & j'ai le sien en cire dans ma chambre.

**L O R A N G E.**

Un portrait en cire ? Ce ne sont pas là des bagatelles.

**Mlle DE KERMONIN.**

Il faut que tu m'aides à rompre son mariage.

**Mlle M O U S S E T.**

De tout mon cœur ; que pourrions-nous faire ?



**SCENE**

Mlle MOUSSET.

Cela n'est pas naturel ! Hé , à qui en avez-vous ,  
Mademoiselle ?

Mlle DE KERMONIN.

Hé ! ma chere Mademoiselle Mouffet, secourez-  
moi.

Mlle MOUSSET.

Voilà des vapeurs extraordinaires.

L O R A N G E.

Je me donne au diable si ce font des vapeurs.  
C'est une fille qui va devenir mere , ne vous y  
trompez pas.

Mlle DE KERMONIN. *revenant.*

Ah, ah, ah.

Mlle MOUSSET.

Hé ! là , là , remettez-vous.

L O R A N G E.

Tâchez de reporter cela jusques chez vous, Ma-  
demoiselle ; allons, courage.

Mlle DE KERMONIN.

Quelle trahison ! Que je suis malheureuse ! Quel  
le perfidie !

Mlle. MOUSSET.

Que vous est il arrivé qui puisse vous causer un  
tel déplaisir ?

Mlle DE KERMONIN. *pleurant.*

J'en mourrai, Mademoiselle, je ne survivrai point  
à cet affront là , ah , ah , ah , ah.

314 *LA FOIRE S. GERMAIN ;*

Mlle M O U S S E T.

Cela ne sera pas bien difficile.

M A R O T T E.

Il perd exprès , pour me donner ma Foire , il fait les choses de bonne grace.

Mlle M O U S S E T.

Vous avez d'étroites liaisons avec lui , apparemment ?

M A R O T T E.

Oh , tant ! il y a près d'un mois que nous nous connoissons. Il donne une pension à ma tante , une commission à mon oncle ; il a mis mon frere au College , & nous esperons qu'il m'épousera.

L O R A N G E à *Mademoiselle de Kermonin.*

C'est un terrible époux , que cet homme-là.

Mlle D E K E R M O N I N.

Le scelerat ! Oh , j'en serai vengée.

Mlle M O U S S E T.

Il vous rend de fréquentes visites , sans doute ?

M A R O T T E.

Pas si fréquentes qu'il voudroit.

Mlle M O U S S E T.

Qui peut l'en empêcher ? il fait tant de bien à la famille.

M A R O T T E.

Il garde des mesures à cause d'une certaine femme qu'il ne veut pas tout à fait désespérer , &

Mlle DE KERMONIN.

Je vous en demande pardon , je suis si troublée :  
Si tu sçavois , Mademoiselle Mouffet , l'indignité  
que ce vieux singe de Farfadel vient de me faire ?

Mlle MOUSSET.

Vous n'étiez pas seule pour lui chez Laigu , il y  
avoit un autre rendez-vous que le vôtre.

Mlle DE KERMONIN.

Je l'y attendois depuis une heure ; il y est venu  
j'ai été au devant de lui , il n'a pas fait semblant de  
me voir , Mademoiselle Mouffet ; & il est allé faire  
mille carresses en ma présence à une guenon , qui  
ne le regardoit presque pas , seulement.

LORANGE.

Il falloit lui donner le soufflet que j'ai eu , cela  
eût été dans l'ordre.

Mlle DE KERMONIN.

Si je n'avois apprehendé l'éclat....

Mlle MOUSSET.

Mademoiselle de Kermonin est une personne  
fort prudente.

LORANGE.

Et fort vaporeuse , de par tous les diables.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut qu'il ait perdu l'esprit , car cette personne-  
là n'est rien moins que jolie.

Mlle. MOUSSET.

C'est une fille qu'il va épouser , je vous en avertis.

# **511 LA FOIRE S. GERMAIN,**

**Mlle DE KERMONIN.**

Qu'il va épouser ! Oh ! je l'en défie , je le tueraï , je le mangerai , je l'assommerai , je le poignarderai , je le dévisagerai , je l'étranglerai. Ah ! je n'en puis plus , je ne sçaurois parler.

**L O R A N G E.**

Il ne fait pas bon ici.

**Mlle M O U S S E T.**

Ne me quittez pas , Monsieur l'Armenien , il faut bien finir notre affaire.

**Mlle DE KERMONIN.**

Il en épouserait une autre que moi ?

**Mlle M O U S S E T.**

Est-ce que vous avez ensemble quelques engagements qui l'en empêchent.

**Mlle DE KERMONIN.**

Si nous en avons, Mademoiselle Mouffet ? Il y a six semaines qu'il me rend visite ; il a mon portrait en mignature , & j'ai le sien en cire dans ma chambre.

**L O R A N G E.**

Un portrait en cire ? Ce ne font pas là des bagatelles.

**Mlle DE KERMONIN.**

Il faut que tu m'aides à rompre son mariage.

**Mlle M O U S S E T.**

De tout mon cœur ; que pourrions-nous faire ?



**SCENE**

SCENE XXI.

Mlle MOUSSET, Mlle DE KER-  
MONIN, MAROTTE,  
LORANGE.

MAROTTE.

**B**on-jour, Mademoiselle Mouffet.

Mlle MOUSSET.

Votre servante, Mademoiselle Marotte.

MAROTTE.

N'avez-vous point vû Monsieur Farfadel au-  
jourd'hui ?

Mlle DE KERMONIN.

Monsieur Farfadel ! Que lui veut-elle ?

Mlle MOUSSET.

C'est encore quelqu'une de vos rivales, sur ma  
parole.

LORANGE.

Parbleu, la Foire sera bonne, les Marchandes  
s'amassent.

MAROTTE.

Il avoit gagé une discrétion contre moi, qu'il  
seroit ici le premier, il a perdu, comme vous voyez.

Mlle DE KERMONIN.

Fais jaser cette petite créature-là, Mademoi-  
selle Mouffet.

314 *LA FOIRE S. GERMAIN ;*

Mlle M O U S S E T.

Cela ne sera pas bien difficile.

M A R O T T E.

Il perd exprès , pour me donner ma Foire , il fait les choses de bonne grace.

Mlle M O U S S E T.

Vous avez d'étroites liaisons avec lui , apparemment ?

M A R O T T E.

Oh , tant ! il y a près d'un mois que nous nous connoissons. Il donne une pension à ma tante , une commission à mon oncle ; il a mis mon frere au College , & nous esperons qu'il m'épousera.

L O R A N G E à *Mademoiselle de Kermonin.*

C'est un terrible époux , que cet homme-là.

Mlle D E K E R M O N I N.

Le scelerat ! Oh , j'en serai vengée.

Mlle M O U S S E T.

Il vous rend de fréquentes visites , sans doute ?

M A R O T T E.

Pas si fréquentes qu'il voudroit.

Mlle M O U S S E T.

Qui peut l'en empêcher ? il fait tant de bien à la famille.

M A R O T T E.

Il garde des mesures à cause d'une certaine femme qu'il ne veut pas tout à fait désespérer , &



qu'il quitte pour moi. Oh ! Monsieur Farfadel a beaucoup de conduite , au moins , c'est un fort honnête homme.

**L O R A N G E.**

Il en a de toutes les façons.

**Mlle DE KERMONIN.**

C'est un monstre qu'il faut étouffer ; je suis dans une colere....

**L O R A N G E.**

Prenez garde d'étouffer , vous-même.

**Mlle MOUSSET.**

Et qui est cette personne qu'il vous sacrifie ?

**M A R O T T E.**

Une petite folle , une petite Bretonne , qui a des vapeurs à chaque bout de champ.

**Mlle DE KERMONIN.**

Comment ?

**M A R O T T E.**

Il dit qu'elle est si ridicule , si ridicule ; il ne peut plus la souffrir depuis qu'il m'a vûe.

**Mlle DE KERMONIN.**

Quelle petite impertinente est-ce là ?

**L O R A N G E.**

Gare les vapeurs.

**Mlle DE KERMONIN.**

De qui parlez-vous , s'il vous plaît , ma mie ?

**M A R O T T E.**

Helas ! c'est peut-être de vous , Madame. Je ne

Dd ij

316 *LA FOIRE S. GERMAIN,*

connois pas la petite Bretonne : mais vous prenez  
feu d'une manière....

Mlle M O U S S E T.

C'est elle-même , vous ne songez point à ce que  
vous dites.

Mlle D E K E R M O N I N.

Vous êtes une insolente.

L O R A N G E.

Hé ! Mademoiselle.

M A R O T T E.

Je vous le disois bien , qu'elle étoit folle.

Mlle M O U S S E T.

Hé , paix.

Mlle D E K E R M O N I N.

Ah ! je vous apprendrai à parler.

L O R A N G E.

Hé , la , la , la , en pleine Foire ?

M A R O T T E.

Et moi , je vous montrerai à vous taire.

Mlle D E K E R M O N I N.

Vous me ferez taire , moi ? vous me ferez taire ?  
Oh , je vous en défie.

Mlle M O U S S E T.

Ne prenez pas garde à ce qu'elle dit.

Mlle D E K E R M O N I N.

Une petite Bourgeoise de Paris.

L O R A N G E.

Doucement.

MAROTTE.

Une petite grisette de Bretagne.

Mlle DE KERMONIN.

Comment , Grisette ? Ah , quel outrage !

---

---

SCENE XXII.

*LE BRETON, Mlle MOUSSET ;  
Mlle DE KERMONIN ,  
MAROTTE, LORANGE.*

LE BRETON.

**N**Otre petit opera est disposé à faire merveilles. Je viens maintenant sçavoir....

Mlle DE KERMONIN.

Des Grisettes dans la maison de Kermonin ! je ne sçai qui me tient....

Mlle MOUSSET.

Hé , Mademoiselle , de grace.

LE BRETON *regardant Mademoiselle de Kermonin.*

Je ne me trompe point , c'est elle-même. Ah ! carogne , comme te voilà brave !

Mlle DE KERMONIN.

Ah , juste Ciel ! Quelle rencontre !

**318 LA FOIRE S. GERMAIN;**

**Mlle MOUSSET.**

Comment , donc , qu'est-ce que cela signifie ?

**LORANGE.**

Des carognes dans la maison de Kermonin !  
Vous n'y songez pas , Monsieur le Breton.

**LE BRETON.**

Que diable voulez-vous dire avec votre Kermonin ? c'est ma sœur Nicole, qu'il y a quatre ans que je n'ai vûë.

**Mlle MOUSSET.**

Ma sœur Nicole ?

**Mlle DE KERMONIN.**

Vous me perdez , mon frere.

**LE BRETON.**

Bon , je te perds , je te retrouve , au contraire, & en bon état , même , j'en suis bien-aïse. Hé, comment diable as-tu fait fortune ?

**MAROTTE.**

Les petites Bourgeoises de Paris valent bien certaines personnes de qualité, Mademoiselle Nicole.

**Mlle MOUSSET.**

Oh , point d'invectives , Mademoiselle Marotte, vous deviendrez aussi fille de qualité, quelque jour , l'amour donne des lettres de noblesse.

**LE BRETON.**

Ces Dames ont quelque dispute ensemble ?

**LORANGE.**

Elles n'en étoient encore qu'aux injures , elles

s'alloient mettre aux soufflets quand tu es arrivé.

LE BRETON.

Que je ne trouble point votre conversation ;  
Mesdames, je ne prétens point vous déranger en  
aucune manière.

Mlle MOUSSET.

Non , s'il vous plaît , que les querelles finissent.  
Elles sont rivales , c'est ce qui les broüille : mais  
on les trahit l'une & l'autre , il faut que la ressem-  
blance de leur destinée les reconcilie.

MAROTTE.

Monsieur Farfadel me tromperoit aussi ?

Mlle MOUSSET.

Il en trompe bien d'autres.

MAROTTE.

Ah ! le vieux coquin.

LE BRETON.

Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur Farfadel ?

Mlle MOUSSET.

C'est notre animal amphibie.

LE BRETON.

Je viens de le rencontrer en venant ici ; il se  
promene dans l'autre allée avec Angélique , mon  
maître les suit pas à pas , & ne les perds pas de  
vue.



SCENE XXIII.

LE CHEVALIER, URBINE,  
Mlle MOUSSET, LE BRETON,  
Mlle DE KERMONIN, MAROTTE,  
LORANGE.

U R B I N E.

**J**E reviens vous trouver , Madame , vous me paroissez une personne tant gracieuse.

L E C H E V A L I E R.

Nous voilà retournés de chez la Comtesse.

*à Lorange.*

Ton valet , Mademoiselle Mousset. Salut Monsieur  
*au Breton.*

Monsieur l'Armenien. Dieu te garde , Breton , où est  
*à Marotte. à Mlle de Kermonin.*

ton maître ? Bon-jour , la belle enfant. Votre très-humble serviteur , ma reine. En gros & en détail , je baise les mains à la compagnie.

Mlle M O U S S E T.

La compagnie est bien votre servante , Monsieur.

L E C H E V A L I E R.

La voilà bonne. Qui la rassemble ? est-ce l'esti-

me , l'amitié , l'intérêt , le plaisir , les affaires , la conversation, ou le hazard seul qui s'en mêle ? Hé , donc ?

L O R A N G E.

Oh, parbleu , le hazard y a plus de part que le reste. Et voilà Mademoiselle Nicole , qui est la sœur de Monsieur le Breton , par exemple.

L E C H E V A L I E R.

Comment , la sœur ?

L E B R E T O N.

Oùi , Monsieur , je l'ai rencontrée par hazard ! elle a fait fortune par aventure , il se trouve par accident que ces deux Princesses ont le même adorateur de leurs charmes. Ce galant homme , par cas fortuit , est d'autre part rival de mon maître , nous voudrions bien le berner de dessein formé ; & comme le hazard vous conduit ici , vous serez , si vous voulez , de la partie.

L E C H E V A L I E R.

Sandis , très-plus que volontiers , nous en prendrons le plaisir. Quel est l'objet du bernement ?

L O R A N G E.

Un vieux Seigneur du quartier saint Roch, qu'on appelle Monsieur Farfadel dans le monde.

L E C H E V A L I E R.

Votre Farfadel , ma sœur !

U R B I N E.

Le scelerat ! il est sans distinction comme sans bonne foi.

## 322 LA FOIRE S. GERMAIN;

Mlle M O U S S E T.

Ce ne sont pas encore là toutes vos rivales , j'en connois bien d'autres.

LE CHEVALIER.

Oh , cadedis , vous la danserez tout du long ,  
Monsieur de la Farfadeliere.

LE BRETON.

Vous connoissez ce Gentil-homme-là, Monsieur;

LE CHEVALIER.

Et ma sœur Urbine aussi , par tous les diables.  
Donnez les mains , Mesdames ; augmentation de rivalités , surcroît de consolation ou de colere.  
Quoi , vous en soupirez ? Allons , ferme , point de foiblesse , force d'esprit , résolution , vos causes sont pareilles ; en attendant qu'on le pendre en pleine Grève , il faut le berner en pleine Foire.

URBINE.

Il ne sera rien que je ne fasse pour être vengée de ce misérable.

Mlle DE KERMONIN.

Et pour moi , je l'étranglerai bien toute seule , il n'y a qu'à me laisser faire.

LE CHEVALIER

La sœur Nicole est vive , Monsieur le Breton. Et la petite personne , qu'en pense-t-elle ?

MAROTTE.

Ma tante n'aura plus de pension , elle sera bien fâchée ; mais il n'importe.



Mlle M O U S S E T.

De quelle maniere nous y prendrons-nous ?

L O R A N G E.

Veut-on me donner la conduite de l'affaire ?

L E C H E V A L I E R.

Monfieur l'Arménien paroît entendu. Déferrez à  
fes confeils , Mesdames.

Mlle D E K E R M O N I N.

Je m'y foudmets entierement , qu'il parle :

U R B I N E.

Je lui donne la carte blanche , qu'il faffe.

M A R O T T E.

Il n'a qu'à dire , je ferai ce qu'il voudra.

L O R A N G E.

Je réglerai vos rôles , ne vous mettez pas en  
peine , vous nous aiderez d'un petit opera de votre  
façon , Monfieur le Breton ?

L E B R E T O N.

Tout eft difpofé pour cela , Monfieur l'Armé-  
nien.

L O R A N G E.

Cela fera le mieux du monde ; & j'y joindrai ,  
moi , de mon côté , une efpece de cercle de mon  
imagination... Oüi... juftement... il n'eft rien tel que  
de mêler les divertiffemens de la Foïre.

L E B R E T O N.

Assurément. Je vais achever de préparer le mien.  
Quand vous ferez prêt , vous aurez foin...

324 *LA FOIRE, S. GERMAIN,*

L O R A N G E.

J'aurai bien-tôt fait , dépêchez. Vous ne demeurerez pas loin d'ici , Mademoiselle Nicole ?

Mlle D E K E R M O N I N.

A vingt pas , dans la rue de Tournon.

L O R A N G E.

Dans la rue de Tournon ? voilà qui est à merveilles. Allons chez vous nous concerter , seulement.

U R B I N E.

Maïs il seroit besoin....

L O R A N G E.

Allons , vous dis-je , & me laissez faire , je ne gâterai rien , sur ma parole.

Mlle M O U S S E T.

Vous êtes en bonne main , laissez-vous conduire.

---

SCENE XXIV.

*LE CHEVALIER, Mlle MOUSSET.*

L E C H E V A L I E R.

**A**llez & revenez , je vous attens, Mesdames-  
Cet Armenien me semble allerte & de bon esprit , il devroit être de chez nous.

**Mlle M O U S S E T.**

Oùi , l'esprit & le sçavoir - faire sont l'apanage des Gascons , vous avez raison.

**L E C H E V A L I E R.**

N'est-il pas vrai ? Oh , ça , ma chere enfant , pendant que l'Armenien va concerter avec ces Dames pour leurs affaires , concertons-nous un peu pour la nôtre. Elle est lente à venir , cette Dame que nous attendons , & l'amour ne la pousse pas assez , à ce qu'il me semble.

**Mlle. M O U S S E T**

Elle ne sçauroit tarder beaucoup encore.

**L E C H E V A L I E R.**

Je me suis sous main informé d'elle , & je n'ai rien appris qui me flatte. Elle est riche , d'accord : mais très-peu donnante ; mauvaise qualité , ma chere , & que nous n'aimons pas , nous autres. Vive la libéralité ; tandis , c'est la folie de la nation.

**Mlle. M O U S S E T.**

Il faut se voir , & convenir de ses faits avant toutes choses.

**L E C H E V A L I E R,**

Je ne suis pas fort époux , moi , de mon naturel ; & sur le pied que sont aujourd'hui la plupart des femmes , la qualité de mari me semble la moins honorante de toutes ; Ecuyer , Gentil-homme , Intendant , Conseiller , le bon ami de la maison , avec de bons appointemens & quelques gratifica-

326 *LA FOIRE S. GERMAIN ;*

tion , cela vaut mieux. Faisons en sorte que je lui sois sur ce pied-là , Mademoiselle Mouffet.

Mlle M O U S S E T.

Vous vous expliquerez ensemble , elle vous aime ; & la précaution qu'elle prend de marier sa fille , fait assez voir qu'elle a dessein....

LE CHEVALIER.

Elle marie sa fille Angélique ?

Mlle M O U S S E T.

Et à Monsieur Farfadel , même ; c'est elle dont votre ami Clitandre est amoureux.

LE CHEVALIER.

A Monsieur Farfadel ! Quoi ! Farfadel ici , Farfadel là , Farfadel par tout ? Quel diable d'homme ! Il épousera tout Paris, si la Police ne s'en mêle.

Mlle M O U S S E T.

Voici la Dame.

---

---

S C E N E   X X V.

*Me. BARDOUX , LE CHEVALIER ;*

*Mlle MOUSSET.*

M<sup>e</sup> B A R D O U X.

**B** On-jour , Mademoiselle Mouffet.

Mlle M O U S S E T.

Votre servante , Madame.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

Je vous ai fait attendre , Monsieur le Chevalier : mais j'ai mes heures marquées , & je me suis fait une regle de vie , que la raison & la bien-séance ne me permettent pas de déranger.

LE CHEVALIER.

Je me donne au diable , Madame , si je sçai rien de plus louable que cette regularité dont vous faites profession. Pudeur sur le visage , sages discours sur les levres , politique dans la conduite , déguisement dans l'amour propre , simplicité dans la coëffure , modestie dans l'ajustement ; vous êtes un model accompli de perfections morales , ou la peste m'étouffe.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

Je tâche de me conserver la réputation que les premières années de mon veuvage m'ont acquise.

LE CHEVALIER.

Et vous êtes femme d'esprit , il ne faut pas perdre en un jour le fruit de dix ans de contrainte.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

La démarche que je fais aujourd'hui , pourtant de vous donner un rendez-vous à la Foire....

LE CHEVALIER.

Cadedis , que vous l'entendez. La Foire est bien chose , Madame , vous n'êtes pas connue des personnes qui la fréquentent , on ne vous soupçonne point d'y venir ; & tel vous y verroit en face , qui

328 *LA FOIRE S. GERMAIN,*

se donneroit au diable que ce n'est pas vous.

Mlle M O U S S E T.

Monsieur le Chevalier a raison , Madame , vous hazardez moins à la Foire qu'en lieu du monde.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

J'ai dis chez moi que j'allois visiter les prisonniers de l'Abbaye.

Mlle M O U S S E T.

Cela est fort prudent , & supposez même qu'on vous vît ici , ne pourriez-vous pas y être venue faire provision de confitures pour les malades ?

L E C H E V A L I E R.

Femme de jugement , autre ressource , excellent prétexte , Madame.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

Et avec toutes ces précautions , Monsieur le Chevalier , si l'on me voit avec vous , je hazarde étrangement ma réputation.

L E C H E V A L I E R.

Comment , votre réputation ! Hé donc , est-ce que dans le temps où nous sommes , un joli homme deshonne les femmes , quelques régulières qu'elles paroissent ? Presque toutes sont des coquettes , on en convient , on leur pardonne comme défaut de tempéramment , & ce n'est que leur bon ou leur mauvais choix qui fait qu'on les méprise ou qu'on les estime.

M<sup>e</sup>. BARDoux.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

Qu'il a d'esprit, Mademoiselle Mouffet, qu'il a d'esprit, & qu'il s'énonce bien ! Ah, le joli homme !

Mlle M O U S S E T.

Il n'y a point de régularité qui puisse tenir là contre, n'est-il pas vrai ?

L E C H E V A L I E R.

Or sus, venons au fait, & ne barguignons point, Madame, vous avez du goût pour moi, l'on me l'a dit.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

La vertu la plus austère, Monsieur le Chevalier, n'est point à l'épreuve de certains mérites triomphans ; & je veux bien vous avouer que le vôtre a fait sur mon cœur....

L E C H E V A L I E R.

Où, j'en ai, j'en conviens, passions....

Mlle M O U S S E T.

Voilà un Gentilhomme qui se connoît, Madame.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

Et trop, peut-être.

L E C H E V A L I E R.

Vous avez donc du goût pour moi, Madame & j'en ai pour vous, Dieu me damne, tout ce qu'en on sçauroit avoir : Mais sur quel pied nous aimons-nous ? Epouserons-nous, ou non ? Décidez, vous n'avez qu'à parler.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

Je ne crois pas, Monsieur, que vous pensiez que je puisse avoir d'autres vûes que celles....

L E C H E V A L I E R.

Je m'explique, Madame, entendons-nous, de graces. Pour épouser, il faut connoître? & nous ne nous connoissons pas encore. En attendant le contrat de mariage, ne peut-on pas faire un bail de cœur à certaines clauses?

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

Une personne comme moi ne devoit pas être exposée à entendre des discours si peu respectueux....

L E C H E V A L I E R.

Peu respectueux? vous vous cabrez, vous prenez mal la chose; vertueuse & régulière comme vous êtes, je veux donner le temps à votre pudeur de se résoudre à convoler en fécondes nûces, & par excès de régularité, vous voulez précipiter les évènements. Hé bien, soit, parlons de mariage, & supprimons le bail de cœur; c'est une espece de contrat qui est pourtant bien à la mode.

M<sup>e</sup>. B A R D O U X.

Si vous avez pour moi les sentimens que je souhaite, vous pouvez compter, Monsieur....



SCENE XXVI.

*CLITANDRE, LE CHEVALIER;  
Me. BARDOUX, Mlle MOUSSET.*

CLITANDRE.

**A** H ! ma chere Mademoiselle Mouffet ; je me  
meurs d'amour , de rage , & de jalousie.  
Un indigne rival ....

LE CHEVALIER.

Serviteur à l'agonisant ; je veux te ressusciter ;  
mon ami.

CLITANDRE.

Ah ! mon pauvre Chevalier , tu auras bien de la  
peine.

LE CHEVALIER.

Regarde cette Dame , ce sera un antidote ad-  
mirable pour toi , sur ma parole.

CLITANDRE à *Mlle Mouffet.*

La mere d'Angélique à la Foire ! Par quelle avan-  
ture....

Mlle MOUSSET.

Tout se terminera bien , je vais avertir nos gens ,  
donnez-vous patience.

**335 LA FOIRE S. GERMAIN,**

ner regal aux Dames. Monsieur Farfadel, le Triomphe de Vulcain, c'est un prélude pour vos nœces.

**M. FARFADEL.**

Je ne demande pas mieux que de faire les honneurs de la Foire.

**LE CHEVALIER.**

Vous les ferez, & très-bien même, j'en donne parole. Allons, Mesdames.

**CLITANDRE.**

Où tout cela nous menera-t'il ?

**LE CHEVALIER.**

Silence.

**M<sup>e</sup>. BARDOUX.**

Je ne suis pas femme de spectacle : mais la Foire, & la compagnie...

**LE CHEVALIER.**

De la complaisance, Madame. Qu'on ne nous fasse pas attendre?

**LE BRETON.**

C'est moi qui chante le Prologue. Allons, Messieurs de l'Orchestre, un petit prélude.

**LE BRETON chante.**

*O que la Foire S. Germain  
Grossit la Cour de Vulcain.*

**SCENE**

## SCENE XXVIII.

*CLITANDRE , LE CHEVALIER ;  
M<sup>e</sup>. BARDOUX , ANGELIQUE ,  
M. FARFADEL.*

M. FARFADEL.

**Q** Uoi , dans les termes où nous en sommes  
vous pouvez vous défendre...

ANGELIQUE.

Non , Monsieur , ni présent , ni regal , je ne  
recevrai rien de vous , s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Hé ! le voilà ce galant homme.

M<sup>e</sup>. BARDOUX.

Mon gendre & ma fille sont ici ?

ANGELIQUE.

Ah , juste Ciel ! ma mere.

M. FARFADEL.

Vous nous surprenez dans une espece de tête  
à tête que votre aveu rend permis , Madame.

M<sup>e</sup>. BARDOUX.

Je vous croyois au Palais , ma fille ; par quel  
hasard...

ANGELIQUE.

Vous deviez aller aux prisonniers , Madame ;  
par quelle aventure...

**III LA FOIRE S. GERMAIN,**

**M<sup>e</sup>. B A R D O U X.**

Où , mais j'ai eu mes raisons pour...

**A N G E L I Q U E.**

Nous avons changé de sentiment l'une & l'autre , Madame , il n'y a rien de plus naturel , & vous ne devez point blâmer en moi ce que vous avez fait vous-même.

**M<sup>e</sup>. B A R D O U X.**

Il y a ici quelque chose que je n'entends pas bien.

**LE CHEVALIER.**

Ce Monsieur Farfadel est dangereux , Madame , je vous le garantis ; couru des belles , & elles l'attraperont à la fin.

**C L I T A N D R E.**

Que deviendra tout ceci ?

# COMEDIE.

137

L O R A N G E.

Je ne suis que le garçon, Monsieur, c'est une petite Bretonne qui est l'Entrepreneuse.

M. FARFADEL.

Une petite Bretonne ?

L O R A N G E.

Oüi, Mademoiselle de Kermonin, vous connaissez cela ?

M. FARFADEL.

On se moque de moi, je pense; écoutez, je prendrai mon sérieux.

Mlle DE KERMONIN.

Tu croyois donc me jouer impunément, vieux singe ?

M. FARFADEL.

Quel contre-temps !

U R B I N E.

Tu ne t'échapperas pas de moi, scélérat.

M. FARFADEL.

Encore ? ah, je suis perdu !

M A R O T T E.

Oh, je te dévisagerai, moi, je suis aussi méchante que les autres.

M. FARFADEL.

A l'aide ! elles ont le diable au corps, il en pleut, je pense.

L O R A N G E.

Ce sont des figures parlantes que celles-là.

F f ij

**335 LA FOIRE S. GERMAIN,**

ner regal aux Dames. Monsieur Farfadel, le Triomphe de Vulcain, c'est un prélude pour vos nœces.

**M. FARFADEL.**

Je ne demande pas mieux que de faire les honneurs de la Foire.

**LE CHEVALIER.**

Vous les ferez, & très-bien même, j'en donne parole. Allons, Mesdames.

**CLITANDRE.**

Où tout cela nous menera-t'il ?

**LE CHEVALIER.**

Silence.

**M<sup>e</sup>. BARDOUX.**

Je ne suis pas femme de spectacle : mais la Foire, & la compagnie...

**LE CHEVALIER.**

De la complaisance, Madame. Qu'on ne nous fasse pas attendre?

**LE BRETON.**

C'est moi qui chante le Prologue. Allons, Messieurs de l'Orchestre, un petit prélude.

**LE BRETON chante.**

*O que la Foire S. Germain  
Grossit la Cour de Vulcain.*

**SCENE**

pas perdre : mais reglons auparavant nos petites affaires. Donnez votre sœur Nicole à l'Arménien ; Breton , Clitandre aura soin de leur fortune. Vous épouserez laGrifette , vous , le beau-frere Farfadel continuëra la pension de la tante , & il vous fera sous-Fermier au premier jour.

LE BRETON.

Oüi , mais sans conséquence au moins.

M. FARFADEL.

Ils s'entendoient tous comme larrons en Foire.

LE CHEVALIER.

De vous à moi , nous sommes à peu près d'accord , Madame ; donnez Angelique a mon ami , vous m'en trouverez plus traitable.

Mlle MOUSSET.

Et moi , qui ne me marie point , je dresserai les articles.

M<sup>e</sup>. BARDOUX.

Et moi , Monsieur le Chevalier , je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire.

CLITANDRE.

Ah ! Madame.

LE CHEVALIER.

Hé , trêve de remercimens. Chose ennuyeuse , la Foire S. Germain est aujourd'hui pour nous la Foire aux mariages. Voyons le petit Opera , & nous irons tous souper ensemble.

338 LA FOIRE S. GERMAIN,

L O R A N G E

Si ces Messieurs veulent, en attendant, pour ne point perdre de temps, on montrera le Cercle.

M. FARFADEL.

Le Cercle ? Oüi, voyons ce Cercle, c'est ma folie, à moi, que les Cercles.

L O R A N G E.

Vous ferez surpris de celui-ci, je vous en répons.

*On ouvre la boutique du fonds du Théâtre, & l'on voit en perspective le portrait de Monsieur Farfadel, environné d'Urbine, de Mademoiselle de Kermonin, de Marotte, & d'autres figures.*

M. FARFADEL.

Comment, c'est moi, je pense !

A N G E L I Q U E.

La figure de Monsieur Farfadel !

L E C H E V A L I E R.

Oüi, par la sandis, c'est lui-même.

M<sup>c</sup>. B A R D O U X.

Que veut dire ceci ?

L E C H E V A L I E R.

Vous avez un gendre de distinction, Madame, il brille à la Foire.

M. FARFADEL.

Monsieur le montreur de Cercle, je vous apprendrai...



# COMEDIE.

157

L O R A N G E.

Je ne suis que le garçon, Monsieur, c'est une petite Bretonne qui est l'Entrepreneuse.

M. FARFADEL.

Une petite Bretonne ?

L O R A N G E.

Oùi, Mademoiselle de Kermonin, vous connaissez cela ?

M. FARFADEL.

On se moque de moi, je pense; écoutez, je prendrai mon sérieux.

Mlle DE KERMONIN.

Tu croyois donc me jouer impunément, vieux singe ?

M. FARFADEL.

Quel contre-temps !

U R B I N E.

Tu ne t'échapperas pas de moi, scélérat.

M. FARFADEL.

Encore ? ah, je suis perdu !

M A R O T T E.

Oh, je te dévifagerai, moi, je suis aussi méchante que les autres.

M. FARFADEL.

A l'aide ! elles ont le diable au corps, il en pleut, je pense.

L O R A N G E.

Ce sont des figures parlantes que celles-là.

F f ij

340 *LA FOIRE S. GERMAIN.*

Mlle MOUSSET.

Et agissantes même. Voilà un beau Cercle !

M<sup>e</sup>. BARDOUX.

Cela passe la raillerie , Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie : ce sont réalitez , Madame.

M<sup>e</sup>. BARDOUX.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Allons , chantez , Monsieur de Farfadel , vous êtes pris ; chantez , vous dis-je , où je vous fais mener au Châtelet par cette escoiade de femmes.

M<sup>e</sup>. BARDOUX.

Expliquez-moi donc ce mystere ?

LE CHEVALIER

Voilà ma sœur Urbine , Madame , à qui ce faquin a fait une promesse de mariage.

M. FARFADEL.

Hé , je suis tout prêt à l'épouser , tirez-moi d'affaires.

LE CHEVALIER.

Je le prens sous ma protection ; voilà qui est fini.

Mlle DE KERMONIN , & MAROTTE.

Comment , Monsieur ?

LE CHEVALIER :

Point de bruit , Nicole ; doucement , Griset-  
te , il nous revient un petit Opera qu'il ne faut

pas perdre : mais reglons auparavant nos petites affaires. Donnez votre sœur Nicole à l'Arménien ; Breton , Clitandre aura soin de leur fortune. Vous épouserez laGrifette , vous , le beau-frere Farfadel continuëra la pension de la tante , & il vous fera sous-Fermier au premier jour.

LE BRETON.

Oùï , mais sans conséquence au moins.

M. FARFADEL.

Ils s'entendoient tous comme larrons en Foire.

LE CHEVALIER.

De vous à moi , nous sommes à peu près d'accord , Madame ; donnez Angelique à mon ami , vous m'en trouverez plus traitable.

Mlle MOUSSET.

Et moi , qui ne me marie point , je dresserai les articles.

M<sup>e</sup>. BARDOUX.

Et moi , Monsieur le Chevalier , je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire.

CLITANDRE.

Ah ! Madame.

LE CHEVALIER.

Hé , trêve de remercimens. Chose ennuyeuse ; la Foire S. Germain est aujourd'hui pour nous la Foire aux mariages. Voyons le petit Opera , & nous irons tous souper ensemble.

342 LA FOIRE S. GERMAIN,



## DIVERTISSEMENT.

LE BRETON *chante.*

*O Que la Foire saint Germain  
Croffit la Cour de Vulcain !  
L'Amour y met en étalage  
Ce que son art a de plus fin.  
Les présens y sont en usage :  
Et telle femme y vient fort sage ;  
Qui l'est bien moins le lendemain.*

*O ! que la Foire saint Germain, &c.*

Tous les Acteurs & Actrices repetent en  
chantant les deux derniers Vers , après  
: quoi huit petites Figures du Cercle dan-  
sent un Passe-pied : quand il est fini ;  
l'Acteur qui montre le Cercle chante la  
chançon suivante.

*Amans sans délicatesse ,  
Qui changez soir & matin ,  
Venez prendre des maîtresses  
A la Foire S. Germain.*

*Mille beautez peu tigresses  
Font ici commerce de tendresses.*

*En amour*

*Les marchés n'y durent qu'un jour.*

Les mêmes Figures du Cercle qui ont dansé  
le Passe-pied, dansent une espece de Bour-  
rée qui est suivie de cette chanson.

*Chaque saison a sa Divinité.*

*L'Hyver est soumis à Borée,*

*Au Printemps Flore est adorée,*

*Cerès domine sur l'Eté,*

*Et Bacchus en Automne est le Dieu respecté.*

*Dans l'empire de l'hyménée*

*Vulcain regne toute l'année.*

LE BRETON chante.

*Le soir aux chandelles*

*Tout brille en ces lieux.*

*Souvent les moins belles*

*Y charment les yeux.*

*Un cœur prompt à se rendre*

*Peut s'y laisser prendre :*

*Mais si-tôt qu'il est jour,*

*Adieu le charme & l'amour.*

Deux des petites Figures du Cercle dansent

344 *LA FOIRE S. GERMAIN ;*

une Gigue, le Breton & l'Acteur qui montre le Cercle chantent ensemble.

*Vive l'amour, vive la bonne chere,  
Est-il rien qui soit plus doux ?*

*Bannissons tous*

*Ces vieux hiboux,*

*Ces loups garoux,*

*Ils sont jaloux*

*De nous voir faire.*

*Ce qu'ils faisoient avant nous.*

*Avec Bacchus & l'Amour & sa mere.*

*Il est un temps pour être foux.*

*Vive l'amour, &c.*

*ENTREE D'UN GILLE.*

LE BRETON chante les couplets suivants, que tous les Acteurs répètent.

*L'Amour est un Dieu commode.*

*Qui s'est fait ici Marchand Forain,*

*La marchandise à la mode*

*Se prend dans son magasin ;*

*Et si l'on ne s'en accommode,*

*On peut la changer le lendemain.*

*Quand l'Amour donne en partage*

*Des attraits, des graces à foison,*

*On en fait un doux usage  
Par plaisir & par raison :  
Mais qui vend au Printemps de l'âge ,  
Achete dans l'arriere-saison.*

*Que l'emplette est bonne & belle  
D'une aimable fille de quinze ans ;  
Mais si l'on la veut fidelle ,  
Il faut la chercher long-temps.  
Marchandise de ce modèle  
Ne se trouve pas chez nos Marchands.*

*Boutique la mieux garnie ,  
N'est pas celle où vont le plus de gens ;  
Pour attirer compagnie ,  
Il faut de certains talens.  
Marchande coquette & jolie  
N'a jamais eu faute de chalans.*

*Au seul bonheur de vous plaire  
Nous bornons nos vœux & nos talens ;  
A cette importante affaire  
Nous donnons tous nos momens.  
Si nous pouvions encor mieux faire ,  
Nous serions heureux , & vous contents.*

FIN.



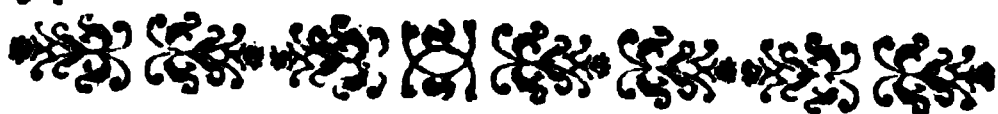


**LE MOULIN**

**D E**

**J A V E L L E ,**

**C O M E D I E .**



## A C T E U R S.

**BERTRAND**, Maître de Javelle.

**M<sup>e</sup>. BERTRAND**, femme de Bertrand.

**MAROTTE**, nièce de M<sup>e</sup>. Bertrand.

**LE CHEVALIER**.

**LA COMTESSE**.

**M. GANIVET**, amant de la Comtesse.

**FINETTE**, suivante de la Comtesse.

**LOLIVE**, valet du Chevalier.

**M. SIMONNEAU**, Procureur.

**M<sup>e</sup>. SIMONNEAU**.

**M. DU ROLLET** Procureur.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET**.

**M. GRIMAUDIN**, ami de Madame du Rollet.

**DORANTE**, ami de M<sup>e</sup>. Simonneau.

**NICOLAS**, garçon de cabaret.

**JASMIN**, laquais de la Comtesse.

**LA FLEUR**, Laquais de M. Grimaudin.

**UN COCHER** yvre.

*La Scène est au Moulin de Javelle.*

LE MOULIN  
 D E  
 JAVELLE.  
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.  
 LA COMTESSE, FINETTE,  
 JASMIN.

LA COMTESSE.

E' Jasmin, laquais, petit laquais ?

J A S M I N.

Plait-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Que ce cocher se range à cent pas de la maison ;  
 là, sur le bord de l'eau, & qu'il nous attende.

S C E N E II.

LA COMTESSE, LE COCHER;  
FINETTE.

LE COCHER yvre.

**Q**U'est-ce à dire, que je vous attends ? Je me donne au diable si je vous attens, à moins que je ne sois payé, je vous en avertis.

FINETTE.

Hé si on lui donne de l'argent, il s'en ira, Madame.

LE COCHER.

Ça se pourra bien. Quand je serai payé, je n'aurai que faire ici.

LA COMTESSE.

Hé, comment veux-tu qu'on s'en retourne ?

LE COCHER.

Bon, qu'on s'en retourne ! Est-ce que ça vous embarrasse ? Vous êtes jolie, je vous amène au Moulin de Javelle, vous y trouverez fortune, ne vous mettez pas en peine.

FINETTE.

Ah, quel discours, Madame ! Quel insolent !

LA COMTESSE.

C'est un marand à qui il faut donner les étriers.

**L E C O C H E R.**

Où ! les écrivaines ? Oh , écoutez donc , point tant de fierté ; je vous ai prises dans la rue de Seine, je vous deshonnorerai , prenez-y garde.

**F I N E T T E.**

Par ma foi , Madame , cela n'est point joli ; un coquin de Fiacre parler de la sorte.

**L E C O C H E R.**

Fiacre ? Oh ! Fiacre vous-même ; point tant de bruit vous dis-je , & de l'argent. Autrement...

**L A C O M T E S S E.**

Ecoute , nous voici près de la maison ; si j'appelle quelqu'un , tu seras rossé.

**L E C O C H E R.**

Oh pafsambleu , appelez , nous sommes faits à cela ; je serai rossé : mais je serai payé , ou je ferai beau bruit : Je n'ai pas la langue morte, non , quoique je l'aye un peu embarrassée.

**F I N E T T E.**

Je m'en vais renvoyer ce gueux-là , Madame ; il faut le payer ; mais je le reconnoîtrai , sur ma parole.

**L E C O C H E R.**

Bon , tant mieux , je vous reconnoîtrai aussi , moi. Vous autres , & nous autres , nous ne sçaurions nous passer les uns des autres.

**L A C O M T E S S E.**

Quand ces misérables-là ont affaire à des femmes...

## 352 LE MOULIN DE JAVELLE,

LE COCHER.

Nous connoissons un peu notre monde , n'est-il pas vrai ?

FINETTE.

Tiens , voilà un écu : mais je t'assure...

LE COCHER.

Ah ! ma Princesse , vous ne voudriez pas ; une personne de qualité comme vous : un écu ! fy donc.

LA COMTESSE.

Si tu veux nous attendre , & nous remener , on t'en donnera encore autant.

LE COCHER.

Oh ! vrai comme voilà le jour qui nous éclaire ; ma Reine , cela ne se peut pas ; j'ai une fiacrée de Bourgeois de village à voiturer , un lendemain de noces. Est-ce que vous voudriez que je perdisse cela ? Si vous couchiez ici , encore...

FINETTE.

Coucher ici , Madame ! coucher ici !

LA COMTESSE.

Pour qui ce marouffe-là nous prend-il donc ?

LE COCHER.

Je vous demande pardon , je sçai bien qu'il n'y a point de lits au Moulin de Javelle , on n'y loge pas ; mais cela n'empêche point qu'on n'y couche.

FINETTE.

Que veut-il donc dire ?

LE COCHER.

## LE COCHER.

Oh ! par la morbleu , je sçai bien ce que je dis ; je suis grec là dessus. Oh ça , il n'y a donc rien pour boire à votre santé ? Je n'en suis mordué pas moins votre serviteur , & je vous souhaite toutes sortes de prospérités : Jusqu'au revoir , mes adorables.

---

## SCÈNE III.

*LA COMTESSE, FINETTE.*

## FINETTE.

**V**oilà une jolie partie de plaisir ! Venir ainsi vous & moi , tête à tête , au Moulin de Javelle dans un mauvais fiacre ! Par ma foi , Madame , il faut être aussi bonne que je le suis , pour vous passer toutes vos folies.

## LA COMTESSE.

J'ai toujours eu tant de complaisance pour les tiennes.

## FINETTE.

Moi , madame ! je n'ai encore eu que des folies de bon sens ; j'ai aimé quelquefois : mais de jolis gens , des gens de mérite ; & graces au ciel , aucun magot ne m'a jamais fait courir les rues.

## LA COMTESSE.

Je suis donc de bien mauvais goût , à ton compte ?

## 354 LE MOULIN DE JAVELLE ;

F I N E T T E.

Oh , pour cela oui , Madame. Monsieur Georges Ganivet ! Le plus bourgeois , & le plus ridicule de tous les habitans de la bonne ville de Paris , sans contredit.

L A C O M T E S S E.

Hé bien , d'accord , c'est un Bourgeois : mais il a de quoi vivre en homme de qualité ; il est fort riche , & je n'ai point de bien ; il est très-ridicule , j'en conviens , mais enfin...

F I N E T T E.

Mais , mais , vous l'aimez tel qu'il est , n'est-ce pas ?

L A C O M T E S S E.

Je l'aime , moi : moi je l'aime ? Au contraire , je veux l'épouser ; il est trop fat pour un amant , je prétend en faire un mari. Que trouves-tu là d'incompatible ?

F I N E T T E.

Rien du tout , vraiment , au contraire ; & sur ce pied-là , vous pourriez bien avoir moins de tort que je ne pense. Mais , le Chevalier , que deviendra-t'il ? vous l'aimiez , il vous aime aussi.

L A C O M T E S S E.

Point , Finette , nous avons crû d'abord que nous nous aimions : mais nous ne voulions que nous tromper tous deux , je t'assure.



Messieurs qui ont demandé une matelotte & des écrevisses ?

N I C O L A S.

Où, maîtresse.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Voilà qui est bien , fais-moi venir Marotte.

N I C O L A S.

Çà , maîtresse. Hé , Marotte , Marotte ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Le gros butor ! Est-ce que je n'appellerois pas aussi-bien que toi , si je voulois appeller ?

N I C O L A S.

Pargué , vous n'appelleriez pas mieux , du moins , car la velà venuë.

## SCENE VII.

*Me* B E R T R A N D , M A R O T T E .

M A R O T T E.

**E** St-ce que vous me voulez quelque chose , ma tante ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Où. Tenez , allez dire à la grosse Thomasse qu'elle vous donne un demi-cent d'écrevisses.

M A R O T T E.

Où , ma tante.

360 *LE MOULIN DE JAVELLE* ,

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Choisissez les plus petites , au moins.

M A R O T T E.

J'entens bien , c'est pour quelque Bourgeois ;  
pour quelque Procureur , n'est-ce pas ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Où. Ecoutez , petite fille , c'est Monsieur Si-  
monneau qui est là-haut , au moins.

M A R O T T E.

Le mari de cette belle Madame qui m'a fait tant  
de carresses ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Justement. S'il vous questionnoit tantôt , par  
hazard , ne vous avisez pas d'aller dire que la fem-  
me soupa hier ici avec ce jeune Conseiller & ce  
vieux musicien.

M A R O T T E.

Oh que je ne suis pas si mal apprise ! Pourquoi  
me dites-vous cela ? est-ce que vous me prenez  
pour une jaseuse ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Non , mais....

M A R O T T E.

Et quand vous me menez à Paris avec vous cher-  
cher de la provision , & que nous déjeunons avec  
ce grand Clerc , ou avec ce gros Suisse , est-ce que  
j'en dis quelque chose à mon oncle ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Je ne me plains pas de cela , tu es bonne fille.

MAROTTE.

mieux que personne , & je ne sçai combien de Dames qui sont ici tout l'hyver avec des Ducs & des Marquis , n'y viennent presque l'Esté qu'avec des Procureurs & des petits maîtres du quartier saint Honoré : encore ne sont-ce pas les plus mal partagées.

L A C O M T E S S E.

As-tu aujourd'hui beaucoup de ces compagnies-là chez toi , Madame Bertrand ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Il n'y a pas encore grand monde : mais nous attendons un lendemain de nôces.

L A C O M T E S S E.

Un lendemain de nôces ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Oùï , Madame , un Bourgeois de Vaugirard qui marie sa fille au garçon du Boulanger de Meudon ; ils ont envoyé retenir notre grande chambre.

F I N E T T E.

Un lendemain de nôces au Moulin de Javelle ? cela est d'un mauvais pronostic pour les suites du mariage.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Vous attendez compagnie , apparemment , & vous ne voulez pas entrer encore ?

L A C O M T E S S E.

Nous ferons un tour dans ton jardin. Si le Chevalier vient , dis-lui que nous y sommes.

## 358 LE MOULIN DE JAVELLE;

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Je vous l'envoyeraï si-tôt qu'il sera venu , ne vous mettez pas en peine.

L A C O M T E S S E.

Allons , viens , Finette.

F I N E T T E.

Allons , Madame.

---

### S C E N E V.

*Me. B E R T R A N D* seule.

**L**'Aimable Dame que voilà ! ce que c'est que d'avoir de l'esprit & du bonheur ! Ce n'est que la fille d'une blanchisseuse de la Grenouillère , & cependant la voilà Comtesse. Oh ! il n'y a que Paris où on fasse de ces fortunes-là. Hola , hé , Nicolas ?

---

### S C E N E V I.

*Me. B E R T R A N D , N I C O L A S.*

N I C O L A S.

**Q**u'est-ce qu'il y a , maîtresse ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

As-tu porté du vin & de la glace à ces deux

Messieurs qui ont demandé une matelotte & des écrevilles ?

N I C O L A S.

Où, maîtresse.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Voilà qui est bien , fais-moi venir Marotte.

N I C O L A S.

Çà , maîtresse. Hé , Marotte , Marotte ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Le gros butor ! Est-ce que je n'appellerois pas aussi-bien que toi , si je voulois appeler ?

N I C O L A S.

Pargué , vous n'appelleriez pas mieux , du moins , car la velà venue.

## SCENE VII.

M<sup>e</sup> B E R T R A N D , M A R O T T E.

M A R O T T E.

**E** St-ce que vous me voulez quelque chose , ma tante ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Où. Tenez , allez dire à la grosse Thomasse qu'elle vous donne un demi cent d'écrevilles.

M A R O T T E.

Où , ma tante.

360 *LE MOULIN DE JAVELLE* ,

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Choisissez les plus petites , au moins.

M A R O T T E.

J'entens bien , c'est pour quelque Bourgeois ;  
pour quelque Procureur , n'est-ce pas ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Où. Ecoutez , petite fille , c'est Monsieur Si-  
monneau qui est là-haut , au moins.

M A R O T T E.

Le mari de cette belle Madame qui m'a fait tant  
de carresses ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Justement. S'il vous questionnoit tantôt , par  
hasard , ne vous avisez pas d'aller dire que sa fem-  
me soupa hier ici avec ce jeune Conseiller & ce  
vieux musicien.

M A R O T T E.

Oh que je ne suis pas si mal apprise ! Pourquoi  
me dites-vous cela ? est-ce que vous me prenez  
pour une jaseuse ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Non , mais....

M A R O T T E.

Et quand vous me menez à Paris avec vous cher-  
cher de la provision , & que nous déjeunons avec  
ce grand Clerc , ou avec ce gros Suisse , est-ce que  
j'en dis quelque chose à mon oncle ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Je ne me plains pas de cela , tu es bonne fille.

MAROTTE.

**M A R O T T E.**

Si on ne sçavoit un peu se taire , dans une maison comme celle-ci , ce seroit belle pitié ; nous mettrions toute la ville en désordre.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Oùï , il est de conséquence de ne point parler.

**M A R O T T E.**

Oh ! toute petite que je suis , je vois bien cela. Tenez , ma tante , tous ces Messieurs qui viennent ici avec des femmes , ne voudroient pas que leurs femmes y vinssent avec des Messieurs , non.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Cela est vrai.

**M A R O T T E.**

Ah ! Que ce vieux Médecin étoit fâché l'autre jour , quand il trouva là-haut sa femme qui mangeoit une matelotte avec ce garçon Apotiquaire.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Et cependant il étoit avec une petite Lingere du Palais, lui ?

**M A R O T T E.**

Je n'ai jamais tant oùï jurer pour un Médecin : Il a bien dit qu'il se vengeroit ; & le garçon Apotiquaire ne sera jamais Maître.

S C E N E V I I I .

*Me. BERTRAND, NICOLAS,  
MAROTTE.*

N I C O L A \$ *pleurant.*

**O** H ! palfangué , maîtresse , je m'en vais cette  
fois-ci

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D .

Tu t'en vas ?

N I C O L A S .

Où , morgué , je m'en irai ,

M A R O T T E .

A qui en a-t'il , donc ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D .

Va vite où je t'envoie , Marotte , & reviens de  
même.



## SCENE IX.

*Me. BERTRAND , NICOLAS.*

NICOLAS.

**J**Arnonce !M<sup>e</sup>. B E T R A N D.

Mais , parle donc , garçon , quelle mouche te pique ? Es-tu devenu fou ?

NICOLAS.

Jarniguié , vela encore ces Madames qui m'ava-  
vons fait darnierement tant de niches.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Quelles Madames ?

NICOLAS.

Hé ! ces Madames de qualité , qui fefont comme  
fi elles n'an ériant pas. Alles se promenont le long  
de l'iau , & alles viandront ici , je gage.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Hé bien , laisse-les venir ; qu'est-ce que ça te  
fait ?

NICOLAS.

Hé ventreguié , maîtresse , alles me veulent dé-  
baucher. Vous ne sçavez pas stilà , peut-être ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Comment , te débaucher ?

Hh ij

364 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

N I C O L A S.

Alles me veulent mettre à mal , vous dis-je :  
mais tâti-gué , je m'enfuirai plutôt , je fis honnête  
garçon , & vous le sçavez bien.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Tu es un sot , va , va-t'en à la maison.

N I C O L A S.

Aga , donc , comme vous me chassez , à cause  
que vela votre mari : mais....

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Ote-toi de là , te dis-je.

---

S C E N E X.

*Me. B E R T R A N D, B E R T R A N D.*

B E R T R A N D.

**P** Alsanguoi , Jeanne , t'es toujours à l'entour  
de ces garçons ; j'ai bien les prendre tortus ,  
bossus , borgnes & boiteux , ça n'y fait rien. Da-  
me , écoute donc , je ne sis pas jaloux : mais si je  
m'y boute , je sçai bien comme je les prendrai pour  
empêcher ça.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Plâit-il ? Hem ? Quoi ? Qu'est-ce ? Que voulez-  
vous dire , avec vos contes ?

B E R T R A N D.

Oh ne te fâche donc pas , Jeanne , je sçai bien d'où ça vient , & c'est ce qui fait que je te le pardonne. Parce que tu vois ici des Madames qui courent après des Monfieurs , tu t'imagines qu'il faut faire de même ; raye ça de tes papiers. Elles sont de Paris , ces Madames-là , c'est à elles à faire , & quoique je soyons dans la Banlieue , je prétens qu'il y ait de la différence.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Vous mériteriez bien....

B E R T R A N D.

Hé , morgué , doucement , t'es toujours en colère. Ça , parlons un peu de nos petites affaires. Ce Monsieur Simonneau le Procureur , est là - haut avec un autre homme de Justice.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Je le sçai bien , je viens de leur envoyer chercher par Marotte , des écrevisses qu'ils ont demandées.

B E R T R A N D.

Où , mais j'ai dans la pensée qu'ils ne viennent pas ici pour des écrevisses , & qu'il y a quelque anguille sous roche.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Comment , donc ?

B E R T R A N D.

Sa femme soupoit hier ici , à Monsieur Simonneau.

H h iij

370 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

B E R T R A N D.

Je fis pis qu'un satan là dessus , moi.

L O L I V E.

Quoi , vous vous feriez un scrupule de rendre seulement un billet à une jeune fille ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Un billet seulement , Bertrand ?

B E R T R A N D.

Acoute , dix pistoles font bonnes à gagner ;  
Jeanne.

L O L I V E.

Trouveriez-vous qu'il y eût grand mal à lui dire que mon maître l'attend ici ; & que comme nous n'oserions aller à Vaugirard , par ménagement pour elle , elle court moins de risque à nous venir trouver ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Qu'en dis-tu , Bertrand ?

B E R T R A N D.

Mais il m'est avis qu'en bonne conscience il n'y a pas de mal à ça ; si tu ne le fais pas , un autre le fera : la petite fille ne viendra pas moins , & tu n'auras pas les dix pistoles.

L O L I V E.

Monsieur Bertrand est homme de bon sens & de bon conseil.

B E R T R A N D.

N'est-il pas vrai ?

L O L I V E.

Je baise les mains à Madame Bertrand ; comment se porte-t'elle ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Fort bien , si vous m'apportez de l'argent.

L O L I V E.

De l'argent , Madame Bertrand ! vous allez d'abord aux invectives. Monsieur Bertrand est plus poli que vous , &....

B E R T R A N D.

Moi ? point du tout. Est-ce que votre maître se moque de moi ? on va dix fois chez ly pour un méchant repas de trois pistoles, On ly reporte sa tabatiere....

L O L I V E.

Hé ! paix , Monsieur Bertrand , vous me faites rougir.

B E R T R A N D.

Acoutez , si vous ne nous payez , votre maître & vous....

L O L I V E.

Sans colere , Monsieur Bertrand , je ne viens ici que pour cela , & pour quelqu'autre petite chose.

B E R T R A N D.

Oh bian , commençons toujours par là , & je finirons par l'autre petite chose.

L O L I V E.

Cela est trop juste. Tenez , voilà déjà les trois

H h iij.

**368 LE MOULIN DE JAVELLE ;**

louis d'or de la tabatiere , & en voilà un pour mon compte ; nous reprendrons ce soir nos nipes.

**B E R T R A N D.**

Ah ! quand il vous plaira , tout est à votre service , Monsieur de Lolive.

**L O L I V E.**

Cela est bien honnête ! Oh ça , il me reste encore dix pistoles , dont mon maître m'a dit de faire présent à Madame Bertrand , si elle veut lui rendre un petit service.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Oùï da , volontiers. Quel service ? De quoi est-il question ?

**L O L I V E.**

Il m'avoit commandé de ne vous en pas parler devant votre mari : mais....

**B E R T R A N D.**

Oh ! ne craignez rien , je ne fis point babillard.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Oh pour ça non ; Bertrand est bon homme : dites vite.

**L O L I V E.**

Mon maître est amoureux , Madame Bertrand.

**B E R T R A N D.**

De ma femme ? Oh ! acoute , Jeanne , je ne fis pas si bon que tu penses , au moins.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Hon ! que vous êtes nigaut , Monsieur Bertrand !

## L O L I V E.

Vous rêvez , je pense ; mon maître est amoureux de votre femme !

## B E R T R A N D.

Pourquoi non ? Il y a bien eu de grosses Madame qui m'en avont voulu conter , à moi. Oh , dames , Jeanne & moi , je sommes des biautés de caprice , & les parsonnes de qualité avont par fois des fantaisies.

## L O L I V E.

Oh bien , le caprice de mon maître ne va point jusques-là ; ne vous inquietez point. C'est une petite bourgeoise de Vaugirard qui lui donne dans la vûë ; & si Madame Bertrand vouloit....

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Oh , pour cela non , nous ne nous mêlons point de ces choses-là : nous sommes gens de bien , Monsieur de Lolive.

## L O L I V E.

Mais , il s'agit seulement....

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Tenez, quand des personnes sont d'accord, & que leurs amitiés sont une fois commencées , on vient quelquefois chez nous mettre ces amitiés-là dans leur perfection ; on ne peut pas empêcher cela , on s'en doute , & on n'y prend pas garde , ce sont leurs affaires : mais pour ce qui est d'entrer là-dedans , nous n'en faisons rien , nous avons trop l'honneur en recommandation.

370 *LE MOULIN DE JAVELLE ;*

**B E R T R A N D.**

Je fis pis qu'un faran là dessus , moi.

**L O L I V E.**

Quoi , vous vous feriez un scrupule de rendre seulement un billet à une jeune fille ?

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Un billet seulement , Bertrand ?

**B E R T R A N D.**

Acoute , dix pistoles font bonnes à gagner ;  
Jeanne.

**L O L I V E.**

Trouveriez-vous qu'il y eût grand mal à lui dire que mon maître l'attend ici ; & que comme nous n'oserions aller à Vaugirard , par ménagement pour elle , elle court moins de risque à nous venir trouver ?

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Qu'en dis-tu , Bertrand ?

**B E R T R A N D.**

Mais il m'est avis qu'en bonne conscience il n'y a pas de mal à ça ; si tu ne le fais pas , un autre le fera : la petite fille ne viendra pas moins , & tu n'auras pas les dix pistoles.

**L O L I V E.**

Monsieur Bertrand est homme de bon sens & de bon conseil.

**B E R T R A N D.**

N'est-il pas vrai ?



**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Et qui est la petite fille ? Comment se nomme-t-elle ?

**L O L I V E.**

Angelique.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Angelique , dites-vous ?

**L O L I V E.**

Oüi , elle demeure à l'entrée du village , là , à main gauche.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Oh , je sçai bien où elle demeure : mais il n'y a rien à faire ; cette fille-là est devenuë femme, Monsieur de Lolive.

**B E R T R A N D.**

Oh passanguenne oüi , elle fut hier mariée , & je faisons aujourd'hui son lendemain de nôces.

**L O L I V E.**

Quoi ! tout de bon ?

**B E R T R A N D.**

Oüi , la peste m'étouffe.

**L O L I V E.**

Cela fâchera mon maître.

**M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.**

Si vous voulez , pourtant , on lui rendra toujours votre billet , tout coup vaille.

**L O L I V E.**

Oh diable , non , c'est un billet pour fille , il en

M<sup>e</sup>. DU ROLLET.

Nous n'y trouverons point de matelotte.

M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.

Ah, que cela est chagrinant ! je suis au desespoir quand quelque chose me dérange.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Oh, par ma foi le voilà lui-même, voyez comme vous vous tirerez d'affaire.

---

---

## S C E N E X V.

*Me. BERTRAND, BERTRAND,  
M. & M<sup>e</sup>. SIMONNEAU,  
M. GRIMAUDIN, DORANTE,  
Me. D U R O L L E T.*

M. SIMONNEAU

**H**E', qu'est-ce que c'est donc que cela, Madame Bertrand ? on ne sçauroit être servi chez vous : il y a une heure que nous avons demandé une matelotte & des écrevisses.

M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.

Oùï, Monsieur mon mari ! une matelotte & des écrevisse ! c'est donc ainsi que vous venez manger votre bien au cabaret ?

M. SIMONNEAU.

## SCENE XIII.

*Me. B E R T R A N D , B E R T R A N D ,  
L A F L E U R .*

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D

**D**emandez-vous quelque chose, mon enfant ?  
L A F L E U R .

C'est, Monsieur Grimaudin, Madame, qui en-  
voye sçavoir s'il n'y a ici personne de sa connois-  
sance, & s'il y peut venir souper avec deux Da-  
mes de ses parentes ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D .

Oùi, qu'il vienne : mais qu'il se dépêche.

B E R T R A N D .

Tatigué, Jeanne, c'est une bonne pratique que  
ce Monsieur Grimaudin, on ne diroit pas qu'il y  
touche devant le monde : mais je le voyons  
pourtant bian souvent cheux nous, à ce qu'il me  
semble.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D .

Oh, c'est un fort honnête homme, bien réglé,  
d'une bonne conduite.

B E R T R A N D .

Et d'une grande famille, n'est-ce pas ? Morgué  
routes les jolies femmes de Paris sont ses cousines  
à stilà.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Paix , tais-toi , les voilà , je pense.

B E R T R A N D.

Pargué Madame Simonneau est avec ly , elle est  
itou sa cousine , je gage.

---

S C E N E X I V.

*Me. BERTRAND , BERTRAND ;  
M. GRIMAUDIN , DORANTE ,  
M<sup>e</sup>. SIMONNEAU , Me. DU  
ROLLET.*

M<sup>e</sup>. S I M O N N E A U.

**J**E ne bouge de chez toi , Madame Bertrand ,  
j'y soupois encore hier au soir , j'y reviens  
aujourd'hui , je prendrai quelque jour le parti d'y  
faire apporter des meubles.

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Je ne vous conseillerois pas de vous emmena-  
ger aujourd'hui. Votre mari est là-haut , je vous  
en avertis.

M<sup>e</sup>. S I M O N N E A U.

Mon mari ?

M. G R I M A U D I N.

Que nous dis-tu là ?

BERTRAND.

Alle vous dit vrai.

M<sup>e</sup>. DU ROLLET.

Le fâcheux contretemps ! nous nous étions tant proposé de nous bien réjouir !

DORANTE.

Allons, Mesdames, évitons l'éclat, remontons en carrosse.

M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.

Mais tu te trompes, Madame Bertrand, cela n'est pas possible.

M<sup>e</sup>. BERTRAND.

Cela est comme je vous le dis, je ne me trompe point.

M<sup>e</sup>. DU ROLLET.

Oh, pour cela c'est une chose ridicule ! Vous ne devriez point recevoir de maris chez vous, vous autres.

M. SIMONNEAU *frapant sur une table derrière le Théâtre.*

Hola, quelqu'un ? qu'on monte donc, hé ?

BERTRAND.

Hé bien, tenez, vous l'entendez ? le vcla qui appelle.

M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.

Ils ont vraiment raison, c'est lui-même.

M. GRIMAUDIN.

Allons-nous-en souper à Passy, Mesdames, il n'y a pas d'autre parti à prendre.

M<sup>e</sup>. DU ROLLET.

Nous n'y trouverons point de matelotte.

M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.

Ah, que cela est chagrinant ! je suis au desespoir quand quelque chose me dérange.

M<sup>e</sup>. BERTRAND.

Oh, par ma foi le voilà lui-même, voyez comme vous vous tirerez d'affaire.

---

---

## SCENE XV.

*Me. BERTRAND, BERTRAND,*

*M. & Me. SIMONNEAU,*

*M. GRIMAUDIN, DORANTE,*

*Me. DUROLLET.*

M. SIMONNEAU

**H**E', qu'est-ce que c'est donc que cela, Madame Bertrand ? on ne sçauroit être servi chez vous : il y a une heure que nous avons demandé une matelotte & des écrevisses.

M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.

Oùii, Monsieur mon mari ! une matelotte & des écrevisse ! c'est donc ainsi que vous venez manger votre bien au cabaret ?

M. SIMONNEAU.

M. SIMONNEAU.

Ma femme au Moulin de Javelle ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.

Tu ne m'y attendois pas, yvrogne. Ah ! je savois bien que je t'y attraperois ; il y a longtemps que je te guette.

B E R T R A N D.

Il est bon sur ce ton-là : morgué l'habile femme !

M. SIMONNEAU.

Ecoutez, Madame Simonneau, je ne sçai pas comment vous l'entendez : mais pour moi sérieusement...

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Nous n'avons pas dit que vous étiez là haut, Monsieur, si vous n'étiez pas descendu vous-même.

M. SIMONNEAU.

Il n'est pas question de cela, Madame Bertrand, je n'ai point à rendre compte...

B E R T R A N D.

Il y a morgué du temps qu'elle vous garde ça ; car elle vient ici trois ou quatre fois la semaine.

M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.

Je suis bien malheureuse de voir ainsi dissiper le bien que mes parens...

D O R A N T E.

Il faut mettre ordre à vos affaires, Madame une bonne séparation...

*Tome III.*

11

**M. GRIMAUDIN.**

Où. N'avez-vous pas les voies de la Justice pour empêcher...

**M. SIMONNEAU.**

Messieurs, Madame Simonneau, encore une fois je n'entens point de raillerie.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET.**

Allez, Monsieur, vous devriez mourir de honte de passer ainsi votre vie dans la débauche, pendant qu'une pauvre petite femme...

**M. SIMONNEAU.**

Madame du Rollet, ce ne sont point ici vos affaires, mêlez-vous, je vous prie..

**M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.**

Il vous battra, Madame, il vous battra; il est déjà yvre.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET.**

Où, il put le vin, que cela est horrible.

**M. SIMONNEAU.**

Madame Bertrand, vous savez bien que...

**M<sup>e</sup>. BERTRAND.**

Ce sont des femmes, Monsieur, ne prenez pas garde à cela, laissez-les dire.

**M. SIMONNEAU.**

Comment! que je n'y prenne pas garde?

**BERTRAND.**

Où, faites-ly excuses, elle est bonne parsonne, elle vous pardonnera pour cette fois-ci peut être.



M. S I M O N N E A U.

Oùias , mais voici qui est admirable. Oh je lui ferai bien voir...

M<sup>e</sup>. S I M O N N E A U.

Il me menace , Messieurs , il me menace , remarquez bien cela , je vous prie.

DORANTE & M. GRIMAUDIN.

Oùi , Madame.

M. S I M O N N E A U.

Comment , carogne ?

M<sup>e</sup>. S I M O N N E A U.

Quelle infamie ! vous entendez comme il me traite ?

B E R T R A N D.

Hé morgué , Monsieur Simonneau , vous n'y songez pas.

M. S I M O N N E A U.

C'est une coquine qui ne croyoit pas me trouver ici.

M<sup>e</sup>. S I M O N N E A U.

Oùi , une coquine , fort bien ! ah ! je n'y puis plus tenir , je creve : qu'on me remene au plus vite à Paris , je veux faire mes plaintes , & vous me servirez de témoins , Messieurs , s'il vous plaît.

M. S I M O N N E A U.

Comment donc des plaintes ? Je vous le conseille ! ( à M. Grimaudin. ) Au moins, Monsieur , vous voyez bien....

380 *LE MOULIN DE JAVELLE.*

M. GRIMAUDIN.

Vous avez tort , Monsieur , je dirai ce que j'ai vu , je ne puis m'en défendre. Mettre la main sur une femme !

M. SIMONNEAU.

J'ai mis la main sur elle , moi ? (*à Dorante.*)  
Vous êtes honnête homme, vous, Monsieur , je vous demande en grace...

DORANTE.

Oh , pour moi je suis votre serviteur : mais je déposerai aussi contre vous , Monsieur Simonneau, je vous en avertis.

Me. BERTRAND.

Voilà un pauvre diable de mari en bonne main !

Me. DUROLLET.

Hom , que j'en dirai de belles aussi , moi , je vous en répons.

---

---

SCENE XVI.

*M. SIMONNEAU, Me. BERTRAND,  
BERTRAND.*

M. SIMONNEAU.

**A**H ! Madame Bertrand , je n'en puis plus -  
je tombe des nues , je n'ai pas la force de  
me remuer seulement. Par ma foi c'est un méchant  
animal qu'une femme !

M<sup>c</sup>. B E R T R A N D.

Vous avez tort , dans le fond ; pourquoi la quereller ?

B E R T R A N D.

Morgué , si vous aviais voulu , ça se seroit passé tout doucement.

---

---

## S C E N E X V I I.

*M. SIMONNEAU, M. DU ROLLET,  
BERTRAND, M<sup>c</sup>. BERTRAND.*

M. D U R O L L E T.

**H**E' , à quoi vous amusez-vous donc ? Vous me laissez là-haut tout seul à croquer le marmot.

M. S I M O N N E A U.

Ah ! mon pauvre ami , je suis au désespoir.

M. D U R O L L E T..

Comment donc ? qu'est-il arrivé ?

M. S I M O N N E A U.

Je ne viens ici , comme vous sçavez , que pour y attraper en quelque débauche mon coquin de neveu , qui est un vagabond , qui mange tout son fait.

M. D U R O L L E T.

Hé bien ?

SCENE XX.

*M<sup>e</sup>. BERTRAND, BERTRAND.*

*B E R T R A N D.*

**T** Atigué, vela deux bourgeois qui se sont bien divartis pour leur argent, n'est-il pas vrai, Jeanne ?

*M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.*

C'est bien employé. Est-ce à des magots comme cela, qui ont de jolies femmes, à se trouver sur leurs brisées ? Ne doivent-ils pas sçavoir qu'il y a des endroits autour de Paris qui ne sont pas faits pour eux ?

---

SCENE XXI.

*M<sup>e</sup>. BERTRAND, BERTRAND,  
N I C O L A S.*

*N I C O L A S.*

**O** H dame, maîtresse, venez donc à la maison parler à ces gens-là.

*M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.*

Comment, quelles gens ?

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

Deux Messieurs , qui les remenant à Paris.

M. D U R O L L E T.

Il faut fuivre cette affaire-là , Monsieur Si-  
monneau.

M. S I M O N N E A U.

Vous avez raison ; si cela se fçait on se moque-  
ra de nous encore. Allons , nos perruques , nos  
chapeaux , nos cannes.

B E R T R A N D.

Je m'en vais querir toutes vos affaires.

---

---

S C E N E   X V I I I .

*Me. BERTRAND, M. SIMONNEAU,*

*M. D U R O L L E T.*

M<sup>e</sup>. B E R T R A N D.

**E**st-ce que vous ne voulez pas qu'on vous  
serve vos écrevisses & votre matelotte ,  
Messieurs ?

M. S I M O N N E A U.

Maugrébleu des matelottes ! si j'en viens man-  
ger de ma vie...

M. D U R O L L E T.

Nous meritons bien cela , Monsieur Simon-

neau : des maris de bon sens ne doivent jamais aller où ils peuvent rencontrer leurs femmes.

---

SCENE XIX.

*M. SIMONNEAU, M. DU ROLLET,  
BERTRAND, Me. BERTRAND.*

B E R T R A N D.

**T**enez , Messieurs , vela tout votre attirail.  
Je sis fâché que vous soyez fâchez : mais...

M. SIMONNEAU.

Cela n'est rien. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

B E R T R A N D.

Tout ce qu'il vous plaira , Messieux. Qu'est-ce qu'il y a , Jeanne ?

Me. B E R T R A N D.

Hélas ! presque rien. Six francs de matelotte , cens sols d'écrevisses , & quatre francs pour le reste , ce sont quinze livres.

M. D U R O L L E D.

Mais votre matelotte , & vos écrevisses que Pon ne nous a pas seulement servies...

B E R T R A N T.

Ça n'y fait rian ; vous les avez commandées..  
Je ne sommes pas cause que vos femmes sont ve-  
nues.

M. SIMONNEAU.

M. SIMONNEAU.

Où, mais...

BERTRAND.

Tenez , point de mais avec nous , Monsieur Simonneau , ou bien je déposerai contre vous , choisissez.

M. DU ROLLET.

Hé ! donnons-leur ce qu'ils demandent , & allons-nous-en ; je suis sur des épines.

M. SIMONNEAU.

Voilà mon demi louis d'or , donnez le vôtre.

M. DU ROLLET.

Le voilà , vous n'en aurez pas davantage.

BERTRAND.

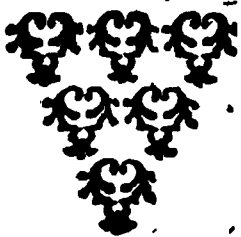
Il faut bien se contenter de ça , je ne rançonnerai personne , une autre fois je gagnerai davantage.

M. DU ROLLET.

Hom ! si l'on me retient ici...

M<sup>e</sup>. BERTRAND.

Jusqu'au revoir , Messieurs , bon voyage.



## 190 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

**M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.**

A la bonne heure , qu'on nous les serve. Voilà des maris qui font bien les choses ! Venir eux-mêmes au Moulin de Javelle faire apprêter le souper de leurs femmes ! ils sont bonnes gens , cela est fort honnête.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET.**

Nous allons avoir une furieuse querelle à soutenir en arrivant chez nous.

**M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.**

Il n'y faut arriver que demain.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET.**

Que demain ? Tu n'y songes pas.

**M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.**

Les affaires criminelles s'abonnissent en vieillissant. Nous n'avons qu'à nous tranquiliser ici pendant que leur premier mouvement passera , plus l'aventure sera forte , & plus ils craindront qu'elle éclate. Les maris sont devenus prudents depuis quelques années.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET.**

Je ferai tout ce que tu voudras , je le veux bien. Au hazard d'un fâcheux avenir, profitons du temps présent , puisque nous y sommes. La Fleur , va dire à ces Messieurs qu'ils viennent , les ennemis sont décampez, nous sommes maîtresses du champ de bataille.



# COMEDIE.

387

N I C O L A S.

Et les Menétriers de cette nœce qui sont venus devant ; ils juront comme tout , parce qu'ils n'ont pas encore de vin.

M<sup>re</sup>. B E R T R A N D.

Ils sont bien pressés , qu'ils attendent leur monde.

N I C O L A S.

Voirement oïi , qu'ils attendent ? Ils disent comme ça que par faute de boire leur musique deviendra enragée , & que ça fera tantôt enrager tout le monde. Accoutez , il se faut bailler de garde de ça , je vous en avartis , ils demandent le maître ou la maîtresse.

M<sup>re</sup>. B E R T R A N D.

Je m'en vais leur parler.

B E R T R A N D.

Hé , passangué baille-leur du vin , Jeanne , je serons bien payez de tout ça , ne te boute pas en peine.



S C E N E   X X I I .

*B E R T R A N D* seul.

**T**Atigué , il faut que ce soit un métier bian échauffant que celui de Menétrier , car c'est une engeance bian altérée.

---

---

S C E N E   X X I I I .

*B E R T R A N D , M<sup>c</sup>. S I M O N N E A U ,  
M<sup>c</sup>. D U R O L L E T .*

*B E R T R A N D ,*

**C**Omment morgué , vous revela , mes Dames ! je vous croyois effarouchées pour plus de huit jours.

*M<sup>c</sup>. S I M O N N E A U .*

Je ne m'effarouche pas si aisément , & nous ferons ce soir ici mieux qu'en lieu du monde . Monsieur mon mari ne nous soupçonnera pas d'y être si-tôt revenueës . Est-il allé rejoindre sa compagnie ?

B E R T R A N D.

Où, Monsieur du Rollet & ly, tous deux ensemble, ils avont....

M<sup>e</sup>. D U R O L L E T.

Mon mari est avec le tien ? Ah ! je suis au désespoir.

M<sup>e</sup>. S I M O N N E A U.

Comment donc ?

M<sup>e</sup>. D U R O L L E T.

S'il sçait que je suis venuë ici avec Monsieur Grimaudin, je suis perduë, te dis-je.

M<sup>e</sup>. S I M O N N E A U.

Bon, perduë ! Es-tu folle ? & t'embarrasses-tu si fort d'un mari ?

M<sup>e</sup>. D U R O L L E T.

Si je m'en embarrasse ? Le mien est la plus méchante langue que je connoisse.

B E R T R A N D.

Oh morguene où, il ne l'a pas bonne. C'est ly qui a mis le feu sous le ventre à l'autre, & ils s'en allont tous deux bellement vous charcher à Paris, pour vous quereller plus à leur aise.

M<sup>e</sup>. S I M O N N E A U.

Et leur matelotte, & leurs écrevisses ?

B E R T R A N D.

Ils n'avont pargué pas eu le temps de les manger, mais elles sont payées.

## 390 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

**M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.**

A la bonne heure , qu'on nous les serve. Voilà des maris qui font bien les choses ! Venir eux-mêmes au Moulin de Javelle faire apprêter le souper de leurs femmes ! ils sont bonnes gens , cela est fort honnête.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET.**

Nous allons avoir une furieuse querelle à soutenir en arrivant chez nous.

**M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.**

Il n'y faut arriver que demain.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET.**

Que demain ? Tu n'y songes pas.

**M<sup>e</sup>. SIMONNEAU.**

Les affaires criminelles s'abonnissent en vieillissant. Nous n'avons qu'à nous tranquiliser ici pendant que leur premier mouvement passera , plus l'aventure sera forte , & plus ils craindront qu'elle éclate. Les maris sont devenus prudents depuis quelques années.

**M<sup>e</sup>. DU ROLLET.**

Je ferai tout ce que tu voudras , je le veux bien. Au hazard d'un fâcheux avenir , profitons du temps présent , puisque nous y sommes. La Fleur , va dire à ces Messieurs qu'ils viennent , les ennemis sont décampez , nous sommes maîtresses du champ de bataille.

## LE CHEVALIER.

Comment donc ?

LOLIVE.

De nouvelles mariées sont encore toutes sortes de leurs maris , réservons cela pour le quartier d'hiver , au retour de la campagne.

LE CHEVALIER.

Et comment la faire cette campagne ? Je n'ai pas vingt pistoles.

LOLIVE.

Il en faut trouver. A quoi diable vous sert votre badaud de Monsieur Ganivet , si ce n'est pour...

LE CHEVALIER.

Il a sur lui un billet de quatre cent louis d'or , payable au porteur.

LOLIVE.

Que diable fait-il de cela dans sa poche cet animal-là ? voilà un billet inutile... Je veux le mettre en œuvre , moi , Monsieur , laissez-moi faire.

LE CHEVALIER.

Où : mais, Lolive...

LOLIVE.

Qu'est-ce à dire , mais ? Monsieur Georges Ganivet est le fils d'un Procureur qui a ruiné votre famille ; le pere est mort , le fils a hérité , c'est à lui à faire restitution , à ce qu'il me semble.

392 *LE MOULIN DE JAVELLE ;*

que vous ne l'avez pas trouvé , pour lui faire écrire ce billet pour femme ?

L O L I V E.

Cela ne presse pas encore. Puisquelle est mariée , tant-pis pour elle ; nous allons avoir d'autres affaires.

B E R T R A N D.

Morgué c'est un grand libartin que votre maître , Monsieur de Lolive ! Des vieilles , des jeunes , des Bourgeoises , des Marquises il en aime de toutes les façons , & il n'en épouse pas une.

L O L I V E.

Qu'est-ce à dire , il n'en épouse pas une ? il n'y en a presque point qu'il n'épouse. Mais comment nous autres jeunes gens , nous ne faisons pas les choses dans toutes les regles , il manque toujours quelque formalité à nos mariages , & c'est ce qui fait qu'on les casse.

B E R T R A N D.

Ça est bien heureux ! Oh , il est né coëffé , cet homme-là ; il n'a point d'argent , il n'en gagne point , & il en dépense. Comment fait-il ? je n'y comprends rien , la peste m'étouffe.

L O L I V E.

Oh diable je le crois bien , cela vous passe , nous avons de grandes ressources aux parties casuelles.

**BERTRAND.****Aux parties casuelles !****LOLIVE.**

Nous jouissons de plus de vingt mille livres de rente en fonds d'esprit & de sçavoir-faire. Nous avons des droits sur tous les Provinciaux qui viennent débarquer à Paris , sur les enfans de famille qui entrent de trop bonne heure dans le monde , sur les Bourgeois qui veulent contrefaire les gens de qualité , sur les successions qui tombent en mains mineures ; Que diable sçai-je ? Notre domaine est d'une grande étendue , & si je n'y comprends pas les vieilles coquettes.

**BERTRAND.**

Tatigué que vous devez être riche ! Mais vela votre maître qui vous fait signe , il est peut-être tombé quelques nouveaux droits dans son domaine.

**LOLIVE.****Sans adieu , Monsieur Bertrand.**

SCENE XXV.

LE CHEVALIER, LOLIVE,  
BERTRAND.

LE CHEVALIER.

**H**E' bien, Lolive ?

BERTRAND *s'en allant.*

Hom ! que vela deux bonnes bêtes ensemble !

LE CHEVALIER.

Madame Bertrand s'est-elle chargée de mon billet : l'a-t'elle rendu ? le rendra-t'elle ?

LOLIVE.

Non, Monsieur, il n'y a rien à faire, la petite fille est mariée.

LE CHEVALIER.

Elle est mariée ? Tu te moques, je pense.

LOLIVE.

Je ne me moque point, & vous allez voir ici son lendemain de nûces.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la verrai du moins, je lui parlerai, je lui ferai connoître...

LOLIVE.

Gardez-vous bien de lui faire la moindre mine seulement, vous gâteriez toutes vos affaires.



## LE CHEVALIER.

Comment donc ?

## LOLIVE.

De nouvelles mariées sont encore toutes sortes de leurs maris , réservons cela pour le quartier d'hiver , au retour de la campagne.

## LE CHEVALIER.

Et comment la faire cette campagne ? Je n'ai pas vingt pistoles.

## LOLIVE.

Il en faut trouver. A quoi diable vous sert votre badaud de Monsieur Ganivet , si ce n'est pour...

## LE CHEVALIER.

Il a sur lui un billet de quatre cent louis d'or , payable au porteur.

## LOLIVE.

Que diable fait-il de cela dans sa poche cet animal-là ? voilà un billet inutile... Je veux le mettre en œuvre , moi , Monsieur , laissez-moi faire.

## LE CHEVALIER.

Oùï : mais, Lolive...

## LOLIVE.

Qu'est-ce à dire , mais ? Monsieur Georges Ganivet est le fils d'un Procureur qui a ruiné votre famille ; le pere est mort , le fils a hérité , c'est à lui à faire restitution , à ce qu'il me semble.

396 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

*LE CHEVALIER.*

J'en demeure d'accord : mais cependant...

*L O L I V E.*

Cependant il a encore eu depuis quinze jours la succession d'une vieille tante qui nous a quelquefois prêté de l'argent au denier un. Allez, Monsieur, point de scrupule, nous avons de grands hypothèques sur tous ces héritages-là, comme vous voyez.

*LE CHEVALIER.*

Je vois bien à peu près quel est ton dessein.

*L O L I V E.*

Et vous avez bien de la peine à ne pas l'approuver, je gage ?

*LE CHEVALIER.*

Mais de quelle manière le faire réussir ?

*L O L I V E.*

De quelle manière ? Attendez... Ne pourrions-nous point trouver quelque femme d'esprit, là...

*LE CHEVALIER.*

Pourquoi faire ?

*L O L I V E.*

Ah, Monsieur, si feuë ma pauvre cousine n'avoit pas été pendue l'année passée...

*LE CHEVALIER.*

Que diantre avons-nous affaire de ta cousine ? que veux-tu dire ?

L O L I V E.

C'est qu'il nous faudroit une personne de mérite , voyez-vous. Hom , que c'est bien dommage que ma tante & ma sœur soient encore au Châtelet.

L E C H E V A L I E R.

Et qu'a de commun toute ta malheureuse famille ? ...

L O L I V E.

J'ai tort , & vous raison , Monsieur. Vous avez ici rendez-vous avec Madame la Comtesse , elle vaut bien ces honnêtes personnes-là.

L E C H E V A L I E R.

Oùï vraiment.

L O L I V E.

Monsieur Ganivet y doit venir aussi.

L E C H E V A L I E R.

Il m'en a donné parole.

L O L I V E.

Attendez-les & moi aussi , Monsieur.

L E C H E V A L I E R.

Que prétens-tu faire ?

L O L I V E

Ne vous mettez pas en peine , la Comtesse a de l'esprit , elle entrera d'abord dans ma pensée ; attendez-là , vous dis-je , nous aurons de l'argent pour faire la campagne.

**398 LE MOULIN DE JAVELLE,**

**LE CHEVALIER.**

Mais que je sçache...

**L O L I V E.**

Mais , mais demeurez ici seulement , & ne vous embarrassez pas du reste.

---

**SCENE XXVI.**

**LE CHEVALIER** seul.

**J**E ne puis deviner quel est son projet : mais il a du monde & de l'esprit , & il sort fort bien de ce qu'il entreprend , il faut le laisser faire.

---

**SCENE XXVII.**

**LE CHEVALIER, MAROTTE.**

**LE CHEVALIER.**

**H**E' , bon-jour , belle Marotte , où allez vous si yîte , ma chere enfant ?

**M A R O T T E.**

Oh çà , Monsieur , ne m'amusez point , s'il vous plaît , ma tante me gronderoit ; laissez,

moi lui porter ses écrevilles , & puis je reviendrai causer avec vous tant que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Quoi , belle Marotte , on vous envoie chercher des écrevilles ? on vous occupe à des emplois si bas ? Ah fy , c'est se moquer que...

MAROTTE.

Bon , qu'est-ce que cela fait , Monsieur ? Je ne suis qu'une petite fille à cette heure : mais cela ne sera pas toujours de même. Hom , que j'ai bien envie de devenir grande !

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ? vous êtes si jolie comme cela.

MAROTTE.

Pour ne plus aller chercher des écrevilles. Vous dites vous-mêmes que cela est si vilain.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut point aller , toute petite que vous êtes.

MAROTTE.

Il n'y faut point aller ? Ah , ah ! & ma tante ?

LE CHEVALIER.

Votre tante est une bonne femme qui..

MAROTTE.

Oùï , vous la trouvez bonne femme , parce que vous n'êtes pas sa petite nièce : mais moi qui la suis , je ne la trouve pas de même. Si vous l'entendiez quand elle prend son ton , & qu'elle se met à quereller...

## 400 LE MOULIN DE JAVELLE.

LE CHEVALIER.

Comment, elle vous querelle ?

M A R O T T E.

Pas si fort depuis quelque temps que je sçai de ses petites fredaines , elle à peur que je n'en parle à mon oncle.

LE CHEVALIER.

Où ! votre tante a de petites fredaines par devers elle ?

M A R O T T E.

Vraiment il faut bien qu'elle en ait , vous dis-je ; car elle est devenuë bien meilleure qu'elle n'étoit depuis qu'elle se doute que je m'en doute.

LE CHEVALIER.

Et sur quoi vous en doutez-vous ?

M A R O T T E.

Je m'en vais vous le dire : mais n'en parlez pas, au moins.

LE CHEVALIER.

Non , ne craignez rien.

M A R O T T E.

C'est elle qui reçoit l'argent du monde qui vient ici , & c'est mon oncle qui le ferre.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

M A R O T T E.

Hé bien, elle ne donne pas tout à mon oncle, non, elle garde toujours quelque chose ; & puis elle  
achete

achete tantôt des gans , tantôt un chapeau , des cravates à dentelles , une canne quelquefois , & tout cela ce n'est pas pour elle , comme vous levoyez .

*LE CHEVALIER.*

Non , pour qui donc ?

*M A R O T T E.*

Pour un grand garçon qui demeure à Paris , qu'elle appelle son neveu , & qui ne l'est pas pourtant ; car je le sçai bien.

*LE CHEVALIER.*

Et comment le sçavez-vous ? Ah que vous êtes déjà méchante , Marotte !

*M A R O T T E.*

Il n'est pas mon cousin , à moi , personne ne le connoît , c'est ma tante toute seule qui les met comme ça dans notre famille.

*LE CHEVALIER.*

Cela est admirable , Madame Bertrand qui se donne aussi des parens de contrebande. A ce que je puis voir , tout le monde s'en mêle. Mais là voici , votre tante , je m'en vais lui dire tout ce que vous m'avez dit.

*M A R O T T E.*

Et moi , si vous lui dites quelque chose , je conterai toutes vos friponneries à vos... là , laissez-moi faire.

SCENE XXVIII.

*M<sup>r</sup>. BERTRAND, LE CHEVALIER,  
MAROTTE.*

*M<sup>r</sup>. BERTRAND.*

**Q**ue faites-vous donc là , petite fille ?

*MAROTTE.*

Rien , ma tante , c'est ce Monsieur-là qui me fait des questions , & qui me veut faire dire ce que je ne sçai pas : mais je ne suis pas causeuse , moi , vous le sçavez bien.

*M<sup>r</sup>. BERTRAND.*

Allez , allez porter ces écrevisses à la cuisine , & que votre oncle se dépêche de les faire cuire.

*MAROTTE au Chevalier.*

Si vous me trahissez , je vous le revaudrai.  
( *à Madame Bertrand.* ) Je m'y en vais , ma tante.





## SCENE XXIX.

*LE CHEVALIER, M<sup>e</sup>. BERTRAND.*

*LE CHEVALIER.*

**V**ous avez là une petite nièce , Madame Bertrand....

*M<sup>e</sup>. BERTRAND.*

C'est une fine mouche , défiez-vous d'elle.

*LE CHEVALIER.*

Ne vous y fiez pas trop , vous même.

*M<sup>e</sup>. BERTRAND.*

Je la connois , je sçai de quoi elle est capable.  
Mais , Monsieur , y a-t'il long-temps que vous êtes ici ?

*LE CHEVALIER.*

Je ne fais que d'arriver , ma chere Madame Bertrand.

*M<sup>e</sup>. BERTRAND.*

Il y a une heure que Madame la Comtesse vous attend.

*LE CHEVALIER.*

Elle est ici ?

*M<sup>e</sup>. BERTRAND.*

Vraiment oui. Et tenez , la voilà , qui commence à s'impatienter , je pense , Vous avez apparemment

404 *LE MOULIN DE JAVELLE;*

quelque affaire ensemble ? Si je vous suis nécessaire à quelque chose , vous n'aurez qu'à dire , vous sçavez bien que je suis toute à votre service.

---

*S C E N E   X X X.*

*LE CHEVALIER, LA COMTESSE,  
FINETTE.*

*F I N E T T E.*

**C**'Est une personne bien honnête & bien serviable , que cette Dame Bertrand.

*L A C O M T E S S E.*

Hé bien , Monsieur le Chevalier , que devenons nous ? Partirez-vous pour l'armée ? me marierai-je ? aurons - nous à ce soir votre bon ami Monsieur Georges Ganivet ?

*LE C H E V A L I E R.*

Oùi , Madame , & ce sera le sort que nous lui ferons , qui réglera votre destinée & la mienne.

*F I N E T T E.*

Je ne sçai pas ce que vous lui préparez : mais si jamais un nigaut comme lui me donnoit rendez-vous au Moulin de Javelle , le cadeau lui coûteroit cher , sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Monsieur de Lolive a dans la tête une petite idée qu'il va mettre en œuvre , à ce qu'il m'a dit ; nous n'avons qu'à l'attendre , & nous verrons.

FINETTE.

Monsieur de Lolive travaille pour vous ? Vous êtes en bonne main ; ce garçon-là fait de bonne besogne.

---

SCENE XXXI.

*BERTRAND, LA COMTESSE ;  
LE CHEVALIER, FINETTE.*

BERTRAND.

**O** H passanguié , Monsieu le Chevalier , vè-la un Monsieu qui vous charche , qui viant de faire une belle culbute.

LE CHEVALIER.

Comment donc ?

BERTRAND

Ils étions deux , une Madame & ly , dans une petite cariolle qui ne tiant qu'un.

LA COMTESSE.

C'est Monsieur Ganivet , sans doute.

BERTRAND.

Tout justement , vèla comme on l'appelle.

## 406 LE MOULIN DE JAVELLE ;

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

BERTRAND.

Hé bian , ils avont varsé dans la riviere.

LA COMTESSE.

Dans la riviere !

FINETTE.

Voilà le mariage & la campagne à vau-l'eau.  
Quel dommage !

BERTRAND.

Ils sont morgué bian heureux que les yaux sont  
bassés en cet endroit-là , & qu'ils ne sont tombés  
que sur un tas de pierres.

LE CHEVALIER.

Sur un tas de pierres ! Sont-ils blessés ?

BERTRAND.

Non, ils n'avont rian. La Madame, pourrants, crie  
de toute sa force , alle dit qu'alle a la tête cassée :  
mais ça n'est pas vrai , ça ne se peut pas.

FINETTE.

Cela ne se peut pas ?

BERTRAND.

Hé morgué non ; le Monsieur n'a rian , ly , & la  
tête d'une femme , comme vous sçavez , est bian  
plus dure à casser que non pas celle d'un homme.



## SCENE XXXII.

LACOMTESSE, LE CHEVALIER;  
GANIVET, BERTRAND,  
FINETTE, NICOLAS.

GANIVET.

**P** Arbleu je n'y sçaurois que faire : elle a versé ;  
n'ai-je pas versé aussi , moi ?

BERTRAND.

Passangué , tenez , vela le cabrioleux.

GANIVET.

Si toutes les filles & les femmes qui versent fai-  
soient autant de bruit que celle-là....

NICOLAS.

Alle dit qu'alle est toute mouluë , Monsieu , &  
qu'alle ne sçauroit remuër.

GANIVET.

Hé bien , qu'on la mette dans une chambre , &  
mon cheval dans une écurie ; je n'ai jamais vû de  
fille si délicate.

BERTRAND.

Mais, tâtigué vela un visage qui ne m'est pas in-  
connu.

FIN

**408 LE MOULIN DE JAVELLE ;**

**LE CHEVALIER.**

Qu'est-ce qu'il y a donc ? Que t'est-il arrivé ?

**GANIVET.**

Cette grande virago de Chanteuse, Mademoiselle Michelle , dont je me suis sottement embarrassé.

**LA COMTESSE.**

Vous donnez dans les beautés musiciennes, Monsieur le Baron de Ganivet.

**GANIVET.**

Bon ! On voit cela quelquefois par conversation seulement , pour la petite débauche de table ; mais du reste....

**FINETTE.**

Il vous l'amenoit ce soir pour chanter quelque air à votre souper , je gage.

**GANIVET.**

Justement. Je l'ai trouvée toute seule aux Thuilleries. Un petit Seigneur de robe , qui l'avoit priée ce soir à souper , lui a manqué de parole , je l'ai ramassée par grace ; je l'ai mise dans ma petite chaise de deuil ; cette masque-là me l'a toute cassée , elle se plaint encore.

**LE CHEVALIER.**

Ces sortes de personnes-là sont si peu polies , & savent si peu vivre....

**GANIVET.**

N'est-il pas vrai ?

**BERTRAND.**

**B E R T R A N D.**

Morgué , plus je l'envisage , & plus c'est ly-même.

**G A N I V E T.**

Tenez , parce qu'en arrivant je l'ai versée sur un tas de pierres , qu'elle a peut-être la hanche meurtrie , les coudes écorchés , & quelque bosse à la tête ; & qu'en me relevant je lui ai appuyé mon talon , un peu ferme sur le visage , à ce qu'elle dit , elle m'appelle mal adroit , cheval de carrosse : oh ! dame , je l'ai plantée là ; je n'aime pas qu'on me rudoye , moi.

**L A C O M T E S S E.**

Monsieur le Baron a raison.

**F I N E T T E.**

Et beaucoup de politesse ! Madame.

**B E R T R A N D.**

Je me donne au diable , si ce n'est le neveu de Monsieur Simonneau , notre Procureur.

**G A N I V E T.**

Oh , ça , ça , si elle est malade , qu'elle se couche , nous souperons bien , nous autres. Que nous donnera-t'on ? N'est-ce pas ici qu'on mange des matelottes ?

**F I N E T T E.**

Oùi , des matelottes , c'est le mets favori du Moulin de Javelle.

**Tome III.****M m**

410 **LE MOULTIN DE JAVELLE ;**

**G A N I V E T.**

Je n'y étois encore jamais venu. Oh ! je ne suis guères débauché , moi , Madame.

**L A C O M T E S S E.**

On vous feroit , si vous l'étiez.

**G A N I V E T.**

Allons , donc , Monsieur de Javelle , une bonne matelotte ; tenez , voilà quatre louis d'or , faites de votre mieux ; grande chère , sur tout , & que mon cheval & mes laquais ne manquent de rien.

**L E C H E V A L I E R.**

Voilà de belles manières , Madame la Comtesse.

**L A C O M T E S S E.**

Ah ! Que les gens de qualité sçavent bien faire les choses !

**B E R T R A N D.** *En allant.*

Morgué , les gens de qualité ne font pas comme ça : c'est un badaud , je ne m'y trompe guères.



## SCENE XXXII.

*LA COMTESSE , LE CHEVALIER ,  
GANIVET , FINETTE.*

*Ganivet se promene en se donnant des airs.*

LE CHEVALIER.

**A**vez-vous jamais vû de Seigneur à la Cour  
mieux fait que ce jeune Gentil-homme-là ,  
Madame ?

GANIVET.

Oh , pour cela , Monsieur le Chevalier , vous  
avez des bontés....

LA COMTESSE.

Je n'en connois aucun qui ait cet air-là.

GANIVET.

Ah ! Quel conte , Madame.

LE CHEVALIER.

Ne lui trouves-tu pas une physionomie tout à  
fait agréable , Finette ?

GANIVET.

Oh ! taisez-vous , donc , vous me faites rougir.

FINETTE.

Elle est des plus insinuantes , & des plus naturel-  
les qui se portent.

M m ij

412 *LE MOULIN DE JAVELLE* ;

G A N I V E T.

Hé, fy donc , morbleu ! Quel conte , vous dis-je.

L A C O M T E S S E.

Hé , vous ne parlez pas de son esprit , qui est du plus fin , du plus vif , du plus ....

G A N I V E T.

Hé , mais , morbleu ! Madame , quel peste de conte !

F I N E T T E.

Quand quelques voyages à la Cour auront passé là dessus , Madame.... La Cour fait bien les gens de qualité.

G A N I V E T.

Vous m'avez promis de m'y mener , Monsieur le Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Je n'ai garde d'y manquer.

G A N I V E T.

J'y ferai bonne figure , je suis riche , dà , Madame.

L A C O M T E S S E.

N'est-ce pas votre dessein d'acheter une Charge , & de vous y établir ?

G A N I V E T.

Vraiment ouï , que faire à Paris ? Oh , je veux devenir Courtisan ; j'épouserai quelque Courtisane , belle & de qualité , c'est le moyen de parvenir , n'est-ce pas ? Hé , tenez , ma mere me l'a tou-

jours dit , que je ferois fortune par les femmes.

**F I N E T T E.**

Les meres prédisent juste , quelquefois.

**G A N I V E T.**

Oh diable , la mienne n'étoit pas une sotte , elle avoit fait fortune par les hommes , elle.

**LE CHEVALIER.**

Où!

**G A N I V E T.**

Ah ! Si mon pere l'avoit laissé faire , je serois encore bien plus de qualité que je ne suis : mais c'étoit un jaloux , un bizarre , un homme incommode.

**F I N E T T E.**

Le ridicule ! Ne vouloir pas que sa femme lui fit des enfans de qualité.

**G A N I V E T.**

Il avoit cette folie-là. Et ne m'a-t'il pas toujours élevé comme un je ne sçai qui , moi , comme un sot ?

**LE CHEVALIER**

Est-il possible ?

**G A N I V E T.**

Bon , si je n'avois eu un beau naturel , je serois le plus grand benais qu'il y eût au monde.

**L A C O M T E S S E.**

Cela n'est pas croyable !

**G A N I V E T.**

Je me donne au diable , si cela ne feroit comme

**M m iij**

## 414 *LE MOULIN DE JAVELLE;*

je le dis : mais il avoit beau me tenir la bride haute, je prenois le mors aux dents quelquefois.

**F I N E T T E.**

Et vous faisiez de belles galopades , je pense ?

**G A N I V E T.**

Oh , je vous en repons ; à Charenton , à saint Clou , à Vincennes , à Charonne , & toujours avec des femmes de qualité , & en carrosse , dà ; & je m'enyvrois à ces parties-là , je m'enyvrois. Oh , cela forme bien l'esprit d'un jeune homme !

**L A C O M T E S S E.**

Vous ne devez votre éducation qu'à vous-même. Et depuis la mort de Monsieur votre pere....

**G A N I V E T.**

Ma tante & lui ont été trrouffés en moins de trois semaines , & j'hérite de tout cela. Ne suis-je pas bienheureux ?

**F I N E T T E.**

Oh , pour cela oui , vous avez été déçanailé en bien peu de temps.

**G A N I V E T.**

Il y a encore un homme à Paris qui dit qu'il est mon oncle , parce qu'il est le frere de mon pere : mais à moins que ce ne soit pour hériter , je ne reconnois point cette famille-là.

**L E C H E V A L I E R.**

Et il fait bien,

**C O M É D I E. 415**

**G A N I V E T.**

J'étois hier prié d'une nôce de quelque espece de cousin comme ça ; mais je n'y ai pas voulu aller.

**L A C O M T E S S E.**

Quand on s'est une fois mis dans le grand monde....

**F I N E T T E.**

Et qu'on y est aussi avant que lui , sur tout.... Vous ne sçauriez croire toutes les bonnes fortunes qu'a ce petit-homme-là , Madame.

**G A N I V E T.**

Et toutes femmes de qualité , au moins ; je n'en connois point d'autres.

**L A C O M T E S S E.**

Je le crois bien. Mais ne craignez-vous point les affaires qui peuvent arriver ....

**G A N I V E T.**

Bon , les affaires ! Oh , Dieu merci , j'entens les affaires aussi-bien qu'un autre.

SCENE XXXIII.

*LA COMTESSE, LE CHEVALIER ;*

*GANIVET, FINETTE ,*

*LOLIVE en Officier.*

LOLIVE

**Q**ue vois-je ? Ah ! Ciel, l'heureuse rencontre !  
C'est toi , mon pauvre Chevalier ? & par  
quel hazard te trouves-tu ici ?

LE CHEVALIER.

C'est Lolive , si je ne me trompe.

LOLIVE.

Il semble que tu ayes peine à me reconnoître ?  
Tu ne te remets pas le Vicomte de la Jugulardiere,  
ton meilleur ami ?

GANIVET.

La Jugulardiere , Madame !

LOLIVE.

Est-ce que le coup de canon que j'ai reçu dans  
le visage m'auroit assez changé les traits pour....

LE CHEVALIER.

Non , je rappelle mes idées , je te demande par-  
don , si d'abord....

LOLIVE.

Nous ne nous étions point vus depuis cette der-

niere affaire qui nous arriva , je pense....

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

L O L I V E.

Hé , là , quand je tuai ces deux hommes , que je jettai ce grand laquais dans le puits , cette femme de chambre par la fenêtre , & le tout par méprise encore.

G A N I V E T.

Monsieur le Chevalier a de vilaines connoissances.

LE CHEVALIER.

Ah ! je m'en souviens , je m'en souviens.

L O L I V E.

Tu n'es pas seul au Moulin de Javelle ? Mais... Non ... si fait.... Point du tout.... Pardonnez-moi... vraiment , c'est elle-même, c'est ma nièce. Hé, que j'ai de joye de te trouver ici , ma chere , ma charmante , mon incomparable Comtesse !

L A C O M T E S S E.

Je croyois que vous m'aviez tout à fait oubliée , mon oncle.

G A N I V E T.

Son oncle !

L O L I V E.

T'avoir oubliée , moi ! Hé , voilà aussi mes anciennes amours : cette pauvre Finette ! Je suis bienheureux que ma chaise de poste ait rompu si près d'ici. Hé , bon-jour , coquine.

418 *LE MOULIN DE JAVELLE ;*

*FINETTE.*

Je suis bien votre servante, Monsieur le Vicomte.

*LOLIVE.*

Et ce jeune Gentil-homme-là , qui est si bien fait , & de si bonne mine ?

*GANIVET.*

Monsieur , je suis votre serviteur.

*LOLIVE.*

Il est de ta compagnie , Comtèsse ? tu es une coquette ?

*LA COMTESSE.*

C'est lui qui nous donne à souper ce soir , mon oncle.

*LOLIVE.*

A souper au Moulin de Javelle ! Allons , allons , tu es amoureuse de lui, je te le pardonne. La peste, voilà un joli homme !

*GANIVET.*

Cet oncle-là sçait assez bien son monde.

*LE CHEVALIER.*

C'est un homme de qualité.

*LOLIVE.*

Comment s'appelle-t'il ? Qui est-il , Finette ?

*FINETTE.*

C'est Monsieur le Baron de Ganivet , vous devez connoître cela , vous , Monsieur le Vicomte.

*LOLIVE.*

Comment , Ganivet ! Hé , que je vous embrasse,



mon cher Monsieur le Baron de Ganivet , je ne connois autre. Les Ganivets , ils sont de Toulouse?

**G A N I V E T.**

Non , Monsieur , nous sommes de Paris , diantre. Oh je ne suis pas un Provincial , moi.

**L O L I V E.**

Hé , oïï , vous êtes de Paris , vous , cela saute aux yeux d'abord ; on ne vous le dispute point ; mais originairement , votre famille....

**F I N E T T E.**

Elle est originale , votre famille ?

**G A N I V E T.**

Et elle vient de bien loin. Tenez , du vivant de mon pere & de ma mere , il nous venoit toujours de temps en temps des cousins de campagne qui étoient bien las quand ils arrivoient.

**L O L I V E.**

Justement , ce sont les Ganivets dont je vous parle : Noblesse presque aussi bonne que la nôtre , ma nièce.

**G A N I V E T.**

C'est un fort honnête Seigneur que Monsieur le Vicomte,

**L E C H E V A L I E R.**

Et d'un grand crédit ; cet homme-là peut tout à la Cour , je t'en avertis.

**G A N I V E T.**

Voilà une bonne rencontre , si Madame la Comtesse pouvoit devenir amoureuse de moi.

## 420 LE MOULIN DE J'AVELLE;

L A C O M T E S S E.

Nous vous demandons votre protection pour Monsieur le Baron de Ganivet , mon oncle , qu'il vous en souviennne.

L O L I V E.

Si je m'en souviendrai ! Il aura dans quatre jours un Regiment , laissez-moi faire.

G A N I V E T.

Oh non , non , point de Charge où on tuë , quelque Charge où on vive là : quelque Charge , à boire ou à manger ; j'aime à boire & à manger , c'est là ma folie.

F I N E T T E.

Voilà des inclinations bien nobles , & de bon sens , Monsieur le Vicomte.

L O L I V E.

Les Ganivets sont comme cela , tous gens d'esprit & de mérite.

L A C O M T E S S E.

Ne pourriez-vous point , en cas qu'il m'épouse mon oncle , lui ménager . . .

L O L I V E.

Oùi , je lui ferai avoir la Charge de premier Poilou suivant la Cour , cela est fait pour lui.

F I N E T T E.

Premier Poilou, Monsieur Ganivet, premier Poilou !

GANIVET,

Les bons hazards me viennent en dormant ; je  
ne m'attendois pas à celui-là.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous voudriez vous défaire, mon oncle. ;

LOLIVE.

J'ai acheté depuis trois semaines la Charge de  
Grand-Inutile, moi ; & en faveur de votre mariage  
je remettrai l'autre à Monsieur Ganivet à très-  
bon compte.

GANIVET.

C'est bien de la grace que vous me faites , &  
Madame la Comtesse n'a qu'à vouloir ; je suis tout  
prêt , pour moi.

LA COMTESSE.

Puisque mon oncle le veut absolument, voilà  
qui est fini , je me détermine.

GANIVET.

Ah ! Madame . . .

LE CHEVALIER.

Tu es le plus heureux mortel que je connoisse.

GANIVET. . .

Oh j'irai loin , il n'y a qu'à me laisser faire.

LOLIVE.

Il ne faut à présent pour ma Charge que deux  
mille écus d'argent comptant , elle en vaut dix , je  
donne le reste pour présent de nœces.

GANIVET.

Voilà un oncle qui fait bien les choses.

## 422 LE MOULIN DE JAVELLE

L O L I V E.

Mais je veux les deux-mille écus tout à l'heure.

L A C O M T E S S E.

Tout à l'heure , mon oncle ! Le moyen ?

G A N I V E T.

Le moyen , Madame ! Le moyen ? Ah , ah , tenez , mon oncle , voilà déjà un diamant de trois mille livres.

L O L I V E.

Oùi , il les vaut bien , je le prendrai pour cela.

G A N I V E T.

Et puis un billet de quatre cens pistoles.

L O L I V E.

Cela est fort bon , mon neveu Ganivet.

G A N I V E T.

En voulez-vous encore ? Oh dame , je ne suis pas un gueux , moi , afin que vous le sçachiez.

---

## S C E N E   X X X I V.

*B E R T R A N D.* , & les Acteurs de la  
Scène précédente.

B E R T R A N D.

**J**E viens vous dire que votre matelotte...

*On entend un bruit de symphonie.*

Hé passanguié , qu'est-ce que j'entens-là ? vela vos Menétriers qui s'enivront en musique , je pense.

## SCENE XXXV.

MR. BERTRAND, LE COCHER;  
& les Acteurs de la Scène précédente.

MR. BERTRAND.

**P**Lace , place , Messieurs , & de la joye , voici  
tout le lendemain de n<sup>os</sup>ces qui nous arrive.

LE COCHER.

J'en ai voituré plus de la moitié , moi. (*A la Comtesse :*) Ah ! vous voilà encore ? Voulez-vous  
que je vous remène ?

LA COMTESSE.

Ote-toi de là , yurogne.

MARQUET.

Ah ! Ma tante, que la mariée est gentille, & qu'elle  
est aise ! La voilà qui vient , vous allez voir.



SCENE DERNIERE.

*LA MARIE'E, LA MERE DE LA  
MARIE'E, & les Acteurs de la Scene  
précédente.*

*Marche de la Nôce.*

L A M A R I E' E.

**H**E', ma mere ! voilà le cousin Ganivet qui n'a pas voulu venir à ma nôce, il vient au lendemain ; cela est bien honnête.

L A M E R E.

Hé, voirement oüi, fille, c'est ly-même, je le sçavois bian, moi, que ce n'étoit pas par orgüeil qu'il n'étoit pas venu aux fiançailles. Je vous sommes bian obligés, cousin, de nous faire tant d'honneur, que de.....

F I N E T T E.

Comment ? comment l'entendez-vous, donc ? Ce n'est pas lui qui vient à votre nôce, c'est vous qui venez à la sienne, ne vous y trompez pas.

L A M E R E.

A la nôce de Monsieur Ganivet ?

L O L I V E.

Oüi vraiment, nous venons de le marier avec Madame la Comtesse de la Grenoüillere, que vous voyez.

L A M A R I E' E.

**L A M A R I E' E.**

Une Comtesse , ma mere ! Et il ne nous a pas priés de sa nôce ? Vraiment , c'est un plaisant visage : Nous sommes pourtant cousins-germain , afin que vous le sçachiez.

**L O L I V E.**

Cousins-germain ? Monsieur le Baron de Ganivet est de race payfanne , & il a le front d'épouser une Comtesse qui est ma nièce ? Par la mort...

**L A M E R E.**

Qu'est ce à dire, une Comtesse ? Hé c'est la fille à la commere Tiennette , qui est Blanchisseuse à la Grenouillère.

**G A N I V E T.**

Fille d'une Blanchisseuse, mon oncle le Vicomte !

**L O L I V E.**

Cela se pourroit bien , mon neveu le Poilou ; moi qui suis Vicomte & son oncle , je ne suis pas de meilleure maison que vous & elle.

**G A N I V E T.**

Comment, ventrebleu , c'est Lolive ! Parle donc ? Hé , tu te moquès de moi , je pense ?

**L O L I V E.**

Je fais bien l'homme de qualité , n'est-ce pas ? Je suis un petit Prothée , moi. Hé , tenez , je vais me faire mitron , pour danser à la nôce ; vous ne me reconnoîtrez pas , je gage.

**L A M E R E.**

Il me paroît que vous avez fait une sottise , cousin Ganivet.

G A N I V E T.

Pourquoi , une sottise : je n'en démordrai point, je ne suis pas plus de qualité qu'elle , nous n'aurons rien à nous reprocher ; elle s'est fait Comtesse, elle me fera bien autre chose.

B E R T R A N D.

C'est le bian prendre. L'air de cheux nous baille de l'esprit ; tout chacun y est toujours d'accord ; Allons , allons , morgué , que les Menétriers s'accordiaint , pour bailler l'exemple.

F I N E T T E.

Et vivent les parties du Moulin de Javelle ; les mariages s'y font sans cérémonie.





# CHANSONS

## DU DIVERTISSEMENT.

L'OLIVE en Mitron chante.

*Venez, jeunes filles,*

*Si gentilles ;*

*Venez, jeunes filles de Meudon,*

*Prenez bavolets & corsets à dentelles*

*Pour danser le rigaudon ;*

*Ne faites point les sottes ni les cruelles ;*

*Et prenez chacune un garçon.*

Les Filles de la Nôce repetent.

*Ne faisons point les sottes ni les cruelles,*

*Et prenons chacune un garçon.*

Deux petits Mitrons, & deux petites Païsannes  
dansent un Rigaudon.

LE MARIE' chante.

*L'amour que j'ai pour toi, Claudenne ;*

*Me fait morgué bian de la peine ;*

N n ij

428 *LE MOULIN DE JAVELLE.*

*Pour tes biaux yeux soir & matin  
Je laisse brûler mon pain.  
Mets la main sur ma poitrine ,  
Et tu sentiras comme quoy  
Mon cœur est toujours hors d'haleine...  
Dès que je badeine avec toy.*

*L A M A R I E' E.*

*A toutes celles du village  
On t'a vû jusqu'à ce jour -  
Mitron volage ,  
Tour à tour  
Faire la cour :  
Mais puisque le mariage  
E'un à l'autre nous engage ,  
Laiçons-là le badinage ,  
Et pour la paix du ménage  
Ne va plus cuire qu'à mon four..*

*L'Olive danse un Passe - pied avec une Mitronne.*

*L A M A R I E' E* vient saluer Ganivet ;  
en chantant :

*Humble salut au cousin George ,  
De la part des cousins Mitrons.*

*Les Mitrons & les Mitronnes repetent.*

*Humble salut , &c.*

# COMEDIE.

419

## LE MARIE.

*Aga donc comme il se rengorge !  
C'est la fleur des nouveaux Barons.*

## LES MITRONS.

*Humble salut, &c.*

LA MARIE'E en s'adressant  
à Ganivet, chante :

*Voyez comme il fait le Seigneur ,*

*Et les airs qu'il se donne !*

*Il est le fils d'un Procureur ,*

*Nous sommes de race mitronne.*

*Entre ces deux états , cousin ,*

*La difference n'est pas forte ;*

*L'un conduit le sac aumoulin ,*

*L'autre au Palais le porte.*

Lolive & une Mitronne dansent ensemble  
une Gavotte.

LE COCHER yvre , qui a mené une  
partie de la Nôce chante :

*Sur ces charmantes rives ,*

*Cochers , que votre sort est doux !*

*Vous êtes toujours yvres ;*

*Trop heureux , trop heureux qui l'est comme vous.*

*Vive nos équipages !*

*On fait dans ces retraits d'amour*

*Nombre de mariages ,*

*A vingt sols , à vingt sols par heure , en un jour.*

**430 LE MOULIN DE JAVELLE ;**

**Les deux petits Mitrons , & les deux petites  
Païfannes dansent une Gigue.**

**L O L I V E** chante.

*Pour faire honneur à la Nôce,  
Rions , chantons , & dansons tous.*

**Tous les Acteurs & Actrices repetent.**

*Pour faire honneur , &c.*

**L O L I V E.**

*Que pour neuf mois Monsieur l'époux  
Releve sa Claudenne en bossè.*

*Pour faire honneur , &c.*

**L E C H O E U R.**

*Pour faire honneur , &c.*

**L E M A R I E.**

*Mais que Claudene à son époux  
Ne donne point de fruit précocè.*

*Pour faire honneur , &c.*

**L E C H O E U R.**

*Pour faire honneur , &c.*

**L O L I V E.**

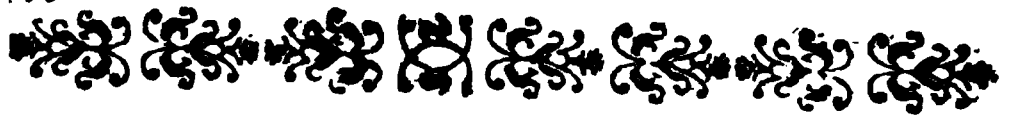
*Du premier enfant de chez nous  
Margot ne fut que trois mois grosse.*

*Pour faire honneur , &c.*

**Tous les Acteurs & Actrices sortent du  
Theâtre en dansant & en chantant.**

*Pour faire honneur , &c.*

**LES EAUX**  
**DE**  
**BOURBON,**  
*COMEDIE.*



## ACTEURS.

LE BARON de Saint Aubin.

M. GROGNET, Médecin.

M<sup>c</sup>. GUIMAUVIN, veuve d'Apotiquaire.

LA PRÉSIDENTE.

LE CHEVALIER de la Bressandière.

LA MARQUISE de Fourbanville.

BABET, fille de M. Grognet.

BLAISE, payfan de Bourbon.

VALERE, fils du Baron de S. Aubin.

LA ROCHE, valet de chambre de Valere.

JASMIN, petit laquais.

Plusieurs Musiciens & Danseurs.

*La Scene est à Bourbon lez-Bains.*

**L E S**

# LES EAUX

## DE

# BOURBON,

### COMEDIE.

---

## SCENE PREMIERE.

*BLAISE* seul.

**B**LSANGVENNE il faut avouer que je fis un grand fou de me mêler des affaires d'un homme aussi fou que ce vieux Monsieur le Baron de S. Aubin qui loge chez nous. Il vient ici prendre des yaux pour se rétablir le foye, & il y deviant estropié par la cervelle ; les Médecins le guarissent d'une façon , & les femmes le rendent malade

*Tome III.*

O o

d'une autre. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est amoureux de trevoutes, mais il n'y en aura pas une qui devienne amoureuse de ly. Le velz qui viant ici. Queu peste de figure !

---

## S C E N E II.

*LE BARON, BLAISE.*

LE BARON.

**M**E voilà quitte de mes petites fonctions de la matinée ; j'ai bû mes eaux, pris mon boüillon, rendu mon remede, & mangé ma petite soupe, je me sens gai comme un pinçon. Hé bien, mon pauvre Blaise, as-tu songé...

... B L A I S E.

Oüi, Monsieur : mais, ne vous en déplaîse, vous n'y songez pas, vous. Courir les rues dans l'équipage où vous vela ?

LE BARON.

Pourquoi non ? C'est ici un pays de liberté où l'on vit sans façon & sans contrainte. Ah l'aimable séjour ! On donne une partie du temps au soin de sa santé, & le reste au plaisir & à la galanterie. Les malades se divertissent mieux à Bourbon, que les gens bien sains ne font ailleurs. Oh que j'ai été bien conseillé de venir aux Eaux cette année !



BLAISE.

Où di là, il y a bonne compagnie, n'est-il pas vrai ?

LE BARON.

Tous gens d'esprit, de goût, de plaisir, de bonne chère. Cette Présidente, par exemple, à soixante-dix ans, quelle humeur de femme !

BLAISE.

C'est une gaillarde, oui.

LE BARON.

Et ce Chevalier qui est si beau joueur, & qui me gagne tous les jours mon argent, l'agréable homme !

BLAISE.

Où di là, il aime itou bien ce pays-ci, stilà, il vient aux yeux deux fois l'année, & l'an ne sçait pour queu maladie. Morgué s'il a la goutte, ce n'est pas au bout des doigts, je vous en avertis.

LE BARON.

C'est encore un bon original que ce vieux Intendant qui amène ici la femme pour avoir des enfans.

BLAISE.

Elle n'en aura point de ce voyage-ci, c'est moi qui vous le dis.

LE BARON.

Elle n'en aura point, comment sçais-tu cela ?

BLAISE.

Bon, tatigué, est-ce que je n'avons pas l'ex-

O o ij

## 436 *LES EAUX DE BOURBON,*

périence ? Tenez , Monsieur , quand des maris amènent ici leurs femmes pour ça , les yeux n'y font rien : quand les femmes venent toutes seules , les yeux operont que c'est des merveilles.

**LE BARON.**

Elles sont admirables ; & depuis que j'en prens , je me sens le corps & l'esprit tout rajeunis.

**BLAISE.**

C'est ce que je disois tout seul tout à l'heure ; vous devenez aussi fou qu'un jeune homme.

**LE BARON.**

Quand on veut plaire à une jeune fille , il faut avoir des manieres jeunes , mon enfant.

**BLAISE.**

Vous voulez plaire à une jeune fille , Monsieur ?

**LE BARON.**

Et je lui plairai , je t'en répons. Je ne m'y prens pas mal , & les petits régals que je lui donne...

**BLAISE.**

Quoi , c'est pour ça que vous faites tant de sottises ?

**LE BARON.**

Comment des sottises ? ce maraud-là...

**BLAISE.**

Dame, accoutez , je vous demande pardon , je sommes francs en ce pays-ci. Mais qui est cette jeune fille , s'il vous plaît ? Je connoissons tout le

monde , & je vous dirai bian si elle fera assez ridicule.

LE BARON.

Pour m'aimer , n'est-ce pas ?

B LA I S E.

Oüi , Monsieur.

LE BARON.

Ce ne sont pas là tes affaires. M'as-tu amené ces Flûtes , ces Musiciens...

B LA I S E.

Ils attendont votre commodité tout ici proche.

LE BARON.

Fais-les venir , & apporte-moi une chaise. Je suis si foible , que j'ai toutes les peines du monde à me tenir sur mes jambes.

B LA I S E.

Tâtigué que vela des manieres bian jeunes.

## SCENE III.

LE BARON seul.

**V**Oici la maison de mon Medecin , Monsieur Grognet , les fenêtrés de l'aimable Babez Grognet sa fille donnent sur cette place-ci justement , je vais me mettre tout vis-à-vis , afin qu'elle me voye. Ah , qu'elle va être aise d'enten-

438 *LES EAUX DE BOURBON;*

dre de la musique faite exprès pour elle ! Voilà comme on les attrape. Oh , pour cela je sçai bien faire l'amour , c'est grand dommage que je vieillisse , je suis un joli homme.

---

S C E N E IV.

*LE BARON, BLAISE,*  
des Musiciens , &c.

B L A I S E.

**T**enez , Monsieur , vela une chaise pour vos jambes , & de la Musique pour vos oreilles. Je fais tout ce que vous me dites , comme vous voyez.

*LE BARON s'assied à un  
des bouts du Théâtre.*

Allons , enfans ; ce trio de Flûtes , & cet air Italien seulement. Nous verrons tantôt la petite Mascarade que je vous ai commandée pour le bal de ce soir.

B L A I S E.

Un bal aux yeux ! Morgué que je varrons danser de fluxions & de rhumatismes !

*Le Baron s'endort dans le fauteuil pendant  
le Concert.*



## A I R I T A L I E N.

**Q**ue giòva  
 Tra l'aquâ  
 Cercar la sanita ,  
 Quando il Clor  
 Del fuoco d'amore  
 S'estrugge ê s'avampa.

O Belta Cara Belta  
 Deh per pietà  
 Sanate me.

Un Ciglio Vivace  
 Mi tolze  
 La pacé  
 Et con strali sevir  
 Ardenti ,  
 Punginti,  
 Il clor mi feri.

O Belta Cara Belta  
 Deh per pietà  
 Sanate me.

SCÈNE V.

LE BARON, M. GROGNET,  
BLAISE, les Musiciens.

M. GROGNET.

**C**est une chose étrange que la manie de ce pays-ci ! Toujours des flûtes , des haut-bois , des violons , de la musique , cela me fera renoncer à la Médecine. Le grand plaisir d'avoir des malades qui ne font rien moins que leur métier , & qui ne songent qu'à se divertir !

BLAISE.

Le Médecin Grognet n'aime pas la joye.

M. GROGNET.

Est-ce toi , gros coquin , qui m'amene ici ces canailles-là faire leur charivari ? Qui est le sot qui les paye ?

BLAISE.

C'est Monsieur que vela qui vient dormir en musique , pour plaire à une jeune fille : ne seroit-ce pas la vôtre ?

M. GROGNET.

C'est Monsieur le Baron de Saint Aubin , je pense ?

LE BARON *s'éveillant.*

Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? Ils ont déjà fini ?

M. GROGNET.

Hé, à quoi songez vous donc , Monsieur le Baron ? Puisque vous avez envie de dormir , vous seriez mieux dans votre lit que dans la rue.

LE BARON.

Dans mon lit , Monsieur Grognet ? Quand on donne un petit régal de Musique à quelque belle, la règle est qu'on soit sous les fenêtres.

BLAISE.

Où : mais la règle n'est pas qu'on y dorme.

M. GROGNET.

Vous avez de l'émotion.

LE BARON.

Le moyen de n'en pas avoir , je suis tout feu , Monsieur Grognet.

M. GROGNET.

Entrez chez moi pour vous reposer.

LE BARON.

Très-volontiers , j'ai mes raisons pour m'y trouver mieux qu'en lieu du monde.

BLAISE.

C'est à Babet Grognet qu'il en veut , je gage.

LE BARON.

Allez , enfans voilà qui est bien ; tantôt su

## 442 *LES EAUX DE BOURBON;*

le soir ne manquez pas de venir aux Fontaines ;  
& que la Mascarade soit jolie , nous y danserons ,  
nous y danserons.

---

### SCENE VI.

*M. GROGNET, LE BARON.*

M. GROGNET.

**V**ous prenez trop sur vous, Monsieur le Baron, & vous me débauchez tous mes malades , vous n'y songez pas, au moins. Leur donner le bal ! Vous m'en ferez crever plus de la moitié.

LE BARON.

La joie & le plaisir ne font jamais de mal ;  
Monsieur Grognet ; demandez à Madame la Présidente que voilà , c'est bien la femme la plus enjouée que je connoisse.



## SCENE VII.

*LA PRESIDENTE ; M. GROGNET ;  
LE BARON, BLAISE.*

*LA PRESIDENTE.*

**O**H , cela est bien changé , mon pauvre Monsieur le Baron , je n'en puis plus , les eaux me sont mortelles , & l'on m'enterrera ici , je pense.

*M. GROGNET.*

J'ai passé chez vous ce matin sur les dix heures Madame : mais vous n'étiez pas encore éveillée.

*LA PRESIDENTE*

Je venois de me coucher , Monsieur Grognet , nous avons joué toute la nuit à la bassette.

*LE BARON.*

Joué toute la nuit , Madame la Présidente !

*LA PRESIDENTE.*

Rien ne me fait tant de bien , Monsieur le Baron. Avez-vous vu ma sœur aînée ; Monsieur Grognet , Madame la Comtesse de la Ratatiniere , qui arriva hier , & qui vient prendre des eaux pour son inflammation de poitrine ?

*M. GROGNET.*

Elle dormoit aussi , Madame ; sans cela j'aurois eu l'honneur...

## 444 LES EAUX DE BOURBON ;

LA PRÉSIDENTE.

Vraiment , je le crois bien , qu'elle dormoit. Cette vieille folle , malade comme elle est , qui s'en-yvra hier de vin de Canarie.

BLAISE.

Tâtigué , que vela de biaux régimes de vie , pour de vieilles malades.

LA PRÉSIDENTE.

On dit que vous donnez le bal aujourd'hui ; Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Oüï , Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Il n'est pas mal-aisé de deviner pour qui la fête se fait ; vous êtes amoureux , petit badin.

LE BARON.

Ç'a toujours été votre foible & le mien , ma chere Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ça , dites-moi donc , Monsieur Grognet ; que faut-il que je fasse pour mes maux de tête , & pour ce rhumatisme ? car je m'en meurs , je vous en avertis.

M. GROGNET.

Je vous l'ai déjà dit , Madame , la diete est une des choses qui contribuera le plus....

LA PRÉSIDENTE.

A propos de diete , nous faisons cette nuit mé-

**Adianox** chez le Chevalier de la Breffandiere ; il vous l'a fait dire , Monsieur le Baron ?

**L E B A R O N .**

Oüi , Madame.

**L A P R E S I D E N T E .**

C'est un joli homme , que ce Chevalier. La tête me fend , Monsieur Grognet , vos Eaux de Bourbon me rendent plus malade que je ne l'étois, quand Je suis arrivée.

**B L A I S E .**

Morgué , la vieille Présidente crévera de débauche, & les yaux de Bourbon en auront le blâme.

**M. G R O G N E T .**

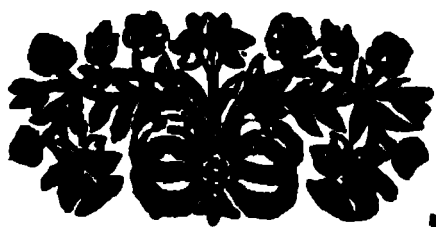
Entrez au logis , Madame , nous y parlerons de votre maladie , & nous prendrons des mesures....

**L A P R E S I D E N T E .**

Donnez-moi donc la main , Monsieur le Baron!

**B L A I S E .**

Pargué le bal de tantôt sera drôle. Vela déjà deux bons Mascarades. Qui est celle-ci , encore ?



SCENE VIII.

LA MARQUISE, JASMIN ;  
BLAISE.

LA MARQUISE *avec une ser-  
vante , & un petit  
laquais portant des  
hardes.*

**A**llez , petit garçon , allez ; vous sçavez bien  
où j'ai coûtume de loger , menez-y cette  
filie.

J A S M I N.

N'est-ce pas là-bas , en tournant du côté gau-  
che ?

L A M A R Q U I S E.

Où , chez la veuve de cet Aporiquaire , là , au-  
près de la Fontaine ; qu'on vous donne les mêmes  
chambres que j'avois l'année passée.

J A S M I N.

Je lui dirai , Madame.



## SCENE IX.

*LA MARQUISE ; BLAISE.*

BLAISE.

**H**E' pargué, c'est encore une buveuse d'yau de  
notre connoissance.

LA MARQUISE.

C'est toi , Blaise ? Hé , bon-jour , mon enfant.

BLAISE *en l'embrassant.*

Votre valet , Madame la Marquise ; hé , comment vous en va ?

LA MARQUISE.

Tu vois , je reviens encore en ce pays-ci.

BLAISE.

J'avons le bonheur de vous y voir tous les ans ;  
c'est une rente : mais ce n'est pas les yaux que vous  
venez prendre cette fois ici , peut-être ?

LA MARQUISE.

Non , mon enfant.

BLAISE.

Tant mieux pour vous. Cet abcès que vous aviais  
à la hanche , est donc refarmé pour le coup ?

LA MARQUISE.

Où , ne parle point de cela , je te prie. Je me  
porte à merveilles.

**B L A I S E.**

'A merveilles ! Bon , j'en fis bian-aïse , & je comprends ce qui vous amene ; c'est queuque mari ou queuque galant que vous venez charcher à Bourbon ? Acoutez , je n'avons quasi que des malingres cette année , & j'ai bian peur que vous ne trouviais pas votre affaire.

**L A M A R Q U I S E.**

Tu me crois donc bien difficile ?

**B L A I S E.**

Oïï. Vous avez la meïne d'une connoisseuse, il vous faut de bonne marchandise , je gage : mais votre hôtesse, Madame Guimauvin, vous aidera à charcher : c'est une habile femme.

**L A M A R Q U I S E.**

Pour une personne de Province , elle a autant d'esprit & de sçavoir vivre....

**B L A I S E.**

Oh , morguëne oïï ; pour ce qui est d'en fait d'en cas de ça , c'est la parole du pays : aussi , elle a fait ses études à Paris , & dans le Faubourg saint Germain , encore. Tâtigué , que n'an dit que c'est une bonne école !

**L A M A R Q U I S E.**

La voilà , je pense.

**B L A I S E.**

Vous pensez bian , c'est elle-même. Jusqu'au revoir. Vous avez queuque affaire ensemble , morgué

gué dépêchez-vous , je vous en prie , j'ai itou queu-  
que chose à lui dire.

---

## S C E N E X.

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN, LA MARQUISE.*

*M<sup>e</sup> GUIMAUVIN.*

**J**E ne me trompe point , c'est Madame la Mar-  
quise de Fourbanville.

*L A M A R Q U I S E.*

C'est moi-même , Madame Guimauvin : que j'ai  
de joye de te revoir , & de t'embrasser !

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.*

Vous arrivé , apparamment ?

*L A M A R Q U I S E.*

Je descens de carrosse , & je viens d'envoyer mes  
hardes chez toi.

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.*

Que vous vous portez bien à présent ! C'est plus  
par habitude que par nécessité , que vous venez à  
Bourbon , n'est-ce pas ?

*L A M A R Q U I S E.*

J'y viens , j'y viens faire comme beaucoup d'au-  
tres , changer de plaisir & d'occupation ; respirer un  
autre air que celui de Paris , faire quelque nouvelle  
connoissance pour passer l'hyver agréablement ; &

## 450 LES EAUX DE BOURBON;

que sçait-on ce qui peut arriver ? Avec un peu d'esprit , quelque agrément , des manières tendres, engageantes....

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Je vous entens : c'est une dupe que vous venez chasser en ce pays-ci : il s'y en rencontre quelquefois de bonnes ; & si vous étiez arrivée trois jours plutôt , seulement , il y avoit un vieux gouteux de quinze mille livres de rente , dont on auroit tâché de vous mettre en possession : c'est un Gentilhomme de Quimpercorentin , Seigneur Banneret de Kergrohinizouarne , qui vous auroit fort accommodée.

L A M A R Q U I S E.

Je serois partie plutôt de Paris , sans une partie de lansquenet qui a duré huit jours plus que nous ne pensions.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Une partie de lansquenet qui dure huit jours !

L A M A R Q U I S E.

Où , mon enfant , Un petit Chevalier de la rue Saint Denis , & un jeune orphelin de la huitième des Enquêtes , se sont adonnés chez moi pour se mettre dans le monde.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

C'est une des belles portes par où l'on y puisse entrer , Madame , à ce que j'ai oui dire.



## L A M A R Q U I S E.

Nous avons été près de trois semaines à leur gagner cinq ou six cens mauvaises pistoles qu'ils avoient. Tant que leur argent a duré , il auroit été de mauvaise grace de ne leur pas tenir compagnie.

M<sup>e</sup> G U I M A U V I N.

Que vous êtes complaisante , Madame ! pourquoi ne les pas expédier plus vîte ? J'ai vû le temps qu'une bagatelle comme celle-là , n'auroit pas tenu vingt-quatre heures.

## L A M A R Q U I S E.

Tout déperit à Paris , ma chere enfant , nous n'avons presque plus de beaux joüeurs ; les meilleurs , même , sont en Province ; à Turin , à Lyon à Chamberi. Depuis la paix de Savoye , nous avons, de gros détachemens sur la route.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Il y a ici , depuis quelque temps , aussi un Chevalier de votre connoissance , & qui fait vraiment bonne figure.

## L A M A R Q U I S E.

Qui , donc ?

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Hé , là , celui qui faisoit l'Abbé l'année passée.

## L A M A R Q U I S E.

Ah ! vraiment oui , je le connois ; c'est son département , que les Eaux de Bourbon , il en rend quelque chose à la bourse commune ; il y a deux

452 *LES EAUX DE BOURBON ;*

ans qu'il y étoit encore en Officier Suisse.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Je m'en souviens , vous avez raison ; il faisoit Phydrique , si je ne me trompe.

L A M A R Q U I S E.

Justement , c'est lui-même.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

J'ai aussi quelque idée de l'avoir vû faire le Marchand de bœufs dans le coche d'Auxerre.

L A M A R Q U I S E.

Cela n'est pas impossible. Et sur quel prétexte vient-il aux Eaux cette année ? Quel nom s'est-il donné ?

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

On l'appelle Monsieur le Chevalier de la Bressandiere : il est ici pour une jambe qu'il a eu cassée en Catalogne, par un parti de Miquelets , à ce qu'il dit , à la descente d'une montagne , mais....

L A M A R Q U I S E.

Il ne ment que dans les circonstances. La jambe cassée n'est pas un conte : mais ce fut à Paris, dans la rue de l'Université , par un parti de laquais , à la descente d'une fenêtre , par où les maîtres l'avoient prié de sortir. Il est un peu sujet aux aventures d'éclat, c'est un de ces fripons de distinction...

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Le voilà , Madame.

L A M A R Q U I S E.

Oùi , je le reconnois , c'est lui-même.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

**M** Adame la Marquise de Fourbanville encore à Bourbon cette année !

LA MARQUISE.

J'y trouve Monsieur l'Abbé Trafiquet changé en Chevalier de la Bressandiere !

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Vous venez souvent ici l'un & l'autre : mais ce ne sont pas les mêmes raisons qui vous y amènent.

LA MARQUISE.

La fortune y conduit les uns , & l'amour y attire les autres.

LE CHEVALIER.

Pour moi , malheureusement une vraie blessure....

LA MARQUISE.

Ces canailles-là vous maltraiteront bien.

LE CHEVALIER.

La guerre est vive en Catalogne ; j'étois poursuivi , je me trouvais sur une éminence.

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Au premier étage , peut-être ?

## 454 LES EAUX DE BOURBON.

LE CHEVALIER.

Oui, justement, de la hauteur d'un premier étage.... Je franchis le péril avec intrépidité, je tombai dans une embuscade....

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Quelque troupe de laquais qui vous guettoit, apparemment ?

LE CHEVALIER.

Non, de Miquelets, Madame, de Miquelets en Catalogne, que diable ?

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Je confonds, Monsieur, je vous demande pardon ; c'est que Madame la Marquise me contoit dans le moment une aventure de la rue de l'Université ; à peu près....

LE CHEVALIER.

De la rue de l'Université ! Ah ! vous tirez sur vos amis, cela n'est pas bien, Madame la Marquise ; & l'on pourroit par représailles....

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas, elle est discrète.

LE CHEVALIER.

Elle est discrète ? J'en suis bien-aise. Il n'y a donc pas d'inconvenient à lui dire que Madame votre mere est la Bouquetiere de la pointe saint Eustache.

LA MARQUISE.

Que vous êtes badin, Chevalier !

# COMEDIE:

455

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Ce sont des choses que vous me permettrez ,  
Monsieur....

L E C H E V A L I E R.

Ne vous a-t'elle jamais parlé de Monsieur son  
frere la jambe de bois , ce fameux ouvrier d'hui-  
eres ?

L A M A R Q U I S E.

Vous êtes un petit ridicule ; je me fâcherai , à la  
fin.

L E C H E V A L I E R.

C'est encore un joli petit Seigneur , que Mon-  
sieur votre cousin le valet de chambre , Madame la  
Marquise.

L A M A R Q U I S E.

Oh ! finissez donc , je vous prie.

L E C H E V A L I E R.

Ne vous chagrinez pas , elle est discrete.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Ce Chevalier-là est dangereux , croyez-moi ,  
Madame ; passez-lui sa jambe de Catalogne , &  
qu'il laisse en repos votre famille. Il me paroît que  
vous avez ici tous deux interêt d'être bien ensem-  
ble.

L A M A R Q U I S E.

Ce petit étourdi-là prend si mal les choses , & il  
est si piquant....

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Laissons cela , parlons d'autre chose. Vous avez

## 456 LES EAUX DE BOURBON ;

ici vos vûës l'un & l'autre : au lieu de vous détruire , ne pourriez-vous point travailler ensemble à frais communs pour .....

L A M A R Q U I S E .

J'aurai peut-être une confidence à lui faire...

L E C H E V A L I E R .

J'ai déjà nombre de choses à vous dire, & si nous ériens en lieu de pouvoir....

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N .

*à la Marquise.*

Vous voilà bien embarrassé. Je vous ai fait garder votre appartement , allez-y conduire , Madame , Monsieur le Chevalier ; aussi bien , voici un de mes comperes qui me veut parler ; car depuis le matin l'on m'a dit qu'il me cherche.

L A M A R Q U I S E .

Nous aurons besoin de toi , Madame Guimauvin.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N .

Ne vous inquiétez point , & allez m'attendre



SCENE

SCENE XII.

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN, BLAISE.

BLAISE.

**A**H, ah, ce Monsieur le Chevalier qui en sçait si long, est itou de votre connoissance, ma commiere l'Apoticareffe ? Oh ; morgué ; vos meilleures pratiques ne sont pas celles qui avont affaire des drôgues de la boutique, sur ma parole.

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN,

Si l'on ne faisoit ses petites affaires qu'avec les personnes qui ont vraiment besoin de prendre des Eaux....

BLAISE.

Je ne gagnerions pas de quoi boire de l'yau nous mêmes.

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Il faut bien se prêter un peu à l'humeur & au tempéramment de certains malades.

BLAISE,

Et aux nécessités de ceux qui se portent bien ; n'est-ce pas ? Morgué, que les filles & les femmes qui venont de ce Paris, avont d'esprit, & qu'elles sont futées !

458 *LES EAUX DE BOURBON;*

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

N'est-il pas vrai ?

B L A I S E.

Acoutez , il m'est avis que celles de ce pays-ci commencent à faire de même ; elles se dégourdissent. Il y a notre Mad. me la Baillive , par exemple.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Hé bien , Madame la Baillive ?

B L A I S E.

Elle loge depuis quelque temps chez elle de certains drôles de malades qui ont plus de fantaisie que Monsieur le Bailly , sur ma parole ; il ne leur faut morgué point d'iaux à ceux-là, & la femme le sçait bien , d'ailleurs : mais stanpendant il ne laissent pas d'en boire pour attrapper l'homme.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Madame la Baillive n'est pas sotte.

B L A I S E.

Hé voirement non , c'est le Bailly qui l'est , je sçavons bien ça. Vela encore la fille de Monsieur Grognet qui n'est qu'une morveuse , celle-là.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Babet Grognet , la fille du Médecin ?

B L A I S E.

Oùi , c'est pour elle que je vous cherche : mais morus , au moins.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Non , non , ne crains rien. De quoi s'agit-il à



*B L A I S E.*

Morgué il y a du dégourdissement dans son affaire ; si elle n'étoit pas d'ici encore , n'an la meneroit aux Iaux : mais comme elle est des Iaux , ça est chagrinant , où diable la menerons-je ?

*M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.*

Tu es un fou , tu ne sçais ce que tu dis.

*B L A I S E,*

La voilà elle-même. J'ons tous deux de l'esprit ; voulez-vous que je l'y tirions les vars du nez ?

---

*S C E N E   X I I I.*

*M<sup>e</sup> G U I M A U V I N , B A B E T ;*  
*B L A I S E.*

*B A B E T.*

**A** H ! que je te rencontre à propos , ma chère Madame Guimauvin : je suis accablée de chagrins.

*M<sup>e</sup> G U I M A U V I N.*

Accablée de chagrins , vous ? à moins que ce ne soit l'amour qui vous les donne , je ne vois pas....

*B A B E T.*

Ah ! ma chère Madame ! Guimauvin.

Q q ij

440 *LES EAUX DE BOURBON,*

B L A I S E.

Ah morguenne , oui , c'est le mal d'amour qui la tiant , sur ma parole.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Ne craignez point de vous expliquer , il n'y a rien que nous ne fassions pour vous rendre service.

B L A I S E.

Je vous bouterois pargué dans ma chemise moi , pour vous faire plaisir.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Parlez. Quel est le sujet de vos chagrins ? & que peut-on faire pour y remédier ?

B A B E T.

Mon pere veut me marier , Madame Guimauvin ?

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Il veut vous marier , & cela vous afflige ?

B A B E T.

Si vous sçaviez le mari qu'il me destine , & les engagements où je suis. . . .

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N..

Il veut vous donner un magot , & vous aimez quelque joli homme peut-être ?

B A B E T.

Tu connois ce vieux Baron de saint Aubin , qui est à Bourbon depuis trois semaines , & vous vous souvenez tous deux de ce petit homme qui a été tout le Printemps ici à prendre des eaux ?

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Qui, Valere ? ce jeune Officier de Dragons ?

BLAISE.

Si je nous en souvenons , il logeoit cheux nous ,  
& Monsieur de la Roche son valet de chambre étoit  
l'amoureux de la commere.

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

C'est ce petit homme-là qui vous tient au cœur  
apparemment ? & je vous en ai vû vivement éprise ,  
si je ne me trompe.

BABET.

Il y a plus que tout cela , Madame Guimauvin ,  
je suis sa femme.

BLAISE.

Comment sa femme ? ce ne sont morgué pas là  
des jeux d'enfans au moins.

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Et la Roche ne m'a jamais parlé de cela , est-il  
possible ?

BLAISE.

Mais pargué votre pere a tort de vous vouloir  
marier, ly , puisque vous vous mariez si bian toute  
seule.

BABET.

Juge de l'embarras où je suis , Madame Gui-  
mauvin.

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Si Valere étoit ici encore. . .

462 *LES EAUX DE BOURBON ;*

**B A B E T.**

Il y devroit être , il y a quinze jours que je n'ai reçu de ses nouvelles.

**M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.**

Quinze jours ! être si longtemps sans vous écrire !

**B A B E T.**

Je ne sçai à quoi l'imputer.

**B L A I S E.**

A quoi ? À ce que vous êtes sa femme ; si vous n'étais que sa maîtresse. . . .

---

---

**S C E N E   X I V.**

*L A R O C H E* botté, *B L A I S E* ;  
*B A B E T*, *M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.*

**L A R O C H E** *botté.*

**O** Hé, ohé, ohé. Ah la maudite voiture que la Poste , cela n'est bon que pour les lettres , ouf.

**B L A I S E.**

Oh paffangé vela des nouvelles , c'est Monsieur de la Roche en personne.

**L A R O C H E.**

Votre serviteur , Monsieur Blaise.

**B A B E T.**

C'est toi, la Roche. Hé bien, mon enfant, où est ton maître ? vient-il ? est-il arrivé ? quand le verrai-je ? n'as-tu rien à me dire ?

**L A R O C H E.**

Sa chaise de pōste vient de rompre à demi lieuë d'ici, Madame, il est au desespoir ; il m'a dit de prendre les devans pour...

**B A B E T.**

Tu veux me flatter, mon pauvre la Roche ; il n'a pas tant d'empressement que tu me le dis.

**R A R O C H E.**

Il n'a pas tant d'empressement ! Je me donne au diable si sur la route nous n'avons pas crevé trois chevaux, & près de deux Postillons. La peste, en revenant de l'armée, nous autres amoureux, nous sommes bien plus pressés que quand nous y allons.

**B A B E T.**

Il va trouver en arrivant des chagrins qu'il n'a pas prévû.

**L A R O C H E.**

Comment, des chagrins ! qu'est-ce-à-dire ? Monsieur le Medecin sçauroit-il quelque chose ? Le mariage n'a pas eu l'indiscretion de se déclarer de lui-même, peut-être ? & vous voilà encore d'assez belle taille, à ce qu'il me semble.

**B A B E T.**

Voici mon pere, éloigne-toi, va te débouter,

Qq iiij

464 *LES EAUX DE BOURBON;*

& reviens ici parler à Madame Guimauvin , ou à moi , on a des choses de conséquence à te dire.

L A R O C H E.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

---

---

S C E N E X V.

*M. GROGNET, BABET ;*

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.*

M. GROGNET.

**A** Vec qui étiez-vous donc là , Mademoiselle ma fille ? Vous avez toujours quelque affaire que je ne sçai pas , voilà qui est étrange.

B A B E T.

Je suis avec Madame Guimauvain , mon pere.

M. GROGNET.

Avec Madame Guimauvin , & avec un maître fripon , que je connois pour le valet de chambre de ce petit Officier qui vous muguetoit ce printemps , & que je vous ai défendu de voir.

B A B E T.

Mon pere...

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Il en a quelque air , Monsieur , cela est vrai , vous avez raison : mais il me semble pourtant que ce

n'est pas lui ; l'autre a le nez plus grand & la barbe plus longue.

**M. G R O G N E T.**

La barbe plus longue ! Oh bien , pour éviter les querelles que nous pourrions avoir là dessus , je vous marie dès demain ? je vous en avertis.

**B A B E T.**

Dès demain , mon pere !

**M. G R O G N E T.**

Et de grand matin , même. Monsieur le Baron va vous donner le bal , une vingtaine de mes malades , avec qui nous ferons medianox , signeront le Contrat que je vais faire dresser , & vous serez mariée en sortant de table , en sortant de table.

**B A B E T.**

Quelle extrémité !

**M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.**

Il n'y a rien de mieux concerté. Que Monsieur votre pere prend bien ses mesures.

**M. G R O G N E T.**

Ce Monsieur le Baron de Saint Aubin est un homme riche , sans enfans , qui lui assure la moitié de son bien , & qui n'a pas deux mois à vivre.

**M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.**

Quelle trouvaille ! Une demie douzaine de mari comme cela , seulement , voilà une fortune faite au bout de l'année.

**M. G R O G N E T.**

N'est-il pas vrai ?

**466 LES EAUX DE BOURBON ;**

**M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.**

**Assurément.**

**B A B E T.**

Je suis contente de la mienne, je n'en veux point d'autre , & je me donnerai plutôt la mort que de consentir à ce mariage.

**M. GROGNET.**

Comment , insolente ?

**M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.**

Ne vous emportez pas , Monsieur , & laissez-moi lui parler en particulier , je la réduirai , je vous en répons.

**M. GROGNET.**

Oùï, tu as de l'esprit, tâche de lui faire entendre raison , je te prie.

**M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.**

Je le ferai , je vous assure ; je vous la garantis mariée , moi , vous pouvez compter là-dessus , c'est une affaire faite.

**M. GROGNET.**

Si tu viens à bout de la persuader , je reconnaitrai ce service-là , je te le promets.

**M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.**

Ce n'est point l'intérêt qui me fait agir , Monsieur , &....

**M. GROGNET.**

Tu as chez toi de vieilles drogues gâtées , je les ferai toutes consommer à mes malades, je t'en donne ma parole.



## SCENE XVI.

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN, BABET.*

BABET.

**Q**ue devenir ? Comment faire , Madame Guimauvin ?

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.*

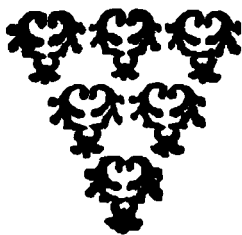
Le bon-homme est pressant , cela est incommode.

BABET.

Conçois-tu rien de plus embarrassant que l'état où je suis ?

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.*

L'arrivée du petit Officier nous tirera d'intrigue. On ne peut se marier en secondes nœces , avant que d'être veuve , une fois , & les maris ne sont pas comme les amans , on ne les prend que les uns après les autres,



S C E N E X V I I .

M<sup>re</sup>. GUIMAUVIN, BABET,  
LA ROCHE.

L A R O C H E.

**M**E voilà débotté , Madame , & en disposition de recevoir vos ordres. Çà , de quoi s'agit-il ? Voyons.

M<sup>re</sup>. G U I M A U V I N .

Il s'agit de faire entendre raison à Monsieur Grognet.

L A R O C H E.

Cela sera difficile : & à propos de quoi , s'il vous plaît , fait-il le ridicule ? & trouve-il mauvais que nous ayons pris une aillance secrete dans sa famille?

B A B E T.

Il ne sçait rien de cette alliance : mais il veut m'en faire prendre une autre.

L A R O C H E.

Quoi ! ce n'est que cela ? Voilà une belle bagatelle !

B A B E T.

Tu traite cela de bagatelle ?

L A R O C H E.

Oùï , Madame , la poligamie est un cas penda-

ble , à la vérité : mais à cela près , elle a son mérite ? Et moi , qui vous parle , moi , dans toutes nos villes de quartier d'hyver , je ne manque jamais de faire quelque alliance , c'est là ma folie.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Oh , cesse de plaisanter , la Roche ; on n'est point dans une situation assez tranquille , pour....

L A R O C H E.

Je me donne au diable si je plaisante, cela est comme je vous le dis. Je suis un garçon fort réglé , moi, j'aime à tenir ménage par tout où je me trouve.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Fort bien. Si le maître & le valet sont de même caractère , vous avez beau jeu , Madame.

L A R O C H E.

Oh diablezot , c'est un petit poli ; que mon maître , un fidele , un pasteur.... Sans la fureur qu'il a pour le vin , le jeu , & les femmes , ce seroit bien le garçon le mieux morigéné....

B A B E T.

Je meurs de peur que mon pere revienne , & qu'il ne le voye encore avec nous.

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Voilà un beau ménagement. Ne faudra-t'il pas bien qu'il sçache vos affaires ?

B A B E T.

Qu'il les sçache du moins , le plus tard qu'il sera possible. Allons chez toi , Madame Guimauvin.

## 270 *LES EAUX DE BOURBON;*

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.*

Très-volontiers. Allons, aussi-bien y a-t'il des gens qui m'y attendent.

*B A B E T.*

Demeure ici , la Roche , pour attendre ton maître ; & si-tôt qu'il sera venu , dis-lui qu'il nous vienne trouver , je te prie.

*L A R O C H E.*

Je n'aurai pas la peine de lui dire deux fois , je vous assure .

---

---

## *S C E N E X V I I I.*

*L A R O C H E* seul.

**V**Oici pourtant une affaire assez délicate ; & si Monsieur mon maître par aventure étoit las de son mariage , comme ce n'est qu'un mariage à la dragone , nous pourrions bien..



## SCENE XIX.

LE BARON, LA ROCHE.

LE BARON.

**J**'Ai promis à Monsieur Grognet... N'est-ce pas là ce pendent de la Roche ?

LA ROCHE.

Voilà Monsieur le Baron , je pense ?

LE BARON.

C'est le valet de chambre de mon coquin de fils, c'est lui-même.

LA ROCHE.

Qu'est-ce que le bon-homme vient faire ici ? Lui auroit-on donné quelque avis de notre mariage ?

LE BARON.

Hé, la Roche, la Roche ?

LA ROCHE.

Comment, c'est vous, Monsieur ? Quelle surprise ! A Bourbon, vous ! qui diantre vous y amenez ?

LE BARON.

Tu ne t'attendois pas de m'y voir , n'est-ce pas ? Mais j'y suis venu pour vivre long-temps , & pour vous faire enrager tous tant que vous êtes , à force de santé.

## 272 LES EAUX DE BOURBON,

L A R O C H E.

Nous faire enrager à force de santé ! Hélas ; Monsieur , vous n'en sçauriez tant avoir qu'on vous en souhaite ; & vous en creveriez , que nous en serions ravis , je vous assure.

L E B A R O N.

Tu es un bon maraud . Et qui te fais venir ici toi ? Que fait ton maître à présent ? Où est-il , dis ?

L A R O C H E.

A présent , Monsieur , il est dans la chaise de poste.

L E B A R O N.

Voilà une plaisante réponse , dans la chaise de poste.

L A R O C H E.

Où , Monsieur ; & si vous en voulez sçavoir davantage , la chaise de poste est dans une orniere : mais j'espere qu'elle en sortira , & qu'ils arriveront bien-tôt ici tous deux de compagnie.

L E B A R O N.

Il vient à Bourbon ?

L A R O C H E.

Où , Monsieur.

L E B A R O N.

Le fâcheux contre-temps ! Ecoute , va dire à ton maître que je suis ici , que je ne l'y veux point voir , entens-tu ?

L A R O C H E.

**L A R O C H E.**

Cela ne l'empêchera pas d'y venir , Monsieur.  
Au contraire , il n'a point d'argent , & nous vous  
trouvons le plus à propos du monde.

**L E B A R O N.**

Oùï , oùï je lui en donnerai , il n'a qu'à s'y  
attendre. Ecoute , s'il s'avise de se renommer  
de moi , ni de dire à personne que je suis son  
pere....

**L A R O C H E.**

Il ne manquera pas si-tôt qu'il sera arrivé ,  
Monsieur..

**L E B A R O N.**

Je ne le veux point voir , te dis-je.

**L A R O C H E.**

Vous le verrez , je vous l'amenerai moi-même.

**L E B A R O N.**

Je le desheriterai si je le vois , & je te ferai  
donner cent coups d'étrivieres à toi si tu me  
l'amenes.

**L A R O C H E.**

Adieu donc , Monsieur , sur ce pied-là je me  
tiens dispensé de la visite.



*S C E N E   X X.*

*L A R O C H E* seul.

**O**uais, que veut dire ceci ? Je n'y comprends rien. Comme on nous traite !

---

---

*S C E N E   X X I.*

*BLAISE , VALERE , LA ROCHE.*

*B L A I S E.*

**T**enez, Monsieur, elle étoit ici tout à l'heure, & vela encore Monsieur de la Roche qui vous dira...

*V A L E R E.*

Que viens-je d'apprendre en arrivant, mon pauvre la Roche ?

*L A R O C H E.*

Vous ne sçavez que la moitié des nouvelles, Monsieur. On veut marier votre femme, cela n'est rien ; votre pere est ici, c'est le diable.

*V A L E R E.*

Mon pere est ici ! l'as-tu vu ?



**LA ROCHE.**

Oùi, vraiment, & nous nous sommes parlé même.

**VALERE.**

Que t'a-t-il dit ?

**LA ROCHE.**

Que vous êtes un coquin, que je suis un pendard, qu'il vous desheriteroit, & qu'il me feroit donner les étrivieres.

**VALERE.**

Il est donc instruit apparemment ?

**LA ROCHE.**

Non, Monsieur, c'est par abondance de cœur ce qu'il en dit, un petit fond d'estime & d'amitié qu'il nous conserve.

**VALERE.**

Que je suis malheureux ! Et la charmante Babet, l'as-tu vûë ? T'a-t-elle expliqué le dessein de son pere ? Sçais-tu...

**LA ROCHE.**

Il veut la marier, c'est tout ce que j'en sçai ; elle est au desespoir.

**BLAISE.**

Je le crois bien. Alle pardroit au change, vous valez mieux au bout de votre petit doigt, que sti que n'an ly veut bailler ne vaut en tout son corps. Vous le varrez tantôt, il loge itou cheux nous, c'est Monsieu le Baron de saint Aubin qu'on l'appelle.

**R r ij**

V A L E R E.

Le Baron de saint Aubin !

B L A I S E.

Vous le connoissez peut-être ?

V A L E R E.

La Roche , mon pauvre la Roche.

L A R O C H E.

Oh , par ma foi en voici bien d'une autre ; je ne m'étonne plus qu'il soit fâché de nous sçavoir ici , il ne veut pas que nous soyons de la nôce.

V A L E R E.

Mon pere se vouloit marier à son âge !

B L A I S E.

Quoi , ce vieux Baron , c'est Monsieur votre pere ?

V A L E R E.

Lui-même.

B L A I S E.

Pallangué votre pere est un vilain marle.

V A L E R E.

Quelles mesures prendre , mon pauvre la Roche ?

L A R O C H E.

Aucunes. Monsieur votre pere ne sçauroit épouser votre femme premierement.

B L A I S E.

Oh parguenne non ; on ne baille point de dispenſe pour ça , il aura biau faire.

V A L E R E.

Mais pour empêcher son mariage , il faudra déclarer le mien.

L A R O C H E.

Sans doute ; & comme la grande affaire est de le déclarer bien à propos , j'en fais la mienne. Mademoiselle Babet vous attend chez Madame Guimauvin , qui est une femme de conseil & d'expédition : allez prendre langue avec elle , & me laissez ici attendre le bon homme de pied ferme.

V A L E R E.

Je ne sçai où demeure Madame Guimauvin.

B L A I S E.

Je m'en vais vous y mener , c'est ma commere.

---

---

## SCENE XXII.

L A R O C H E seul.

**A**H le vieux penard qui vient aux Eaux de Bourbon épouser sa bru : Il n'y auroit, ma foi , qu'à le laisser faire , nous verrions de belles choses ;

SCENE XXIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER,  
LA ROCHE.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

**V**oilà qui est fait, cela se rencontre le mieux du monde.

LE CHEVALIER.

Exécutons de bonne foi les conditions au moins; à moi l'argent comptant, à vous la dupe & ses dépendances.

LA ROCHE.

Voici deux personnes de ma connoissance, quel marché font-ils ensemble?

LE CHEVALIER.

Hé, voilà l'homme dont nous parlions tantôt; Madame, le cousin valet de chambre. Serviteur; Monsieur de la Roche.

LA ROCHE.

Ton valet, Lepine. Bon-jour, ma cousine la Marquise.

LA MARQUISE.

Bon-jour, Monsieur, bon-jour... Ne vous avisez pas au moins de faire connoître ici que...

**LA ROCHE.**

Non , non , je suis bon Prince , je sçai vivre ,  
ma cousine.

**LE CHEVALIER.**

Prends garde aussi , je te prie...

**LA ROCHE.**

Ne te mets point en peine. Je n'ignore pas aussi  
le respect que je te dois devant le monde , pourvu  
que tu le payes.

**LE CHEVALIER.**

Je suis en fonds , nous ferons bien les choses.

**LA ROCHE.**

Cela va donc comme il faut ? Y-a-t-il ici bien  
des dupes d'amour & de jeu cette année.

**LA MARQUISE.**

Il ne s'y en est jamais moins trouvé , je pense.  
Nous sommes tous deux obligez de nous attacher  
à la même personne.

**LA ROCHE.**

Voilà un heureux mortel , il faut qu'il ait bien  
du mérite ce Gentilhomme-là , pour s'attirer ainsi  
une préférence si avantageuse. Hé ! qui est-il , par  
parenthèse ? Ne pourrois-je point aussi de mon  
côté... Quand nous serions trois à travailler sur le  
même sujet , les choses n'en iroient pas plus mal ,  
à ce qu'il me semble.

**LE CHEVALIER.**

C'est un certain vieux Baron de saint Aubin.

## **LES EAUX DE BOURBON;**

**LA ROCHE.**

Monsieur de Saint Aubin ! vous en revenez-là ;  
vous avez donc rompu avec le grand page ?

**LA MARQUISE**

Je ne feignois d'aimer celui-là , que pour animer la passion de l'autre , & pour le déterminer au mariage.

**LA ROCHE.**

Votre dessein a réussi , il va se marier : mais à la vérité ce n'est pas vous que cela regarde.

**LA MARQUISE.**

Il va se marier ?

**LE CHEVALIER.**

A la fille du Medecin , je gage ? Ne vous dis-je pas bien que j'en soupçonnois quelque chose ?

**SCENE**

SCENE XXIV.

BLAISE, LA MARQUISE,  
LA ROCHE, LE CHEVALIER.

BLAISE.

**H**E' vite, hé tôt, dépêchez-vous, on a affaire de vous cheux la commere Guimauvin, Monsieur de la Roche....

LA MARQUISE.

Chez Madame Guimauvin ? quelles liaisons...

LA ROCHE.

C'est un petit conseil que nous allons tenir contre le mariage de Monsieur de saint Aubin, apparemment ; vous y pouvez venir si vous voulez, vous ne serez point suspecte.

LA MARQUISE.

Je prens trop d'intérêt à la chose pour ne pas être du conseil. Allons.



SCENE XXV.

BLAISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**V**oici Monsieur Grognet & le Baron.

BLAISE.

Ils ne s'attendent pas à la pièce que n'an leur va faire.

---

SCENE XXVI.

M. GROGNET, LE BARON,

LE CHEVALIER, BLAISE.

M. GROGNET.

**O**ui, ma fille signera tantôt, je vous en réponds, on s'est chargé de lui faire entendre raison là-dessus.

LE BARON.

Ah! vous voilà, Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien, Messieurs, qu'on vous félicite l'un & l'autre de l'heureuse alliance que vous contractez.



*COMEDIE.* 48

LE BARON.

Comment donc , nous ne venons que de signer  
le Contrat , & vous sçavez déjà la chose ?

BLAISE.

Si n'an la sçait ? Tous les petits enfans du pays  
se préparent à faire charivari à votté nôce. Queu  
sintamare !

---

---

SCENE XXVII.

LE BARON, M. GROGNET,

LE CHEVALIER, BLAISE,

LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE.

**A**H ! les petits dissimulés , qui viennent en-  
semble de signer au Contrat de mariage , &  
qui ne m'en avoient rien dit.

M. GROGNET.

Le secret est éventé , mon gendre ; mais il n'im-  
porte.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes bien content de vous , Monsieur le  
Baron ?

LE BARON.

Je ne me sens pas d'aise , Madame , & le ravif-  
sij

**484 LES EAUX DE BOURBON;**

sement où je suis me fait presque oublier que je suis malade.

**LE CHEVALIER.**

Il faudra pourtant vous ménager, & dans un avenir...

**LE BARON.**

Oùï, vous avez raison, je ne me porte pas bien. Si nous faisons commencer notre mascarade de bonne heure, j'ai un petit somme à faire avant le médiانox.

**BLAISE.**

Hé pargué; vous n'avez qu'à dire; je m'en vas charcher vos violonneux, & avartir tout le monde: ne vous boutez pas en peine.

---

---

**SCENE XXVIII.**

**LA PRESIDENTE, LE BARON;  
LE CHEVALIER, M. GROGNET.**

**LA PRESIDENTE.**

**N**E seriez-vous pas d'avis que nous nous masquassions aussi, pour nous divertir?

**LE BARON.**

Oùï dà, cela n'est pas mal imaginé. Qu'en dites-vous, Monsieur le Chevalier?

## LE CHEVALIER.

Moi ! Je ferai tout ce qu'on voudra : je suis la complaisance même.

M. GROGNET.

Hé, comment nous masquer ?

LE BARON.

Comment ? Vous en Cupidon , par exemple ; Monsieur le Chevalier en Chauve-souris , Madame la Présidente en Satyre , & moi en Bergere.

LE CHEVALIER.

J'ai des Habits pour Madame & pour moi ; laissez-nous faire. Allons , Madame.

## SCENE XXIX.

*M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN , BABET ;*

*M. GROGNET , LE BARON.*

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

**V**ivat, Monsieur, j'ai persuadé ; mon éloquence est triomphante. Voilà Mademoiselle votre fille qui vient de signer le Contrat , je l'ai menée moi-même chez le Notaire.

B A B E T.

Oùï , je me soumets à vos volontés , mon pere ; & je n'ai qu'à vous remercier du choix que vous avez bien voulu faire.

M. G R O G N E T.

Je vous l'avois bien dit , Monsieur le Baron ,  
qu'elle seroit raisonnable.

L E B A R O N.

Je suis le plus heureux mortel..

S C E N E    X X X.

*LE BARON, M. GROGNET,*

*LA PRESIDENTE, BLAISE*

B L A I S E.

**T** Atigué , que j'allons nous divartir , vela toute l'infirmerie de Bourbon que je vous amène : des poumoniques qui jouïent de la flute , des enrhumés qui chantont , & des boiteux qui font la capriole.

L E B A R O N.

C'est la manie du siècle, chacun veut faire ce qui ne lui convient point.

B L A I S E.

Morgué c'est vrai. Vous qui épousez une jeune parsonne , par exemple.... Mais n'an vous corrigera : vous n'y êtes pas encore.

L E B A R O N.

Que veut donc dire ce faquin-là ?

B L A I S E.

Hé morgué , ne vous fâchez pas, vela de la joye.

## SCÈNE DERNIÈRE.

LE BARON, M. GROGNET,

LA ROCHE, LA PRESIDENTE,

VALERE, M<sup>o</sup>. GUIMAUVIN,

BLAISE, BABET.

## MARCHE DE LA MASCARADE.

Tous les Acteurs & les Actrices de la Mascarade chantent en se plaçant.

*Buvons tous rasade de ces eaux,*

*On dit que c'est un remède à tous maux.*

LE BARON.

**V**oilà une petite drôlerie assez bizarre, & cela n'est pas mal trouflé pour la Province.

LA ROCHE *déguisé.*

Oh diable ! fines gens s'en sont mêlez aussi ; & voilà Monsieur votre fils qui a bien voulu lui-même se donner la peine....

M. GROGNET.

Comment, son fils ?

LE BARON.

Ah, pendart que tu es ! Ne t'avois-je pas défendu...

Si iij

L A R O C H E.

Oùï , Monsieur , les visites sérieuses : mais comme tout le monde est bien venu au bal , nous avons pris l'occasion de vous venir rendre nos devoirs en masque.

V A L E R E *étant son masque.*

Je ne puis assez vous témoigner , mon pere , la jaye que me donne le nouvel établissement que vous voulez faire en ce pays-ci , & je vous assure que bien loin de m'opposer...

L E B A R O N.

Je n'ai que faire de votre compliment , ni de votre aveu , Monsieur mon fils , &...

L A R O C H E.

J'ai pourtant oùï dire que si , moi , Monsieur , & je ne crois pas que sans notre permission...

L E B A R O N.

Qu'est-ce à dire ? Je voudrois bien...

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Ils vous la donneront , ne vous fâchez point. Tenez , Monsieur , ne serez-vous pas ravi d'avoir une belle-mere aussi aimable que cette charmante personne ?

V A L E R E.

Ma belle-mere, elle ? Tu rêves ! Madame Guimauvin : cela ne se peut pas. c'est ma femme.

LE BARON & M. GROGNET.

Sa femme !

B L A I S E.

Vous ne sçaviez pas stilà; il y a plus de six mois que l'affaire est faite.

M. G R O G N E T.

Qu'est-ce que cela signifie ?

M<sup>e</sup>. G U I M A U V I N.

Ils n'étoient mariés que sous seing privé, je pense : mais le Contrat que vous venez de faire, ratifie la chose.

L E B A R O N.

Comment donc, le Contrat que nous venons de faire ?

L A R O C H E.

Oùi, Monsieur, ils l'ont signé aussi, c'est une chose réglée.

M. G R O G N E T.

Mais, c'est à Guillaume Evariste de saint Aubin que j'ai marié ma fille, moi.

L A R O C H E.

Hé bien, justement voilà l'affaire, le pere & le fils portent le même nom, & nous profitons de la ressemblance.

L E B A R O N.

Oùi... mais je ne prétens pas, moi..

B L A I S E.

Morgué, ly a du mal-entendu la-dedans : vous prétendiez seigner comme mari, & ils prétendent que vous avez seigné comme pere.

L E B A R O N.

Oh, je leur ferai bien voir...

## 290 LES EAUX DE BOURBON;

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Vous perdrez votre procès, Monsieur, ils ont six mois d'avance.

LE BARON.

Ah! je crève, j'enrage; & voilà de quoi déranger tout le bien que les Eaux de Bourbon m'auroient pu faire.

BLAISE.

Jusqu'au revoir. Allez vous coucher, Monsieur le Baron, vous avez un petit somme à faire.

BABET.

C'est avec la dernière confusion, mon pere...

M. GROGNET.

Les choses ont mieux tourné que tu ne méritais; va, je te pardonne.

VALERE.

Et moi, Monsieur, puis-je espérer aussi?

M. GROGNET.

Vous avez pris la place de votre pere, faites pour lui les honneurs de la Mascarade & de la nœce.

M<sup>e</sup>. GUIMAUVIN.

Il les fera mieux que personne.

BLAISE.

Allons, Messieurs des Yaux de Bourbon, vive la joye, ce que n'an se baille de plaisir dans la vie fait morgué plus de bian que toutes les yaux du monde.





## D I V E R T I S S E M E N T.

Une des Actrices du Divertissement s'avance  
au bord du Théâtre, avec trois Flûtes,  
& chante l'Air suivant.

*O N trouve dans cette fontaine  
La source de la santé.  
Et son eau guérit sans peine  
Le mal dont on est tourmenté ;  
Elle ramene  
La jeunesse & la beauté.*

Un Pantalon prend la place de l'Actrice, & chante :

*Heureux malades de Bourbon,  
Chantez, dansez, bannissez la tristesse :  
Contre la maladie est-il rien de si bon  
Qu'une prise d'allégresse ?*

## E N T R E E

D'une petite Pantalonne, & de deux petits  
Apotiquaire.

Une Actrice du Divertissement, avec une robe  
rouge de Médecin, une bouteille à la main.

*De par la Faculté je viens défendre l'eau ;*

## 492 LES EAUX DE BOURBON;

*Contre le mal qui vous possède  
Je vous apporte pour remède  
Un petit doigt de vin nouveau.  
L'eau n'est qu'une liqueur ingrate  
Qui mène tout droit au tombeau;  
Les meilleurs juleps d'Hypocrate  
Sont ceux qu'on prend dans le tonneau.*

### *E N T R E E*

*D'un Officier avec des bequilles, d'un ma-  
lade dans une chaise, & d'un cul-de-jatte.*

*Medecin, fermez boutique  
Si l'on nous permet le vin;  
Ce jus divin  
Fait rire un mélancolique,  
Et danser un paralytique.  
Medecin, fermez &c.*

### *I. E N T R E E*

*D'un Flamand & d'une Flamande.*

*Un Pantalon & un Polichinelle chantent.*

*Quel bien devez-vous attendre  
De la rhubarbe & du sené ?  
On veut vous surprendre  
Quand on fait prendre  
Un tel récipé.*

*Un bon lavement  
Est toujours un tourment  
Qui nous fait pousser bien des cris;*

*Qu'il faut rendre quand on l'a pris.  
 Que le remede est précieux,  
 Qui plaît au goût ainsi qu'aux yeux !  
 De là , je conclus que le vin  
 Malgré Galien est le vrai Médecin.*

# *II. ENTRE E*

*Du Flamand & de la Flamande.*

*Le Pantalon chante.*

*Tous les buveurs d'eau de Bourbon  
 N'ont pas besoin d'Apoticaire ;  
 Ces eaux sont dans l'occasion  
 Un prétexte fort salutaire,  
 Tous les buveurs , &c.*

*Un joüeur Normand ou Gascon  
 Y fait toujours bien son affaire.  
 Tous les buveurs , &c.*

*Près du beau sexe un vieux barbon  
 N'y fait que de l'eau toute claire.  
 Tous les buveurs , &c.*

*Sans s'attirer mauvais renom  
 Plus d'une fille y devient mere.  
 Tous les buveurs , &c.*

*Il s'y fait maint petit poupon ,  
 Qui bien souvent a plus d'un pere.  
 Tous les buveurs , &c.*

*F I N.*



**PROLOGUE**

**ET**

**DIVERTISSEMENTS**

**NOUVEAUX**

**POUR CIRCE,**

*TRAGÉDIE EN MACHINES.*



# AU ROY.

**A**GE Roi, que forma la main du  
 Tout-puissant  
 Pour être des Rois le modele,  
 Tu te vis Roi presque en naissant,  
 plus long cours d'un Regne florissant  
 Que benit ton peuple fidele,  
 Ta gloire ira toujours croissant.  
 Ainsi l'a résolu la Sagesse éternelle,  
 Afin qu'aux Souverains tu puisses seul marquer  
 Les vertus qu'en tout âge il leur faut pratiquer.  
 Dans le cœur des M. itres du monde  
 Dieu met de ces vertus la semence feconde,  
 Il les en remplit tous : mais ce précieux bien  
 Ne germe pas en tous, comme il fit dans le tien.  
 C'est Toi qu'il faut que chacun d'eux con-  
 temple :  
 Que chacun d'eux cherche à te ressembler.  
 Pour suivre en tout un si parfait exemple  
 Que de vertus il faudra rassembler !  
 De tes bontés, de ta sagesse.  
 Tome III. T t

*Aux plus lointaines Regions  
 Que le bruit s'étende sans cesse  
 Pour le bonheur des Nations.  
 Chez les Peuples les plus sauvages  
 Le recit de tes actions  
 Rend leurs Princes prudens & sages.  
 Par toi de l'Eternel ils connoissent le nom,  
 Et reverent en toi, charmés de ton renom,  
 Le plus parfait de ses ouvrages.  
 Pour moi qu'au rang de tes moindres Sujets  
 Les ordres du Ciel ont fait naître,  
 J'adore ses sages Decrets,  
 Et me tiens plus heureux, que d'être  
 Un de ces Princes aveuglés  
 Que contre toi l'envie a rassemblés.  
 Ils noircissent leurs noms d'une honte éternelle.  
 En faisant contre toi des efforts superflus:  
 Et je m'assure une gloire immortelle,  
 Quand je rends dans mes vers hommage à tes  
 vertus.  
 Dans ce noble projet si mon Maître m'avouë,  
 Que de hauts faits, ô ma Muse, à chanter  
 Ils n'ont pas besoin qu'on les louë,  
 Tu n'auras qu'à les réciter.  
 Quand tu peindras de sa jeunesse  
 Les moins remarquables momens,  
 On trouvera dans ses amusemens  
 Des présages de sa sagesse.  
 Puis, quand formé par de sçavantes mains,  
 Il prend les rênes de l'Empire,*



Sans rien exagérer, Muse, tu n'as qu'à dire  
Comment dès lors le plus grand des humains,  
Avec quelle noblesse on le vit se conduire,  
Quand lui-même il dictoit ses ordres souverains  
À ses Ministres assez vains  
Pour présumer encor qu'ils avoient à l'instruire.  
Peins-les saisis d'étonnement,  
Et déjà pénétrés des hautes destinées  
De ce jeune Heros, sur qui dans un moment  
Le Ciel versoit abondamment  
Des lumières, chez eux le fruit de tant d'années;  
Pleins de respect & de ravissement  
Ils se payoient avidement  
Des leçons qu'ils avoient données.  
Aussi bien-tôt de l'univers  
Sur un regne naissant sous ces heureux auspices  
Déjà tous les yeux sont ouverts,  
Et ces favorables prémices  
Font attendre en tous lieux mille succès divers.  
Muse, il est temps, peins-nous ce Prince redoutable,  
Vengeurs de ses droits usurpez,  
Quoique vainqueur, Juge équitable,  
Rendant aux ennemis de ses armes frapper  
Une paix à jamais durable,  
Si le Batave ingrat n'avoit pas mérité  
De ressentir le poids de son bras irrité.  
Sa bonté toutefois suspendit sa colère:  
Par l'exemple du Ciel instruit à pardonner,  
Il craint de se venger, il consulte, il diffère.

Teij

*Et se plaît même à leur donner  
Tous les moyens de détourner  
Les châtimens qu'il est forcé de faire.  
Il cède enfin à la nécessité  
De punir leur témérité.  
Il part, chez eux tout fuit, tout s'épouvante,  
Tout cède à ses efforts; leur orgueil se confond  
Le châtiment est aussi prompt  
Que la justice parut lente :  
Mais content de les voir soumis ,  
Il résiste au plaisir de pouvoir vaincre encore,  
Et sa clémence qu'on implore  
Les lui fait recevoir au rang de ses amis.  
Il triomphe ainsi de lui-même ,  
Et vient au sein de ses Etats  
Remplir avec un soin extrême  
Les plus parfaits devoirs des Potentats.  
Chéris de ses Sujets, qui sentent qu'il les aime,  
Il leur choisit de dignes Magistrats ,  
Elevé la vertu , protège l'innocence ,  
Punit le crime avec sévérité,  
Des Princes qu'on opprime entreprend la défense.  
Des loix maintient l'autorité.  
Aimé, craint en tous lieux, en tous lieux respecté ,  
Dans une sainte confiance  
Il goûte avec tranquillité  
Les biens que Dieu par sa bonté  
Sur ses Peuples heureux répand en abondance;*

*Et tâche par sa piété  
D'en marquer sa reconnoissance.  
Un monstre , l'ennemi des saintes vérités  
Que tant de Rois en vain tâcherent de réduire;  
Exhaloit un venin , dont souvent infectez  
Des grands même de son empire  
Contre Dieu s'étoient révoltez;  
Il entreprend de le détruire ,  
Il l'attaque , il l'abat à coups précipitez ,  
Et par les mains de Dieu ces coups semblent  
porter :  
Il est vainqueur , le monstre expire.  
Muse , arrête , & laisse en ce lieu  
Chanter , même aux dieux de la fable  
Un Roi par ses vertus plus qu'eux recomman-  
dable ,  
Et selon le cœur du vrai Dieu.*



## ACTEURS

du Prologue.

MARS.

LA FORTUNE.

LA GLOIRE.

LA RENOMMÉE.

Troupes de peuples différens.



## DECORATION

du Prologue.

*LE Théâtre représente un Temple élevé par la Vertu à la gloire du Roi: l'ordre est Ionique, les Colonnes sont de marbre blanc, les bases, les chapiteaux, les ornemens des frises & des corniches sont d'or, aussi bien que les bas-reliefs dont sont enrichis des pieds d'estaux, entre les Colonnes sont plusieurs Statues de même métal, au milieu desquelles est celle du Roi, ayant à ses côtés la Victoire & la Gloire. Mars descend dans ce Temple du plus haut des nuës, au bruit des Tymbales & des Trompettes; son Char est orné de tout ce qui convient au Dieu de la Guerre, il trouve la Fortune arrivée dans le Temple avant lui. Ils commencent ensemble le Prologue.*

# PROLOGUE DE CIRCE,

*TRAGÉDIE EN MACHINES.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

*MARS, LA FORTUNE.*

M A R S.

Vois la Fortune dans ces lieux ?

En vous voyant ici ma surprise est  
extrême,

Dans un Temple à l'honneur du Fa-  
vori des Dieux,

Elevé par la Vertu même.

Avec elle aujourd'hui d'accord,

A ce Héros venez-vous rendre hommage ?

Où tenter quelque vain effort  
Pour détruire un si bel ouvrage ?

L A F O R T U N E.

J'en ai jetté les fondemens ,  
Et le Dieu Mars pourroit en rendre témoignage.

M A R S.

Vous n'avez pas seule tout l'avantage  
De ces heureux commencemens.

L A F O R T U N E.

De ce Héros les premières années  
Ont eu besoin de mes attachemens ;  
C'est moi qui préparai ces belles destinées ,  
Qui de toute sa vie ont marqué les momens :  
La Victoire , la Gloire à son Char enchaînées ,  
Ont été les témoins des mes empressemens ,  
Et pour prix de mes soins , pour tout fruit de mon  
zele ,

J'entens publier même à la Troupe immortelle  
Que cet éclat pompeux dont il est revêtu ,  
Il ne le doit qu'à la Vertu.

M A R S.

Ne tentez pas d'empêcher de le croire ,  
Vous y feriez des efforts superflus :  
Les hommes & les Dieux pour ce Roi plein de  
gloire

Sont également prévenus ,  
Et l'avenir un jour le doit être encor plus ,  
Pour tout autre mortel les Destins immuables ;  
Sont

Sont pour lui seul sujets aux changemens.  
Les plus tristes événemens  
De vos coups les plus redoutables ,  
Par les sages arrangemens  
De ses vertus incomparables ,  
Changent de face en peu de temps ,  
Et par des retours éclatans  
Servent à sa grandeur , & lui sont favorables.

**LA FORTUNE.**

Oùï , de ses envieux à lui nuire impuissans ,  
Dont depuis si long-temps une foule importune  
Sur mes Autels fait fumer tant d'encens ,  
J'ai voulu seconder les efforts menaçans ;  
De mille fois je les favorise une :  
Mais contre ce Héros que leur sert mon appui ?  
Quand ils ont pour eux la Fortune ,  
Tous les autres Dieux sont pour lui.

**MARS.**

A le protéger tous Jupiter nous engage ,  
De ce Dieu tout puissant il est ici l'image.  
Jupiter est maître des Cieux ,  
Et pour rendre LOUIS le Maître de la terre ,  
Jupiter en ses mains contre ses envieux  
Remettra le même tonnerre  
Qui des Titans audacieux  
Termina la sanglante guerre ,  
Et Mars suivra par tout ce Héros glorieux.

## L A F O R T U N E.

Est-ce donc le Dieu de la Thrace  
 Qui parle ainsi du plus grand des Mortels ;  
 Et qui peut-être un jour occupera sa place ?  
 Voyez ces superbes Autels,  
 Où la foule a déjà l'audace  
 De venir rendre à ses vertus  
 Les hommages qui vous sont dûs.

M A R S.

C'est moi qui prétens qu'on le fasse.  
 Au rang des Dieux ce Heros peut monter ;  
 Aux honneurs immortels il a droit de prétendre :  
 Mais content de les mériter ,  
 Il n'a point pour objet de se les faire rendre.  
 Enfin de ces honneurs je ne suis point jaloux ,  
 Et du faite des Cieux nous voyons sans courroux  
 Que les plus grands d'entre les hommes ,  
 Dignes d'être ce que nous sommes ,  
 Partagent les Autels & l'encens avec nous.

## L A F O R T U N E.

La complaisance est grande.

M A R S.

Et n'est pas sans exemples ;  
 Cesar, Auguste ont eu des Temples.

## L A F O R T U N E.

Il est vrai : mais jamais monumens si pompeux ;  
 Jamais Temples si beaux élevés à leur gloire ,  
 De leurs faits les plus glorieux



**A leurs neveux n'ont transmis la mémoire.**

**M A R S.**

Ce Heros est au dessus d'eux.  
De ses hauts faits , qui dans l'Histoire  
Paroîtront un jour fabuleux ,  
Puisqu'en les voyans même on a peine à les croire,  
Il faut que la postérité  
Contre le doute rassurée ,  
Dans ce beau monument d'éternelle durée ,  
Sur le marbre & l'airain lise la vérité.  
D'aucun terme flatteur elle n'est altérée ,  
Voyez , examinez.

**L A E O R T U N E.**

Mon nom n'est point ici ,  
Je vois briller par tout celui de la Sagesse.

**M A R S.**

Tâcher de meriter, Déesse ,  
Que votre nom y soit aussi.  
Dans tous ces ornemens que vous voyez paroître,  
Il est encor des places à remplir ;  
Prenez soin de les embellir  
Des succès que vous ferez naître :  
Mais à la grandeur de L O U I S  
Ainsi que moi la Gloire s'intéresse ,  
Et tous les yeux sont éblouis  
De l'éclat qu'en ces lieux elle répand sans cesse ;  
Elle vient , je la vois.

## S C E N E II.

*MARS, LA FORTUNE,  
LA GLOIRE.*

*LA GLOIRE.*

**P**ourquoi, Dieu des Combats,  
De la Fortune excitez-vous le zele  
En faveur d'un Heros qui n'a pas besoin d'elle,  
Puisque la Gloire & Mars, accompagnent ses pas ?  
Que vagabonde elle aille où le hazard l'appelle,  
Que contre la Sagesse elle ose encor lutter,  
Mars, la Sagesse & moi nous triompherons d'elle.

*LA FORTUNE.*

A triompher de moi vous aurez peu d'honneur.  
Où, je vous livre une victoire aisée,  
Et vous me voyez disposée  
A suivre les conseils du Dieu de la Valeur.

*MARS,*

Suivez-les donc sans inconstance,  
N'exercez plus votre foible puissance  
A vouloir pour un temps suspendre le bonheur  
D'un Heros que le Ciel sur les traces d'Alcide

Veut élever d'un vol rapide  
Au plus haut point de la grandeur.  
Au cours de ses destins vainement on s'oppose ,  
Tôt ou tard ils seront remplis ;  
Et le Ciel protecteur du Monarque des Lis ,  
De l'Empire du monde en sa faveur dispose ,  
Quand vous osez flatter ses ennemis.  
De vos bienfaits que faut-il qu'ils espèrent ?  
C'est leur bonheur, c'est la paix qu'ils diffèrent  
En différant d'être soumis.  
Qu'à nos desirs votre zèle réponde ,  
Que ceux de qui l'espoir sur vos faveurs se fonde ,  
De leurs projets sentent la vanité ,  
Et qu'aux pieds de LOUIS leur orgueil se confonde.  
Son Trône des temps respecté,  
Ne peut être sujet à l'instabilité.  
Par une faveur sans seconde ,  
Dans leurs conseils les Dieux l'ont arrêté.  
Au milieu d'une paix profonde  
Son heureuse postérité  
Dominera la terre & l'onde ;  
Et sa tige en Heros féconde,  
Comme un bel arbre aux bords d'un clair ruis-  
seau planté ,  
De ses rameaux un jour couvrira tout le monde.  
Quel bruit se répand dans les airs ?

LA GLOIRE

C'est la Renommée.

LA FORTUNE.

Où, c'est elle

## SCENE III.

*MARS , LA FORTUNE , LA  
GLOIRE, LA RENOMMÉE.*

LA RENOMMÉE.

**J**E viens des bouts de l'Univers.  
 Publier de LOUIS la grandeur immortelle ;  
 Et rendre compte à cent peuples divers  
 Du haut degré de gloire où la vertu l'appelle.  
 Ce temple à ce Heros par ses soins élevé ,  
 A peine est encore achevé ,  
 Et des plus reculez rivages  
 Déjà les Habitans sur ces bords fortunez ;  
 Par l'ardeur de le voir , de lui plaire entraînez :  
 Viennent lui rendre leurs hommages.  
 De tant d'éclats leurs yeux sont étonnez ,  
 Et leurs cœurs enyvrez de l'heureuse assurance ;  
 Que les Dieux les ont destinez

**A vivre un jour sous sa puissance,**

**L A G L O I R E.**

**Venez vous unir avec eux ,**

**Tranquiles Habitans des rives de la Seine ;**

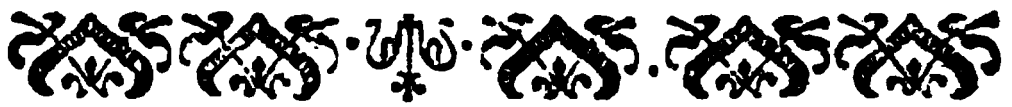
**Par les plus doux concerts , les plus aimables  
jeux ,**

**Les spectacles les plus pompeux**

**Qu'on ait jamais étalez sur la Scene ,**

**Que le reste du monde apprenne**

**Combien dans ces climats les peuples sont heureux.**



# DIVERTISSEMENT DU PROLOGUE.

Les Nations les plus éloignées viennent au  
Temple que la Vertu a fait élever à la gloi-  
re du Roi.

M. S A L L E', Indien , *chante.*

*P*our venir admirer le plus grand Roi de  
monde

*Nous avons traversé les mers.*

*Contre nous vainement les fiers tyrans des airs*

*Ont ému le courroux de l'onde ;*

*Thetis a nommé ce Heros ,*

*Son nom seul a calmé les flots.*

M A R S.

*Unissez-vous avec Mars & la Gloire ,*

*Chantez ce Heros glorieux ,*

*La Vertu lui consacre un temple dans ces lieux*

*Pour éterniser sa mémoire.*

D U O.

*Unissons-nous avec Mars & la Gloire ,*

*Chantons ce Heros glorieux ,*

*Jamais regne plus heureux  
N'aura place dans l'histoire.*

**M A R S.**

*Il faut de ses exploits fameux  
Etre les témoins pour les croire.*

**D U O.**

*Il faut de ses exploits fameux , &c.  
Chantons , unissons-nous , &c.*

**M A R S.**

*Ici toujours dans l'abondance ;  
Parmi les jeux & les plaisirs ,  
Rendez grace au Heros dont l'auguste puissance  
Vous assure d'heureux loisirs.*

**Mlle S A L L E' , Indienne.**

*Pour cet Empire  
Tous les astres aiment à luire.*

*Quel air on respire  
Dans cette charmante Cour !  
Le Dieu brillant qui nous éclaire ,  
Dans le cours de sa carrière  
Répand également le jour :  
Mais de sa plus vive lumière  
Il brille dans ce beau séjour.*

**D U O**

*Chantons ce Heros glorieux.  
Jamais , &c.*

**Fin du divertissement du Prologue.**



DIVERTISSEMENT  
DE CIRCE.

TRAGEDIE EN MACHINES.

DECORATION  
DU PREMIER ACTE.

Elle représente une Plaine où diverses ruines marquent les restes de quelques Palais démolis. Au bout de cette Plaine paroît une Montagne fort haute, elle est fertile dans le bas en plantes & en fleurs bâtardes; c'est en ce lieu que Circé vient ordinairement chercher les herbes dont les sucs servent à ses enchantemens. Pendant qu'elle est occupée à les choisir, trois de ses Nymphes sont surprises par des Satyres qui leur chantent les paroles suivantes.

L. SATYRE.



*Vous êtes faite pour l'amour,  
Et je suis fait pour la bouteille.  
Je vous aimerai tout un jour,  
Et nous passerons l'autre ensemble sous la treille.  
Avec un yvrogne parfait  
On est sûr du secret,*



*Et ses chaines sont éternelles.  
Le vin le rend & fidele & discret ,  
Il oublie en buvant les plaisirs qu'on lui fait ,  
Et les faveurs du même objet  
lui paroissent toujours nouvelles.*

II. SATYRE.

*De la Bergere*

*La plus fiere ,*

*L'Amour est toujours vainqueur.*

*Quand un cœur*

*Long-temps differe*

*Le bonheur.*

*D'un tendre Amant qui sçait plaire ,*

*C'est la peur*

*Qu'il n'en fasse pas mystere.*

*Pour nous qui sçavons nous taire ,*

*D'ordinaire*

*L'on n'a guere*

*De rigueur.*

*De l'Amour en assurance*

*Avec nous on suit les loix ,*

*Nous sommes les dieux des Bois ,*

*Et les Bois sont le séjour du silence.*

D'autres Satyres surviennent encore ; Cir-  
cé arrive , & pour les punir de leur insolence  
elle les fait tous enlever dans les airs de tous  
les côtés du Theatre , ce qui forme un specta-  
cle surprenant & à la vuë & à l'imagination  
même.



## DECORATION DU SECOND ACTE.

Le Théâtre représente un des plus beaux endroits des jardins de Circé ; c'est une Allée de palissades ornée de Statuës de Faunes de marbre blanc : elles portent sur leurs épaules des Consoles qui servent d'entablement , & sur chacune des Consoles il y a des vases de bronze doré , dans lesquels sont des Orangers. Cette Allée se termine à une Terrasse , \* aux deux côtés de laquelle sont des escaliers de marbre blanc qui conduisent à un bâtiment léger , aussi de marbre blanc d'ordre Corinthien. La Terrasse est soutenuë par des Statuës de Faunes , comme celles qui sont aux deux côtés de l'Allée , & du haut tombent plusieurs nappes dans des bassins enrichis de Statuës de bronze doré. C'est - là que Circé attend Glaucus , qu'elle ne connoît que sous le nom du Prince de Thrace , pour tâcher de s'en faire aimer. A peine est-il arrivé , que pour augmenter la beauté de ce magnifique jardin , elle y fait naître des Berceaux soutenus par dix figures de bronze. Glaucus ne répond pas à la tendresse de Circé comme elle le souhaite , & pour avoir le temps de modérer & de cacher son dépit , elle fait chanter le Dialogue suivant.

DIALOGUE.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE seule

**L**ieux charmans, arbres toujours verts,  
 Jardins respectés des hyvers  
 Qu'en ces rochers inaccessibles  
 L'art de Circé fit naître au milieu des déserts,  
 A mes peines soyez sensibles,  
 Et dans vos retraites paisibles  
 Cachez la honte de mes fers.  
 ( Coridon paroît sans être vu de Daphné. )  
 Pour un Amant qu'une autre engage,  
 Un dieu cruel me fait brûler,  
 Est-il un plus sensible outrage ?  
 A mes malheurs rien ne peut s'égal.  
 Ai-je si peu de charmes en partage  
 Qu'ils ne puissent le dégager ?  
 Qu'il m'aime un jour, dût-il après changer  
 Il n'est qu'ingrat, je le voudrois volage  
 Il vient ; cachons-lui mon tourment,  
 Et que du moins il n'ait pas l'avantage  
 De voir tout mon amour dans mon ressentiment.

SCENE II.

*DAPHNE, CORIDON.*

*DAPHNE.*

*Seul en ces lieux, quel dessein vous attire.*

*CORIDON.*

*Je vous y trouve seule aussi,  
Mêmes raisons peuvent nous y conduire.*

*DAPHNE.*

*Je me plais à rêver ici.*

*CORIDON.*

*La solitude  
Est le remède le meilleur  
De l'amoureuse inquiétude.  
Quand l'amour regne dans un cœur,  
On se fait de rêver une douce habitude,  
Et l'on cherche avec soin pour cacher sa langueur,  
La solitude.*

*DAPHNE.*

*Aux cœurs vainement enflammés  
La solitude a de quoi plaire :  
Mais les Amans ne l'aiment guère  
Si-tôt qu'ils sont sûrs d'être aimez.*

*CORIDON.*

*Qu'elle me sera toujours chère !*

D A P H N E'.

*N'êtes-vous pas content de l'objet de vos vœux ?  
Cloris vous fait un sort heureux.*

C O R I D O N.

*Vous seule avez droit de le faire.*

D A P H N E'.

Moi ?

C O R I D O N.

*Vous. N'affectez point une vaine colere ;  
J'ai lu dans vos soupçons jaloux  
Le destin qu'il faut que j'espere.*

*J'abandonne mon cœur aux transports les plus  
doux :*

*Vous me croyez ingrat , & je suis téméraire.  
Vous m'aimez , belle Nymphe , & je brûle pour  
vous.*

D A P H N E'.

*A vos regards Cloris a paru belle ,  
Et vous avez été sensible à ses attraits.*

C O R I D O N.

*D'un cœur à l'amour rebelle ;  
Vous seule avez troublé la paix ,  
Je sens pour vous ses premiers traits.  
Vous me vouliez infidèle ,  
Je ne le serai jamais.*

Ensemble

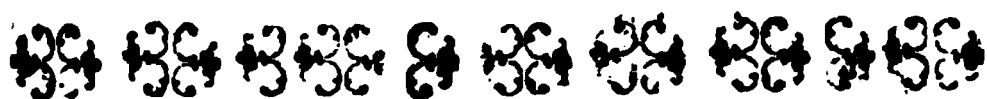
*Brûlons tous deux d'une ardeur éternelle :*

*Quelle autre pouroit m'enflammer ?  
 Quand vous cesseriez de m'aimer ,  
 Je ne cesserois point de vous être fidele.*

Glaucus continuë de ne pas répondre à l'amour de Circé : elle fait paroître devant lui plusieurs de ses amans, que pour de moindres offenses elle a transformés en animaux ; elle leur commande de la venger de Glaucus, qui d'un seul mot les fait disparoître. Les dix Statuës de bronze qui soutiennent les berceaux que Circé vient de faire naître , s'animent à sa voix , & semblent se disposer à prendre pour elle vengeance du mépris de Glaucus. Il leur commande de se perdre dans les airs , & toutes sont enlevées & disparoissent dans le moment. C'est de l'aveu de tout le monde une des plus belles Machines qui ait jamais parû sur aucun Théâtre.



DECORATION



## DECORATION

## DU TROISIEME ACTE.

C'est un magnifique Palais , d'ordre Corinthien , dont les Colônes sont torfées , entourées de lauriers d'or , & les pies-d'estaux de marbre rouge composé avec des bas reliefs de bronze doré , représentans des jeux d'enfans ; il se termine par trois grands Portiques avec de semblables Colônes. La Corniche & l'Architrave sont ornés de Modillons d'or ; autour regne une Balustrade qui sert d'Attique , & qui porte d'espace en espace des vases dorés remplis de fleurs. Glaucus surprend Sylla dans ce Palais avec Circé , qui pour dérober sa Rivale aux yeux de son Amant , rassemble en l'air plusieurs nuages qui les enveloppent l'une & l'autre , & qui se dissipant ensuite , laissent Glaucus dans le désespoir. Il implore le secours de Venus , & pendant qu'elle descend du Ciel , on chante les paroles suivantes.

*A* *Bel lume*  
*Del tuo Nume ,*  
*Vagha Dea , il Ciel più bel si fa.*  
*Tome I I L* X X

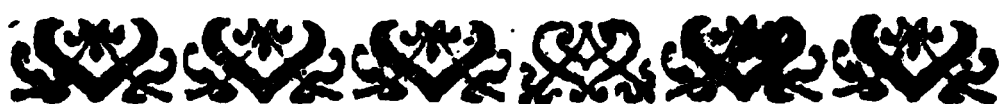
*E nel cuore  
Il Dio d'amore  
Volando va.*

*Vaghe piante ;  
Herbeuse liete ;  
Deb bodete ;  
Ogni fronda  
Sia gioconda :*

*Al bel lume , &c.*

Venus ordonne à plusieurs Amours de se  
suite , de chercher avec soin Sylla dans tous  
les lieux des environs. Ils se détachent de  
sa Machine , & vont les uns d'un côté , les  
autres d'un autre , executer les ordres de la  
Déesse.





# DECORATION

## DU QUATRIÈME ACTE.

Il se passe dans le lieu le plus sombre d'un Bois , que des arbres très-grands , & un ombrage très-épais rendent presque impénétrable aux rayons du Soleil. Circé y amène Sylla comme dans un azile assuré contre les persécutions de Glaucus ; & pour lui rendre cette retraite plus agréable , plusieurs Nymphes & Pastres viennent y célébrer les nôtés d'une Bergere des environs.

A M I N T E.

*Q*uand à l'hymen on s'engage,  
Faut-il rompre avec l'amour ?

D A M O N.

*C'est la loi de ce bocage.*

A M I N T E.

*Quittons-en donc le séjour.*

*Quand , &c.*

*Je porte un cœur trop volage.*

*Pour n'y pas manquer un jour.*

*Quand , &c.*

324 **DIVERTISSEMENTS,**

**D A M O N.**

*Cette loi n'est point d'usage  
Dans tous les lieux d'alentour.  
Quand , &c.*

**A M I N T E.**

*La plus belle de nos compagnes  
A l'hymen vient de s'engager ,  
Je ne crains plus que mon berger  
Trouve d'objet dans ces campagnes  
Qui puisse le faire changer.  
La plus , &c.*

*Pour elle cette fête est belle ,  
Elle l'est encor plus pour nous ;  
Dans l'espoir d'être son époux ,  
Aucun berger n'étoit fidele ,  
A présent ils le seront tous.  
Pour , &c.*

**D A M O N.**

*De l'hymen , jeunes bergeres ;  
Ne craignez point l'engagement.  
Serloix sévères  
Ne le sont gueres  
Quand l'époux est toujours Amant.*



# DECORATION

## DU CINQUIEME ACTE.

Le lieu solitaire qui a paru dans l'Acte précédent , fait place à un très-beau Sallon du Palais de Circé. Ce Sallon est orné de Col-  
lonnes de Lapis & de Statuës d'or ; il est ou-  
vert par un seul Portique , qui laisse décou-  
vrir dans l'enfoncement un fort beau morceau  
de jardinage d'un côté , & le rivage de la  
Mer de l'autre ; & lorsque Circé quitte Glau-  
cus pour ne le plus revoir , le Sallon dispa-  
roît , & Glaucus se trouve sur les bords de la  
Mer , où Neptune paroît avec plusieurs Tri-  
tons. Il promet à Glaucus , que si Jupiter y  
consent, il recevra Sylla au rang des Nereïdes.  
Jupiter du plus haut des nuës, donne son aveu  
au dessein de Neptune , & les Divinités de la  
Mer en témoignent leur joye par des danses  
& par les chansons qui suivent.

U N E N E R E I D E .

*Que Glaucus est heureux !  
D'une Nereïde nouvelle  
Autant aimé qu'amoureux ,*

## 326 *DIVERTISSEMENTS*

par plusieurs Génies ; & quand ils sont au milieu de l'air, quatre Amours les surprennent, les combattent, les obligent à prendre la fuite, & ils enlèvent Sylla dans le Palais de Venus. Circé surprise & irritée de cet événement, a recours aux Enfers : Les Furies paroissent suivies des plus terribles Divinités ; & après avoir répondu aux divers mouvemens du cœur de Circé par des actions différentes, elles lui font enfin connoître que le Ciel les met dans l'impuissance de la venger.





# DECORATION

## DU CINQUIÈME ACTE.

Le lieu solitaire qui a paru dans l'Acte précédent , fait place à un très-beau Sallon du Palais de Circé. Ce Sallon est orné de Col-  
lonnes de Lapis & de Statuës d'or ; il est ou-  
vert par un seul Portique , qui laisse décou-  
vrir dans l'enfoncement un fort beau morceau  
de jardinage d'un côté , & le rivage de la  
Mer de l'autre ; & lorsque Circé quitte Glau-  
cus pour ne le plus revoir , le Sallon dispa-  
roît , & Glaucus se trouve sur les bords de la  
Mer , où Neptune paroît avec plusieurs Tri-  
tons. Il promet à Glaucus , que si Jupiter y  
consent, il recevra Sylla au rang des Nereïdes.  
Jupiter du plus haut des nuës, donne son aveu  
au dessein de Neptune , & les Divinités de la  
Mer en témoignent leur joye par des danses  
& par les chansons qui suivent.

U N E N E R E I D E .

*Que Glaucus est heureux !  
D'une Nereïde nouvelle  
Autant aimé qu'amoureux ,*

§ 28 **DIVERTISSEMENTS;**

*Rien n'éteindra jamais une flamme si belle :*

*Les Dieux ne l'ont fait immortelle*

*Que pour éterniser leurs feux.*

**UN TRITON.**

*Jeunes beautés , goûtez bien les douceurs*

*D'un calme heureux qui succède aux orages.*

*Régnez toujours sur nos rivages ,*

*Vous y verrez moins de naufrages*

*Que vous n'embraserez de cœurs.*

**LA NÉREIDE.**

*Dans nos grottes profondes*

*L'Amour brûle nos cœurs ,*

*Et la froideur des ondes*

*N'éteint point ses ardeurs :*

*L'amour ne quitte guère*

*Cet aimable séjour*

*Il fut le berceau de sa mère ,*

*Il se plaît d'y tenir sa Cour.*

**LE TRITON.**

*Sur la plaine liquide*

*Craint-on de s'engager ?*

*Pour les cœurs qu'Amour guide*

*Il n'est point de danger.*

*Quand on vogue à Cythere*

*Au printemps de ses jours ,*

*Le voyage est facile à faire ,*

*Et jamais il n'est de long cours.*

**Fin du Divertissement de Circé ,  
& du Tome III.**









